

Etrange affaire

ROBINSON, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

policier

PETER

ROBINSON

Étrange affaire

UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR BANKS



Paru dans le livre de poche :

Beau monstre
L'été qui ne s'achève jamais
Froid comme la tombe
Matricule 1139 (*inédit*)
Ne jouez pas avec le feu
Noir comme neige (*inédit*)
Qui sème la violence...
Le Rocher aux corbeaux (*inédit*)
Saison sèche
Le Sang à la racine (*inédit*)
Un goût de brouillard et de cendres (*inédit*)
La Vallée des ténèbres (*inédit*)
Le Voyeur du Yorkshire (*inédit*)

PETER ROBINSON

Étrange affaire

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR VALÉRIE MALFOY

ALBIN MICHEL

Titre original : STRANGE AFFAIR

© Eastvale Enterprises Inc., 2005.

© Éditions Albin Michel, 2006,
pour la traduction française. ISBN : 978-2-253-12319-4 – 1^{re}
publication LGF

À Sheila

« Notre frère est-il au supplice ? Tant que nous sommes nous-mêmes à notre aise, nos sens ne nous informent pas de sa douleur. Ils ne sauraient nous transporter au-delà de notre propre personne, et c'est seulement par l'imagination que nous pouvons concevoir la nature de ses sensations. »

Adam Smith,

La Théorie des sentiments moraux.

« Un ami aime en toutes circonstances – un frère, dans l'adversité. »

Livre des Proverbes 17,17.

Était-elle suivie ? Difficile à déterminer à cette heure de la nuit, sur cette autoroute. Le trafic était intense – poids lourds pour la plupart, ou automobilistes revenant du pub avec d'excessives précautions, BMW rutilantes lancées sur la voie rapide à cent soixante ou plus, hommes d'affaires pressés de rentrer chez eux après une réunion tardive. Elle avait dépassé Newport Pagnell et la brume noyait les feux arrière des véhicules la précédant ainsi que les phares de ceux qui avançaient dans l'autre sens. La nervosité la gagna lorsqu'elle constata dans son rétro que la voiture était toujours là.

Elle se rabattit sur la voie extérieure et ralentit. La Ford Mondeo sombre la doubla. En raison de l'obscurité on ne pouvait distinguer les visages, mais il y avait une personne à l'avant et une autre à l'arrière. Pas d'enseigne de taxi sur le toit – elle en déduisit que c'était sans doute une voiture avec chauffeur et cessa de s'inquiéter. Probablement un richard se faisant conduire à une boîte de nuit de Leeds. Un peu plus loin, elle la dépassa et ne lui prêta plus aucune attention. À la radio, Sinatra chantait *Summer Wind*. Son genre de musique, même si cela passait pour démodé. Pour elle, le talent était toujours d'actualité.

En approchant de la station-service Watford Gap, elle s'aperçut qu'elle était fatiguée et affamée, et, ayant encore une longue route à faire, elle décida de s'accorder une halte, sans remarquer que la Mondeo la suivait, deux voitures derrière. Des individus à l'air louche traînaient près de l'entrée. Postés devant le flipper, cigarette au bec, deux gamins qui ne semblaient pas assez grands pour conduire la reluquèrent.

Après une incursion aux toilettes, elle alla s'acheter un sandwich jambon-tomate et s'attabla avec un Coca Light. À la table d'en face, un homme à la triste figure, des pellicules sur le col de son veston sombre, la lorgnait par-dessus ses lunettes tout en feignant de lire son journal et de manger son friand.

Le vicelard de base, ou y avait-il quelque chose de plus sinistre dans son attitude ? se demanda-t-elle. Non, ce n'était qu'un pauvre type. Parfois, il lui semblait que le monde en était plein, qu'on ne pouvait plus faire un pas dehors ni prendre un verre seule sans se faire dévisager ou aborder par un imbécile qui se prenait pour un tombeur, comme ces deux gamins à l'entrée. Enfin, quoi de plus normal, dans ce

genre d'endroit, à cette heure-là ? Deux nouveaux clients entrèrent et allèrent directement au comptoir, sans s'intéresser à elle.

Ayant fini la moitié de son sandwich, elle jeta le reste et fit remplir de café son gobelet de voyage. Avant de retourner à sa voiture, elle s'assura qu'il y avait du monde dehors – un couple avec deux enfants, bruyants et surexcités, qui auraient dû être au lit depuis longtemps – et qu'on ne la suivait pas.

Le réservoir étant aux trois quarts vide, elle fit le plein directement à la pompe, en utilisant sa carte de crédit. Le mec de la cafétéria s'arrêta à celle d'en face et la dévisagea tout en introduisant le pistolet distributeur dans son propre réservoir. Elle l'ignora. Le responsable surveillait les lieux depuis la fenêtre de son bureau, ce qui la rassura.

Ensuite, elle emprunta la bretelle d'accès et se glissa entre deux mastodontes. Comme il faisait très chaud, elle abaissa les vitres pour profiter du courant d'air. Cela – en plus du café noir – l'aiderait à rester éveillée. L'horloge du tableau de bord indiquait 12.35. Dans deux ou trois heures, elle n'aurait plus rien à craindre.

Penny Cartwright chantait *Strange Affair*, de Richard Thompson, quand Banks entra au Dog and Gun, sa voix grave et rauque faisant un sort à la sombre mélancolie de cette chanson. Pétrifié, il resta à la porte. *Penny Cartwright*. Plus de dix ans qu'il ne l'avait pas revue, même s'il avait souvent songé à elle. De temps en temps, son nom apparaissait dans *Mojo* et *Uncut*. Le temps l'avait épargnée. En blue-jean et tee-shirt blanc moulant rentré sous la ceinture, sa silhouette demeurait agréable. Sous les spots, ses longs cheveux d'un noir de jais étaient aussi brillants qu'autrefois et leurs quelques fils gris ne la rendaient que plus attirante. Elle était un peu plus émaciée, son regard était empreint de tristesse, mais cela lui allait bien et Banks appréciait le contraste entre son teint pâle et ses cheveux sombres.

À la fin de la chanson, il profita des applaudissements pour commander une pinte au bar et fumer une cigarette. Il s'en voulait d'avoir repris après six mois d'abstinence, mais c'était ainsi. Il tâchait d'éviter de fumer dans l'appartement, et arrêterait de nouveau dès qu'il se serait repris en main. Pour le moment, c'était son soutien moral...

Pas un seul siège vacant dans toute la salle. La sueur coulait sur ses tempes et sa nuque. Il s'appuya au bar et se laissa porter par la voix, qui attaquait *Blackwater Side*. Les deux accompagnateurs, l'un à la guitare, l'autre à la contrebasse, tissaient une riche tapisserie sonore d'où se détachaient les paroles de la chanson.

Une nouvelle salve d'applaudissements marqua la fin du set et Penny fendit la foule, souriant et saluant, pour aller au bar. Elle

alluma une cigarette, inhala, arrondit la bouche et souffla un anneau de fumée.

— Excellent set ! dit Banks, qui se trouvait juste à côté.

— Merci..., dit-elle sans tourner la tête. Gin-tonic, Kath ! ajouta-t-elle à l'intention de la barmaid. Un grand...

À son ton cassant, il devina qu'elle croyait avoir affaire à un admirateur quelconque, voire un tordu, un emmerdeur, et qu'elle s'écarterait dès qu'on l'aurait servie.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, hein ?

Elle soupira et se retourna, prête à le rembarrer. Puis son visage s'éclaira lentement. Elle parut troublée, confuse.

— Mais oui... Inspecteur principal... Burke, non ? À moins qu'on ne vous ait promu...

— Hélas, non ! C'est Banks, mais appelez-moi Alan. Ça fait un bail...

— Oui.

Elle leva son verre et ils trinquèrent.

— *Slainte !*

— *Slainte !* dit Banks. J'ignorais que vous étiez de retour à Helmthorpe.

— Ça n'a pas fait les gros titres...

Banks considéra les lieux plongés dans l'obscurité.

— En tout cas, on vous apprécie...

— Le bouche-à-oreille... bref, oui, je suis de retour. Et vous, qu'est-ce qui vous amène ?

— J'ai entendu la musique en passant et j'ai reconnu votre voix. Qu'avez-vous fabriqué, pendant toutes ces années ?

Une lueur espiègle joua dans son regard.

— C'est une longue histoire et je ne suis pas sûre que cela vous regarde.

— Et si on en parlait un soir, au resto ?

Penny lui fit face carrément et fronça les sourcils en le sondant de ses yeux d'un bleu perçant.

— Impossible, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? C'est sans arrière-pensée.

Elle reculait tout en parlant.

— C'est impossible, voilà tout. Comment pouvez-vous me proposer cela ?

— Si c'est d'être vue avec un homme marié qui vous chagrine... c'est fini depuis deux ans. Je suis divorcé.

Elle le regarda comme s'il était complètement à côté de la plaque et se fondit de nouveau dans la foule. Banks n'en revenait pas. Il ne savait comment interpréter ce regard horrifié. Il n'était quand même pas si répugnant... qu'est-ce qui lui prenait ?

Ayant fini sa pinte, il gagna la sortie au moment où Penny revenait sur scène, et leurs regards se croisèrent à distance. Elle avait l'air intriguée, perdue. Visiblement, cette proposition l'avait déstabilisée. Au moins, songea-t-il en lui tournant le dos, cramoisi, elle n'avait plus l'air aussi épouvantée.

Dehors, il faisait nuit noire ; on ne voyait pas la lune mais le ciel était clouté d'étoiles. La grand-rue de Helmthorpe était déserte ; la brume formait un halo autour de la lumière des réverbères. Banks entendit la chanteuse reprendre une autre chanson de Richard Thompson : *Never Again*. La mélodie obsédante et les tristes paroles le poursuivirent pour s'évanouir peu à peu tandis qu'il remontait la ruelle pavée après la vieille librairie et traversait le cimetière avant de continuer par le sentier qui le mènerait chez lui – ou ce qui en tenait lieu pour le moment.

Ça sentait le fumier et le foin tiède. À sa droite, un muret de pierres sèches bordait le cimetière ; à sa gauche, une pente menait par une succession de terrasses jusqu'à Gratly Beck, le ruisseau qu'on entendait murmurer. L'étroit sentier n'était pas éclairé, mais Banks le connaissait par cœur. Au pire, il foutrait le pied dans un chapelet de crottes de moutons. Il entendait le zinzin des moustiques, tout près.

Tout en marchant, il pensait à l'étrange réaction de Penny Cartwright. Elle avait toujours été un peu spéciale, cette fille. Caustique – sarcastique, même. Là, ça n'avait pas été du sarcasme, mais de la pure et simple répulsion. Était-ce son âge ? Il avait la cinquantaine, après tout, et elle devait avoir, au bas mot, dix ans de moins. Cela n'expliquait pourtant pas la violence de sa réaction. Elle aurait pu se contenter de sourire et s'en tirer par une pirouette. Il aurait compris...

À mi-pente, le sentier aboutissait à une clôture mobile à l'entrée d'un champ. Banks franchit cet obstacle de profil et passa devant les maisons neuves pour atteindre les fermettes au-dessus du pont. La sienne étant encore aux mains des ouvriers, il avait dû louer un appartement dans une résidence de vacances desservie par l'allée de gauche.

Les gens du coin avaient été sympas : il avait dégoté un spacieux deux-pièces au premier, avec entrée privative, pour un loyer modique. Par une étrange ironie, c'était l'ancienne maison Steadman, reconvertie depuis longtemps en appartements de vacances, et c'était pendant l'affaire Steadman qu'il avait rencontré Penny Cartwright.

Du living, la vue était magnifique : au nord, Helmthorpe, niché au fond de la vallée, puis les grasses prairies parsemées de moutons, qui cédaient la place sur les hauteurs à une herbe pâle, flétrie, jusqu'à la falaise blanche de Crow Scar et, tout en haut, les landes. La fenêtre de sa chambre donnait à l'ouest sur un petit cimetière désaffecté et sa

minuscule chapelle. Certaines stèles, si vieilles que leurs inscriptions étaient devenues illisibles, s'adossaient à la maison.

La secte des Sandemanians, avait-il lu quelque part, avait été fondée au XVIII^e siècle par des dissidents de l'Église presbytérienne écossaise. Ses adeptes, végétariens, pratiquaient la communion, mettaient leurs biens en commun et se livraient à des « banquets d'amour », comme de vrais hippies.

En bataillant avec sa clé au rez-de-chaussée, il réalisa qu'il était un peu éméché. Le Dog and Gun n'avait pas été sa première escale. Il avait dîné seul au Hare and Hounds, pris deux pintes au Bridge. Et alors ? C'étaient les vacances pendant une semaine encore et il ne conduisait pas. À la réflexion, il allait peut-être même s'offrir un ou deux verres de vin. Il avait arrêté le scotch, en particulier le Laphroaig. Son goût particulier lui rappelait la nuit où il avait failli perdre la vie, et l'odeur suffisait à le dégoûter.

Était-ce cela ? L'avait-elle cru ivre ? Peu probable. Il n'avait pas bredouillé en l'invitant – ni titubé. Rien dans son comportement ne suggérerait qu'il avait forcé la dose. Non, c'était autre chose.

Étant parvenu à entrer, il monta l'escalier et déverrouilla sa porte, puis alluma. Comme la chaleur était étouffante, il ouvrit la fenêtre du living. En vain. Après s'être servi un grand verre de vin rouge australien, il s'approcha du téléphone. Le témoin du répondeur clignotait.

En fait, il n'y avait qu'un seul message et, par extraordinaire, il s'agissait de son frère. Banks n'aurait jamais cru que ce dernier connaissait son numéro de téléphone – d'ailleurs, quand il avait reçu son bouquet à l'hôpital, il n'avait pas douté que leur mère était derrière tout cela.

— Alan... merde... t'es pas là et je n'ai pas ton numéro de portable. Au cas où tu en aurais un... tu n'es pas très branché technologie, si ma mémoire est bonne. Bref... c'est important. Crois-moi si tu veux, tu es le seul à pouvoir m'aider. Je ne peux pas en parler, là... C'est une question de vie ou de mort... (Rire jaune.) J'essaierai de te joindre plus tard, mais peux-tu me rappeler au plus tôt ? J'ai vraiment besoin de te parler. C'est urgent !

Banks entendit un bourdonnement dans le fond.

— On sonne. J'y vais... Rappelle-moi vite. Je te donne mon numéro de portable...

Suivaient ses coordonnées, et c'était tout.

Intrigué, Banks réécouta le message. Il allait le faire une troisième fois quand il comprit que c'était inutile. Ça l'énervait quand, au cinéma, les personnages repassent le même message à l'infini en tombant à chaque fois sur le bon endroit de la cassette. Ayant raccroché, il prit une gorgée de vin. Il en avait assez entendu. Roy

paraissait préoccupé et plus qu'un tantinet effrayé. L'appel avait été enregistré à 21 h 29, une heure et demie plus tôt, alors qu'il buvait au Bridge.

Le téléphone de Roy sonna plusieurs fois avant que le répondeur ne se déclenche : sa voix posée, cassante, invitait à laisser un message. Ce que fit Banks, qui déclara qu'il réessaierait plus tard. Il composa le numéro du portable, sans plus de succès. Pour le moment, c'était tout ce qu'on pouvait faire. Roy rappellerait peut-être plus tard, comme il avait dit...

Souvent, Banks allait s'installer sur la banquette encastrée sous la fenêtre de sa chambre pour contempler le cimetière, surtout les nuits de pleine lune. Il ne savait pas ce qu'il guettait – un spectre, peut-être – mais le silence absolu des pierres tombales et le murmure du vent dans les herbes l'apaisaient. Pas ce soir : pas de lune, pas de brise.

Le bébé du rez-de-chaussée se mit à pleurer, comme chaque nuit à la même heure. Banks alluma la télévision. Le choix était limité : films, débat, infos. Il opta pour *L'espion qui venait du froid*, qui avait commencé une demi-heure plus tôt. Aucune importance ; il l'avait souvent vu et connaissait l'intrigue par cœur. Mais impossible de se concentrer. Tout en suivant le jeu remarquable de Richard Burton, il ne cessait de repenser à cet appel et guettait la sonnerie du téléphone.

Pour le moment on ne pouvait rien faire, mais ce ton paniqué l'avait perturbé. Il tenterait de nouveau sa chance au matin, au cas où Roy aurait découché, et s'il n'arrivait toujours pas à le joindre il irait lui-même à Londres afin de comprendre ce qui se passait.

Pourquoi les gens ont-ils la cruauté de découvrir des cadavres quasiment aux aurores – un samedi ? se demanda l'inspectrice Annie Cabbot. Comble de malchance, Banks était en congé et elle de service. Non seulement son week-end en serait gâché – les inspecteurs de la criminelle n'étaient pas payés pour leurs heures supplémentaires – mais à ces heures-là qui sont les premières de l'enquête, et à ce titre-là cruciales, les personnes étaient pour la plupart injoignables, rendant la pêche aux infos d'autant plus ardue. La journée s'annonçait particulièrement belle : les bureaux seraient désertés, les services réduits. Tout le monde flanquerait ses gosses et un panier à pique-nique dans sa bagnole pour gagner le coin de plage ou de verdure le plus proche.

Elle s'arrêta derrière la Peugeot 106 bleue, en rase campagne, entre Eastvale et l'A1. Il était sept heures et demie passées quand l'appel du commissariat l'avait tirée d'un cauchemar pénible qu'elle avait aussitôt oublié, et après une douche éclair et une tasse de café instantané, elle avait pris la route.

Il y avait un peu de brume, on entendait bourdonner les insectes. La journée idéale pour un pique-nique au bord de la rivière. Les libellules, l'odeur de l'ail-des-ours, la bouteille de chablis mise à rafraîchir, son bloc à dessins et ses fusains... Après avoir grignoté du fromage de Wensleydale – celui aux aîlles avait sa préférence – et savouré deux verres de vin, ce serait le moment de faire la sieste sur la berge, éventuellement un joli rêve... Suffit ! se dit-elle en s'approchant du véhicule. La vie avait d'autres plans pour elle.

L'aile gauche avait heurté le mur de pierres sèches, qui était en partie démoli. Elle était enfoncée et éraflée. Il n'y avait pas de traces de pneus sur le goudron.

Déjà, on s'activait autour de la Peugeot. La route avait été fermée à la circulation et les abords circonscrits avec du ruban. Cela poserait sans doute un problème quand les touristes commenceraient à arriver au compte-gouttes, mais impossible de faire autrement ; il fallait préserver la scène. Le photographe, Peter Darby, avait fini de prendre des clichés du corps et de l'automobile et filmait les alentours immédiats. Le brigadier Hatchley et l'agent Winsome Jackman, qui habitaient à proximité, étaient sur place. Hatchley se tenait sur le bas-côté tandis que Winsome se trouvait à bord de la voiture de police banalisée.

— Quel est le tableau ? demanda-t-elle à Hatchley qui, comme d'habitude, donnait l'impression d'avoir été traîné à travers une haie.

Le bout de Kleenex collé à son menton, sur une petite coupure due au rasage, n'arrangeait rien.

— Une jeune femme morte au volant de sa caisse, dit-il.

— Je vois ça ! rétorqua-t-elle sèchement, jetant un regard vers la vitre abaissée côté conducteur.

— On est bien chatouilleuse, ce matin ! Qu'y a-t-il ? On s'est levée du pied gauche ?

Annie ne releva pas. Elle était habituée aux sarcasmes de Hatchley, qui n'avaient fait que se multiplier depuis qu'elle avait été promue inspectrice tandis qu'il restait brigadier.

— La cause du décès ?

— On ne sait pas encore. Rien d'apparent. Pas de marque visible, pas de contusion. Et officiellement, elle n'est même pas morte. Il faut attendre le toubib...

Annie se retint de souligner qu'elle était parfaitement au courant.

— Vous l'avez examinée ?

— Rapidement. J'ai rien touché. Winsome a cherché son pouls, sans succès... On attend toujours le D^r Burns.

— Donc, ce pourrait être une crise cardiaque ?

— Possible, mais comme j'ai dit, elle était très jeune. Ça me paraît louche...

— Et son identité ?

— Pas de sac à main ni de permis de conduire. Vu de l'extérieur, en tout cas.

— On l'a peut-être forcée à se rabattre ? Ce serait plus plausible que d'imaginer une jeune femme seule s'arrêtant de son plein gré pour un inconnu, sur une route déserte, en plein bled... Elle a percuté le mur. Elle était peut-être poursuivie...

— J'ai vérifié sa plaque minéralogique, dit Winsome en s'approchant. La voiture appartient à une certaine Jennifer Clewes, domiciliée à Londres. Kennington. Vingt-sept ans.

— On n'est pas encore sûr que c'est elle... alors continuez à chercher.

— Bien, chef !

Winsome fit une pause.

— Oui ?

— On n'en a pas déjà un ?

— Un quoi ?

— Un cas similaire. Une jeune femme morte au bord de la route. C'était sur la M1, pas l'A1, mais...

— Oui, je me rappelle l'avoir lu dans le journal. Les détails m'échappent... Renseignez-vous.

— Oui, chef !

Winsome retourna à sa voiture.

— Hatchley, le commissaire Gristhorpe a été informé ?

— Oui. Il a demandé à être tenu au courant.

Logique. Il était inutile de déranger le grand manitou s'il s'agissait simplement d'une crise cardiaque, d'asthme, d'une rupture d'anévrisme, ou de toute autre défaillance organique susceptible de provoquer la mort chez un sujet par ailleurs jeune et bien portant.

— Qui est le premier policier arrivé sur place ?

— Farrier...

Hatchley désigna un agent en tenue adossé à une voiture de patrouille. Pete Farrier. Annie le connaissait ; ils avaient bossé dans le même commissariat. Un type sensé, fiable. Elle alla le trouver.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Pete ? Qui nous a prévenus ?

— Ces gens-là...

Farrier pointait le doigt vers un couple, assis dans l'herbe, au bord de la route. L'homme entourait de son bras la femme, qui se blottissait contre lui.

L'ayant remercié, elle alla chercher ses gants en latex dans le coffre et les enfila, puis s'approcha de la Peugeot. Elle avait besoin d'examiner de plus près la scène, de recueillir quelques impressions avant l'arrivée du D^r Burns. Déjà, les mouches s'étaient posées sur le visage pâle de la malheureuse. Chassées, elles tournoyèrent autour de

la tête d'Annie, prêtes à revenir.

La femme était assise à la place du conducteur, légèrement affaissée en avant et penchée vers la gauche. Sa main droite tenait le volant ; la gauche, le levier de vitesse. Sa ceinture de sécurité, bien attachée, la maintenait contre le dossier, et les deux vitres à sa hauteur étaient abaissées. La clé de contact était engagée ; il y avait un gobelet en plastique dans son support.

Elle n'était pas grosse, mais avait des seins assez volumineux et la ceinture de sécurité, en les séparant, renforçait encore cette impression. On lui donnait entre vingt-cinq et trente ans, l'âge de Jennifer Clewes, et elle était fort séduisante. Sa peau était pâle – elle avait dû l'être même avant son décès –, ses longs cheveux étaient teints en roux et elle portait un corsage bleu clair et un jean noir. On ne voyait aucune marque sur ce qui apparaissait de son corps, comme Hatchley l'avait fait remarquer, ni aucune trace de sang. Ses yeux – verts et vitreux – étaient ouverts. Annie connaissait ce regard-là, cette immobilité.

Hatchley avait raison : tout cela était louche, assez louche pour justifier une investigation préliminaire approfondie avant qu'on ne décide de l'échelle de l'enquête. Tout en examinant la scène, elle prit des notes.

Ensuite elle s'approcha du couple qui avait découvert le corps. Ils étaient très jeunes. L'homme était blême et la femme cachait son visage contre son épaule, sans donner pourtant l'impression qu'elle sanglotait. L'homme leva les yeux et Annie s'accroupit.

— Je suis l'inspecteur Cabbot. C'est vous qui l'avez trouvée ?

La femme tourna la tête et la regarda. Elle avait pleuré, visiblement, mais à présent c'était fini.

— Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé ? demanda Annie à l'homme.

— On a déjà parlé à l'agent en uniforme. C'est lui qui est arrivé en premier.

— Je sais, et je suis désolée d'avoir à vous demander de recommencer, mais vous me rendriez service...

— Il n'y a pas grand-chose à dire, n'est-ce pas, chérie ? dit-il à sa compagne, qui hocha la tête.

— Pour commencer, si vous me donniez votre nom ?

— Elle, c'est Samantha, Sam... et moi, Adrian. Adrian Sinclair.

— Bon, Adrian. Où habitez-vous ?

— Sunderland.

Annie avait bien décelé un soupçon d'accent du Tyneside dans sa voix.

— On est en vacances.

Il s'interrompt pour caresser les cheveux de sa femme.

— En lune de miel...

Eh bien, ils s'en souviendraient jusqu'à la fin de leurs jours, songea Annie, et pas pour les bonnes raisons.

— Où logez-vous ?

Adrian désigna le haut de la colline.

— On loue une ferme. Greystone. Là-haut...

Annie connaissait ; elle prit note.

— Et que faisiez-vous par ici ?

— On marchait. Il faisait tellement beau, les petits oiseaux nous avaient réveillés...

En effet, ils étaient équipés pour la marche ; pas comme des randonneurs professionnels, avec cartes d'état-major plastifiées autour du cou, piolets, bottillons et coûteux attirail en Gore-Tex. Eux n'avaient que de simples chaussures solides, des habits légers et un sac à dos.

— À quelle heure étiez-vous ici ?

— Un peu avant sept heures...

— Qu'avez-vous trouvé ?

— La voiture, sur le bas-côté, comme maintenant.

— Vous l'avez touchée ?

— Non, je ne crois pas.

Annie regarda Samantha.

— Vous non plus ?

— Non. Mais tu as peut-être touché le toit, Adrian, en te penchant pour regarder à l'intérieur.

— C'est possible. Je ne me souviens pas. Au début, j'ai cru qu'elle consultait une carte routière, ou qu'elle dormait. Je suis allé voir si elle avait besoin d'aide. Mais quand je l'ai vue, les yeux grands ouverts... On aurait pu passer notre chemin, si...

— Si... quoi ?

— C'est moi qui ai insisté, dit Sam.

— Pourquoi ?

— Eh bien, il était très tôt, et puis une femme toute seule... Je voulais m'assurer qu'elle n'avait besoin de rien. Elle aurait pu être agressée, ou avoir eu une grosse émotion... Ça ne nous regardait pas, mais enfin...

Ses joues reprirent des couleurs, et elle ajouta :

— Bref, en passant, on s'est aperçu qu'elle ne bougeait pas. Elle avait le regard fixe, et elle avait embouti le mur... J'ai eu l'idée d'aller voir...

— Vous avez compris qu'elle était morte en regardant par la portière ?

— C'est que..., dit Adrian. Je n'avais jamais vu de mort, mais on comprend tout de suite, non ?

Oui, songea Annie, qui pour sa part n'en avait vu que trop. *On comprend.*

Samantha frissonna et se nicha plus étroitement entre les bras de son époux.

— Et puis les mouches..., dit-elle.

— Quelles mouches ?

— Sur son visage, ses bras. Les mouches... Elle ne bougeait pas. Elle n'essayait même pas de les chasser. Ça chatouille, pourtant...

Annie déglutit.

— Les vitres étaient-elles baissées ?

— Oui. Comme maintenant. On n'a rien dérangé. Comme on montre qu'il faut faire à la télévision...

— Je comprends. Vous n'avez vu, entendu personne ?

— Non.

— Qu'avez-vous fait, ensuite ?

— On a alerté la police.

Il sortit un mobile de sa poche. Quelques mois plus tôt, ça ne lui aurait pas été d'une grande utilité, mais la couverture s'était beaucoup améliorée depuis.

— Vous avez autre chose à me dire ?

— Non. Ça nous a... cassé le moral. On peut rentrer maintenant ? Sam aurait besoin de s'allonger, et moi d'une bonne tasse de thé...

— Vous restez longtemps à Greystone ?

— Encore une semaine.

— Ne vous éloignez pas. On aura peut-être d'autres questions à vous poser.

Annie rejoignit Hatchley et vit arriver l'Audi grise du D^r Burns. Elle l'accueillit et ils marchèrent jusqu'à la Peugeot. Son examen promettait d'être difficile, car le corps était assis dans un espace confiné et ne devrait pas être bougé avant la venue du D^r Glendenning, le médecin légiste. Sachant que les spécialistes voudraient fouiller à fond le véhicule, il devrait également prendre garde à ne pas endommager d'éventuelles empreintes digitales en touchant quelque chose, même avec des gants. Son rôle consistait simplement à déclarer officiellement que la jeune femme était morte – le reste incombait au légiste – mais Annie savait qu'il lui donnerait volontiers une idée de l'heure et de la cause du décès, dans la mesure du possible.

Après avoir cherché le pouls et étudié les yeux, puis guetté un rythme cardiaque au stéthoscope, le D^r Burns confirma qu'elle était effectivement morte.

— Les cornées ne sont pas encore troubles, signe que le décès remonte à moins de huit heures. Les mouches doivent avoir déjà pondu leurs œufs, ce qui est normal en été, avec ces vitres ouvertes,

mais ça s'arrête là en ce qui concerne les insectes, autre signe qu'il s'agit d'une mort relativement récente.

Le D^r Burns ôta un gant et glissa sa main sous le corsage de la femme, sous le bras.

— Je ne peux pas faire mieux pour la température, dit-il en réponse au regard intrigué d'Annie. Ça aide à cerner le problème... elle est encore chaude, ce qui confirme que la mort remonte à quelques heures.

— La nuit était douce, dit Annie. Combien... ?

— Je ne puis le dire avec précision, mais environ cinq à six heures, au plus.

Il palpa la nuque et la mâchoire.

— La rigidité cadavérique est là où elle doit être, et comme la chaleur a sans doute accéléré le processus, on se retrouve à l'intérieur des mêmes paramètres.

Annie consulta sa montre.

— Entre deux et quatre heures du matin, donc ?

— Je n'en jurerais pas, dit le médecin avec un sourire. Mais ça me paraît correct. Et ne dites pas au D^r Glendenning que je vous ai tuyautée. Vous savez comment il est...

— Et la cause du décès ?

— Un peu plus difficile. Il n'y a pas de trace de strangulation, par ligature ou manuelle, ni d'hémorragie pétéchiale, ce qui serait le cas si on l'avait étranglée. Aucun signe non plus de blessure au couteau – je ne vois pas de sang, en tout cas. Il faudra attendre l'autopsie.

— Et si c'était une crise cardiaque ?

— Possible. Peu fréquent chez les femmes jeunes et bien portantes, mais en cas de maladie génétique ou de prédisposition... Disons que c'est possible, quoique improbable.

Le D^r Burns se retourna vers le corps qu'il sonda délicatement, ici et là. Il tenta de desserrer la main qui tenait le volant, sans résultat.

— Intéressant... comme la rigidité cadavérique n'a pas atteint les mains, il s'agirait donc d'un spasme cadavérique...

— Ce qui signifie...

Le D^r Burns se redressa pour l'affronter.

— Ce qui signifie qu'elle tenait le volant à l'instant de sa mort. Et le levier de vitesse.

Annie songea à ce que cela impliquait. Soit la femme avait réussi à se ranger sur le bas-côté avant de mourir, soit elle s'efforçait d'échapper à quelque chose – ou à quelqu'un.

Elle passa la tête dans l'habitacle, gênée par la proximité du cadavre, et baissa les yeux sur le plancher. Un pied sur la pédale d'embrayage, l'autre sur l'accélérateur. La marche arrière était enclenchée ; la clé, toujours au contact. Elle toucha le mug en

plastique. Encore tiède.

En se reculant, Annie décela une vague odeur douceâtre et métallique. Elle en informa le D^r Burns. Il fronça les sourcils et s'inclina, expliquant qu'il n'avait aucun odorat. Délicatement, il toucha les cheveux et les tira en arrière pour découvrir l'oreille. Là, il étouffa une exclamation.

— Bon sang ! Regardez...

Annie se pencha. Juste derrière l'oreille, il y avait un petit trou en forme d'étoile, autour duquel la peau était brûlée et noircie. Il y avait très peu de sang, et il avait été dissimulé par les longs cheveux roux. Annie n'était pas une spécialiste, mais nul besoin d'en être une pour comprendre qu'il s'agissait d'une blessure par balle tirée à bout portant. Et puisqu'il n'y avait pas d'arme en vue, et que la femme avait une main sur le volant et l'autre sur le levier de vitesse, ce ne pouvait être un suicide.

Le D^r Burns palpa l'autre côté du crâne, cherchant des traces de sang et un second trou.

— Rien. Pas étonnant qu'on n'ait rien vu... la balle doit être encore à l'intérieur...

Il s'écarta du véhicule, comme pour se laver les mains de toute cette affaire.

— Bon ! C'est tout ce que je peux faire pour le moment. Le reste concerne le D^r Glendenning.

Annie le regarda et soupira, puis elle appela Hatchley.

— Informez le commissaire Gristhorpe qu'il s'agit d'un meurtre. Et demandez au D^r Glendenning et aux gens de la police scientifique de rappliquer...

La figure du brigadier se décomposa. Annie savait pourquoi, et elle compatit. C'était le week-end, mais tout était changé. Hatchley avait sans doute prévu de voir jouer l'équipe de cricket du coin, avant d'aller se soûler avec ses potes. Banks pouvait très bien être, lui aussi, appelé en renfort – tout dépendait des moyens mis en œuvre pour l'enquête.

Elle eut un pincement au cœur en voyant arriver les premiers véhicules de la télévision au bout de la route. Les mauvaises nouvelles allaient vite...

Ignorant ce qui se passait à quelques kilomètres de là, Banks s'était levé de bonne heure – café et journal sur la table, sa vague gueule de bois tenue en respect par de l'aspirine. Guettant la sonnerie du téléphone, il avait mal dormi. Et impossible de s'ôter de la tête la chanson de Penny Cartwright : *Strange Affair*. Sa mélodie l'obsédait et les paroles, avec leurs images sinistres, le troublaient.

Sa fenêtre encadrait un pan de ciel bleu au-dessus des collines et des toits en schiste du village de Helmthorpe qui était blotti au creux de la vallée, dominé par son clocher flanqué de sa curieuse tourelle d'angle. Cela lui rappelait la vue qu'on avait de chez lui, mais il n'en fut pas ému. C'était magnifique ; pourtant cela le laissait froid. Il manquait quelque chose, un lien quelconque, ou peut-être existait-il un genre de bouclier invisible ou une brume épaisse qui l'isolait du reste du monde, le rendant insensible à tout ce qu'il avait chéri. Musique, paysage, littérature – plus rien n'avait d'importance.

Depuis que l'incendie avait ravagé son foyer et ses biens, quatre mois plus tôt, il s'était replié sur lui-même et n'y pouvait rien. C'était ce qu'on appelle une dépression, mais le savoir était une chose – en guérir, une autre.

Cela avait commencé le jour où il avait quitté l'hôpital pour se rendre sur les ruines de sa ferme. Rien ne l'avait préparé à l'ampleur des dégâts : plus de toit ni de fenêtres ; à l'intérieur, des décombres calcinés, rien de récupérable ni de reconnaissable. Et le fait que le coupable s'en soit tiré n'arrangeait rien.

Après s'être reposé quelques jours chez Gristhorpe, à Lyndgarth, Banks avait trouvé l'appartement et emménagé. Certains jours, il répugnait à sortir du lit. Ses nuits, il les passait à regarder des bêtises à la télévision et à boire. Il ne buvait pas beaucoup, mais régulièrement, surtout du vin, et il avait repris la cigarette.

Cette crise l'avait encore plus éloigné d'Annie, qui paraissait attendre de lui quelque chose. Il croyait savoir ce que c'était, mais ne pouvait le lui donner. Pas maintenant. Cela avait aussi refroidi ses rapports avec Michelle Hart, une inspectrice récemment mutée au service traitant de la délinquance sexuelle à Bristol – trop loin, de toute façon, pour entretenir une relation satisfaisante. Michelle avait par ailleurs ses propres problèmes. Ses vieux démons étaient toujours

là, en travers du chemin, même quand ils riaient ou faisaient l'amour. Ils s'étaient fait mutuellement du bien, sans aucun doute, mais aujourd'hui ils n'étaient plus que de « bons amis », stade qui précède d'ordinaire la rupture définitive.

C'était comme si l'incendie et son séjour à l'hôpital avaient mis sa vie sur « pause » et qu'il ne pouvait retrouver la touche « play ». Même le boulot, quand il avait repris, s'était révélé ennuyeux : surtout de la paperasse et d'interminables réunions qui ne réglaient jamais rien. De temps en temps une pinte avec Gristhorpe ou Jim Hatchley, une discussion sur le foot ou l'émission de la veille lui procuraient une distraction. Sa fille, Tracy, venait le voir aussi souvent que possible, mais elle avait ses examens à préparer. Brian était passé à plusieurs reprises, lui aussi ; à présent il se trouvait avec son groupe à Dublin pour enregistrer leur prochain disque en studio. Le premier – du temps où ils s'appelaient les Blue Lamps – avait été potable, le second devait le surpasser.

Plus d'une fois Banks avait envisagé une psychothérapie, sans donner suite. Il avait même songé à consulter le Dr Jenny Fuller, une psychologue qui l'avait aidé sur un certain nombre d'affaires, mais elle animait un stage de formation en Australie, et plus il y réfléchissait, moins l'idée de la laisser fouiller dans les tréfonds glauques de son subconscient lui souriait. Mieux valait peut-être ne pas mettre le nez là-dedans...

En fin de compte, il n'avait pas besoin d'une psychanalyse pour savoir ce qui n'allait pas. Il savait ce qui n'allait pas : il passait beaucoup trop de temps à se morfondre dans son appartement. Il savait également que le processus de guérison – psychologique, tout autant que physique – demanderait du temps, et serait à accomplir seul, s'il voulait revenir petit à petit dans le monde des vivants. Le feu n'avait pas brûlé que sa peau.

Ce n'était pas tant la douleur – elle n'avait pas duré, et ne lui avait laissé que peu de souvenirs – que la perte de tous ses biens matériels qui l'avait le plus affecté. Il se sentait comme un homme à la dérive, sans attaches, une baudruche gonflée à l'hélium lâchée par un enfant étourdi. Le pire, c'était qu'il aurait dû ressentir cette impression de délivrance, de libération dont parlent les sages et les gourous, alors qu'en fait il éprouvait de la peur et un sentiment d'insécurité. Cette épreuve ne lui avait pas enseigné la simplicité, seulement que ses possessions terrestres lui manquaient à un point incroyable, même s'il n'avait pas jusque-là trouvé l'énergie de remplacer ce qui pouvait l'être : sa collection de CD, ses livres et ses DVD. Trop fatigué. Bien sûr, il avait racheté des vêtements – confortables, fonctionnels, mais rien de plus.

Pourtant, réfléchit-il tout en grignotant sa tartine grillée, penché

sur les pages culture du journal, la situation s'améliorait peu à peu. Il avait moins de mal à se lever le matin et avait pris l'habitude de se balader dans les collines, revigoré par la fraîcheur de l'air et l'exercice. Il avait également apprécié le chant de Penny Cartwright la veille et commençait à souffrir de l'absence de disques. Un mois plus tôt, il ne se serait pas donné la peine de lire les critiques dans la presse.

Et voilà que son frère Roy, qui ne lui avait même pas rendu visite à l'hôpital, avait laissé un mystérieux message. Pour la troisième fois de la matinée, Banks tenta de le joindre. Il tomba de nouveau sur le répondeur, et le mobile ne répondait toujours pas.

Incapable de se concentrer plus longtemps sur sa lecture, il consulta sa montre et décida de contacter ses parents. Ils devaient être levés, à cette heure-ci. Il se pouvait qu'il soit là-bas, ou qu'ils sachent ce qui se passait. Roy leur donnait de ses nouvelles bien plus souvent que lui.

Sa mère décrocha et elle parut troublée. Dans son univers, un appel matinal n'était jamais de bon augure.

— Alan, qu'y a-t-il ? Un problème ?

— Non, maman, dit-il, tâchant de la mettre à l'aise. Tout baigne...

— Tu te reposes toujours comme il faut ? Ta convalescence...

— Toujours. Écoute, je me demandais si Roy était chez vous...

— Roy ? Pourquoi serait-il ici ? La dernière fois qu'on l'a vu, c'était à notre anniversaire, en octobre. Tu dois t'en souvenir. Tu étais là...

— Je me souviens. J'essaie de le joindre, et...

La voix de sa mère se réchauffa.

— Vous avez donc fait la paix ? C'est bien...

— Oui, dit Banks, qui ne tenait pas à la détromper. Je tombe toujours sur son répondeur...

— C'est qu'il doit être à son travail. Tu sais comme il travaille dur. Il a toujours quelque chose en train !

— Oui...

Toujours quelque chose à la limite de l'illégalité. Délinquance en col blanc, ce qui pour certains ne semblait pas un crime. À dire vrai, Banks ignorait tout des activités professionnelles de Roy. Il savait seulement qu'il gagnait gros.

— Donc, il ne vous a pas fait signe, récemment ?

— Je n'ai pas dit cela. En fait, il a même appelé il y a deux semaines, pour prendre de nos nouvelles...

Ce reproche voilé n'échappa pas à Banks ; il n'avait pas appelé ses parents depuis un mois.

— Il n'a rien dit de particulier ?

— Non. Seulement qu'il était très occupé. Il est peut-être à l'étranger. Y as-tu pensé ? Il a parlé en effet d'un important déplacement en perspective. À New York de nouveau, je crois. Il est souvent là-bas. Je ne me rappelle pas la date qu'il m'a donnée...

— Ça va, m'man, c'est sûrement cela. Merci beaucoup. Je vais attendre quelques jours pour le rappeler.

— N'y manque pas, Alan. C'est un bon garçon, notre Roy. Je ne comprends pas pourquoi ça ne marche pas mieux entre vous depuis des années.

— Ça va, m'man. On ne fréquente pas les mêmes milieux, voilà tout. Et papa, ça va ?

— Fidèle à lui-même.

Banks entendit un froissement de papier journal – le *Daily Mail* que son père lisait dans le seul but de pouvoir se plaindre des conservateurs – et une voix étouffée dans le fond.

— Il te donne son bonjour...

— Salue-le de ma part... Bon, portez-vous bien. Je rappellerai bientôt.

— N'oublie pas...

Banks raccrocha, recomposa les deux numéros, en vain. Impossible d'attendre quelques jours, ni même quelques heures. En temps ordinaire, si Roy avait foutu le camp sans prendre la peine de rappeler, Banks en aurait déduit qu'il bronzaient en Californie ou aux Caraïbes en compagnie d'une jolie fille. Ce serait digne de lui et de son égocentrisme. Aux yeux de Roy, avec un sourire et un paquet de fric on s'en tirait toujours. Mais là, c'était différent. Cette fois, il y avait de la peur dans sa voix.

Il effaça le message sur son répondeur, jeta quelques vêtements, son rasoir et sa brosse à dents dans un fourre-tout, vérifia que les lumières étaient éteintes, débrancha tous les appareils électroménagers et partit en fermant la porte à clé. Puisqu'il n'aurait pas de repos avant d'avoir trouvé la raison de ce curieux silence, autant aller voir sur place...

Le commissaire Gristhorpe convoqua ses troupes dans la salle de réunion en début d'après-midi, et l'inspectrice Cabbot, le brigadier Hatchley, le coordinateur des scènes de crime Stefan Nowak, ainsi que les agents Winsome Jackman, Kev Templeton et Gavin Rickerd avaient pris place dans les fauteuils rigides à haut dossier, sous l'œil des anciens magnats de la laine au teint rubicond, au cou étranglé par leurs cols durs. Notes et dossiers formaient des piles nettes sur la table de chêne ciré, près des gobelets de thé ou de café. Les polaroids de Peter Darby avaient été punaisés aux panneaux de liège du côté de la porte. La chaleur était déjà accablante et le petit ventilateur mis en marche par Gristhorpe manquait d'efficacité.

Bientôt, une fois la machine lancée, les effectifs seraient étoffés, mais le noyau de base resterait constitué des sept mêmes personnes. Gristhorpe, le plus haut placé, épaulé par Annie, effectuerait le gros

du travail de terrain. Rickerd serait responsable de la gestion de la « chambre du crime ». Hatchley serait là pour évaluer les infos avant de les donner à engranger par l'ordinateur. Winsome et Templeton seraient les fantassins, collectant l'information et menant les interrogatoires. D'autres seraient appelés en renfort plus tard ; pour le moment il importait de mettre le système en place. Il ne s'agissait plus d'un simple soupçon. Jennifer Clewes – si tel était le nom de la victime – avait été assassinée.

Gristhorpe se racla la gorge, remua ses papiers et commença par demander à Annie un résumé des faits, ce qu'elle fit le plus succinctement possible. Puis il se tourna vers Stefan Nowak.

— Des rapports d'expertise ?

— Il est encore trop tôt. Tout ce que je puis vous dire c'est ce qu'on n'a pas...

— Allez-y...

— La chaussée était sèche et il n'y a pas de traces de pneus appartenant à une autre voiture. Pas d'indice matériel non plus – mégots, allumettes... Il y a plein d'empreintes sur la carrosserie ; Vic Manson va passer du temps à démêler tout ça, mais elles pourraient appartenir à n'importe qui...

— Et l'habitable ?

— La voiture est à la fourrière... on saura plus tard. Il y a quelque chose...

— Oui ?

— On semble avoir forcé la conductrice à quitter la route. L'aile gauche a percuté le mur.

— Mais la droite n'a pas été abîmée, du moins à première vue, fit remarquer Annie.

— C'est vrai. Le véhicule qui l'a forcée à se rabattre ne l'a pas touchée. Dommage. On aurait pu avoir de bons échantillons de peinture...

— Cherchez toujours, dit Gristhorpe.

— Bref, on a dû lui faire une queue de poisson plutôt que l'attaquer par le côté.

— Bon, dit Gristhorpe, que fait-on quand on est une femme seule et qu'on voit une voiture arriver très vite derrière soi, sur une petite route déserte, la nuit ?

— On file, ou bien on ralentit afin de la laisser passer et de creuser l'écart, répondit Annie.

— Exact. Seulement, en l'occurrence, on l'a poussée à quitter la route.

— Le levier de vitesse..., dit Annie.

— Quoi ? fit le commissaire.

— Le levier de vitesse. Elle essayait de fuir. En marche arrière.

- C'est l'impression que ça donne, dit Stefan.
- Mais elle n'a pas été assez rapide.
- Non. Et elle a calé.
- Pourrait-on avoir affaire à deux agresseurs ?
- Pourquoi ça ? fit Gristhorpe.

Stefan regarda Annie avant de répondre. Étonnant, songea cette dernière, comme souvent leurs pensées empruntaient les mêmes chemins.

— Ce que l'inspectrice veut dire, c'est que si le chauffeur avait dû serrer le frein à main, déboucler sa ceinture de sécurité et sortir son arme avant de s'extraire du véhicule, ces quelques secondes auraient pu faire la différence.

— Oui, dit Annie. Bien qu'on puisse douter qu'un assassin soit respectueux de la loi au point de mettre sa ceinture de sécurité. Et il pouvait avoir préparé son arme et ne pas se donner la peine de couper le contact. Mais si quelqu'un se tenait prêt à bondir, un passager, elle n'aura pas eu le temps de se ressaisir. Elle devait être paniquée...

— ... Intéressant, dit Gristhorpe. Et possible. N'excluons aucune hypothèse pour le moment. Autre chose, Stefan ?

— C'est tout. La victime a été emmenée à la morgue et le D^r Glendenning devrait pratiquer l'autopsie cet après-midi. En attendant, tout semble indiquer que la mort a été causée par une seule blessure par balle au-dessus de l'oreille droite.

— Une idée de l'arme employée ?

— On n'a retrouvé aucune trace de cartouche. Donc, soit l'assassin a été assez malin pour la ramasser, soit il a utilisé un revolver. À première vue, je dirais un .22. Avec un plus gros calibre, la balle serait ressortie...

Stefan marqua une pause.

— On n'est peut-être pas très habitué à ces blessures par balles, mais notre expert en balistique, Kim Grainger, connaît son boulot. C'est à peu près tout, patron. Désolé de ne pouvoir vous en dire plus pour le moment.

— Ce sont des débuts... Ne vous découragez pas, Stefan.

Il se tourna vers le reste du groupe.

— A-t-on déjà vérifié son identité ?

— Pas encore, dit Annie. J'ai pris contact avec Lambeth North. Il se trouve que leur inspecteur à Kennington est un vieil ami à moi, Dave Brooke, et il a envoyé deux agents à son adresse. Le nid est vide. Ils surveillent l'endroit.

— On n'a pas signalé que la voiture avait été volée ?

— Non.

— Donc, il est fort probable que le propriétaire officiel soit la personne trouvée morte au volant.

— Oui. À moins qu'elle l'ait prêtée à un ami ou n'ait pas encore constaté sa disparition.

— Est-on sûr, au fait, qu'elle était seule à bord ?

— Non. (Annie regarda Stefan.) Je pense que c'est un point qui devra être éclairci par l'examen du véhicule...

Stefan hocha la tête.

— Peut-être.

— Quelqu'un a entré son nom dans nos logiciels ?

— Oui, moi ! répondit Winsome. Nom, empreintes, signalement. Rien. Si jamais elle a commis un acte délictueux, elle ne s'est pas fait prendre.

— Ce ne serait pas la première fois ! Bon, la priorité : trouver qui elle est et ce qu'elle fabriquait sur cette route. En attendant, j'imagine qu'on est déjà allé interroger le voisinage ?

— Oui, dit Annie. Le hic, c'est qu'il n'y a pas de voisinage. Comme vous le savez, ça s'est produit sur une portion de route déserte entre l'A1 et Eastvale, à l'aube. On a envoyé nos gens faire du porte-à-porte, mais il n'y a que quelques cottages et une ferme dans le secteur. Ça n'a rien donné pour le moment.

— Personne n'a entendu le coup de feu ?

— Non.

— Le coin idéal pour un meurtre, donc...

Gristhorpe se gratta le menton. Il ne s'était pas rasé ce matin. Ni coiffé, d'ailleurs. Enfin, la présentation personnelle passait au second plan quand on enquêtait sur un meurtre. Kev Templeton était évidemment bien trop vaniteux pour n'être pas à son avantage, avec sa carrure athlétique, sa gomina et ses fringues à la mode – un vrai mannequin –, mais Jim Hatchley suivait l'exemple de Gristhorpe. Gavin avait tout du ringard, avec ses lunettes de la Sécu rafistolées à l'aide de sparadrap. Winsome était impeccable dans son tailleur-pantalon bleu marine à fines rayures blanches et son corsage à col Claudine. De son côté, Annie se sentait un peu trop sage avec sa robe pastel et sa veste en lin. En outre, elle transpirait et espérait que ça passait inaperçu.

S'étant surprise à dessiner Templeton en tenue des années soixantedix, avec coupe afro et chemise moulante en lamé, elle s'arracha à ses rêveries vestimentaires non sans s'adresser des reproches pour ses difficultés de concentration, et revint à l'affaire en question : Jennifer Clewes. Gristhorpe lui posait une question, et elle n'avait rien entendu.

— Euh... pardon, commissaire ?

Gristhorpe lui fit les gros yeux.

— J'ai dit : savons-nous d'où venait la victime ?

— Non.

— En ce cas, on pourrait prospecter les garages ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les commerces qui font nocturne... ?

— S'il s'agit bien de Jennifer Clewes, reprit Annie, espérant rattraper sa petite absence, alors elle devait venir de Londres... Comme la route où elle a été retrouvée est raccordée à l'A1, qui se raccorde à l'autoroute, c'est d'autant plus plausible...

— Les stations-service, donc ? suggéra Templeton.

— Bonne idée, dit Gristhorpe. Vous vous en occuperez...

— Ne faudrait-il pas laisser cela aux forces de police locales ?

— Ça demanderait trop de temps et de coordination. Il nous faut des réponses rapidement. Mieux vaut que vous vous en occupiez vous-même. Dès ce soir...

— Ah, j'en rêvais ! marmonna Templeton. Sillonner l'autoroute en goûtant à la cuisine locale...

Gristhorpe esquissa un sourire.

— C'est vous qui l'avez suggéré ! Allons, vous n'en mourrez pas... Autre chose ?

— Jackman a signalé qu'il y avait eu un meurtre analogue, il y a quelques mois, dit Annie.

Le commissaire reporta son regard sur la jeune femme, la mine interrogative.

— Ah ?

— Oui, répondit cette dernière. J'ai vérifié. Ça ne concorde pas tout à fait...

— Dites tout de même...

— C'était le 23 avril. Claire Potter, vingt-trois ans, domiciliée à Londres, est partie le vendredi, vers vingt heures, pour passer le week-end avec des amis à Castleton. Elle n'y est jamais parvenue. Sa voiture a été découverte le lendemain dans un fossé, au bord d'une petite route tranquille, au nord de Chesterfield, par un automobiliste. Son cadavre était tout près – violé et poignardé. Il semble qu'on l'ait forcée à dévier de sa trajectoire. Le légiste a décelé également des traces de chloroforme et une brûlure caractéristique autour de la bouche.

— Où a-t-elle été vue pour la dernière fois ?

— Dans une station-service.

— Les caméras de surveillance n'ont rien enregistré ?

— Non, apparemment. J'ai parlé avec l'inspecteur Gifford qui m'a donné l'impression que l'enquête était au point mort. Pas de témoins à la cafétéria, au garage... rien.

— Le mode opératoire est différent, souligna Annie.

— En effet, dit Gristhorpe. Jennifer Clewes a été abattue par une arme à feu, et non pas poignardée, et elle n'a pas été violée, du moins pour autant que je sache. Pourtant vous estimez qu'il pourrait exister un rapport, Jackman ?

— Il y a effectivement des analogies : la halte à la station-service, la voiture quittant la route, une jeune femme... Si elle n'a pas été violée, ce pourrait être pour bien des raisons, et l'assassin a pu se procurer une arme à feu depuis la dernière fois. Peut-être n'aime-t-il pas poignarder ; peut-être était-ce une méthode trop directe, trop frontale pour lui...

— OK ! Bon boulot. Restons ouverts à toutes les hypothèses. Il ne faudrait pas laisser un tueur en série nous filer entre les doigts par négligence. J'imagine qu'on a activé HOLMES ?

— Oui ! répondit Jackman.

HOLMES était un logiciel d'une importance capitale. La moindre bribe d'information serait entrée dans l'ordinateur qui serait susceptible ensuite de faire apparaître des rapports pouvant facilement échapper à un policier chevronné.

— Bien, dit Gristhorpe en se levant. OK. Toute...

On frappa à la porte et il pria la personne d'entrer.

Le D^r Wendy Gauge, l'énigmatique nouvelle assistante du D^r Glendenning, se tenait là, toujours aussi posée. Son mystérieux sourire flottait sur ses lèvres, comme à l'accoutumée, même quand elle était penchée sur un cadavre. On disait qu'elle serait candidate à la succession du D^r Glendenning quand il prendrait sa retraite, et Annie devait reconnaître qu'elle était excellente.

— Oui ? dit Gristhorpe.

La jeune femme s'avança.

— J'arrive de la morgue. On a déshabillé la victime et trouvé ceci dans sa poche-revolver...

Elle lui tendit un bout de papier arraché d'un cahier, qu'elle avait soigneusement glissé dans une chemise en plastique transparent.

— L'assassin a dû prendre tout ce qu'il y avait dans la voiture, mais son... son jean était très serré et elle était assise... dessus.

Annie aurait juré l'avoir vue rougir.

Gristhorpe examina ce papier, puis fronça les sourcils et le fit glisser sur la table, pour le montrer aux autres.

Annie n'en croyait pas ses yeux : gribouillés à l'encre bleue et suivis d'indications précisant un itinéraire depuis l'autoroute et une carte grossière d'Helmthorpe, il y avait là un nom et une adresse :

Alan Banks
Newhope Cottage
Beckside Lane
Gratly, près d'Helmthorpe
Yorkshire du Nord

Tandis que ses collègues d'Eastvale se demandaient ce que ses

coordonnées faisaient dans la poche d'une malheureuse assassinée, Banks était à Londres, en train de se frayer un chemin dans la circulation typique d'un samedi en début d'après-midi. Passant devant les beaux restaurants et les vitrines Maserati, il se rendait chez son frère Roy, qui habitait une maison particulière de South Kensington, près de Gloucester Road. Il y avait des années qu'il n'avait pas roulé dans Londres, et les rues semblaient plus encombrées que jamais.

Il n'était jamais venu là, réalisa-t-il en s'engageant sous l'étroite arche en briques pour se garer dans la large impasse pavée. Il sortit et contempla la façade en briques blanchie à la chaux, avec son garage intégré près de la porte d'entrée et, au-dessus, la fenêtre en baie à meneaux. Elle n'avait pas l'air grande, mais ça n'avait pas la moindre importance aujourd'hui. Une maison pareille, dans ce quartier, devait valoir dans les huit cent mille livres, voire un million – tel était le prix à payer pour bénéficier de ce privilège.

Toutes étaient mitoyennes, mais chacune se distinguait par un détail : hauteur, façade, style des fenêtres, portes de garage, balcons en fer forgé – et l'effet général était celui d'un coin de campagne préservé du tohu-bohu qui avait lieu littéralement au coin de la rue. Il y avait des maisons sur les trois côtés de l'impasse, et l'arche en briques rouges, juste assez large pour une voiture, contribuait à isoler cette enclave du monde extérieur. Tout au fond, par-dessus les toits, une tour et une rangée de grues lointaines, penchées comme des oiseaux de proie d'une espèce inconnue, gâchaient la vue sur le ciel d'azur.

La plupart de ces habitations étant dotées d'un garage, il n'y avait que quelques véhicules stationnant dans l'impasse. BMW, Jaguar, Mercedes, auprès desquelles sa propre petite Renault faisait figure de parente pauvre. Une fois de plus, il songea à acheter une nouvelle voiture. Il faisait une chaleur étouffante pour un mois de juin – plus chaud que dans le nord – et il ôta sa veste pour la flanquer sur son épaule.

Pour commencer, il vérifia le numéro dans son carnet d'adresses. C'était bien là. Ensuite, il appuya sur la sonnette et attendit. Personne. Peut-être était-elle cassée, ou inaudible du premier étage... Mais il se rappelait l'avoir entendue sur le message que Roy avait laissé sur son répondeur. Il frappa à la porte. Toujours rien. Il recommença.

De temps en temps, une voiture passait sur Old Brompton Road, sinon le quartier était tranquille. Après avoir frappé une dernière fois, il testa la porte. À sa grande surprise, elle s'ouvrit. Banks n'en revenait pas. Dans son souvenir, Roy avait toujours été précautionneux. Il défendait jalousement ses affaires ; c'était en lui une seconde nature. Dès qu'il avait été assez grand, il avait économisé son argent de poche pour s'acheter un cadenas destiné à son coffre à jouets – et gare à celui

qui était surpris à toucher son vélo ou son scooter !

Banks examina la serrure et constata qu'elle était de celles qui nécessitent une clé pour ouvrir *et* pour refermer. Derrière, se trouvaient un exemplaire du *Times* et quelques lettres, factures et prospectus. Il y avait le clavier d'un système d'alarme dans l'entrée, mais ce système n'avait pas été activé.

À gauche, un petit salon, semblable à la salle d'attente d'un médecin, avec son canapé et ses deux fauteuils beiges, sa table basse au plateau de verre, sur laquelle des magazines formaient une pile bien nette. Banks les feuilleta. Commerce et haute technologie. Entre ce salon et la cuisine, située à l'arrière, courait un étroit couloir, avec une porte à droite, côté façade, donnant sur le garage. Banks passa la tête et aperçut la Porsche 911 de Roy. La voiture était fermée à clé, le capot froid.

En revenant dans la maison, il prit la porte qui menait à une volée de marches. De là, il appela Roy. Pas de réponse. Tout était calme ; on n'entendait que la myriade de sons quotidiens dont on fait généralement abstraction : rumeur de la circulation, ronron du frigo, tic-tac d'une horloge, un robinet qui fuit, du bois qui craque. Banks frissonna. Sans qu'il sache exactement pourquoi, son poil se hérissait. Il n'y avait personne ; c'était évident. Mais on surveillait peut-être l'endroit ? Au fil des ans, Banks avait appris à se fier à son instinct et il devinait qu'il faudrait faire très attention.

Il entra dans la cuisine, où l'on semblait n'avoir jamais préparé autre chose que du thé et des toasts. Tout le rez-de-chaussée – salon, couloir, cuisine – était peint dans des nuances de bleu et de gris. Ça sentait encore la peinture. Deux photos sous cadre – un noir et blanc très contrasté – décoraient le couloir. Sur l'une figurait une femme nue, pelotonnée sur un lit ; sur l'autre des maisons de mineurs et une usine aux cheminées fumantes, pavés et toits d'ardoise brillant après la pluie. Ce fut une surprise. Banks ignorait que son frère s'intéressait à la photo, comme à toute autre forme d'art – mais à son sujet il ignorait bien des choses.

Dans la cuisine, une petite table en bois rustique était flanquée de deux chaises assorties, environnée de la panoplie habituelle de plans de travail, grille-pain, placards, frigo, four et micro-ondes. Sur la table, rien ne traînait, hormis une bouteille d'Amarone entamée, et, à demi caché, un téléphone mobile. Banks s'en empara. Comme il était déconnecté, il le remit en marche. C'était un modèle de luxe, capable d'envoyer ou recevoir des images numériques, et les piles étaient encore presque neuves. Il testa la messagerie vocale et les fonctions texte, mais il n'y avait que les messages laissés par lui. Roy était-il du genre à oublier d'emporter son mobile en sortant, alors même qu'il en avait communiqué le numéro à Banks ? C'était douteux – tout comme

il était douteux qu'il ait pu faire exprès de ne pas fermer sa porte à clé, ou oublier d'activer son système d'alarme, à moins qu'il n'ait été très perturbé.

Un râtelier à bouteilles se trouvait sur un plan de travail, et même un profane pouvait se rendre compte qu'il s'agissait là de vins de grande valeur : bordeaux, chiantis et bourgogne. Au-dessus de ce présentoir, un trousseau était accroché. L'une des clés ressemblait à une clé de voiture. Alan glissa le tout dans sa poche, puis jeta un coup d'œil au frigo. Il ne contenait que de la margarine, un brick de lait et une part de cheddar moisi. Normal. Roy n'était pas un cordon bleu, il pouvait s'offrir le restaurant et il ne manquait pas d'établissements valables sur Old Brompton Road. La porte de service était verrouillée et la fenêtre donnait sur une arrière-cour et une ruelle.

Avant de se rendre à l'étage, Banks retourna au garage pour voir si la clé était celle de la Porsche. En effet. Il ouvrit la portière et se mit au volant.

Jamais il n'était monté dans ce genre de bagnole et le somptueux fauteuil en cuir l'enveloppa avec volupté. L'envie le démangeait d'insérer la clé de contact pour aller quelque part, n'importe où. Mais ce n'était pas le moment. L'habitable sentait le propre et le neuf, à quoi s'ajoutait cette précieuse note de cuir. À première vue, il n'y avait ni sachet de chips ni cannette sur la banquette, pas plus que des films plastique au sol. Il n'y avait pas non plus de ces gadgets GPS qui auraient pu lui indiquer quelle avait été la dernière destination de Roy. Dans la poche latérale, se trouvait un atlas routier ouvert à la page marquée « Reading » en bas à droite, et « Stratford-upon-Avon » en haut à gauche. Rien d'autre, sauf le manuel d'entretien, quelques CD, surtout du classique. Banks alla ouvrir le coffre. Il était vide.

Ensuite il monta au premier, qui offrait un espace bien plus vaste car il s'étendait au-dessus du garage. En haut de l'escalier, un petit palier conduisait à cinq portes. La première ouvrait sur les toilettes, la deuxième sur une salle de bains moderne, avec l'inévitable douche à gros pommeau et jets massants, et le bain à remous. Il y avait les banales affaires de rasage et de soins dentaires, de l'aspirine et des antiacides, ainsi qu'une quantité de shampooings, crèmes et lotions pour le corps qui devait dépasser de loin l'usage que Roy pouvait en faire. De même, il n'avait pas besoin du rasoir jetable en plastique rose posé près du gel pour peaux sensibles – sauf s'il se rasait les jambes.

Au fond, il y avait une chambre, simple et claire, tapissée d'un papier peint à fleurs : grand lit, couette, table de toilette, tiroirs et petite penderie regorgeant de vêtements et de chaussures, le tout impeccable. La garde-robe de Roy allait des tenues décontractées chic aux costumes de luxe, remarqua-t-il en lisant les étiquettes – Armani, Hugo Boss, Paul Smith – et il y avait aussi quelques vêtements

féminins, entre autres une robe d'été, une robe longue noire, un jean, des hauts à manches courtes et plusieurs paires de souliers et sandales.

Les tiroirs renfermaient quelques bijoux, préservatifs, tampons et un assortiment de sous-vêtements masculins et féminins. Banks ignorait si son frère avait un penchant pour le travestissement, mais les affaires féminines devaient appartenir à sa petite amie du moment. Et comme cette touche féminine demeurait trop discrète pour indiquer qu'une femme *habitait* réellement là, c'était qu'elle laissait juste le nécessaire pour quand elle venait passer la nuit.

Banks se rappela celle qui accompagnait Roy, à leur dernière rencontre. La vingtaine, timide, de courts cheveux noirs ébouriffés, striés de mèches blondes, un joli minois et de très beaux yeux marron, brillants comme des châtaignes. Elle avait également un piercing sous la lèvre inférieure. Comme elle portait un jean et un pull-over trop court, on voyait son ventre plat et son nombril orné d'un petit anneau. Aux dernières nouvelles, ils étaient fiancés. Colleen ou Connie... Elle savait peut-être où était passé Roy. On devait pouvoir retrouver sa trace sur la liste de numéros du mobile. Certes rien ne garantissait qu'elle était toujours sa fiancée, ni que ces affaires lui appartenaient...

À côté de la chambre, et plus spacieux, se trouvait le bureau, avec meubles de rangement, écran d'ordinateur, fax, imprimante et photocopieuse. Là encore, tout était bien tenu, sans les fatras de papiers et autres Post-it jaunes collés un peu partout, comme dans le bureau de Banks. Sur la table de travail, rien ne traînait, sauf une écritoire et un verre à pied dans lequel un léger dépôt s'était cristallisé. Au-dessus de cette table, dans la bibliothèque se trouvaient des livres de référence – atlas, dictionnaires, annuaire commercial, *Who's Who*.

Assurément, Roy était organisé, et Banks se rappela qu'il avait été aussi un enfant méticuleux. Après s'être amusé, il rangeait toujours soigneusement ses jouets dans son coffre qu'il fermait à clé. Sa chambre, même à l'adolescence, était un modèle d'ordre et de propreté. Il aurait pu être militaire. Celle de Banks, en revanche, présentait le même désordre que dans la plupart des chambres de jeunes fugueurs. Il savait où tout était – ses livres étaient classés selon l'ordre alphabétique, par exemple – mais ne s'était jamais trop soucié de faire son lit ou de ranger le tas de fringues traînant par terre. Autre raison pour laquelle sa mère avait toujours favorisé Roy.

Il se demanda si son ordinateur lui apprendrait quoi que ce soit. L'écran plat se dressait sur le bureau, mais impossible de mettre la main sur l'ordinateur. Il n'était ni sur la table, ni dessous, ni sur la petite tablette. Le clavier et la souris étaient là, mais tout cela ne servait à rien sans l'ordinateur. Même un novice comme lui le savait.

Étant donné l'intérêt de son frère pour les joujoux électroniques,

Banks s'attendait à tomber sur un ordinateur portable, mais non. Pas d'ordinateur de poche, non plus. Il se rappelait que, l'an dernier, à la fête, Roy avait exhibé un nouveau Palm – le genre à tout faire pour vous, à part vos œufs brouillés le matin.

Évidemment, il n'y avait rien d'aussi bêtement utile qu'un agenda. Roy devait conserver toutes ces infos sur son ordinateur et son Palm, qui avaient tous deux disparu. Enfin, demeurait toujours son mobile, qui révélerait probablement une mine de contacts téléphoniques.

Il y avait un appareil photo numérique Nikon Coolpix 43000 rangé derrière le bureau. Banks s'y connaissait un peu en la matière, même si son Canon bon marché était indigne de Roy. Il réussit à l'allumer et trouva comment visualiser les images sur l'écran à cristaux liquides mais, sans carte-mémoire à l'intérieur, il n'y avait rien à voir. Il chercha un système de stockage d'images, en vain. Nouvelle énigme. Tout ce qu'on s'attendait à trouver dans le voisinage d'un ordinateur – lecteur zip, cassettes de sauvegarde ou CD – était remarquablement absent. Ne restaient que l'écran, la souris et le clavier, ainsi qu'un appareil photo numérique vide.

Il y avait un dernier gadget : un iPod 40G, autre jouet électronique que Banks avait envisagé d'acheter. Il le parcourut au hasard, captant des bribes d'airs par-ci, un extrait d'ouverture par-là. Lui qui avait toujours pris son frère pour un béotien ignorait qu'il était amateur d'opéras, ce qui les aurait rapprochés. Dans son souvenir, à l'époque où lui-même était branché par Dylan, les Who et les Stones, Roy était un fan d'Herman's Hermits.

L'un des morceaux sur lesquels il tomba était « La Lamentation de Didon » tirée de *Didon et Énée*, l'opéra de Purcell, qu'il se surprit à écouter plus longtemps que nécessaire, avec cette boule dans la gorge et cette brûlure aux yeux qu'il ressentait toujours quand il écoutait : « Quand on me couchera en terre. »

Cette bouffée d'émotion l'étonna. Encore un bon signe. Il n'avait pas ressenti grand-chose depuis l'incendie et croyait n'avoir plus rien dans le cœur. C'était encourageant de constater qu'il n'était pas complètement sec. Il navigua à travers le contenu de l'iPod et trouva un tas de merveilles : Bach, Beethoven, Verdi, Puccini, Rossini. Il y avait la *Tétralogie* de Wagner – mais personne n'est parfait. Roy, moins que quiconque. Enfin, l'étendue et la qualité de ses goûts étaient surprenantes.

En soi, le téléphone était comme un mini-ordinateur. Banks réussit à composer le 1471 et découvrit que le dernier appel reçu était celui qu'il avait lui-même adressé, avant de partir. Roy ne disposait pas du service qui donnait les numéros des cinq derniers appelants. Banks comprit que cela n'avait sans doute aucune importance, puisqu'il avait lui-même appelé au moins cinq fois. Le téléphone était raccordé à un

répondeur numérique et, après avoir un peu cafouillé avec les touches, il découvrit trois messages, tous de lui. Ses appels précédents avaient disparu.

Il crut entendre un bruit provenant de l'intérieur de la maison. Il se figea et attendit. Et si Roy rentrait et le trouvait en train de fouiller dans ses affaires et ses archives professionnelles – que dirait-il ? En fait, ce serait un soulagement de le revoir, et Roy comprendrait certainement que son appel avait inquiété son policier de frère. Tout de même, ce serait embarrassant... Il s'écoula une ou deux minutes et, comme il n'entendait plus rien, il attribua cela aux nombreux bruits dont les vieilles baraques ont le secret.

Banks ouvrit les tiroirs du bureau. Les deux du bas contenaient des chemises pleines de factures et de déclarations d'impôt, qui n'avaient rien de suspect à première vue, tandis que ceux du haut étaient remplis de fournitures classiques : adhésif, élastiques, trombones, ciseaux, blocs-notes, agrafeuses et cartouches d'imprimante.

Celui du milieu, peu profond, contenait des crayons et stylos de toutes tailles et formes. Banks les remua, et l'un d'eux retint son attention : il était plus court et plus épais, trapu et plutôt rectangulaire que rond. Croyant à un genre de feutre, il le prit et ôta le capuchon. Ce n'était pas un stylo. À la place de la pointe, un bout de métal rectangulaire semblait devoir être branché sur quelque chose – mais quoi ? Un ordinateur, sans doute. Ayant remis le capuchon, il le fixa à sa poche de poitrine.

La dernière porte ouvrait sur un vaste living, au-dessus du garage. C'était la pièce en façade avec sa baie vitrée qu'il avait remarquée de la rue. L'ambiance était différente : on avait opté pour des tons de terre – des ocres, des orangés. Là aussi il y avait aux murs des photos en noir et blanc, et Banks se demanda si elles étaient de Roy. Il ne savait pas si on pouvait obtenir de tels contrastes avec un appareil numérique, mais pourquoi pas ? Il ne se rappelait pas que son frère eût témoigné d'un quelconque intérêt pour la photo ; il n'avait même pas adhéré au club photo de l'école, comme font la plupart des ados, dans le vain espoir que le responsable introduira un jour un modèle nu.

Cette pièce, comme le reste de la maison, était propre et ordonnée. Pas un grain de poussière, pas une tasse de café dans un coin. Comme il ne nettoyait sûrement pas lui-même, il devait employer une femme de ménage. Même les magazines sur la table formaient des piles au carré. Une voluptueuse méridienne se trouvait sous la fenêtre, face à l'autre mur, où était accroché un écran de télévision large à plasma, raccordé à une parabole et à un lecteur de DVD. En regardant de plus près, Banks s'aperçut que ce lecteur pouvait aussi enregistrer des DVD. Sous l'écran, il y avait un caisson de grave et un haut-parleur central –

quatre autres, plus petits, étant disséminés autour de la pièce. Une installation onéreuse, que Banks aurait bien aimé pouvoir s'offrir.

Il alla jusqu'aux meubles intégrés et parcourut du regard la sélection de DVD et CD. Intriguant. Il n'y avait là ni le dernier James Bond, ni le dernier *Terminator*, ni même des pornos, mais *Huit et demi* de Fellini, *Ran* et *Le château de l'Araignée* de Kurosawa, *Fitzcarraldo* d'Herzog, *Le Septième Sceau* de Bergman, et *Les Quatre Cents Coups* de Truffaut. Certains films auraient pu intéresser Banks – *Le Parrain*, *Le Troisième Homme* et *Orange mécanique* – mais la plupart étaient des films d'auteur en VO, des classiques. Il y avait quelques rangées de livres, peu de fictions, sur des sujets allant de la musique à la politique en passant par le cinéma, la philosophie et la religion. Autre surprise. Dans une petite niche, une photo de famille était encadrée.

Il examina la belle collection d'opéras sur DVD ou CD : *La Flûte enchantée*, *Othello*, *Tosca*, *Lucia di Lammermoor*, entre autres. Une *Tétralogie* complète, la même que sur l'iPod. Il y avait aussi un peu de jazz des années cinquante et plusieurs comédies musicales hollywoodiennes – *Oklahoma !*, *South Pacific*, *Les Sept Femmes de Barbe-Rousse* – mais pas de pop, hormis le premier disque des Blue Lamps. Banks fût heureux de voir que Roy avait acheté le CD de Brian, même s'il ne l'avait sans doute pas écouté. Il ouvrit le boîtier, curieux d'entendre ce que cela rendait sur cette chaîne hi-fi. Au lieu de la familière image bleue sur le CD, il vit les mots « CD-RW » et l'indication que le disque contenait 650 mégaoctets, ou durait 74 minutes.

Il glissa le CD dans la poche de sa veste et alla s'asseoir sur le divan. Plusieurs télécommandes étaient posées sur l'accoudoir et, ayant fait le tri, il alluma le téléviseur et l'ampli pour juger des performances de l'équipement. On diffusait un match de foot, et la qualité de l'image était époustouflante. Le commentaire était à réveiller les morts. Il éteignit.

Revenant dans le bureau, il prit l'écritoire, un stylo, et se rendit dans la cuisine. Attablé, il rédigea une note expliquant qu'il était passé et allait revenir, et demandant à Roy de lui faire signe au plus tôt.

Il regrettait de ne pas avoir emporté son mobile, ce qui lui aurait permis de donner son numéro, mais trop tard ; il l'avait laissé sur la table du living, près du Walkman qu'il avait perdu l'habitude d'utiliser. Puis il se rendit compte qu'il pouvait emprunter celui de Roy. Puisqu'il souhaitait consulter la liste des numéros, de toute façon... d'ailleurs, si Roy voulait le joindre, ce serait très facile. Ayant précisé ce point par un post-scriptum, il empocha le mobile. En sortant, il essaya la clé qui lui paraissait correspondre à la porte, et constata qu'il ne s'était pas trompé.

— Qu'en dites-vous, Annie ? demanda Gristhorpe.

Ils étaient installés dans le vaste bureau moqueté du commissaire, face à face, la feuille de papier sous leurs yeux. Ce n'était pas l'écriture de Banks, Annie en était certaine. Mais à part ça, toute l'affaire était un vrai casse-tête. Elle n'avait jamais vu cette morte, pas plus qu'elle n'avait entendu Banks parler d'une certaine Jennifer Clewes. Cela ne signifiait rien, en fait. Primo, ce n'était peut-être pas son nom véritable ; secundo, Banks lui avait peut-être dissimulé certains aspects de sa vie privée, par exemple une nouvelle fiancée. Mais si c'était sa fiancée, quel besoin avait-elle de se procurer son adresse ? Peut-être était-ce la première fois qu'elle venait le voir à Gratly...

Était-ce une liaison récente ? Annie en doutait. Le comportement récent de Banks – sa façon d'être replié sur lui-même, lunatique, taciturne – n'avait rien pour attirer les femmes. Qui l'aurait fréquenté, dans son état ? Et celle-ci était assez jeune pour être sa fille. Certes, ce n'était pas la question de l'âge qui freinait les hommes, mais... peut-être, plus important encore, était le fait qu'elle avait fini avec une balle dans le crâne. Même si fréquenter Banks n'était pas de tout repos, Annie était bien placée pour le savoir, d'ordinaire cela n'était pas mortel...

— Je ne sais pas. L'explication la plus plausible est que c'est sa propre écriture. Elle a peut-être noté cela au téléphone. On n'en sera certain que lorsque nous disposerons d'un spécimen de son écriture.

— Avez-vous parlé à Banks ?

— Il n'est pas chez lui et son mobile est déconnecté. Je lui ai laissé des messages.

— Eh bien, espérons qu'il va interroger son répondeur et nous rappeler. Je suis curieux de savoir pourquoi une jeune femme a quitté Londres au beau milieu de la nuit pour le voir et a fini avec une balle dans la tête.

— Qui sait où il est... ce sont ses vacances, après tout.

— Il ne vous a pas dit où il allait ?

— Il ne me dit plus grand-chose, en ce moment...

Gristhorpe fronça les sourcils, se gratta le menton, puis se renversa dans son grand fauteuil capitonné, les mains derrière sa tête.

— Comment va-t-il ?

— Je serais la dernière à pouvoir vous le dire. On ne se parle plus beaucoup depuis l'incendie.

— Je vous croyais amis...

— J'aime à le croire. Mais vous le connaissez : quand il se ferme... Je crois qu'il m'accuse encore de ce qui est arrivé – l'incendie et le reste. Après tout, Phil Keane était mon fiancé. En tout cas, il s'est fait très discret ces derniers temps. Pour être franche, je crois que c'est en partie de la dépression...

— Pas étonnant. C'est classique après une maladie ou un accident. Il faut attendre que ça se tasse... et vous ?

— Moi, ça va. Je m'en sors...

Annie sentait que sa voix était tendue et manquait de conviction, mais elle n'y pouvait rien. D'ailleurs, c'était la vérité, elle s'en sortait. Elle n'était pas déprimée, juste blessée et en colère, et peut-être un rien distraite.

Gristhorpe soutint son regard assez longtemps pour la mettre mal à l'aise.

— Il nous faut découvrir pourquoi la victime avait l'adresse d'Alan dans sa poche. Et on ne peut le lui demander...

— Elle avait une colocataire. Les gars de Lambeth North se sont lassés d'attendre à l'extérieur et ils sont entrés... Jennifer Clewes cohabitait avec une certaine Kate Nesbit. Du moins, ils ont trouvé des lettres adressées à Kate Nesbit et Jennifer Clewes.

— La colocataire a été interrogée ?

— Elle n'était pas chez elle.

— Au boulot... ?

— Un samedi ? Possible. Ou elle s'est absentée pour le week-end.

Gristhorpe consulta sa montre.

— Allez-y, vous... Informez votre vieux copain de Kennington que vous faites le déplacement. Trouvez son adresse et parlez-lui.

— Oui, monsieur.

Annie se leva.

— Il y a autre chose...

— Oui ?

Elle désigna le morceau de papier.

— Cette adresse... c'est celle d'Alan mais il n'y habite pas actuellement.

— J'avais remarqué... Vous en déduisez quelque chose ?

— Eh bien, fit Annie, la main sur la poignée de la porte, il s'est installé temporairement ailleurs. Tous ses amis le savent... Si c'était sa nouvelle fiancée, pourquoi lui aurait-il donné son ancienne adresse ?

— Bien vu...

Gristhorpe se gratta l'aile du nez.

— Quelle est la marche à suivre, selon vous ?

— À son propos ?

— Oui.

Gristhorpe observa une pause.

— Vous dites qu'il ne répond pas au téléphone ?

— En effet. Ni sur son poste fixe ni sur son portable.

— Il faut le retrouver au plus tôt, mais sans faire de vagues... Je vais demander à Winsome de contacter sa famille et ses amis, au cas où quelqu'un saurait où il est...

— J'envisageais d'aller faire un tour chez lui – à ses deux domiciles –, histoire de voir si... si rien n'a été dérangé...

— Bonne idée. Vraiment, ça ne vous pose pas de problème ?

Annie regarda par-dessus son épaule.

— Bien sûr que non... Pourquoi cette question ?

Une fois dans la rue, Banks tenta de frapper à quelques portes. Une seule s'ouvrit, celle d'un homme âgé qui habitait la maison d'en face.

— Je vous ai vu entrer chez Roy, dit-il. J'hésitais à alerter la police.

Banks sortit sa carte professionnelle.

— Je suis son frère... et je suis dans la police.

L'homme, apparemment satisfait, lui tendit la main.

— Malcolm Farrow. Enchanté. Entrez donc...

— Je ne voudrais pas vous importuner...

— Pensez-vous ! Depuis que je suis à la retraite, tous les jours se ressemblent. Entrez, on va prendre un petit verre.

Banks le suivit dans un living plein de meubles anciens, aux patines sombres. Farrow lui offrit un cognac, mais Banks n'accepta qu'un jus de fruit. Il était encore trop tôt pour de l'alcool.

— Que puis-je pour vous, monsieur Banks ?

— Alan, je vous prie. C'est au sujet de Roy.

— Ah... ? C'est un type sympathique, votre frère. Le voisin rêvé. Aimable, respectueux...

— Tant mieux, dit Banks – jugeant à en croire sa voix pâteuse et le réseau de veines rouges ornant son gros nez que le bonhomme avait déjà sifflé un « petit verre » ou deux. Vous ne savez pas pourquoi il est parti ?

— Quoi, il n'est pas encore rentré ?

— Non. Vous l'avez vu partir ?

— Hier soir, à neuf heures et demie. Je faisais sortir le chat quand je l'ai vu s'en aller.

Juste après le coup de téléphone, songea Banks.

— Il était seul ?

— Il y avait un type avec lui. Je lui ai dit bonjour et Roy m'a répondu. Comme je vous l'ai dit, c'était le voisin idéal.

— Cet autre homme, vous l'avez bien regardé ?

— Malheureusement, non. La nuit tombait et la rue n'est pas très bien éclairée. De plus, pour être tout à fait honnête, ma vue n'est plus ce qu'elle était...

Peut-être était-il aussi dans les vignes du Seigneur, songea Banks, à en juger par le tableau qu'il avait sous les yeux.

— Vraiment, vous ne vous souvenez de rien ?

— Eh bien, c'était un costaud aux cheveux bouclés, blonds ou gris. Désolé, c'est tout ce que j'ai remarqué... si j'ai vu cela, c'est qu'il m'a fait face à un moment donné, pendant que Roy me tournait le dos.

— Pourquoi vous tournait-il le dos ?

— Il verrouillait sa porte. Il est très porté sur la sécurité, votre frère. Il faut bien, par les temps qui courent, non ?

— Sûrement, répondit Banks qui se demanda comment il avait pu trouver la porte déverrouillée et le système d'alarme désactivé. Où sont-ils allés ?

— Ils sont montés dans une voiture et voilà... Elle était garée devant sa maison.

— Quel genre de voiture ?

— Je ne suis pas un connaisseur. Vu que je ne conduis plus depuis des lustres, ça ne m'intéresse plus ! De couleur claire, en tout cas. Et imposante. Modèle de luxe.

— Et donc ils sont partis... ?

— Oui.

— Vous aviez déjà vu cet homme ?

— C'est possible, si c'était bien le même...

— Il venait souvent ?

— Souvent, non, mais quelquefois. En général, après le coucher du soleil, voilà pourquoi je ne peux pas le décrire plus précisément...

— Ils transportaient quelque chose ?

— Quoi, par exemple ?

— N'importe quoi. Valise. Boîtes en carton...

— Je n'ai rien vu...

Cela signifiait que le matériel informatique devait avoir été emporté plus tard, par quelqu'un muni d'une clé.

— Vous n'avez vu personne arriver par la suite ?

— Désolé, ma chambre est à l'arrière de la maison, et j'ai le sommeil lourd, malgré mon âge...

— C'est bien, ça...

— Il a des ennuis ? Vous dites qu'il n'est pas rentré...

— Ce n'est sans doute rien, fit Banks qui ne voulait pas l'affoler.

Il reposa son verre et se leva.

— Ils ont dû aller au pub et boire un peu trop. Ils sont sans doute en train de pioncer quelque part. On est samedi, après tout...

Il fit mine d'aller vers la porte.

— Vous avez sûrement raison, dit Farrow en le suivant. Mais ça ne lui ressemble pas. Surtout qu'il venait à peine de rentrer...

— Pardon ?

— Il était rentré depuis une dizaine de minutes, vers neuf heures un quart... Je l'ai vu ranger sa voiture au garage. Il avait l'air très pressé.

L'appel à Banks ayant eu lieu à neuf heures vingt-neuf, Roy l'avait appelé peu après son retour. Où était-il allé ? Quel était le sujet qu'il ne pouvait aborder au téléphone ? À ce moment-là quelqu'un s'était présenté à sa porte, et quelques minutes plus tard Roy était reparti, très certainement avec celui-ci. Où étaient-ils allés ?

— Merci de ces précisions, monsieur Farrow, dit-il, je ne vous retiens pas plus longtemps...

— De rien. Vous me le direz, s'il y a du nouveau ?

— Bien sûr...

Et pourquoi *ça me poserait un problème* ? se demandait Annie en se garant en haut de la colline avant de se diriger à pied vers la maison Steadman. Sa liaison avec Banks étant de l'histoire ancienne, quelle importance s'il avait fréquenté cette Jennifer Clewes ? Sauf qu'elle était morte et que lui-même avait disparu...

Elle s'attarda sur le pont. C'était l'une de ces journées de début d'été où le monde semble baigné de lumière et où la vie paraît si simple... Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une pointe de mélancolie, comme quand on voit un peu de brun ourler les feuilles des arbres, et ses pensées se tournèrent vers les problèmes qui la tourmentaient.

Il y avait eu une époque, alors que Banks venait de sortir de l'hôpital, où elle aurait eu tant à lui dire, à lui expliquer, à s'excuser de sa sottise, mais il n'avait pas voulu la laisser s'approcher et elle avait renoncé. À la fin, ils avaient simplement continué à travailler ensemble comme si rien ne s'était passé.

Mais il s'était passé quelque chose. Phil Keane, le fiancé d'Annie, avait tenté de tuer Banks en le droguant avant de mettre le feu à la fermette. Annie et Winsome l'avaient traîné dehors à temps pour lui sauver la vie, tandis que Phil disparaissait.

Officiellement, ce n'était pas la faute d'Annie. Comment aurait-elle pu savoir... ? Pourtant elle aurait dû savoir, se répétait-elle. Elle aurait dû prévoir... Banks y avait fait une allusion voilée, mais elle avait cru à de la jalousie. Jamais elle ne s'était trompée à ce point. Elle avait gâché des aventures amoureuses, bien sûr, mais cela arrive à tout le monde. Là, c'était différent. L'humiliation totale. Et cela la mettait en colère. Elle était de la police, bon sang, elle était censée reconnaître

d'instinct les types comme Phil Keane ! Elle aurait dû savoir ce qu'il valait...

Dans une certaine mesure, c'était pire que le viol qu'elle avait subi quelques années plus tôt. Là, il s'agissait d'un viol purement moral, et qui souillait son âme. Car elle avait aimé Phil Keane, même si elle répugnait à l'admettre. Aujourd'hui, la simple évocation de ses mains caressant son corps, lui donnant du plaisir, la rendait malade. Comment n'avait-elle pas vu ce que cachaient le charme, la beauté physique, l'intelligence aigüe, la vitalité débordante qui lui donnait – à elle comme à quiconque se trouvait en présence de cet homme – le sentiment d'être élu ?

Aujourd'hui, elle savait que le charme recouvrait des ténèbres incommensurables, impénétrables – l'absence de scrupules d'un psychopathe mêlée à la rapacité d'un vulgaire voleur. Et à la perversité, au plaisir de tromper et d'humilier. Ce charme était-il uniquement « de surface » ? Plus elle y réfléchissait, plus Annie en venait à croire que le charme de Philip n'était pas qu'un vernis, qu'il était indissociable de son être, intrinsèquement lié à sa pourriture intérieure. On ne pouvait pas simplement gratter la surface pour découvrir la terrible vérité cachée ; la surface était aussi « vraie » que le reste.

De telles spéculations n'auraient pas dû être de mise par une aussi belle journée, se dit-elle en refoulant la colère qui montait en elle comme de la bile chaque fois qu'elle songeait à Phil et aux événements de l'hiver. Depuis, elle n'avait cessé de rechercher sa trace. Elle lisait tous les assommants mémos et circulaires de la police qu'elle dédaignait autrefois, parcourait les journaux et suivait les actualités télévisées, à la recherche d'un indice – un feu d'origine inexpiquée quelque part, un homme d'affaires escroqué, une femme abusée –, tout ce qui pouvait correspondre au profil qu'elle avait forgé dans son esprit. Mais en presque six mois, elle n'avait relevé qu'une fausse piste, un incendie déclenché en fait par un mégot mal éteint. Cependant elle savait qu'il était là, quelque part, et quand il se manifesterait, comme il ne manquerait pas de le faire, elle ne le raterait pas.

Un jeune garçon, en pantalon court, la chemise en bannière, péchait, assis au bord de la rivière. Il aura de la chance s'il attrape quelque chose, avec ce courant, songea-t-elle. Se voyant observé, il lui fit signe de la main. Annie répondit de la même façon et se hâta vers la maison.

Après avoir visité l'appartement et la fermette, il lui faudrait se presser pour attraper à Darlington le train pour Londres. Celui de quinze heures vingt-cinq la déposerait à King's Cross juste après dix-huit heures, si tout allait bien. Ce serait plus rapide que par la route,

et elle n'avait aucune envie d'affronter les embouteillages du cœur de la capitale. Elle laisserait sa voiture devant la gare de Darlington.

Annie passa devant la minuscule chapelle et le cimetière envahi de broussailles pour descendre le sentier menant aux appartements pour vacanciers. Deux maisons avaient été réunies et restaurées pour former quatre spacieux logements indépendants, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage. Banks avait une fenêtre donnant sur le cimetière, elle le savait car il avait fait une plaisanterie là-dessus, mais elle n'était jamais venue. On ne l'avait pas invitée.

Par acquit de conscience, elle sonna chez lui. Une femme à l'air harassé, tenant un bébé contre son sein, ouvrit la porte du rez-de-chaussée, l'ayant sans nul doute vue arriver.

— Pas la peine..., dit-elle. Il est pas là.

— Quand est-il parti ?

— Qui le demande ?

Annie sortit sa carte de son sac.

— Sa collègue. C'est important.

La femme regarda ladite carte, sans se montrer impressionnée.

— Ben, il est pas là...

— Quand est-il parti ?

— Vers huit heures, ce matin. Il a pris sa voiture.

— Il a dit où il allait ?

— À moi, non. Et je lui ai pas demandé.

— C'est vous la propriétaire ?

— Moi et mon mari. On vit dans celui-ci et on loue les autres.

Pourquoi ?

— Je voudrais monter. Vous avez un double des clés ?

— Vous ne pouvez pas... c'est privé !

Le bébé remua, fit quelques rots hésitants. Elle lui frotta le dos et il retomba dans le silence.

— Écoutez, dit Annie, c'est très important. Je ne veux pas vous retenir, puisque vous êtes occupée, mais ce serait gentil de me laisser jeter un coup d'œil là-haut. Ce serait plus simple que d'aller chercher un mandat de perquisition.

— Un mandat de perquisition ? Vous pourriez faire ça ?

— Mais oui.

— Bon, d'accord. J'en mourrai pas, non... ? Une petite minute...

Elle rentra chez elle et revint avec deux clés, qu'elle lui tendit.

— Vous me les rendez...

— Bien entendu. Je n'en ai pas pour longtemps...

Elle sentit les yeux de la femme s'appesantir dans son dos tandis qu'elle ouvrait la porte pour gravir l'escalier. Une fois sur le palier, elle ouvrit le domicile de Banks et se retrouva dans une petite entrée équipée de patères et d'un placard pour les chaussures et les

manteaux. Des prospectus s'entassaient sur une table, sous un miroir doré.

La première porte ouvrait sur la chambre. C'était étrange de fureter chez Banks en son absence, surtout sa chambre, mais comment faire autrement ? D'une façon ou d'une autre, il était impliqué dans une histoire de meurtre et avait disparu. Il n'y avait rien de spécial, d'ailleurs, excepté un grand lit recouvert à la hâte, quelques vêtements dans une penderie et une banquette encastrée sous la fenêtre donnant sur le cimetière. Parfait pour attirer les femmes, songea Annie. « Vous viendrez bien partager ma couche, près du cimetière ? » Elle chassa ces images gênantes pour se rendre au salon.

Sur la table basse, devant le divan, il y avait un mobile et un baladeur avec ses écouteurs. Banks les avait laissés derrière lui, Annie se demanda pourquoi. Il adorait la musique et aimait être à la page. Du moins, autrefois... En regardant autour, elle nota qu'il n'y avait ni livres ni CD, sauf le *Don Giovanni*, cadeau des collègues qu'elle lui avait apporté à l'hôpital. Il était toujours scellé sous sa pellicule en cellophane. Il n'y avait même pas de chaîne hi-fi, juste un petit téléviseur, qui allait sans doute avec les meubles. Annie commença à se sentir inexplicablement déprimée. Elle testa le répondeur, mais il n'y avait pas le moindre message.

La cuisine était petite, le frigo plein de produits ordinaires : lait, œufs, bière, fromages, légumes, bacon, tomates, bouteille de vin blanc et jambon en tranches – le tout ayant l'aspect du frais. Bon, au moins il mangeait... Deux boîtes en carton sous la petite table du living étaient remplies de bouteilles vides prêtes à être jetées.

Annie inspecta succinctement les toilettes et la salle de bains. Les placards ne contenaient rien d'extraordinaire : ni rasoir, ni crème à raser, ni dentifrice – il avait dû les emporter. Parmi les médicaments usuels, il y avait un flacon de calmants datant de son séjour à l'hôpital. Il n'avait pas cru bon de le prendre.

Debout au milieu du couloir, elle se demanda si elle n'avait rien oublié, et comprit qu'il n'y avait rien à oublier : c'était un appartement anonyme, celui d'un homme sans centres d'intérêt ni passions, sans amis, sans vie privée. Il n'y avait même pas de photos de famille. Ce n'était pas l'appartement de Banks – ne pouvait pas l'être. Pas son Banks.

Elle se rappela la fermette, le salon aux murs bleus et au plafond couleur de Brie fait à cœur, l'éclairage tamisé, d'un chaud orangé, et leurs soirées là-bas, tous les deux. En hiver, un feu de tourbe brûlait dans la cheminée, dont l'odeur s'harmonisait avec le whisky au malt qu'elle sirotait quelquefois avec lui. En été, ils allaient souvent s'asseoir sur le parapet, au-dessus du ruisseau, pour contempler les étoiles et écouter l'eau. Et puis, il y avait toujours de la musique : Bill

Evans, Lucinda Williams, Van Morrison et des quatuors à cordes qu'elle ne reconnaissait jamais.

Des larmes montèrent à ses yeux, qu'elle balaya rudement avant de redescendre l'escalier. Sans un mot, elle rendit les clés et se hâta sur le chemin.

Installé dans un pub, sur Old Brompton Road, Banks manipulait le mobile de Roy, repérant ses fonctions et la façon de les utiliser. Il découvrit une liste qui donnait les trente derniers appels. Certains étaient des prénoms, d'autres des numéros, plusieurs venaient de correspondants « inconnus ». Le dernier avait été adressé à 3 : 57, le vendredi après-midi à « James ». Banks pressa le bouton « appel » et attendit. Finalement, quelqu'un décrocha et marmonna un « Ouais » épuisé. Dans le fond, on entendait chanter David Bowie.

— Puis-je parler à James ?

— C'est moi...

— Mon frère, Roy, vous a contacté hier. C'était à quel sujet ?

— En effet. Il voulait un rendez-vous pour mercredi prochain, je crois. Oui, voilà : « Mercredi, deux heures et demie... »

— Un rendez-vous pour quoi ?

— Une coupe. Je suis son coiffeur. Pourquoi ? Il y a un problème ?

Banks raccrocha sans répondre. Au moins Roy avait-il été assez certain à quinze heures cinquante-sept, le vendredi, d'être là le mercredi suivant pour prendre rendez-vous avec son coiffeur. Jamais Banks n'avait fait cela. Il allait chez un barbier et attendait son tour comme tout le monde, en lisant de vieux magazines.

Ayant englouti un « curry du jour » avec une pinte de Pride, il alluma une cigarette et considéra les lieux. C'était bizarre de se retrouver à Londres. Il y était souvent revenu depuis son déménagement, en général pour des enquêtes, mais de plus en plus il s'y sentait comme un étranger, un touriste, alors même qu'il y avait habité pendant plus de quinze ans.

Pourtant ça faisait un bail et tout avait bien changé. Des quartiers minables devenaient prisés tandis que d'autres, naguère chic, n'avaient plus la cote. Des pubs pour voyous se retrouvaient fréquentés par la jeunesse branchée alors que des établissements huppés périclitaient. Il ignorait ce qui était à la mode, ces temps-ci. Londres était une métropole tentaculaire et lui-même n'avait jamais vraiment connu que Notting Hill et Kennington – parce qu'il y avait habité – et le West End, parce qu'il y avait travaillé. South Kensington était un autre monde.

Oubliant le flux et le reflux des conversations, il songea de nouveau à Roy. Une fois rentré, il parcourrait le reste de la liste d'appels. Il

souhaitait aussi jeter un coup d'œil au CD-ROM. Il y avait plein de cybercafés par ici, où l'on pouvait lire un CD et faire un tirage sur une imprimante, mais c'étaient des lieux trop fréquentés et tout ce qu'il y ferait laisserait des traces. Il était entré par effraction au domicile de son frère, mais il avait une bonne raison pour cela, alors qu'il n'en avait aucune d'exposer les secrets de Roy sur la place publique.

Il ne connaissait personne à Londres possédant un ordinateur. La plupart de ses relations, délinquants ou flics, avaient soit déménagé, soit pris leur retraite – quand ils n'étaient pas morts. Sauf Sandra, son ex-femme, qui avait quitté Eastvale pour s'installer à Camden Town après l'avoir quitté. Sandra, elle, devait avoir un ordinateur, mais leur dernière rencontre avait été un fiasco et elle ne s'était guère manifestée quand il s'était retrouvé à l'hôpital. En fait, elle ne s'était même pas déplacée, se contentant de lui exprimer des vœux de prompt rétablissement par l'intermédiaire de Tracy. Et puis il y avait le mari, Sean, et leur bébé, Sinéad. Non, il ne prévoyait pas de lui rendre visite prochainement.

Par ailleurs, il ne pouvait alerter la police pour la même raison qu'il ne pouvait pas aller dans un cybercafé : parce qu'il ignorait encore si le CD-ROM contenait des éléments compromettants pour Roy. Si Roy avait mal agi, Banks n'avait aucune envie d'aider à le pincer – pas son propre frère. Lui passer un savon, oui – le faire mettre en prison...

Il y avait une voie à explorer au préalable, quelqu'un qui serait aussi soucieux que lui de protéger la réputation de Roy. Écrasant son mégot, Banks chercha son mobile dans sa poche et fit défiler la liste des noms et numéros du répertoire intégré jusqu'à tomber sur Corinne. C'était le nom de la fiancée de Roy, se rappela-t-il, notant le numéro dans son calepin. Puis il rangea l'appareil dans sa poche, finit son Verre et sortit dans la rue.

Dehors, il régnait une chaleur brûlante et moite. S'il y avait un endroit à éviter en période de canicule, c'était bien Londres. Les passants dépérissaient sur les trottoirs et l'atmosphère était chargée d'odeurs de gaz d'échappement ou pire – d'effluves de choux et de viande pourrie.

Ne voulant pas utiliser le portable au cas où Roy trouverait son message en rentrant chez lui et tenterait de le joindre, il chercha une cabine publique et repêcha dans son portefeuille une vieille carte téléphonique. Il eut l'impression d'entrer dans le cabanon en tôle où Alec Guinness est enfermé par les Japonais dans *Le Pont de la rivière Kwaï*. La sueur dégoulinait sur ses côtes et la chemise lui collait à la peau. Quelqu'un avait écrasé une mouche contre la vitre, laissant une longue tramée de sang noirâtre. On pouvait même sentir l'odeur du papier chaud de l'annuaire.

Sortant son calepin, il composa le numéro qu'il avait noté. Juste au

moment où il allait raccrocher, une voix essoufflée lui répondit.

— Allô ?

— Corinne ?

— Oui. Qui est-ce ?

— ... Alan Banks. Le frère de Roy. Vous vous souvenez ? On s'est rencontrés à l'anniversaire du mariage de mes parents, à Peterborough, en octobre dernier.

— Oui, bien sûr...

— Je suis à Londres et je me demandais si on ne pourrait pas aller quelque part, histoire de bavarder, prendre un verre. Qu'en dites-vous ?

Il y eut un silence, puis :

— Vous... vous voulez me sortir ?

— Pardon, je m'exprime mal ! Je vous prie de m'excuser, c'est la chaleur ! Enfin, c'est justement pourquoi je pensais à prendre un verre, dans un endroit frais, si cela existe...

— Oui, qu'est-ce qu'on cuit... qu'est-ce que vous me proposez... ? Je ne vous suis pas...

— J'ai besoin de vos lumières...

— C'est vrai, vous êtes de la police...

— Oui, mais ce n'est pas... enfin, ça n'a rien d'officiel.

— Vous m'intriguez. Vous pourriez venir chez moi... il y a un ventilateur électrique dans mon bureau.

— Vous avez un ordinateur ?

— Oui, pourquoi ?

— Parfait. À quelle heure ?

— Voyons, je vois un client cet après-midi – les week-ends, ça n'existe pas quand on est comptable free-lance – mais je devrais en avoir fini en tout début de soirée. Ou même... dix-sept heures ?

Banks consulta sa montre. Il était quinze heures trente.

— Entendu.

— Bien. Vous avez de quoi noter ? Je vous donne mon adresse...

Banks nota et enregistra ses indications. Tout près d'Earl's Court Road. Non loin de chez Roy, même si c'était en fait déjà un autre monde. Il la remercia de nouveau, s'évada de cette fournaise et retourna au pub.

À l'heure où Annie accéda à la fermette de Banks, ayant franchi le pont et parcouru le chemin de terre, elle venait à peine de recouvrer son équilibre. Les ouvriers étaient allés jusqu'à restaurer le toit. Vu de l'extérieur, l'endroit avait l'air parfaitement normal et aurait même pu sembler habité, n'eussent été l'absence de rideaux et les bennes débordantes. Comme on était samedi, il n'y avait personne, même si,

étant donné leur lenteur, les ouvriers auraient quand même pu faire quelques heures supplémentaires pour permettre à Banks de réemménager. Après tout, les travaux dureraient depuis presque quatre mois.

C'était la première fois qu'elle revenait depuis la nuit de l'incendie, et revoir ces lieux réveilla des souvenirs pénibles : la sensation de la couverture humide dont elle s'était enveloppée, le jaillissement des flammes quand elle avait enfoncé la porte, la fumée étouffante, le poids du corps de Banks qu'elle traînait, le coup de main de Winsome qui l'avait aidée à franchir les derniers mètres, distance qu'elle-même n'aurait jamais pu parcourir seule. Elle se revoyait ensuite, assise dans la gadoue, crachant ses poumons et contemplant le corps inanimé de Banks, le croyant mort. Et, presque pire, la BMW de Phil Keane disparaissant derrière la colline au moment où celle de Winsome arrivait par la petite allée.

Elle mit un moment à reprendre pied dans le présent. Jennifer Clewes avait l'adresse de Banks dans sa poche, mais c'était *celle-ci*. Pourquoi ? Il y avait des traces de pneus dans la terre, mais qui pouvaient avoir été laissées par n'importe qui : les ouvriers, par exemple. Et en dépit de l'écriteau indiquant que Becks Lane était une impasse et une voie privée, des automobilistes s'y engageaient souvent par mégarde. Malgré tout, elle prit soin de ne pas brouiller ces traces.

La jeune femme s'avança vers la porte principale. Même si les travaux intérieurs n'étaient pas encore achevés, les ouvriers devaient sûrement la fermer à clé pour la nuit afin de décourager les squatters et parce qu'ils devaient y laisser des outils de valeur. Raison pour laquelle les éclats de bois autour de la serrure attirèrent aussitôt son attention. En se penchant, elle constata que le dommage semblait récent. La porte était neuve et pas encore peinte ; les bouts de bois propres et coupants.

Ses gants étant restés dans le coffre de sa voiture, elle garda les mains dans ses poches et poussa doucement le battant du pied. À l'intérieur, c'était le chaos, mais un chaos d'ouvriers – pas de cambrioleur. Les pièces étaient divisées, les poutres du plafond fixées et la majorité des plaques de Placoplâtre avaient été montées, sauf le mur entre le living et la cuisine. C'était bizarre de se trouver là, à respirer la sciure et le métal cisailé, plutôt qu'un feu de tourbe... L'escalier semblait terminé, passablement solide, et, l'ayant testé, elle s'y aventura. La chambre autrefois familière n'était plus qu'un squelette, avec les mesures et calculs griffonnés sur les murs au crayon.

Annie redescendit au rez-de-chaussée et reprit le sentier. En s'en allant, elle se retourna une dernière fois pour regarder en arrière.

Quelqu'un était entré ici par effraction, et récemment. Les ouvriers avaient dû fermer la porte le vendredi soir, ce qui restait toutefois à vérifier. Il pouvait s'agir de voleurs, bien sûr, mais ce serait une sacrée coïncidence. Il faudrait faire venir Stefan Nowak et son équipe pour voir s'ils pouvaient établir un lien entre Jennifer Clewes et la fermette de Banks.

S'il s'agissait de l'assassin de cette femme, alors il s'était procuré cette adresse par un autre *moyen*, car Jennifer l'avait dans le fond de sa poche. Peut-être savait-il déjà où habitait Banks, et, quand *il avait* compris où elle se dirigeait, avait-il attendu d'être sur un coin de route désert pour l'assassiner, après quoi il avait poursuivi son chemin jusqu'ici. Pour y faire quoi ? Tuer Banks ? Il aurait été plus cohérent de les éliminer tous les deux, en même temps.

Mais Banks n'était pas là ; il était dans son logement provisoire. Avait-il la moindre idée de ce qui se passait ? Était-ce la raison pour laquelle il était parti de chez lui si tôt aujourd'hui ? C'était la grande question, comprit Annie en retournant à sa voiture. Que savait-il et quel danger courait-il ? Hélas, pour répondre à cette question, il faudrait d'abord le retrouver...

Corinne habitait le rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages donnant sur une rue étroite, à une centaine de mètres d'Earl's Court Road. Elle ne ressemblait pas à la jeune fille qu'il avait rencontrée chez ses parents, songea Banks quand elle lui ouvrit. D'abord ses cheveux étaient plus longs, presque à hauteur d'épaules, blonds avec des racines noires. Le piercing sous la lèvre avait disparu, laissant une petite marque sur sa peau claire, et on lui donnait plutôt trente que vingt ans. Elle paraissait également plus assurée, plus mûre que dans son souvenir.

— Allons au fond... c'est mon bureau...

Posé sur la table, devant la fenêtre, un ventilateur pivotait à intervalles réguliers, envoyant des bouffées d'air tiède. C'était mieux que rien.

— On ne voit plus que des travailleurs à domicile, de nos jours, fit remarquer Banks en s'installant dans un fauteuil.

Corinne s'assit dans le sien, en tailleur, avec une grâce toute féminine, et il imagina que c'était là qu'elle discutait affaires avec ses clients. Il y avait une carafe d'eau avec des glaçons sur la table, ainsi que deux petits verres. La jeune femme réussit à pencher assez le buste pour les remplir sans bouger les jambes, une prouesse, songea Banks, qui n'aurait jamais pu se sentir à l'aise dans cette posture. Mais elle semblait se mouvoir avec une grâce de danseuse et une économie de moyens qui évoquait la pratique du yoga.

— On dit que le thé rafraîchit en période de canicule, dit-elle, mais l'idée de boire du chaud ne me dit rien pour le moment...

— C'est parfait, merci...

Elle portait une chemise orange rentrée dans son jean et une croix celte en sautoir. Ses pieds étaient nus, sans vernis aux ongles. De temps en temps, quand elle parlait ou écoutait, son visage en cœur se penchait sur le côté tandis qu'elle se mordait les lèvres et ses doigts effleuraient cette croix. À l'extérieur, le soleil ourlait les feuilles des arbres dont les ombres dansaient sur les murs bleus, au moindre souffle d'air.

— Eh bien, je dois dire que votre coup de fil m'a intriguée. Désolée d'avoir...

— C'est ma faute. Je n'avais pas été clair. J'espère que vous ne me prenez pas pour le genre de type qui drague la fiancée de son frère ?

Elle lui adressa un bref demi-sourire qui indiquait que sa situation sentimentale n'était peut-être pas aussi claire qu'il le croyait, mais il n'insista pas. Elle le lui dirait si elle le souhaitait, le moment venu.

— D'ailleurs, c'est de Roy que je voudrais vous parler.

— C'est-à-dire... ?

— Vous savez où il est ?

— Comment cela ?

Banks expliqua le coup de téléphone, l'absence de Roy et le fait que la porte n'avait pas été verrouillée.

— Ça ne lui ressemble pas, dit-elle en se renfrognant. L'ensemble. Je comprends votre inquiétude. Bon, pour répondre à votre question, j'ignore où il est. Vous croyez qu'on devrait aller à la police ? Enfin, je sais que vous êtes de la police, mais...

— Non, je ne crois pas. Pas pour le moment, en tout cas. Je ne pense pas que cela les intéresserait. C'est un adulte. Il y a peut-être une explication toute simple. Vous connaissez ses amis ?

— Pas vraiment. Il y avait un couple avec qui on sortait de temps en temps, Rupert et Natalie, mais je ne lui connais pas d'ami proche.

Banks nota l'emploi de l'imparfait, mais il n'embraya pas dans l'immédiat. Il y avait bien un Rupert dans la liste du mobile de Roy. Banks le contacterait, comme les autres.

— Connaissez-vous un homme costaud, aux cheveux bouclés, gris ou blonds ? Il conduit une grosse voiture de luxe, de couleur claire ?

Après avoir réfléchi, la jeune femme répondit :

— Non, désolée. Rupert a une BMW grise et Natalie une petite Coccinelle, pour ses courses.

Elle fronça le nez.

— Jaune...

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Roy ? Il y a une semaine, jeudi dernier. (Elle tripota sa croix.)

Autant vous le dire, ça n'allait plus très bien entre nous, ces derniers temps...

— J'en suis désolé. Pour quelle raison ?

— Je crois qu'il en voyait une autre. (Elle haussa les épaules.) Ce n'est pas très grave... enfin, ce n'était pas vraiment sérieux entre nous. Cela fait seulement un an qu'on se fréquente. On ne vit même pas ensemble.

— Je vous croyais fiancés ?

— C'était en partie le problème... C'est moi qui l'ai voulu, et Roy étant impulsif... ni lui ni moi n'étions prêts pour le mariage. Alors on a laissé tomber, et on a repris nos marques. C'est là que les problèmes ont commencé. On ne peut pas faire un grand pas en arrière et s'attendre à ce que tout soit comme avant, pas vrai ?

Donc les fiançailles avaient été ajournées, et leur relation s'en était trouvée refroidie, comme celle de Banks avec Michelle. Le petit frère avait conservé ses bonnes vieilles habitudes. Au moins avait-il épargné à Corinne l'humiliation d'être l'épouse numéro 4.

— Tout de même, vous devez en garder de l'amertume. Je suis navré. Aucune idée de l'identité de la nouvelle ?

— Non, je ne sais même pas si j'ai raison. C'est une impression. Des petites choses.

Eh bien, songea Banks, il y avait quelques noms et numéros « possibles » dans le répertoire téléphonique de Roy.

— C'est récent ?

— Quelques semaines.

— Et avant ?

— Tout allait bien. Du moins, je le croyais.

— Il avait l'air inquiet, la dernière fois ?

— Je n'ai pas eu cette impression. Il était comme d'habitude. Sauf que...

— Oui ?

— Je vous l'ai dit : des petites choses, des trucs qu'une femme remarque. Il était distrait, distant, négligent. Ça ne lui ressemblait pas.

— N'était-il pas déprimé ou préoccupé pour une raison précise ?

— Comment le savoir ? J'ai pensé qu'il était amoureux d'une autre et qu'il aurait préféré être avec elle.

— Et les drogues ?

— Quoi, les drogues ?

— Allons. Vous n'avez jamais fumé un joint, sniffé une ligne, entre vous ?

— Et alors ?

— Si l'on écarte le fait que c'est illégal, quand on se drogue on est amené à entrer en contact avec un drôle de milieu. Roy devait-il de l'argent à son dealer, par exemple ?

— Écoutez, ce n'est jamais beaucoup. Juste pour se détendre. Un gramme le week-end, par-ci par-là. Il a les moyens.

— Bon... et que savez-vous de ses affaires ?

— Pas mal de choses.

— Vous êtes sa comptable, n'est-ce pas ?

— Roy s'occupe lui-même de ses comptes.

— Oh, je croyais que c'était ainsi que vous vous étiez rencontrés ?

— Oui, enfin... il a eu un contrôle et un ami lui a donné mes coordonnées.

Elle fit tourner sa petite croix.

— La plupart de mes clients sont dans l'audiovisuel – écrivains, musiciens, artistes –, pas de grosses vedettes, mais des gens qui gagnent assez bien leur vie. Roy était différent, c'est le moins qu'on puisse dire, mais j'avais besoin de travailler. Et je préfère vous prévenir : tout était nickel. (Elle eut un regard scrutateur.) Roy m'avait dit que vous le preniez pour un escroc...

— Je ne le prends pas pour un escroc, protesta Banks qui n'était pas tout à fait honnête. Plutôt quelqu'un qui cherche le moyen de biaiser avec la loi, la faille juridique. Comme beaucoup d'hommes d'affaires. Ce que je voudrais savoir, c'est s'il avait une bonne raison de s'enfuir. Il avait des difficultés professionnelles, des dettes... ?

— Non, ses livres de comptes étaient assez nets pour moi et le fisc.

— J'ai vu sa maison. La Porsche. La télé à écran plasma, les gadgets. Il roule sur l'or. Vous dites qu'il a amassé honnêtement tout cela... Comment ?

— C'est un financier. Il joue à la Bourse, surtout il finance des entreprises.

— Quel genre ?

— De tous genres. Dernièrement, il s'est spécialisé dans la technologie et les soins médicaux privés.

— Ici ?

— Partout. Parfois il s'implique dans des opérations françaises ou allemandes. Il a des contacts à Bruxelles, dans l'Union européenne, à Zurich et à Genève. Il consacre aussi pas mal de temps et d'énergie à l'Amérique. Il adore New York. Ce n'est pas un imbécile : il ne met pas tous ses œufs dans le même panier. C'est l'une des raisons de sa réussite... (Elle fit une pause.) Vous ne le connaissez pas du tout, n'est-ce pas ?

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle ajouta :

— C'est un être remarquable à bien des égards, un homme d'argent qui peut citer Kierkegaard ou Schopenhauer au cours d'un dîner. Mais il n'a jamais oublié ses origines. La misère. Il s'est fait tout seul, et c'est ce qui le motive. Il n'a pas envie de retomber dans la dèche.

Qu'est-ce qu'il lui avait donc raconté ? Leur enfance n'avait rien eu

de sordide. Bon, elle n'avait vu que la maison relativement convenable où ses parents vivaient à présent, et non la baraque minable derrière la briqueterie où ils avaient vécu les premières années de leur enfance. Mais même à cette époque, parler de « misère » était plutôt exagéré ! Ils avaient toujours mangé à leur faim et n'avaient pas manqué d'affection. Leur père avait eu du travail jusque dans les années quatre-vingt. Quelle importance si les toilettes étaient à l'extérieur, dans la rue, et si toute la famille devait utiliser le tub en zinc qu'on remplissait à la bouilloire ? C'était pareil pour des milliers de familles de prolétaires dans les années cinquante et soixante.

— C'est vrai qu'on n'a jamais été proches, reconnu Banks, chassant d'une tape une mouche posée sur son pantalon. Que voulez-vous ? C'est la vie... On n'a jamais eu beaucoup de points communs.

— Oh, je sais. Je ne peux pas souffrir ma sœur cadette. C'est une snob et une enquiquineuse.

— Je ne le déteste pas. Je ne le connais pas très bien et j'ai peur qu'il ait des ennuis.

Banks se rappela le CD-ROM qu'il avait trouvé *chez* Roy et le sortit de sa poche.

— J'ai trouvé ça chez lui. Vous ne pourriez pas m'aider à le lire ?

— Bien sûr.

Il ne lui fallut pas longtemps pour glisser le CD dans son ordinateur et en faire apparaître le contenu. Les icônes indiquaient des fichiers JPEG : 1 232, en tout. Certains étaient simplement numérotés, d'autres avaient des prénoms comme Natacha, Kiki et Kayla. Corinne ouvrit la visionneuse et fit défiler.

Banks regardait par-dessus son épaule, la main sur le dossier du fauteuil, quand les images s'inscrivirent à l'écran. La première montrait une femme nue qui avait le pénis d'un homme dans la bouche, le menton dégoulinant de sperme, le regard vide ; l'autre la montrait en train d'être pénétrée par le même homme, et simulant l'extase. Venaient ensuite plusieurs photos d'une petite blonde très séduisante prise dans des poses aguichantes et fort déshabillées.

C'en était assez.

Corinne mit brutalement fin à la projection et éjecta le CD.

— Cela prouve, je suppose, que Roy n'est pas si différent des autres, en définitive, dit-elle en se détournant de l'ordinateur.

Banks s'aperçut que son visage était rouge. Elle lui rendit le CD.

— Vous voulez le conserver ?

— C'est tout ce qu'il y a dessus ?

— Sauf à regarder les 1 232 fichiers pour s'en assurer, j'imagine que oui. Bien entendu, vous avez le droit de tout regarder, mais pas ici, si ça ne vous fait rien. Je trouve ce genre de choses assez avilissant. Et même insultant.

Eh bien, songea Banks, ça en valait la peine. Même s'il n'avait rien contre les images de femmes nues, seules ou avec des partenaires, Banks ne connaissait que trop l'aspect sordide de l'industrie du porno pour savoir ce que cela pouvait recouvrir, surtout quand des enfants étaient impliqués. D'après ce qu'il avait vu, cependant, la collection de Roy paraissait banale : des filles majeures, quoique jeunes. En un certain sens, Roy en paraissait plus humain, ce coquin-là... Si seulement leur mère avait su ! Puis le policier en lui se réveilla. Si Roy avait pris ces images lui-même, avec une caméra numérique, plutôt que de les télécharger sur Internet, il pouvait être mêlé à un commerce louche.

— Roy a-t-il quoi que ce soit à voir avec la pornographie sur Internet ? demanda-t-il à Corinne, oubliant qu'elle n'était peut-être pas la mieux placée pour le savoir.

— Toujours prêt à penser le pire de lui, hein ? dit-elle.

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes toujours prête à le défendre, après ce qu'il vous a fait.

Sous le coup de la colère, la jeune femme s'empourpra.

— Croyez-le ou non, j'essaie de l'aider.

— Vous avez une drôle de façon de le montrer !

Elle considéra le CD et fit la grimace.

— De toute façon, vous l'avez, votre preuve...

Banks reprit l'objet. Il l'étudierait plus attentivement, étudierait chaque image une à une, au cas où... Des chambres d'hôtel et des endroits extérieurs avaient pu être identifiés d'après de simples arrière-plans, sur Internet. Une petite victime avait pu être identifiée grâce au logo pourtant brouillé de son école, sur son T-shirt. Si Roy avait pris certaines de ces photos, on pourrait, avec un peu de chance, retrouver où ça s'était passé et qui étaient les modèles, si nécessaire. Mais, pas ici, pas maintenant.

Il était à court de questions, et voyait bien qu'elle était à cran, pressée de le voir partir. Que ce soit l'effet des images sur le CD-ROM ou autre chose, il avait nettement l'impression qu'il avait lassé l'amabilité de son hôtesse. Puis il se rappela l'objet en forme de stylo qu'il avait découvert dans le tiroir du bureau de Roy. Peut-être savait-elle ce que c'était ? Il le retira de sa poche de poitrine et le lui tendit.

— Vous savez ce que c'est ?

Ayant pris l'objet, elle l'examina de près et ôta le capuchon.

— Une clé USB. On s'en sert pour stocker des infos.

— Comme ce CD ?

— C'est la même idée, mais il y a moins de place. Celui-ci contient 256 megs, pas 700. C'est pratique. On peut l'emporter partout avec soi comme un stylo.

— On peut voir ce qu'il contient ?

Manifestement, Corinne n'avait aucune envie de fouiller dans les affaires personnelles de Roy, surtout après ce qu'ils venaient de voir sur le CD-ROM. En tant que policier, Banks était habitué à sonder la vie privée d'autrui. Pour la police, il n'y a pas de secret qui tienne, surtout dans le cas d'une enquête criminelle. Souvent il n'aimait pas ce qu'il découvrait, mais il avait appris à tolérer les petites bizarreries de ses contemporains, au fil du temps.

La plupart des gens, sous des apparences de normalité, cachent des secrets honteux, des choses qu'ils se sont efforcés de dissimuler au reste du monde, et Banks avait une certaine expérience de tout cela, depuis les inoffensifs thésauriseurs de journaux, dont les maisons sont comme des labyrinthes formés par des piles branlantes d'imprimés, jusqu'aux travestis clandestins et aux fétichistes solitaires. Naturellement, ils étaient horrifiés et peïnés, ressentaient comme une humiliation le fait d'être démasqués, mais pour Banks c'était la routine.

La réaction de Corinne lui fit comprendre pour la première fois depuis longtemps que ce qu'il faisait était une intrusion. Au cours de leur brève conversation, il avait réussi à insinuer que son ex-fiancé était impliqué dans des histoires de drogue, de pornographie et de fraude fiscale. Rien que de très normal pour lui, mais certainement pas pour une brave fille comme elle. Son métier l'avait-il endurci ? Banks songea de nouveau à Penny Cartwright, et à sa réaction violente quand il avait voulu l'inviter à dîner. Était-ce dû à sa profession, à sa façon de considérer le monde, les gens ? Comme c'était une anticonformiste, elle voyait peut-être en lui un ennemi ?

Corinne brancha la clé USB à l'ordinateur.

— C'est parti ! dit-elle, et Banks regarda l'écran par-dessus son épaule.

Peu après dix-huit heures trente, ce samedi-là, Annie sortit du métro après avoir été écrasée dans une rame surchauffée avec environ cinq millions d'individus rentrant chez eux après avoir fait du shopping ou vu des amis, et se dirigea vers Camberwell New Road, après le square à l'angle. Des jeunes au crâne rasé, torse nu, buvaient des cannettes de bière sur le gazon en faisant admirer leurs tatouages et lorgnaient les jolies passantes. Une bande de gosses avait improvisé des buts avec leurs tee-shirts et jouaient au football. Le simple fait de les regarder la fit transpirer.

Puis elle aperçut Phil.

Il était sur le trottoir d'en face, en train de promener un chien, un genre de fox-terrier, tenu en laisse. C'était bien lui. La démarche nonchalante, les vêtements d'un luxe décontracté, le menton altier, le front légèrement dégarni. Imprudemment, elle s'élança sur la chaussée, déclenchant un concert de klaxons, et elle était presque arrivée de l'autre côté quand l'attention du promeneur fut attirée par ce tintamarre.

Il la regarda, l'air intrigué. Annie prit pied sur le trottoir et se figea, oubliant les insultes du dernier conducteur qui avait manqué la renverser. En fait, ce n'était pas lui. Il y avait une ressemblance superficielle, c'était tout. L'homme se pencha pour caresser son chien, puis, jetant un coup d'œil en arrière, continua son chemin. S'adossant à un réverbère, Annie attendit que son cœur se calme et pesta. Ce n'était pas la première fois qu'elle croyait le voir ; à l'avenir, il faudrait être moins impulsive, plus circonspecte. Franchement, elle avait peu de chances de tomber sur lui par hasard à Londres...

Elle était encore fatiguée de son voyage en train. Elle devait se calmer. Elle avait attrapé celui de quinze heures vingt-cinq et avait même réussi à obtenir une place assise ; pourtant, malgré les vitres baissées, la chaleur était étouffante. Et elle n'avait cessé de penser à Phil, ce qui expliquait sans doute sa méprise. Pendant tout le trajet, elle avait lu les journaux, cherchant sa trace, mais, comme d'habitude, elle n'avait rien trouvé. Il lui fallait se ressaisir.

En dépit du règlement, quelques mobiles avaient sonné pendant le voyage, et on entendait aussi un walkman. Ce qui lui avait fait penser à Banks, et elle s'était de nouveau demandé où il pouvait bien être et

quelle était son implication dans l'assassinat de Jennifer Clewes. Selon la femme au bébé, il était parti en vitesse ce matin, mais cela n'expliquait rien.

Elle découvrit la maison tout près de Lothian Road. Les deux agents chargés de la surveillance étaient toujours dans la cuisine. Les pieds sur la table, ses manches de chemise retroussées, l'homme mâchonnait une allumette tout en dépouillant une liasse de lettres, tandis que la femme sirotait du thé en feuilletant un tas de magazines. Deux mégots étaient écrasés dans une soucoupe en porcelaine. On aurait dit deux garnements pris en faute, même s'ils n'avaient pas l'air de se sentir coupables. Annie se présenta.

— Et comment va la vie, dans les glaciales contrées du Yorkshire ? s'enquit l'homme, qui s'appelait Sharpe, les pieds collés à la table et l'allumette au bec.

Il avait une barbe de quatre jours.

— ... Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Sharpe désigna les lettres.

— On furète... Rien de bien passionnant : factures, prospectus, relevés de comptes en banque... plus personne n'écrit de lettres, de nos jours. C'est l'ère des courriels et des textos...

Étant donné sa jeunesse, c'était curieux de l'entendre critiquer notre époque puisqu'il n'en avait pas connu d'autre. Mais l'ironie n'échappa pas à Annie, et leur désinvolture l'irrita.

— Bon. Merci de votre collaboration. Vous pouvez partir.

Sharpe considéra sa collègue et haussa un sourcil. L'allumette au coin de sa bouche tressaillit.

— Vous n'êtes pas notre chef...

Annie soupira.

— D'accord, si c'est ce que vous voulez... Ma patience a des limites.

Elle sortit son mobile et alla téléphoner dans le couloir à l'inspecteur Brooke, du commissariat de Kennington. Après quelques plaisanteries et la promesse de prendre un verre plus tard dans la soirée, Annie lui résuma la situation, après quoi elle retourna dans la cuisine et tendit en souriant le téléphone à Sharpe.

À l'instant où il l'appliqua à son oreille, ses pieds décollèrent de la table et il rectifia la position, manquant d'avaler l'allumette. Sa collègue, qui jusque-là n'avait rien dit, le dévisagea. La conversation terminée, le jeune homme lâcha le téléphone sur la table, jeta un regard furieux à Annie, et se tourna vers sa coéquipière.

— Allez, Jackie, on se casse...

Il prit soin de sortir en prenant tout son temps – ce qui aurait pu être risible si ce n'avait pas été aussi pitoyable – non sans tourner la tête pour murmurer un « Garce ! » par-dessus son épaule, soulignant cela d'un geste obscène.

Se sentant excessivement satisfaite à la fin de ce petit numéro, Annie prit un siège et se servit du thé. Il était tiède, mais elle n'avait pas le courage d'en refaire. La fenêtre était ouverte, mais ça ne servait à rien : il n'y avait pas de brise. Un bout de papier tue-mouches encore vierge se tordait sous l'effet d'un minuscule courant d'air au-dessus de l'évier.

En attendant, elle reprit son mobile pour appeler le commissaire Gristhorpe à Eastvale. Le D^r Glendenning avait fini l'autopsie de Jennifer Clewes sans rien trouver de spécial. L'estomac contenait les restes en partie digérés d'un sandwich jambon-tomate, ingéré deux heures avant la mort, ce qui corroborait la théorie de Templeton selon laquelle elle venait de Londres et s'était arrêtée en route dans une cafétéria. Le légiste ne voulait pas s'avancer sur l'heure exacte du décès, qui s'était produit entre une et quatre heures du matin. Les spécialistes s'activaient toujours sur la scène du crime et s'occuperaient de la fermette de Banks dès que possible. On avait retrouvé une empreinte digitale incomplète sur la portière de la voiture de la victime, mais elle ne correspondait à aucune de celles figurant sur les fichiers.

En fait, la colocataire de Jennifer ne se fit pas attendre longtemps. Vers dix-neuf heures, la porte d'entrée s'ouvrit et Annie entendit une femme lancer un :

— Jenn ? Tu es là ?

Ayant découvert Annie dans la cuisine, l'inconnue se pétrifia, porta la main à sa poitrine et recula.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

Annie produisit sa carte et s'avança. La jeune femme examina ce document.

— Police du Yorkshire... ? Je ne comprends pas. Vous êtes entrée par effraction et pourtant la serrure n'a pas l'air endommagée...

— Nous avons des clés pour tout...

— Que me voulez-vous ?

— Êtes-vous Kate Nesbit, la colocataire de Jennifer Clewes ?

— Oui.

— Je vous suggère de vous asseoir, fit Annie en lui présentant une chaise.

Kate était encore groggy quand elle s'installa. Son regard se ranima à la vue de la soucoupe et ses narines en frémissaient.

— Qui a fumé ? C'est non-fumeur, ici...

Annie s'en voulut de n'avoir pas jeté les mégots même si, de toute façon, l'odeur aurait continué à flotter dans l'air.

— Pas moi, dit-elle en déposant la soucoupe sur la paillasse.

Elle ne savait pas où se trouvait la poubelle.

— D'autres personnes sont venues ici ?

Annie s'attarda près de l'évier.

— Deux agents du commissariat local. Je les ai rappelés à l'ordre. Je m'excuse pour leur conduite. Il était nécessaire d'entrer, croyez-moi...

— *Nécessaire ?*

Kate secoua la tête. C'était une jolie fille, saine, apparemment pas compliquée, avec ses cheveux blonds et courts, ses lunettes à monture noire et ses joues roses. Elle avait un physique élancé de sportive, qu'on imaginait facilement sur le dos d'un cheval. Même ses vêtements : short blanc et chemise genre rugbyman, évoquaient le sport.

— Que se passe-t-il ? Il est arrivé un malheur, n'est-ce pas ?

— Hélas..., répondit Annie en s'installant en face d'elle. Vous buvez quelque chose ?

— Non. Parlez ! Ce n'est pas mon père, n'est-ce pas ? C'est impossible. J'en viens...

— Vous étiez chez vos parents ?

— À Richmond, oui. J'y vais tous les samedis, quand je ne travaille pas.

— Non. Ce n'est pas lui. Écoutez, je regrette, mais il me faut vous montrer ceci.

Ouvrant sa valise, Annie lui montra la photo de Jennifer prise à la morgue par Peter Darby. Ce n'était pas trop affreux – elle avait une expression sereine et on ne voyait pas de trace de violence, pas de sang – mais sans aucun doute il s'agissait d'une morte.

— Est-ce elle ?

Kate mit la main à sa bouche.

— Oh, mon Dieu ! dit-elle, les larmes aux yeux. Jenn... Qu'est-ce qu'elle a eu... un accident ?

— Si l'on veut... Savez-vous pourquoi elle se rendait dans le Yorkshire en pleine nuit ?

— Je n'étais pas au courant...

— Vous saviez qu'elle était partie en voiture ?

— Oui, on était à la maison la nuit dernière... Enfin, chacune a sa chambre, mais... Mon Dieu, je n'arrive pas à y croire.

Elle mit les mains à son visage. On voyait que tout son corps tremblait.

— Que s'est-il passé, Kate ? Essayez de vous souvenir...

La jeune femme inspira à fond. Cela parut efficace.

— Comme il n'y avait rien d'intéressant à la télévision, on a regardé un DVD. Puis son téléphone a sonné et ça l'a embêtée... Bref, elle est allée prendre la communication dans sa chambre. Ensuite, elle a déclaré qu'elle devait sortir, que je n'avais qu'à continuer à regarder le film toute seule. Elle ne pouvait pas prévoir l'heure de son retour. Et

maintenant, vous me dites qu'elle ne reviendra plus ?

— Quand était-ce ?

— Je l'ignore. Vers dix heures et demie, onze heures moins le quart.

Cela cadrerait avec le reste. Il fallait environ quatre heures pour arriver à Eastvale, en fonction de la circulation, et Jennifer Clewes avait été tuée entre une heure et quatre heures du matin, à cinq kilomètres de sa destination.

— Elle ne vous a pas dit où elle allait ?

— Non, seulement qu'elle était forcée de partir, tout de suite. Mais ce n'était pas une première...

— Ah ?

— Je veux dire par là qu'elle ne me disait pas toujours ce qu'elle faisait, ni où elle allait, même quand j'avais besoin de le savoir pour m'organiser. Elle pouvait être assez désinvolte...

Kate mit la main à sa bouche.

— Qu'est-ce que je dis ? Je suis horrible...

Elle se mit à pleurer.

— Ce n'est rien, dit Annie, tâchant de la consoler. Essayez de garder votre calme. Avait-elle l'air inquiète, apeurée ?

— Non, pas exactement apeurée. Mais pâle, comme si elle avait reçu un choc...

— Qui a pu l'appeler ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Qu'avez-vous fait après son départ ?

— J'ai regardé la suite du film, et puis je suis allée me coucher. Enfin, que s'est-il passé, exactement ? C'est un accident de voiture ? Ce n'est sûrement pas sa faute. C'était quelqu'un de prudent et elle n'a jamais forcé sur l'alcool...

— Ce n'est pas cela.

— Alors quoi ? Je vous en prie, parlez !

Tôt ou tard elle le découvrirait, songea Annie. Elle se leva, prit deux verres dans le placard vitré et les remplit au robinet. Elle en donna un à Kate et se rassit. L'expression implorante de la jeune femme était insoutenable – les grands yeux affolés, le front plissé, le verre tremblant dans ses mains. Après avoir appris la vérité, elle ne serait plus jamais la même ; sa vie serait définitivement souillée, marquée par ce meurtre.

— Jennifer a été abattue, dit-elle d'une voix douce et neutre. Je regrette...

— Abattue ? Non, elle... je ne comprends pas...

— Nous non plus, Kate. D'où cette enquête. Lui connaissez-vous des ennemis ?

— Bien sûr que non !

Elle s'exprimait d'une voix entrecoupée, comme si elle manquait d'air.

Elle reposa son verre, mais manqua le bord de la table et il tomba par terre pour s'y briser. Elle se leva, porta la main à sa bouche et, sans prévenir, ses yeux se révoltèrent et elle s'écroula, évanouie.

— Écoutez, dit Corinne, vous êtes sûr qu'on peut... ? Ça ne regarde que lui, après tout.

— C'est un peu tard pour avoir des scrupules. D'ailleurs, dit Banks en désignant le CD-ROM, le contenu est peut-être du même tonneau...

La jeune femme lui lança un regard noir et se concentra de nouveau sur son écran.

— En tout cas, ce n'est pas protégé par un mot de passe.

— Ce qui, étant donné la méfiance de Roy, signifie sans doute qu'il n'y a rien de confidentiel...

Ou du moins, rien de *compromettant*..., se dit-il.

— Dans ce cas, quel intérêt... ?

— Peut-être est-ce quelque chose qui m'est destiné. Sachant que je ne saurais pas contourner un mot de passe... De plus, j'ai besoin de tout vérifier : contacts, activités, habitudes – tout...

— Il y a beaucoup de trucs, déclara Corinne en faisant défiler. Documents Word, fichiers Money, tableurs Excel, présentations PowerPoint, rapports sur des études de marché, mémos, lettres.

— Vous pouvez les imprimer ?

— Certains...

Elle commença à sélectionner des fichiers et l'imprimante se mit à bourdonner. C'était rapide.

— Pourriez-vous aussi recopier le contenu sur un autre machin ?

— ... un autre support ?

— Comme vous dites. Est-ce possible ?

— Bien sûr. Enfin, je pourrais si j'en avais un disponible. Un CD, ça irait ?

— Parfait. L'essentiel est d'avoir un double. Le CD, c'est bien.

— Qu'allez-vous en faire ?

— Je vais me le poster à moi-même...

— Mais ce n'est pas forcément significatif. Roy a pu prendre la clé des champs avec sa nouvelle copine. Vous y avez pensé ?

Bien sûr.

— C'est vrai que je ne le connais guère, et je vous crois sur parole quand vous m'affirmez que c'est un homme d'affaires hardi et plein d'imagination, et non un escroc, mais vous n'avez pas entendu son appel. Il avait *peur*, Corinne... Il essayait de prendre un ton léger, mais il a bel et bien dit que c'était une question de vie ou de mort. Cela lui

ressemble ?

Corinne prit l'air soucieux.

— Non. Je ne prétends pas que c'est un héros, mais ce n'est pas son habitude de craquer devant une situation difficile ni de s'affoler pour rien. *Et si on l'avait kidnappé ?*

— Il y a déjà fait allusion ?

— Non, mais ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ?

— Pas si souvent. Non, croyez-moi, il y a quelque chose qui cloche. Il y a trop de faits inexplicables. L'ordinateur qui a disparu, par exemple. Si quelqu'un s'est donné la peine d'emporter cela et tous les moyens de stockage visibles, n'est-ce pas suspect ? S'ils ont oublié la clé USB et le CD-ROM, c'est parce qu'ils étaient cachés.

Cachés... tout en étant bien visibles, aurait pu ajouter Banks, comme dans *La Lettre volée* d'Edgar Poe.

— Selon son voisin, Malcolm Farrow, quand Roy est parti en voiture avec l'autre homme, ils n'emportaient rien. Quelqu'un a dû venir chercher le matériel informatique entre neuf heures et demie hier soir et le moment où je suis arrivé, aujourd'hui.

— Et s'il était revenu le prendre lui-même ?

— Pourquoi ? Où aurait-il amené cela ? De plus, sa voiture est toujours là-bas. Il n'en a pas d'autre, n'est-ce pas ?

— Non. Il n'a que sa chère Porsche. Vous avez raison, s'il était allé quelque part il aurait pris sa Porsche. Il adore cette bagnole.

— Il n'a pas d'autre maison non plus ? Un endroit pouvant servir de refuge. Une villa en Algarve... ?

— Il n'apprécie pas spécialement le Portugal. Et il n'a pas de résidence secondaire en Toscane ou en Provence, ni ailleurs, à ma connaissance. Enfin, il ne m'en a jamais parlé. Il adore les voyages et les vacances, mais d'après lui c'est trop de tracas d'avoir une maison à l'étranger. Ça vous attache...

— Il a sans doute raison...

Corinne se mordilla la lèvre inférieure.

— Maintenant, je suis vraiment inquiète.

Banks lui mit la main sur l'épaule, puis la retira aussitôt, de crainte d'être mal compris. Elle n'eut pas de réaction.

— Je le trouverai, mais regardons d'abord le contenu de ces dossiers. Ils pourraient nous indiquer une piste. Vous êtes plus au courant de ses affaires que moi...

— Ce n'est pas grand-chose. D'ailleurs, il n'y a rien de louche, là-dedans.

— Qu'en savez-vous ?

La jeune fille hésita.

— C'est vrai, je ne peux pas l'assurer... le contenu n'est ni protégé ni crypté, mais de toute façon, s'il importait de l'héroïne, il ne

l'écrirait pas noir sur blanc, n'est-ce pas ?

— Donc, on ne peut pas savoir ?

Tout en parlant, elle ouvrit et passa en revue les divers fichiers. L'imprimante fonctionnait toujours.

— Pas grâce à ces fichiers. Tout a l'air normal. Je crois que s'il avait cherché à cacher ce genre de choses, on aurait des indices... ce n'est pas si facile. De plus, comme j'ai essayé de vous le dire, ce n'est pas le genre de Roy.

— Et les fichiers « Money » ?

— Revenus et dépenses. Profits et pertes. Retours sur investissements. Relevés bancaires. Opérations à l'étranger. Ses finances sont plus que saines.

— Il a fait beaucoup d'opérations à l'étranger ?

— Quiconque ayant ce niveau de revenus y est forcé. C'est une façon de payer le moins de taxes possibles. Ce n'est pas illégal. Il y a surtout des mémos et de la correspondance, ici. Vous avez toute liberté pour les examiner, puisque c'est vous qui les avez amenés, mais à mon avis vous perdez votre temps. Roy est au conseil d'administration de plusieurs sociétés de haute technologie, qui s'occupent surtout des systèmes de stockage d'informations miniatures, comme cette clé USB, les cartes flash-mémoire, ces trucs-là. Vu l'évolution du monde actuel, avec les mobiles, les caméras numériques, les PDA et les lecteurs MP3, c'est le créneau porteur... en tant que membre du conseil d'administration, il touche des dividendes...

— Quoi d'autre ?

— Récemment, il s'est intéressé aux systèmes de soins privés. Je me rappelle l'avoir entendu en parler. Regardez...

Elle activa une présentation PowerPoint qui vantait l'intérêt d'investir dans une chaîne de cliniques de chirurgie esthétique.

— Il est membre des conseils d'administration d'une chaîne de centres de santé, d'un groupe pharmaceutique, d'un club de fitness.

— Ça paraît bien ennuyeux.

— Je vous l'avais dit. Mais c'est ainsi qu'on se paie une Porsche.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie, vous... Est-ce tout ?

— Il y a encore quelques rapports d'études sur les marchés de la santé et de la haute technologie, le genre de rapports qui se paie très cher.

— J'espérais quelques noms...

— Voici... Mémos et lettres entre Roy et divers directeurs et entreprises avec lesquels il était en contact... Julian Harwood, par exemple.

— Je connais ce nom...

— Normal, il joue un rôle important dans le domaine du secteur

privé de la santé. C'est lui qui dirige la chaîne de cliniques dans laquelle Roy a investi. Cela va du cancer aux implants mammaires. En fait, ils sont potes depuis des années.

— Harwood n'est pas médecin, si ?

— Non, c'est un homme d'affaires.

— Vous l'avez rencontré ?

— Oui, oui...

— Vous n'avez pas l'air impressionnée...

— Peut-être parce qu'il m'a paru en faire un peu trop... Franchement, je l'ai toujours trouvé un peu rustre, mais il faut de tout pour faire un monde. Cela n'en fait pas pour autant un escroc...

— Donc vous ne pensez pas que mon frère soit impliqué dans une activité illégale ou dangereuse ?

— Vous pouvez voir par vous-même que tout semble honnête. Quant à des activités dangereuses...

— Que voulez-vous dire ?

— Si tout a l'air normal, cela ne signifie pas que les entreprises avec lesquelles il travaille ne vendent pas des systèmes de guidage d'armes à des terroristes, ni que les cliniques ne pratiquent pas la manipulation génétique. Les chirurgiens refont peut-être le visage de gangsters...

Banks se mit à rire.

— Comme dans *Opération diabolique* ?

Corinne fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas...

— C'est un film avec Rock Hudson. Un homme acquiert un nouveau visage, une nouvelle identité.

— Ah, je vois ! Ce que je veux dire, c'est que ce genre de chose ne s'affiche pas en lettres de six pieds de haut... Les apparences sont parfois trompeuses, vous devez bien le savoir. L'entreprise la plus banale peut se révéler sous un tout autre jour si on gratte un peu...

Banks le savait, et cela ne faisait qu'augmenter son malaise vis-à-vis de Roy.

Corinne rassembla les feuillets imprimés, les mit dans une chemise en carton, qu'elle lui tendit.

— Tenez, c'est à vous.

Banks prit la chemise, la glissa dans son porte-documents et se leva.

— Merci beaucoup. Vous avez été très généreuse de votre temps.

— Aucune importance. Retrouvez-le.

— Je n'y manquerai pas.

— Vous me tiendrez au courant ?

— Bien sûr. En attendant, prenez soin de vous. Et si jamais vous avez une idée, ou un service à me demander... vous pouvez me joindre sur le mobile de Roy. Il l'avait laissé dans sa cuisine. C'est

comme ça que j'ai trouvé votre numéro.

Corinne sourcilla.

— Ça ne lui ressemble pas. Ça ne lui ressemble vraiment pas.

— Non, dit Banks, et il partit.

La seule fois où Annie avait vu quelqu'un s'évanouir, c'était durant son enfance, quand l'une des femmes de la communauté d'artistes où elle avait grandi était tombée dans les pommes au milieu du dîner. Cependant, elle avait entendu parler certains adultes, et de l'avis général les drogues en étaient la cause. Dans le cas de Kate Nesbit, c'était plus probablement le choc, et peut-être la chaleur.

Se rappelant ses notions de secourisme, Annie lui plaça les pieds sur une chaise afin de mettre les jambes au-dessus du niveau du cœur et rétablir l'irrigation du cerveau, puis elle lui tourna la tête pour l'empêcher d'avalier sa langue. Elle se pencha et écouta. La jeune femme respirait sans difficulté. N'ayant pas de sels sous la main – elle ignorait d'ailleurs à quoi ça pouvait bien ressembler –, elle s'assura qu'elle ne s'était pas fendu le crâne en tombant et alla remplir un verre d'eau au robinet. Ayant dégotté une petite serviette, elle l'imbiba d'eau fraîche et la rapporta avec le verre d'eau. Puis elle alla s'en servir un à elle-même. Kate bougeait légèrement, les yeux ouverts. Annie lui appliqua la compresse sur le front, puis l'aida à se redresser pour lui faire boire une gorgée d'eau. Dès que la jeune femme eut déclaré qu'elle allait mieux, Annie l'aida à s'asseoir sur la chaise, puis elle ramassa les morceaux de verre avant de poursuivre l'entretien.

— Désolée, dit Kate, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— C'est tout naturel. C'est à moi de m'excuser. Je n'ai pas su vous l'annoncer autrement.

— Elle, *abattue* ? Je n'arrive pas à y croire. Ce ne sont pas des choses qui arrivent à des gens comme nous...

Annie aurait aimé le confirmer.

— Quel était le motif ? Le vol ? Pas... ce qui est arrivé à l'autre fille...

— Claire Potter.

— Oui. On en a parlé à la télévision pendant des semaines. Le coupable n'a pas encore été retrouvé. Vous ne croyez pas...

— On ne sait pas encore. Jennifer n'a pas été violée, en tout cas.

— Dieu merci...

— Ses affaires ont disparu. Son sac à main, son porte-monnaie. Donc, il s'agit peut-être d'un vol. Savez-vous si elle avait beaucoup d'argent sur elle ?

— Non, jamais. Elle disait toujours qu'elle pouvait tout acheter avec sa carte de crédit.

C'était en effet la mode, maintenant, songea Annie. Le seul moment où les gens avaient pas mal d'argent liquide, c'était quand ils revenaient d'un distributeur automatique.

— Vous avez partagé cet appartement. Vous deviez être proches. Je sais que vous êtes bouleversée, mais je compte sur votre aide. Quelle existence menait-elle ? Du point de vue des hommes, du travail, de la famille, des amis. Réfléchissez. Racontez-moi. Il y a forcément une explication. On ne s'en est pas pris à elle par hasard.

— Qu'en savez-vous. Ça arrive, non ? Le crime gratuit...

— Oui, mais ce n'est pas si fréquent. La plupart des victimes connaissent leur agresseur. C'est pourquoi je vous demande de bien réfléchir et de me dire tout ce que vous savez...

Kate prit une gorgée d'eau.

— Oui, mais... On n'était pas tellement proches...

— Avait-elle des amis intimes ?

— Il y a une ancienne camarade de classe de Shrewsbury, là où elle a passé son enfance. Elle est venue une ou deux fois.

— Vous vous rappelez son nom ?

— Mélanie. Mélanie Scott.

Annie eut la nette impression que la jeune femme ne portait pas cette Mélanie dans son cœur.

— Elles étaient très liées ?

— Elles sont parties en vacances ensemble l'an dernier. C'était avant que Jenn s'installe ici, mais elle m'a tout raconté. En Sicile... Il paraît que c'est formidable.

— Vous avez son adresse ?

— Je crois... Elle habite Hounslow. Du côté d'Heathrow. Je peux vous la retrouver...

— Bien. Quel genre de fille était Jennifer ?

— Discrète, travailleuse. Compatissante, vous savez. Elle aurait pu être assistante sociale.

À en croire son expérience, Annie savait que le monde des travailleurs sociaux n'est pas peuplé que de gens compatissants. Bien intentionnés, peut-être, mais c'était une tout autre chose.

— Et ces mystérieuses allées et venues ?

— C'est ma faute... J'aime savoir où sont les gens et quand ils rentrent. Jenn ne me le disait pas toujours. Mais ce n'était pas une fêtarde, un pilier de boîte de nuit. En fait, elle était plutôt timide, mais intelligente et ambitieuse. Je vous l'ai dit, elle s'intéressait aux autres, et elle était drôle. J'appréciais son sens de l'humour... Quand on regardait *Le Bureau* en DVD ensemble, qu'est-ce qu'on rigolait... comme on travaillait toutes les deux dans ce genre d'endroit, on connaissait... Tout cela va me manquer, ajouta-t-elle. Elle va me manquer.

Elle se remit à pleurer et chercha des mouchoirs.

— Pardon, c'est que...

— Ce n'est rien. C'est ainsi que vous l'appeliez ? Jenn, pas Jenny ?

Kate renifla et se moucha.

— Oui. Elle préférerait. « Jenny », elle détestait. Elle n'était pas une Jenny, de même que je ne suis pas une Kathy...

Et que je ne suis pas une Anne, songea Annie. Amusant combien les diminutifs vous poursuivent. Elle avait été Annie dans la communauté d'artistes où elle avait grandi, et c'était seulement à l'école qu'on l'appelait Anne.

— Vous deviez avoir des conversations. De quoi parlait-elle ?

— De banalités...

Mon Dieu ! Autant chercher à tirer de l'eau d'une pierre...

— Avez-vous noté un quelconque changement d'humeur ou de conduite, dernièrement ?

— Oui. Elle était devenue très nerveuse, stressée. Cela ne lui ressemblait pas.

— Nerveuse ? Depuis quand ?

— Quelques jours.

— Vous a-t-elle dit pourquoi ?

— Non. Elle était encore plus discrète que d'habitude.

— Y aurait-il un rapport avec sa réaction au coup de téléphone de la nuit dernière, avant sa dernière balade en voiture ?

— Je l'ignore. C'est possible.

Le problème, songea Annie, c'était que le mobile de Jennifer avait été dérobé avec le reste. Enfin, la compagnie de téléphone pourrait aider...

— Quel réseau utilisait-elle ?

— Orange.

Annie le nota dans un coin de sa tête et demanda :

— Avez-vous un spécimen de son écriture ?

— Quoi ?

— Un mot, une lettre, une carte postale ?

Kate se tourna vers le panneau de liège fixé au mur, près de la porte. Un certain nombre de dessins humoristiques y étaient punaisés, ainsi que quelques cartes postales. Kate alla en détacher une, une vue de la tour Eiffel, et la rapporta.

— Elle était allée passer un week-end à Paris, en mars. Elle m'a envoyé ceci... On a bien rigolé car elle était déjà rentrée quand c'est arrivé...

— Elle était partie là-bas toute seule ? demanda Annie, comparant l'écriture avec celle de la photocopie du mot retrouvé dans la poche de la victime.

— Oui. Elle avait toujours rêvé de prendre l'Eurostar et ils

proposaient un tarif intéressant. Elle a visité les musées. Elle adorait fréquenter les musées et les galeries d'art.

À un œil de profane comme celui d'Annie, c'était la même écriture, mais il faudrait solliciter l'avis d'un graphologue.

— Puis-je la garder ?

— Pas de problème.

Annie glissa la carte postale dans sa sacoche.

— Vous dites qu'elle était seule, mais Paris n'est-elle pas censée être une destination pour les amoureux ?

— Jenny ne voyait personne, à ce moment-là.

— Mais plus récemment, oui... ?

— Je crois.

— Vous n'en êtes pas sûre ?

— Parfois, elle pouvait se montrer très cachottière. Elle ne confiait pas ses amours. Mais elle a reçu et donné beaucoup d'appels sur son mobile récemment. Et puis, elle a plusieurs fois découché. Ça ne lui ressemblait pas...

— Depuis quand ?

— Quelques semaines.

— Cela a commencé avant son comportement étrange ?

— Oui.

— Vous a-t-elle dit le nom de ce garçon ? Enfin, si c'était bien un garçon...

— Seigneur, oui, bien sûr ! Mais elle n'a cité aucun nom. Elle ne m'a même pas dit qu'elle sortait avec quelqu'un. Je l'ai simplement déduit de son comportement. L'intuition... Le raisonnement.

— Vous avez dit qu'elle était nerveuse, stressée. Ce n'est pas d'ordinaire le cas quand on est amoureux, n'est-ce pas ? Et pourquoi ce goût du secret ? Vous ne parliez jamais de problèmes intimes, par exemple de déceptions amoureuses ?

— Nous n'étions colocataires que depuis six mois. Et il ne s'est rien passé de tel pour elle ni pour moi pendant cette période. Il y avait bien un mec qui l'enquiquinait, mais c'est tout...

— Qui ?

— Son ancien petit ami. Il s'appelle Victor, je n'en sais pas plus. Il n'arrêtait pas de sonner et de rôder par ici. Vous ne croyez pas... ?

— Pour le moment, je ne crois rien. Vous êtes sûre de ne pas connaître son nom ou son adresse ?

— Désolée, c'était fini avant qu'on emménage ensemble. Du moins pour elle...

— Qu'en pensait-elle ? Elle avait peur de lui ?

— Non, ça l'embêtait, c'est tout.

— Comment en êtes-vous venues à habiter ensemble ?

Kate détourna les yeux.

— Je préfère ne pas le dire. Cela ne regarde que moi.

Annie se pencha en avant.

— Écoutez, Kate, il s'agit d'un meurtre. La police a le droit de tout savoir... Comment avez-vous fait connaissance ? Par petite annonce ? Par Internet ?

Kate garda le silence et Annie s'aperçut que le robinet de l'évier gouttait. Elle entendit aussi un tuyau d'arrosage chez un voisin et un enfant qui poussait un cri de joie.

— Kate ?

— Bon, d'accord... Je me suis crue enceinte. J'avais acheté un test dans une pharmacie, mais je n'avais pas confiance...

— Quel rapport avec Jennifer ?

— Elle travaillait dans la partie administrative d'un centre de santé privé pour femmes. Spécialisé dans le planning familial.

— Comme l'Agence nationale de conseil pour la grossesse ? Marie Stopes ?

Annie avait eu affaire à ces organismes trois ans plus tôt, quand elle-même avait été confrontée à un inopiné problème de grossesse, même si à la fin elle s'était adressée à un hôpital public.

— C'est une nouvelle chaîne. Il n'y a que quelques centres ouverts pour le moment.

— Et ça s'appelle... ?

— Le Centre Berger-Lennox.

— Des avortements y sont pratiqués ?

— Pas sur place, mais ils sont en rapport avec des cliniques et programment l'intervention. Il n'y a pas que cela. Ils s'occupent de tout : des tests de grossesse fiables, des conseils et de l'assistance psychologique, des examens médicaux ; si on ne souhaite pas avorter, on vous met en relation avec des agences d'adoption, les services sociaux, etc. Ils veillent à tout. Et ils sont très discrets. L'une de mes collègues de bureau me les avait recommandés. Pourquoi, vous croyez que c'est important ?

— Je n'en sais rien, dit Annie.

Ce qu'elle savait, c'était que l'avortement était combattu par des groupuscules d'extrême droite et que des personnes travaillant dans de telles cliniques avaient déjà été tuées par le passé.

— Vous avez l'adresse ?

— Dans ma chambre. J'irai vous la chercher en même temps que celle de Mélanie.

— Bien. Alors, comment vous êtes-vous rencontrées ? Vous avez dit que Jennifer travaillait dans la partie administrative...

— Oui, elle s'occupait de la paperasse. On s'est parlé dans son bureau pendant que je remplissais les formulaires... elle m'a expliqué comment ce système fonctionnait, ce genre de choses. On a

sympathisé. Nous avions à peu près le même âge, et je crois qu'elle a eu pitié de moi. En fait, il s'est trouvé que je n'étais pas enceinte et elle m'a proposé d'aller prendre un verre pour fêter ça. En parlant, nous avons découvert que nous avions l'une et l'autre envie de déménager et nous avons décidé de mettre nos ressources en commun pour partager un appartement. On ne se connaissait pas encore très bien, mais le courant passait....

— Où habitait-elle, auparavant ?

— Du côté d'Hammersmith. L'appartement était minuscule et le quartier pas très reluisant. Elle n'aimait pas rentrer seule, à pied, la nuit. Je peux avoir un verre d'eau ?

Annie se demanda pourquoi elle n'allait pas se servir elle-même. C'était chez elle, après tout ! Le choc, sans doute. La pauvre fille donnait l'impression d'être prête à retomber dans les pommes à tout instant... Elle remplit à nouveau les deux verres. Une grosse mouche s'était prise au papier tue-mouches et se débattait frénétiquement, tâchant de s'échapper et ne réussissant qu'à s'engluer davantage. Annie se mettait aisément à sa place.

— Et vous-même, où habitez-vous ? dit-elle en lui tendant le verre.

— Merci. À Richmond. Chez mes parents.

— Pourquoi en être partie ? À cause de votre grossesse supposée ?

— Oh, non. Aucun rapport. Je ne leur en ai même pas parlé. Quant au garçon... il a disparu depuis longtemps. C'était trop excentré. Je perdais mon temps dans les transports. Je travaille à Clapham, dans une bibliothèque. Ce n'est qu'à deux arrêts de bus, et quand il fait beau je peux m'y rendre à pied, quand j'ai le temps...

— Je vois. Pourquoi, à votre avis, Jennifer était-elle si discrète sur son nouvel amant ?

— Pour moi, dit Kate en baissant la voix, il était marié.

C'était plausible, songea Annie. Jennifer ne se serait sans doute pas vantée de sortir avec un homme marié ; la peur d'être découverte avait dû la rendre nerveuse, et peut-être le mobile était-il le moyen le plus sûr pour communiquer. Aucun risque de tomber sur l'épouse.

— Vous ne savez ni comment il s'appelle ni où il habite ?

— Non, désolée.

— Comment se sont-ils rencontrés ?

— Je ne sais même pas si j'ai bien deviné ! Ma mère m'a toujours dit que j'avais trop d'imagination...

— Imaginez... Où aurait-elle pu rencontrer quelqu'un ? Quel genre d'endroit fréquentait-elle ? Des discothèques ?

— Non, je vous l'ai déjà dit. D'ailleurs, elle était en général crevée en rentrant du boulot. Elle avait de longues journées... Non, elle allait au pub ou au resto avec des collègues de travail, de temps en temps, et parfois nous allions toutes les deux au cinéma. Et puis, il y avait sa

copine Mélanie...

— Aurait-elle pu rencontrer cet homme au travail ?

— Possible. C'est le plus probable, non ?

Annie opina. Elle le savait. C'était au travail qu'elle avait rencontré Banks et, dans une certaine mesure, Phil Keane.

— Pourquoi n'était-elle pas avec lui ce vendredi ? C'était le début du week-end. C'est à ce moment-là que les gens se retrouvent...

— Je l'ignore. Elle m'a seulement déclaré qu'elle restait à la maison. Elle m'avait bien dit qu'elle attendait un coup de fil dans la soirée, mais elle ne savait pas quand exactement.

Son visage se crispa de nouveau, comme si elle allait pleurer.

— Est-ce que j'aurais dû prévoir... l'empêcher de partir... ?

Annie lui posa la main sur l'épaule.

— Du calme, Kate. Vous n'auriez rien pu faire, vous ne pouviez pas savoir...

— Je me sens si nulle. Quelle amie j'ai fait !

— Ce n'est pas votre faute. Le mieux que vous puissiez faire, c'est de tenter de répondre à mes questions aussi clairement et calmement que possible. OK ?

Kate hocha la tête mais continua à renifler et à se tamponner les yeux et le nez.

— Cet appel est intervenu entre dix heures et demie et onze heures moins le quart ?

— Oui, je crois.

— Et ses parents, où habitent-ils ? Comment s'entendait-elle avec eux ?

— Bien, pour autant que je le sache. Elle n'allait pas les voir très souvent, mais ils vivent à Shrewsbury. C'est loin, non ?

— Oui, dit Annie dont le père vivait encore plus loin, à Saint-Ives. Pourriez-vous m'indiquer leur adresse ? Maintenant qu'on sait que c'est bien le corps de Jennifer qui a été retrouvé, il va falloir les avertir...

— Bien sûr. Je l'avais noté dans mon carnet d'adresses. Vous savez, en cas de malheur... Je n'aurais jamais cru avoir à m'en servir dans des circonstances pareilles.

Elle se tamponna de nouveau les yeux, alla chercher son sac et lui donna l'adresse.

Annie se leva.

— Et maintenant, dit-elle, puis-je jeter un coup d'œil à sa chambre, pendant que vous recherchez les autres adresses ?

Ayant laissé sa voiture dans la rue de Corinne, non loin du domicile de Roy, Banks prit le métro jusqu'à la station Embankment, après quoi il marcha jusqu'au bureau de poste derrière Trafalgar Square. Là, il acheta une enveloppe matelassée et s'adressa les deux copies CD – fichiers professionnels extraits de la clé USB et images porno – au commissariat. C'était toujours préférable de conserver un double, de préférence ailleurs que chez soi. Il garda le CD original et la clé USB dans son porte-documents, avec les feuillets imprimés.

Ensuite il s'arrêta à un kiosque pour s'acheter des cigarettes. Au moment de payer, son attention fut attirée par l'une des manchettes du journal du soir. Une inconnue avait été retrouvée morte dans une voiture, aux abords d'Eastvale, dans le Yorkshire. Eût-il été de service, on lui aurait évidemment refilé l'affaire, alors que là, c'était Annie qui en hériterait... Il ne l'enviait pas d'avoir à affronter l'intérêt frénétique des médias que ces histoires d'armes à feu ne manquaient jamais d'exciter, mais peut-être Gristhorpe se chargerait-il de la presse, comme de coutume.

Il alluma une cigarette et se mit à marcher. C'était son habitude, quand il travaillait pour Scotland Yard, et parfois cela l'aidait à faire le point sur ses sentiments ou à résoudre un problème. Il avait toujours eu plaisir à se balader dans le West End la nuit, même si le quartier avait bien changé depuis sa jeunesse.

Attroupés devant les pubs, des gens, chope en main, riaient et plaisantaient. À Leicester Square, jongleurs et cracheurs de feu divertissaient les hordes de touristes américains en short et tee-shirt qui circulaient en buvant de l'eau minérale en bouteille plastique.

Le temps était orageux et la place animée : il y avait une longue file d'attente devant l'Odéon. Les barrières métalliques étaient dressées, signe qu'il s'agissait d'une avant-première, et chacun avait l'espoir d'apercevoir une star. Banks se rappela avoir joué les gros bras ici, alors qu'il était tout jeune agent, au début des années soixante-dix. Pour un film de la série des James Bond, si sa mémoire était bonne. Le temps était glacial – c'était presque Noël. Lui et ses collègues se tenaient par les coudes pour repousser les curieux tandis que les flashes crépitaient (car il y avait des flashes à l'époque) et que les stars émergeaient de leurs limousines. Il avait cru voir Roger Moore et Britt

Eklund, mais c'était peut-être une erreur ; il n'avait jamais été très physionomiste.

En ce temps-là, il aimait le cinéma. Avant la naissance des enfants, il y allait deux fois par semaine avec Sandra, si ses horaires le permettaient, et quelquefois, s'il était de soirée ou de nuit, ils y allaient en matinée. Quand Brian était né, ils avaient eu recours à la bonne volonté d'une voisine, jusqu'à ce que ses obligations professionnelles – il était policier infiltré – lui gâchent ce plaisir.

Aujourd'hui, il ne fréquentait plus guère les salles obscures. Il y avait toujours quelqu'un qui parlait, l'atmosphère était malsaine, puant le pop-corn chaud ; on marchait dans du Coca-Cola poisseux. On avait moins l'impression d'être au cinéma que dans une cafétéria où l'on projetait des films. Un nouveau multiplex s'était créé à Eastvale, une extension du Centre Swainsdale, mais il n'y était jamais allé et ne le ferait sans doute jamais.

Il s'aventura dans le quartier de Soho. Il était presque neuf heures du soir, il faisait encore jour mais le soleil était bas, la lumière déclinait et il avait faim. Il n'avait rien mangé depuis cet abominable « curry du jour », près de chez Roy. Ici, les rues étaient tout aussi populeuses, avec des terrasses de restaurants et des cafés. Des relents de marijuana flottaient, mêlés à des odeurs d'espresso, d'ail rissolé, d'huile d'olive et d'épices orientales. Néons et chandelles prenaient un aspect artificiel à la lueur du crépuscule, un peu brouillés par la persistante brume de chaleur. Des garçons se promenaient dans la rue, main dans la main, ou se tenaient au coin des rues, appuyés l'un à l'autre. De superbes jeunes femmes légèrement vêtues flânaient en bandes en riant ou s'accrochaient au bras de leur cavalier.

Banks parvint à Tottenham Court Road avant la fermeture des boutiques et, après avoir un peu réfléchi, acheta un ordinateur portable avec lecteur DVD/CD. Il était assez léger pour tenir dans son porte-documents et plein de fonctions utiles ou inutiles. En outre, cela ne ferait pas un trou dans son compte en banque, toujours bien garni grâce aux indemnités que la compagnie d'assurances lui avait versées à la suite de l'incendie. Il sortit le manuel et divers éléments non indispensables, les mit dans son porte-documents, et laissa l'emballage sur place. Après quoi, tenaillé par la faim, il retourna à Soho.

Dans Dean Street, il trouva un restaurant où il était déjà venu, avec Annie, et qui lui avait plu. Comme ailleurs, toutes les tables à l'extérieur avaient été prises d'assaut et la façade était grande ouverte sur la rue. Néanmoins, il s'enfila à l'intérieur et eut la bonne surprise de dénicher une petite table dans un coin, à l'écart de la rue et du bruit. C'était sans doute la moins désirable pour le commun des mortels, mais Banks s'en contenterait parfaitement. Comme il faisait aussi chaud dehors que dedans, l'emplacement n'avait aucune

importance et une serveuse arriva presque aussitôt avec le menu. Elle le gratifia même d'un sourire.

Banks s'épongea le front avec sa serviette et étudia la carte. Les caractères étant trop petits, il récupéra ses lunettes de lecture. Il avait noté qu'il s'en servait de plus en plus souvent pour lire les journaux et faire les mots croisés, ces temps-ci.

Son choix se porta sans délai sur un steak-frites et une demi-bouteille de château-musar. Il en savoura la première gorgée en attendant d'être servi et en retrouva toute la finesse gustative. Annie aussi avait apprécié ce vin.

Annie. Qu'allait-il faire, vis-à-vis d'elle ? Pourquoi s'être montré aussi dégueulasse ? *Elle était très* remontée contre lui, mais s'il faisait un effort... peut-être qu'il pourrait rompre la barrière de sa colère. À la vérité, leur relation avait été bancal depuis leur rupture sentimentale. Il n'admettait pas qu'elle voie d'autres hommes, et savait que c'était réciproque. C'était en partie pour cette raison qu'il n'aurait jamais dû la repousser quand elle était venue le voir à l'hôpital. Mais les circonstances étaient exceptionnelles – et il n'était pas dans son état normal.

Son steak arriva, et Banks tourna de nouveau ses pensées vers Roy. Avec un peu de chance, les documents informatiques révéleraient quelque chose – il y avait bien une raison pour laquelle Roy les avait cachés –, un nom, une compagnie, un truc qui l'orienterait dans la bonne direction. Le problème, c'était que les indices seraient sans doute minces, et Banks n'avait pas tout un bataillon d'enquêteurs à sa disposition. Et s'il sollicitait de nouveau l'aide de Corinne ? Elle s'était montrée très coopérative...

Pendant un moment, l'ombre d'un doute le traversa, et il en frissonna. L'avait-il exposée à un danger en allant chez elle ? Il était certain de n'avoir pas été suivi jusqu'à son domicile, pas plus qu'il n'était actuellement filé. Elle n'avait rien à craindre, se dit-il pour se rassurer. Il l'appellerait le lendemain matin, à toutes fins utiles.

Une fois, seulement, il avait dîné avec Roy, songea-t-il en prenant une fondante bouchée de viande. Ils se voyaient brièvement, dans le cadre des réunions familiales, qui étaient rares de toute façon, et Banks avait assisté au premier mariage de Roy, mais ils n'avaient dîné qu'une seule fois en tête à tête, et l'invitation était venue comme ça, à l'improviste.

C'était au milieu des années quatre-vingt, alors que le monde de la finance était ébranlé par les scandales des délits d'initiés. À l'époque, Roy était courtier en Bourse, et, avec son costume Armani et sa coupe de cheveux impeccable, il avait tout de l'homme d'affaires prospère – l'orgueil de sa maman. Banks, lui, était dans un sale état, un peu comme maintenant, songea-t-il, conscient de l'ironie de la situation.

Lessivé par son boulot à Londres, au bord du divorce, il attendait de savoir si sa demande de mutation dans le Yorkshire avait été agréée, quand son frère l'avait appelé un jour au bureau – il ne devait pas savoir où il habitait, en ce temps-là – pour l'inviter dans un restaurant branché.

L'établissement était plein de gens du show-business et Banks crut reconnaître une ou deux vedettes, sans parvenir à mettre un nom sur ces visages. En tout cas, ils se comportaient comme des vedettes... Au bout d'une demi-heure de bavardage portant sur la famille, la santé de Banks et son métier, autour d'une ruineuse « Quiche du Berger » et d'une encore plus ruineuse bouteille de Bourgogne, Roy avait aiguillé la conversation vers les récents scandales. Rien n'avait été dit ouvertement, mais Banks était reparti avec l'impression d'avoir été exploité. Lui-même ne savait rien de précis, mais son frère lui avait demandé comment de telles enquêtes étaient menées, comment la police recueillait ses informations, traitait ses informateurs, ce que disait la loi en la matière... Investigation habile, qui s'était poursuivie autour de la « glace aux cerises et chocolat blanc fondu », mais investigation tout de même.

Il y avait autre chose. Ce n'était pas une certitude, mais Banks était assez calé en la matière pour savoir reconnaître un camé, et il était convaincu que Roy était défoncé. Cocaïne, sans doute. Après tout, n'était-ce pas la drogue de l'élite ? À un moment donné, Roy s'était éclipsé aux toilettes et en était revenu encore plus excité, le visage empourpré et reniflant à tout instant.

C'était probablement à dater de ce jour qu'il s'était mis à le soupçonner d'actes délictueux. Auparavant, ce n'était que l'enquiquinant petit frère, le modèle de vertu auquel ses parents le comparaient. Aujourd'hui encore, en y repensant, il croyait avoir eu raison de supposer qu'il était mêlé à quelque chose et cherchait le moyen de n'être pas pris. Eh bien, il n'avait pas été pris, et semblait être passé à autre chose – mais était-il plus honnête pour autant ?

Il finit la bouteille. Il aurait peut-être dû ne pas se contenter d'une demi, mais il voulait garder les idées claires pour le lendemain. D'après ce qu'il voyait à travers les grappes de dîneurs dans la faible lumière, la rue était encore plus animée. La foule se composait en majorité de jeunes gens, qui boiraient et iraient de boîte en boîte jusqu'à l'aube.

Après un café-cognac, il se rappela qu'il ne savait pas où dormir. Il avait oublié de réserver une chambre d'hôtel. Puis il sentit la présence des clés et du téléphone mobile dans sa poche et comprit qu'il avait pris sa décision à l'instant même où il les avait empochés, en quittant la maison de Roy. Sachant qu'il était inutile d'essayer de héler un taxi à cette heure, dans ce dédale de rues, il marcha jusqu'à Charing Cross

Road, où il en trouva un tout de suite, et se fit conduire à South Kensington.

Pendant une bonne partie de l'après-midi et du début de soirée, Winsome n'avait cessé d'appeler les parents de Banks ainsi que ses enfants, sans le moindre succès. Quant à ses amis, elle ne lui en connaissait pas. Il avait laissé un vieux carnet d'adresses dans son tiroir, mais il n'était guère rempli et certains numéros n'étaient plus attribués. C'était bizarre de traquer son supérieur, de fouiner dans ses affaires personnelles – mais nécessaire car il pourrait sans doute leur fournir des réponses. De plus, il pouvait être en danger. Après tout, une femme avait été tuée en se rendant chez lui, et on s'était introduit dans sa fermette. Coïncidence ? Douteux...

Consultant la liste des numéros de la famille, elle avait d'abord appelé la fille, Tracy, à Leeds. Lorsqu'elle avait enfin réussi à la joindre, à l'heure du thé, la jeune fille avait répondu qu'elle ignorait totalement où était son père. Le fils, Brian, ne décrochant pas, elle lui laissa un message sur son mobile. Quand elle appela les parents de Banks pour la troisième fois, en début de soirée, une femme répondit.

— Madame Banks ?

— Oui. Qui est-ce ?

— Inspecteur Jackman. Une collègue de votre fils. J'ai essayé de vous contacter pendant tout l'après-midi.

— Je regrette, nous étions allés voir mon frère et sa femme à Ely. Pourquoi ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Pas du tout. À notre connaissance, tout est en ordre. Il est en vacances cette semaine, mais vous savez ce que c'est... on a besoin de lui et c'est assez urgent. Il n'a pas dû emporter son mobile. Je me demandais si vous saviez où il était.

— Non, ma pauvre. Il ne nous dit jamais où il va...

— Bon, je m'en doutais un peu. Vous lui avez parlé, récemment ?

— Eh bien, justement, il a appelé de bonne heure, ce matin.

— À quel sujet, si je puis me permettre... ?

— Oh, ça ne me dérange pas... C'était un peu bizarre. Il nous a interrogés sur son frère, Roy... alors qu'ils n'ont jamais été très proches...

— Donc, c'était inhabituel ?

— Oui.

— Que voulait-il ?

— Il se demandait si je savais où Roy se trouvait, tout comme vous voulez savoir où lui-même se trouve. Que se passe-t-il ? Vous êtes sûre que... ?

— Ne vous en faites pas. Nous avons juste besoin de son aide, c'est

tout. Pouvez-vous me donner les coordonnées de son frère, si vous les avez ?

— Bien sûr. Je connais son adresse par cœur, mais les chiffres, moi... Laissez-moi une seconde, que je trouve son numéro de téléphone...

— Très bien, j'attends...

On déposa délicatement l'écouteur sur une surface dure, et il y eut un échange de voix étouffées. Quelques secondes plus tard, M^{me} Banks reprit l'appareil et communiqua le numéro à sa correspondante.

— Il a un mobile, aussi. Vous voulez le numéro ?

— Tant qu'à faire...

— C'est idiot, le mal que les gens se donnent pour être toujours joignables. On se demande comment on faisait avant, et pourtant... Mais voyez comme je radote ! Vous devez être trop jeune pour vous rappeler...

— Mais si, je me rappelle ! dit Winsome qui avait grandi dans une cabane en Jamaïque exposée aux intempéries, sans téléphone ni électricité ni aucune de ces choses qui paraissaient tellement indispensables aux Britanniques d'aujourd'hui.

M^{me} Banks lui ayant donné le numéro, Winsome prit congé. Pendant quelques instants, elle resta là à méditer, martelant le carnet de la pointe de son stylo, puis elle trouva le numéro du mobile de l'inspecteur Cabbot et décrocha de nouveau le téléphone.

— Désolé pour les deux incapables, déclara Brooke. Ce sont des imbéciles, mais c'est dur de trouver du personnel, de nos jours, et ils étaient de service...

Annie eut un sourire.

— Ce n'est pas grave. On en a quelques-uns, nous aussi...

Ils étaient attablés dans un pub bruyant sur Brixton Road, devant une bière. David Brooke avait environ l'âge de Banks, mais il semblait plus âgé et était bien plus corpulent. Sa face de pleine lune, placide et rubiconde, évoquait la campagne et seules quelques touffes de cheveux roux s'accrochaient encore à son crâne parsemé de taches de rousseur. Son complet bleu marine avait connu des jours meilleurs, de même que sa dentition, et il avait ôté sa cravate à cause de la chaleur, ce qui le faisait d'autant plus ressembler à un paysan du Somerset habillé pour un mariage ou un match de football.

La chambre de Jennifer Clewes n'avait rien révélé d'intéressant – sinon que la victime collectionnait les sujets en porcelaine, surtout des personnages de contes de fées, qu'elle aimait Sinatra, Tony Bennett et Ella Fitzgerald, et ne lisait pratiquement que des ouvrages concernant

le commerce et la gestion, hormis quelques romans roses. Sa garde-robe se composait principalement de tenues décontractées : jean, jupes et blousons en jean, tee-shirts, hauts en coton. Ni dentelles ni froufrou. Elle avait une seule robe digne de ce nom et deux paires d'escarpins noirs. Le reste se composait de tennis et sandales.

À première vue, son ordinateur ne renfermait rien d'extraordinaire. Pas de journal intime ni de documents personnels, seulement un calendrier où étaient notés des rendez-vous personnels. Le 13, elle avait un rendez-vous chez le dentiste. S'il y avait autre chose, ce serait aux experts de le découvrir. Cependant, elle dénicha une bien meilleure photo de Jennifer – vivante et souriant sur fond de mer bleue. Kate lui apprit qu'elle datait de l'année précédente, quand Jennifer était partie en Sicile avec Mélanie Scott, son ancienne camarade de classe.

Cette inspection terminée, Annie réserva par téléphone deux nuits dans un hôtel de Lambeth Bridge, après avoir contacté Gristhorpe pour obtenir son accord. Le lendemain étant un dimanche, le Centre Berger-Lennox serait probablement fermé. Elle s'y rendrait le lundi, tôt dans la matinée, avant de rentrer dans le Yorkshire. Le dimanche, elle irait parler à Mélanie Scott. La police locale informerait les parents de Jennifer du drame et les conduirait à Eastvale pour une identification officielle.

— Alors, comment ça va, Dave ? Ça fait une paie...

— À qui le dis-tu ! Ça va... En fait, la grande nouvelle, c'est que je vais passer inspecteur principal !

— Félicitations. « Inspecteur principal Brooke », ça vous pose un homme, non ?

L'autre eut un petit rire.

— Et comment ! Ça s'est bien passé, ton entretien avec la colocataire ?

Annie prit une gorgée de bière.

— Pas mal. Je n'ai pas trouvé grand-chose, mais au moins je commence à me forger une image de la victime, aussi floue soit-elle. Tu sais comment c'est, au début d'une enquête...

— Ça, je sais ! Très lent...

— La pauvre... Elle a été vraiment secouée. J'ai finalement réussi à la persuader de me laisser chercher sa voisine, afin qu'elle lui tienne compagnie en attendant l'arrivée de ses parents. Je leur ai téléphoné et ils m'ont promis de venir tout de suite. Ensuite, je ne sais pas...

— J'enverrai quelqu'un chez elle, de temps en temps, si tu préfères...

— Pas tes deux incapables... !

Brooke sourit.

— Non, je ne lui ferai pas ce coup-là ! Nous avons aussi des gens

humains et pleins de tact, dans nos services.

— D'accord. L'idée me semble bonne... Merci.

— De rien.

— Je n'aime pas demander, mais tu ne pourrais pas charger deux agents d'une enquête de voisinage ? Je le ferais bien moi-même, mais je dois voir une proche de la victime, demain...

— Que devront-ils chercher à savoir ?

— Si on a remarqué quelque chose d'inhabituel, la présence de rôdeurs dans les parages, par exemple...

— Ça devrait être possible. Nous ne voudrions pas fatiguer nos délicats pieds d'inspecteur...

— Dave, tu es un ange...

Le téléphone d'Annie sonna, et elle sortit pour entendre correctement. Lorsque Winsome lui donna les coordonnées du frère de Banks en ajoutant qu'il se pouvait que ce dernier soit présent là-bas, elle dut retourner à l'intérieur du pub pour prendre son calepin et le noter.

— Nouvelle importante ? demanda Brooke quand elle eut raccroché.

— On a peut-être une piste concernant notre collègue qui a disparu...

— Quoi ?

— C'est une longue histoire...

Brooke désigna du menton le verre vide d'Annie.

— Un autre ?

— Pourquoi pas ? Je ne suis pas en voiture...

— Et si on allait manger un morceau ? Tu pourras tout me raconter sur cette mystérieuse disparition.

— Ici ?

L'autre jeta un coup d'œil autour de lui et fit la grimace.

— Tu plaisantes ? On boit encore un verre, et on va se trouver un établissement correct, si ça te dit.

— Mais oui ! Et comment vont Joan et les gosses ?

— En pleine forme... Tu n'es pas très subtile, tu sais...

— Comment cela ?

— Tu veux savoir si je suis encore heureux en ménage, si je représente une menace pour toi. Eh bien, heureux en ménage, je le suis... et je ne te drague pas. C'est ainsi que tu réagis chaque fois qu'on t'invite à dîner ?

— Ah, c'est toi qui invites ? J'ignorais. Alors, ça va !

— Maintenant, tu te défends en faisant de l'ironie.

— Tu as raison. Pardon. C'était idiot. C'est que... j'ai eu de mauvaises expériences, récemment...

— Tu désires en parler ?

Annie secoua la tête. Elle n'avait vraiment aucune envie de parler de Phil. L'étrangler, d'accord – mais parler de lui, non. Brooke n'était pas un dragueur, et en temps ordinaire elle s'en serait rappelée. Déjà du temps où elle n'était qu'une toute jeune recrue et lui son supérieur, il était marié à Joan. C'était un policier sans imagination, et même laborieux, mais il s'était toujours montré sympa et ils avaient gardé le contact au fil des années. Bref, son invitation à dîner était désintéressée et elle s'en voulait de se comporter comme si elle ne pouvait plus se fier à un vieux copain.

— Désolée. C'était idiot de ma part...

— Ce n'est rien. Je suis secrètement flatté de passer auprès de toi pour un candidat à...

Annie lui tapota le bras.

— Tu en es un, dit-elle. Mais j'ai une faim de loup. Et si on se passait de cet autre verre pour aller manger ? Ton offre tient toujours ?

— Le West End n'attend que nous...

— On ne pourrait pas passer par South Kensington, par hasard ?

On était samedi soir, songea lugubrement Kev Templeton, et il aurait dû être en train de tringler cette superbe rouquine employée aux archives, celle qui avait de gros seins et des jambes interminables, au lieu de sillonner l'autoroute sous une pluie si diluvienne que les essuie-glaces en étaient dépassés.

Enfin, c'était tout de même très sympa – sinon mieux. Le frisson de la traque. Bon, ce n'était pas exactement une « traque », mais il était au grand air, sur la route, à suivre une piste en pleine nuit. C'était sa vie. La raison pour laquelle il s'était engagé dans la police. L'eau ruisselait contre les vitres, des éclairs zébraient le ciel et il entendait le tonnerre malgré le CD des Chemical Brothers qu'il avait mis à plein volume.

Il savait qu'au commissariat on ne le prenait pas au sérieux parce qu'il était jeune et soigneux de sa personne. Il passait pour un dandy de discothèque. Certes, il aimait s'amuser et paraître à son avantage, mais il valait mieux que cela. Un jour, il leur montrerait... Il serait promu et gravirait les échelons à la vitesse d'une fusée.

Pour qui se prenaient-ils, d'ailleurs ? Gristhorpe, qui avait l'âge de la retraite, n'avait pas fait de véritable travail de terrain depuis des années – s'il en avait jamais fait. Banks était bon, mais il n'aimait pas travailler en équipe et, en raison de problèmes personnels, compromettait de plus en plus ses chances de promotion. Annie Cabbot n'était pas aussi excellente qu'elle le croyait. Trop émotive. Comme si elle avait ses règles en permanence. La seule qui lui faisait

vraiment peur, c'était Winsome. Elle irait loin. Il se voyait bien copiner avec elle, quand il serait nommé commissaire. Et puis la tringler, en plus. Cette simple idée le fit transpirer. Ces cuisses...

D'abord, il avait conduit d'une traite jusqu'au bout de l'autoroute, puis, faisant demi-tour, il avait atteint d'abord les stations-service Toddington et Newport Pagnell, montrant la photo de Jennifer Clewes sans le moindre succès. Il n'avait pas encore dîné, et à présent qu'il approchait de la Watford Gap, il commençait à avoir l'estomac dans les talons. Et puis, il avait envie de pisser. Autant s'arrêter là, au Road Chef... L'expérience lui avait enseigné que les cafétérias des autoroutes sont hors de prix et se ressemblent toutes.

À cette heure de la nuit, tous ces lieux avaient un aspect un peu louche. Mais peut-être les stations Watford Gap étaient-elles toujours ainsi... C'était une question d'éclairage et de clientèle. Il n'y avait guère de charmantes familles de la classe moyenne sur la route, à cette heure-là. Ni de personnes âgées. La plupart des clients, excepté un voyageur de commerce ou un homme d'affaires rentrant d'une réunion tardive, avaient une tête de gangster. On aurait sans doute été bien inspiré d'y faire de temps en temps des rafles. Nul doute qu'on y cueillerait des criminels recherchés. Il faudrait donner l'idée aux gros bonnets. Enfin, peut-être pas. Ils s'en attribueraient tout le mérite...

Un homme entra dans les toilettes et se campa près de lui, devant l'urinoir, alors qu'il y avait de la place partout ailleurs. Quand il commença à lancer la conversation – l'habituel commentaire équivoque – Templeton remonta le zip de sa braguette et lui fourra sa carte sous le nez si durement que l'autre recula en chancelant, et, perdant tous ses moyens, se mit à arroser ses chaussures et le bas de son pantalon.

— Sale vicieux ! Et estime-toi heureux que je ne t'arrête pas pour racolage. Dégage !

L'homme devint tout pâle. Ses mains tremblaient alors qu'il se rebraguettait et, sans prendre le temps de se laver les mains, il fila vers la porte. Templeton, lui, se lava les mains au savon sous l'eau chaude pendant trente secondes exactement. Il détestait les tantes et estimait qu'on avait eu tort de légaliser l'homosexualité. C'était ouvrir les vannes, comme pour l'immigration... À son avis, le gouvernement aurait dû envoyer toutes les pédales en prison et tous les étrangers chez eux – sauf Winsome, bien entendu : elle, elle pouvait rester...

Au restaurant, Templeton commanda du thé et des saucisses-œufs-haricots, imaginant qu'on ne prenait pas trop de risques à choisir quelque chose d'aussi élémentaire, et alla déposer son plateau sur la première table libre qui se présentait, fermant les yeux sur les taches de ketchup. Les œufs étaient trop cuits et le thé trop infusé, sinon c'était tout à fait comestible. Templeton attaqua son repas avec un

enthousiasme raisonnable.

Ensuite, il alla discuter au comptoir avec le jeune employé asiatique. Ali, d'après son badge.

— Vous étiez ici, hier soir, à cette heure ?

— Eh oui... Des fois, j'ai l'impression que j'en sors jamais...

— J'imagine..., dit Templeton en tirant la photo de Jennifer Clewes de sa valise. Au fait, je me présente : O.P. Templeton, chargé d'enquêtes criminelles. Avez-vous vu cette femme ?

— Quoi, elle est morte ? s'exclama l'autre, blême. J'avais jamais vu de mort...

— La question est : l'avez-vous vue ?

— Qu'est-ce qu'elle a eu ?

Templeton poussa un soupir théâtral.

— Écoutez, Ali, on s'entendrait bien mieux si c'était moi qui posais les questions et vous qui répondiez...

— Ah, oui... Je regarde, alors...

Comme il tendait la main, Templeton ne lâcha pas la photographie, la laissant juste devant son champ de vision. Il n'avait pas envie d'avoir des marques de doigts crasseux partout.

Les yeux exorbités, Ali la contempla plus longtemps qu'il n'était sans doute nécessaire, et dit :

— Oui, elle était ici, hier soir. Elle s'est assise là-bas...

Il désigna une table.

— Quelle heure ?

— Me rappelle pas. La nuit, on perd la notion du temps.

— Elle était seule ?

— Oui. Je me souviens de m'être demandé ce que faisait une jolie fille comme elle, toute seule un vendredi soir...

— Elle avait l'air bouleversée, effrayée ?

— Quoi ?

— Comment se comportait-elle ?

— Normalement. Elle a mangé son sandwich – enfin, la moitié. On peut pas lui en vouloir. Ces sandwiches jambon-tomate, quand ils ont attendu toute la journée, ça peut devenir pâteux...

— Quelqu'un l'a-t-il abordée ?

— Non.

— Quelqu'un lui a parlé ?

— Non, mais le type à la table d'en face la reluquait. Il m'avait tout l'air d'un pervers, lui...

— À quoi ressemble un pervers ?

— Il faisait... répugnant.

— Bon. Elle est restée longtemps ?

— Sais pas. Pas plus de dix-quinze minutes. Vous n'allez pas me dire ce qui lui est arrivé ? Elle était bien, en repartant...

— On l’a suivie ?

— Le type d’en face, le pervers, est sorti peu après, mais j’ai pas eu l’impression qu’il la suivait. Vu qu’il venait de finir son friand, pourquoi se serait-il attardé... ?

Templeton contempla le décor d’un œil rêveur.

— Pourquoi, en effet ?

— La plupart des clients sont pressés. Ça défile...

— Et personne ne s’est intéressé à elle ?

— Non.

— Elle a téléphoné ?

— Pas que je sache...

— Ce pervers, vous l’aviez déjà vu ?

— Non.

— Pourriez-vous le décrire ?

— Il portait un complet gris, genre homme d’affaires, des lunettes à monture noire, et il avait une figure triste, des bajoues, *un nez* long et fin. Cheveux châains, courts. Ah, et des pellicules... Il m’a bien fait penser à quelqu’un, mais qui...

— Quel âge ?

— Oh, vieux ! La quarantaine...

— Vous voyez autre chose ?

— Ben, non... Je vais passer à la télé ?

— Merci de votre collaboration...

Laissant Ali à ses rêves de célébrité audiovisuelle, Templeton retourna à sa voiture. La pluie ne tombait plus et des flaques sombres reflétaient les lumières. Avant de reprendre sa route, il se dirigea vers le garage et entra dans le bureau. Là, il trouva un jeune homme assoupi derrière le comptoir et lui montra sa carte. Cela parut le ranimer quelque peu.

— Moi, c’est Geoff... Vous désirez ?

— Vous étiez là, hier soir ?

— Oui.

Templeton sortit de nouveau la photo.

— Vous vous souvenez d’elle ?

— Elle a l’air... (Il fronça les sourcils.) Enfin...

— Elle a l’air d’une morte. Ce qui est naturel, puisque c’est le cas. Vous vous souvenez d’elle ?

— Elle est bien venue ici. On n’oublie pas tout de suite quelqu’un comme elle.

— À quelle heure ?

— Je peux pas être formel, mais la facturette de sa carte de crédit devrait nous l’indiquer.

— Elle a réglé par carte ?

— Comme la plupart des gens. L’essence coûte cher et les cartes,

c'est pratique. Aujourd'hui, on peut payer directement à la pompe sans être obligé de venir au bureau. Certains n'aiment pas, remarquez... Ils préfèrent les contacts humains...

— Vous n'avez plus les facturettes d'hier, j'imagine ?

— Eh bien, si ! On ne viendra les prendre que lundi matin.

— Qu'est-ce qu'on attend ? Elle s'appelle Jennifer Clewes.

Ayant retrouvé les reçus, le jeune homme entreprit de les feuilleter en se mordillant la lèvre inférieure.

— Une petite minute. Là, je crois que j'ai trouvé...

Il lui fit voir le document. Minuit trente-cinq. Donc, elle avait atteint l'embranchement avec l'A1 deux heures et demie plus tard. Tout cadrait. Templeton remercia l'employé et, par acquit de conscience, l'interrogea sur le « vieil » homme décrit par Ali.

— Le mec aux pellicules ? Le visage en lame de couteau ?

— Oui, lui...

— Oui, je l'ai vu aussi. En même temps qu'elle, maintenant que j'y pense... Il l'a reluquée pendant qu'elle se penchait pour faire le plein... C'est pas un crime, notez ! Hé, vous croyez pas que...

— Vous l'aviez déjà vu ?

— Me rappelle pas. Mais y a tellement de passage...

— Aucune chance qu'il ait payé avec sa carte, lui aussi ?

Geoff eut un sourire, et se remit à feuilleter sa liasse.

— Qu'est-ce que je vous disais : la plupart font cela. La voici, juste après celle de la fille... M. Roger Cropley.

— Vous avez des caméras de surveillance ?

— Eh bien, oui.

Au loin, le tonnerre gronda. Geoff tint en l'air le bout de papier et Templeton prit connaissance des détails. Il y avait donc un bon Dieu, en fin de compte...

De retour chez son frère, Banks interrogea d'abord le répondeur. Il n'y avait qu'un seul message, et – surprise – il s'agissait d'Annie. Plus surprenant encore, ce message était destiné à Roy, car elle lui donnait du « Monsieur Banks ». Elle s'était présentée un peu plus tôt, précisait-elle, mais il était sorti. Pouvait-il la rappeler dans les meilleurs délais ? Bien entendu, elle ignorait que Roy avait disparu. Son ton était glacial, professionnel, songea Banks, qui se demanda ce qu'elle fabriquait à Londres. Était-ce en relation avec sa mystérieuse affaire d'assassinat, à Eastvale ? Il était plus de vingt-trois heures, et il n'avait aucune envie de s'embarquer dans une conversation compliquée avec elle, à une heure aussi tardive. Il la rappellerait le lendemain.

Ayant emporté la bouteille débouchée d'Amarone au premier, il regarda *Orange mécanique* sur la télévision à écran plasma. Même mis

au minimum pour ne pas gêner les voisins, le volume sonore emplissait la pièce. Ensuite, il s'endormit sur le divan, la bouteille à moitié pleine.

Il n'entendit pas le tonnerre, ne vit pas les éclairs quand l'orage passa au-dessus de Londres aux aurores. Ce qui le réveilla, en revanche, un peu avant trois heures, fut la distincte mélodie de « La donna è mobile » résonnant contre son oreille.

Comme il s'efforçait de se réveiller, sa première pensée fut qu'il ne se souvenait pas d'avoir mis un CD de *Rigoletto* avant de s'endormir. Puis il se rappela le mobile de Roy, posé sur la table, à côté de lui.

— Allô..., marmonna-t-il. Qui est à l'appareil ?

Au début, il n'entendit rien, sinon un léger chuintement en arrière-fond, peut-être des parasites. Il crut entendre quelqu'un s'étrangler, comme si on l'empêchait de rire. Puis il se mit à penser qu'on avait, éventuellement, mis en marche l'appareil par mégarde, et que c'était une télévision qu'on entendait.

Quelque chose d'analogue s'était déjà produit quand il avait oublié de verrouiller son mobile. Pour une raison quelconque, il avait activé un numéro de son répertoire, et Tracy avait pu surprendre l'interrogatoire du témoin d'un meurtre. Heureusement, le son n'était pas clair et elle avait pensé à éteindre dès qu'elle avait compris. Depuis, il était un peu paranoïaque à ce sujet.

Ou peut-être était-ce des gosses – une plaisanterie douteuse ?

Des bruits étouffés continuaient à lui parvenir, puis un coup sourd et un rire parfaitement défini. Ensuite, sous ses yeux, une image commença à se former sur le minuscule écran. Ce n'était pas très net, mais on aurait dit un homme avachi sur un siège, endormi, ou peut-être évanoui, la tête de profil. On ne voyait pas s'il y avait des gens autour, mais vu le brouhaha, ça devait être une sacrée fête.

Pourquoi diable envoyer à Roy une image pareille ? Toujours dans le cirage, Banks la sauvegarda et reposa l'appareil. Demain, il aviserait...

L'orage qui avait balayé la moitié sud du pays au cours de la nuit assainit l'atmosphère, si bien que le lendemain il faisait un temps clair et ensoleillé. Lavés par la pluie, les trottoirs reluisaient. Il faisait toujours dans les vingt-cinq degrés mais, l'humidité étant dissipée, la chaleur était agréable.

Annie se réveilla tard, après un sommeil réparateur, même si elle avait eu très chaud dans sa chambre d'hôtel et dû s'allonger par-dessus les draps. Elle avait bien tourné le bouton du thermostat sur « froid » mais, rien n'ayant changé, elle en avait conclu que c'était seulement pour la frime. Peut-être, si on y croyait vraiment, avait-on l'illusion d'avoir moins chaud, mais sa foi n'allait pas jusque-là.

Après une douche tiède et un petit déjeuner « continental » servi dans sa chambre, ayant épluché les journaux du dimanche à la recherche des traces d'un éventuel méfait de Phil, elle interrogea son mobile, au cas où elle aurait manqué un message du frère de Banks. Rien. Elle fit un nouvel essai et tomba de nouveau sur le répondeur. Cette fois elle laissa un message encore plus concis. Elle essaya le numéro de mobile sans avoir plus de chance et ne prit pas la peine de laisser un message.

Ensuite, elle appela Mélanie Scott pour s'assurer qu'elle la trouverait chez elle, après quoi elle joignit Gristhorpe à son domicile et apprit que les parents de Jennifer Clewes viendraient à Eastvale dans la matinée pour identifier leur fille. Pour finir, elle alla prendre le métro.

Compte tenu du temps plus clément et du vide relatif de la rame, le voyage fût plutôt plaisant. Quand elle se trouvait en surface, elle regardait d'un œil pensif les rangées de maisons mitoyennes en briques rouges, les aires de jeux, les immeubles de bureaux en verre et béton.

Grâce à son guide, elle trouva la maison de Mélanie, située à cinq minutes à pied de la station. Des voitures au pare-brise miroitant au soleil étaient garées pare-chocs contre pare-chocs le long des trottoirs. Une fois de plus, elle se félicita de n'être pas venue en voiture.

Celle qui la reçut semblait ne pas avoir *encore* trente ans, comme Jennifer Clewes. C'était l'une de ces femmes excessivement minces mais pourvue de formes, avec des petits seins, des hanches très

étroites et une taille étranglée. Son short en jean mettait en valeur ses jambes fuselées. Ses cheveux raides, d'un noir de jais, lui arrivaient aux épaules et encadraient l'ovale d'un visage pâle aux grands yeux marron, son nez retroussé et sa bouche gourmande. Le rouge à lèvres contrastait avec la pâleur du teint. Annie ne lui avait pas dit grand-chose au téléphone, et elle paraissait nerveuse, prête au pire.

— Vous avez dit que c'était au sujet de Jenn..., dit-elle en lui désignant un fauteuil dans le salon exigu.

La fenêtre sur la rue étant ouverte, on entendait des bribes de conversations et des rires de passants. Mélanie s'assit sur la pointe des fesses et joignit les mains entre ses genoux.

— Alors, que se passe-t-il ?

— J'ai bien peur qu'elle ne soit morte, mademoiselle. Désolée de ne pouvoir vous l'annoncer avec plus de tact.

La jeune fille se contenta de fixer un coin de la pièce et ses yeux s'emplirent de larmes. Puis elle se mordit le poing.

Annie s'approcha, mais Mélanie la renvoya d'un geste.

— Non, ça va. C'est la surprise, c'est tout.

Elle se frotta les yeux, étalant du mascara sur ses joues, puis préleva un mouchoir en papier dans la boîte posée sur la cheminée.

— Puisque vous êtes de la police, c'est qu'il y a quelque chose de suspect, non ? Comment est-ce arrivé ?

En tout cas, ce n'était pas une demeurée, songea Annie en reprenant sa place.

— Elle a été abattue...

— Oh, mon Dieu ! C'est elle, la femme retrouvée dans le Yorkshire ? C'est dans les journaux et à la télévision. Vous avez dit que vous veniez du Yorkshire...

— En effet...

— On n'a pas révélé son nom à la télé...

— Non. On n'était pas encore certain. Ses parents n'ont pas encore identifié le corps.

Annie songea à lui montrer la photo, mais à quoi bon lui imposer cette épreuve supplémentaire ? Kate Nesbit avait déjà identifié Jennifer, et bientôt ses parents le confirmeraient.

— Je n'en reviens pas. Qui aurait voulu la tuer ? C'est un crime sexuel... ?

— Elle n'a pas été violée. Lui connaissiez-vous des ennemis ?

— Moi ? Non, personne...

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Il y a quelques jours... mercredi, je crois, au téléphone. Ça fait deux ou trois semaines qu'on ne s'était pas vues. Trop de boulot... on devait aller au cinéma le week-end prochain. Une soirée entre filles. Je n'en reviens pas...

De nouveau, elle se tamponna les yeux.

— Savez-vous si elle avait des ennuis, des soucis ?

— La dernière fois qu'on s'est parlé, je n'ai rien remarqué. Mais je dois avouer qu'elle avait parfois tendance à parler un peu trop de son boulot, si bien que je décrochais...

— Son travail lui donnait du souci ?

— Pas particulièrement. Elle a fait allusion à quelqu'un, une des filles du soir. Jenny bossait dans un centre de planning familial.

— Je sais. « Les filles du soir », qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée. C'est l'expression qu'elle a utilisée.

— Une collègue ? Quelqu'un de l'équipe de nuit ?

— Non, ça m'étonnerait. Ce n'est pas un centre ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais parfois elle avait des contacts avec les clientes, à cause de la paperasse, des factures... Il y avait une femme...

C'était ainsi que Jennifer avait rencontré Kate Nesbit, songea Annie.

— Vous vous rappelez son nom ?

— J'essaie. Un instant... Comme elle l'a prononcé en passant, je ne peux pas être absolument sûre, mais c'était un nom assez étrange.

La jeune femme s'interrompit et son regard se tourna rêveusement vers la fenêtre. Une camionnette de livraison blanche passa, masquant le soleil.

— Carmen, je crois...

— C'est son prénom ?

— Oui, Carmen. Je me rappelle avoir pensé à l'époque qu'on aurait dit le nom d'une actrice, mais c'est Cameron, hein ? Cameron Diaz. Elle, c'est Carmen, comme l'opéra. Son nom de famille, c'est Pétri, ou quelque chose comme ça. Désolée.

— Ça ne fait rien...

Annie nota l'information et mit un point d'interrogation après « filles du soir ».

— A-t-elle dit ce qui l'inquiétait ?

— Non, malheureusement. Juste que c'était un truc que cette Carmen avait dit.

— Carmen était-elle venue au centre pour un avortement ?

— C'est ce que j'ai pensé, mais Jenny n'a rien dit. Enfin, c'est la raison pour laquelle les femmes vont là-bas ; ou pour être conseillées, si elles hésitent...

— Jennifer avait-elle une opinion quelconque concernant l'avortement ?

— Comment cela ?

— Pensez-vous qu'elle décourageait ces femmes d'y avoir recours, leur conseillant plutôt l'adoption ?

— Oh, je vois ! Non. Elle estimait que c'était un choix personnel.

Mais il y en a qui sont... effrayées... surtout les jeunes. Certaines sont complètement paumées. Mais Jenny n'était pas conseillère. Il y a d'autres gens pour ça.

— Elle avait bien des contacts avec les clientes ?

— Parfois, oui.

— Et vous ignorez donc pourquoi elle se faisait du souci pour cette Carmen ?

— Jenn avait l'habitude de s'intéresser à son prochain, voilà tout. Ça peut être un désavantage dans son domaine. La plupart du temps, elle n'avait aucun contact avec la clientèle, mais parfois... elle était par nature trop compatissante, et pas toujours objective sur les choses ou les gens. Notez que c'est plutôt une qualité qu'un défaut...

— Avait-elle jamais reçu des menaces à cause de son travail ?

— Par des opposants à l'avortement ?

— Oui. Certains groupuscules sont violents.

— Elie ne m'en a jamais parlé. Il y a bien eu une petite manifestation, un jour, mais ça n'a rien donné. En tout cas, ce n'était pas violent. Ces groupes-là ont tendance à ignorer le centre, car les avortements n'y sont pas pratiqués, et, comme la plupart des clientes vont jusqu'au bout de leur grossesse et confient leur bébé à l'adoption...

Annie comprit que les collègues de Jenn seraient sans doute mieux informées sur ce sujet.

— J'aimerais que vous me donniez quelques informations sur sa personnalité. Vous vous connaissiez depuis longtemps, je crois ?

— Depuis l'école primaire. On habitait le même quartier, et on était nées le même jour. Ses pauvres parents...

Prenant un paquet de cigarettes sur l'accoudoir de son fauteuil, elle en alluma une.

— Ça ne vous dérange pas ? dit-elle en soufflant la fumée.

— C'est votre maison, dit Annie. (Et vos poumons... pensa-t-elle.) Et par la suite ? La fac ?

— Après la licence, nous avons fait nos études à Birmingham. Moi, en commerce international – elle, en gestion.

— Et la licence ?

— Jenn a étudié l'économie à Kent et moi à Essex. Les langues...

— Vous avez gardé le contact ?

— Bien sûr. On était pratiquement inséparables, en vacances.

— Je crois savoir que l'été dernier vous étiez allées ensemble en Sicile ?

— Oui.

La jeune fille se rembrunit.

— Où voulez-vous en venir ? Vous suggérez que notre amitié avait quelque chose de... de spécial ? Parce que, dans ce cas...

Annie agita la main.

— Mais non ! D'ailleurs, ça ne me regarderait pas.

Sauf si cela avait contribué à causer la mort de Jennifer...

— Non, c'est simplement que sa colocataire ne m'a pas paru en savoir long sur sa vie. Elle ne la connaissait guère, en fait.

— Pas étonnant. Jennifer était assez réservée. Elle partageait cet appartement par obligation – les loyers sont si chers, à Londres – mais cela ne signifiait pas qu'elle devait partager sa vie. D'ailleurs...

— Quoi ?

— J'ai eu l'impression par Jenn que cette Kate était un peu indiscreète. Toujours à l'interroger, à se mêler de ses affaires, à vouloir savoir d'où elle venait et avec qui elle était. Jenn disait que parfois c'était pire que d'habiter chez ses parents.

Annie avait connu une colocataire de ce style au cours de ses études, une dénommée Caroline qui était même allée jusqu'à lui demander sa marque de pilule, et ce qu'elle faisait exactement les nuits où elle découchait. Comme si elle cherchait à avoir une vie sexuelle par procuration. Elle-même n'avait pas de petit ami, et cela devait être ainsi qu'elle se faisait plaisir, même si Annie n'était pas très bavarde sur sa vie privée – guère trépidante, de toute façon.

— Pourquoi ne pas avoir pris un appartement ensemble ?

— Hounslow, c'était trop excentré pour elle, et j'avais besoin d'être ici à cause du boulot. Je n'aurais pas aimé avoir à faire la navette tous les jours en voiture.

— Kate et elle ne s'entendaient pas ?

— Je n'ai pas dit cela. On peut s'entendre avec quelqu'un qui n'est pas comme vous, en général, même si on est agacés par certaines manies, du moment qu'on garde ses distances.

— C'est vrai. Parfois, ça vaut mieux.

— C'était ce qui se passait. Elles s'entendaient assez bien. Kate était propre et ordonnée, elle ne laissait rien moisir dans le frigo, pensait à bien fermer la porte en sortant, ne faisait pas trop de bruit... ce genre de choses. Les choses qui comptent, quand on partage le même espace de vie. Elles ne se sont jamais disputées. Seulement, Kate était un peu tyrannique, en plus d'être curieuse. Elle avait son idée sur certaines questions. Et elle ne supporte pas qu'on fume. Je n'étais pas la bienvenue, là-bas ! C'est son droit, bien entendu, mais on peut être tolérant quand même, de temps en temps, vous ne croyez pas ?

— Sûrement. Et ses amours ?

— Oui, quoi... ?

— Des problèmes, de ce côté-là ?

Mélanie repoussa ses cheveux en arrière.

— Je crois qu'elle se méfie des hommes. Elle a eu une grosse frayeur... elle s'était crue enceinte, d'après Jenn. Bref, je ne connais

rien de sa vie amoureuse, si elle en a une...

— Et Jennifer ?

Annie se rappelait ce que Kate Nesbit lui avait dit au sujet de l'ancien copain de Jennifer, Victor, et voulait savoir ce qu'en pensait Mélanie.

Cette dernière observa un silence, puis parut prendre une décision et dit :

— Jenn était une fille sérieuse... L'an dernier, un peu avant les vacances, elle avait rompu avec un garçon qu'elle voyait depuis trois ans, et cela l'a démolie. J'aurais pu lui dire que c'était prévisible, mais à quoi bon ? Elle le poussait à s'engager, à vivre avec elle, à faire des enfants, et en définitive elle n'est parvenue qu'à l'effrayer.

— Est-ce ce qui est arrivé ?

— Oui. La Sicile, c'était pour l'aider à l'oublier. On devait se soûler et se taper un tas de beaux gosses...

— Ce programme s'est réalisé ?

— Non, évidemment ! Jenn a beaucoup lu, et moi j'ai pratiqué mon italien avec les serveurs qui avaient tous plus de cinquante ans. Il n'y avait pas un seul beau mec en vue. On passait nos soirées à pleurer sur nos malheurs en buvant de la vinasse et le lendemain on avait de ces migraines... ! En plus, Jenn a attrapé des coups de soleil dès le deuxième jour. Quelle farce...

— Ensuite ?

— Elle a tourné la page.

— Et lui ?

— Lui, non, dit Mélanie en fronçant les sourcils.

Jenn m'a dit qu'il l'avait enquinée une ou deux fois, disant qu'il avait fait une grave erreur et sollicitant une seconde chance. Il la relançait au téléphone.

— Au travail ou à la maison ?

— Les deux.

— Quand vous dites qu'il l'« enquinait », faut-il entendre qu'il la suivait, la menaçait... ?

— Elle n'a pas précisé.

— Vous rappelez-vous son nom et son adresse ?

— Pas son adresse, mais je l'ai notée quelque part. Faites-y-moi penser avant de partir... En fait, je me rappelle qu'il habite du côté de Falk Farm. Il s'appelle Victor Parsons.

— Jennifer en voyait un autre ?

— Je crois. C'était très récent.

— Depuis quelques semaines ?

— Oui. Peut-être deux mois, tout au plus. Elle était très discrète. Bref, j'ai eu l'impression qu'elle avait vraiment le béguin.

— Connaissez-vous son nom ?

— Désolée, elle ne me l'a pas dit. En fait, elle n'a pas dit grand-chose de cette histoire ; elle était très cachottière. Mais pour moi qui la connaissais bien, c'était évident...

— Un homme marié ?

— Marié ? Oh, j'espère bien que non... Jenn ne serait jamais allée avec un homme marié, pas en connaissance de cause. Je vous l'ai dit : l'amour, pour elle, c'était sérieux. Elle croyait encore au prince charmant. Elle ne prenait pas tout à la rigolade.

Annie se demanda si les soupçons de Kate Nesbit étaient justifiés ou tout bonnement le fruit de la discrétion de Jennifer quand il était question d'histoires de cœur.

— Savez-vous où ils se sont rencontrés ?

— Au travail, à mon avis. Elle ne sortait pas souvent seule.

— Écoutez, je sais que cela fait un peu cliché, mais je dois vous le demander une fois pour toutes : lui connaissiez-vous des ennemis ? L'avait-on menacée ?

Sans hésiter, Mélanie répondit :

— Non.

Et ses yeux s'emplirent de nouveau de larmes.

— C'était une chic fille, quelqu'un de bien.

— Vous ne lui connaissiez pas d'ennemis ?

— Elle n'en avait pas. Pour moi, il s'agit d'une de ces agressions gratuites dont on parle aux actualités, un tueur en série... Comme cette autre fille, au printemps...

— Et au travail, tout allait bien ?

— Il faudra demander là-bas, mais elle ne m'a jamais fait part de problèmes. Elle aimait son boulot.

Elle se remit à pleurer.

— Désolée, c'est plus fort que moi...

De toute façon, Annie était à court de questions. Elle consola la jeune fille de son mieux et lui suggéra de faire venir une amie pour lui tenir compagnie. Mélanie refusa, affirmant qu'elle n'avait besoin de personne, et malgré ses larmes Annie devina qu'elle était sans doute plus coriace que Kate. De plus, ses parents demeuraient à Shrewsbury et ne pourraient donc venir rapidement. Elle lui laissa sa carte avec son numéro de mobile, lui dit qu'elle pourrait l'appeler à tout moment, et reprit le chemin du métro en se demandant pourquoi une jeune femme aussi sensible, sérieuse et positive que Jennifer Clewes avait pu être assassinée.

Lorsque Banks se réveilla le dimanche matin, il avait mal au crâne, la bouche sèche et le souvenir très net qu'il s'était passé un truc bizarre au cours de la nuit.

Il se traîna dans la salle de bains, avala deux verres d'eau et trois cachets d'aspirine, puis retourna dans le living où il avait dormi. Prenant le mobile de Roy, il constata que l'image y était toujours, et que cela n'avait pas plus de sens à la lueur du jour que pendant la nuit. Il trouva l'appel de l'extérieur sur la liste. Il figurait comme « inconnu ».

Banks examina la photo de plus près. L'arrière-plan était flou, la silhouette indistincte. Derrière le personnage avachi, il y avait, semblait-il, un mur, avec une vague inscription. Ce n'était pas déchiffrable, mais un spécialiste pourrait peut-être en tirer quelque chose.

L'homme était-il Roy ? Possible. Les traits n'étaient pas nets, mais les cheveux pouvaient être les siens... Si c'était lui, était-ce une façon détournée de l'informer que son frère avait été kidnappé ? Une demande de rançon allait-elle arriver ?

Ce pouvait être n'importe qui, se dit-il, en définitive. Peut-être que Roy lui-même avait envoyé la photo. Ce pouvait être un message quelconque, un avertissement. D'un autre côté, c'était sur le mobile de Roy qu'on l'avait envoyée, donc elle lui était destinée, ou quelqu'un savait-il que Banks avait récupéré son téléphone ? Cette dernière idée n'était pas rassurante. Si « on » savait qu'il logeait chez Roy et qu'il détenait son mobile, alors il avait intérêt à se tenir sur ses gardes.

Mettant l'appareil de côté, il retourna dans la salle de bains, où il ôta ses vêtements fripés pour s'introduire dans la luxueuse cabine de douche et ouvrir les robinets à fond. Les jets d'eau chaude martelèrent son corps, lui redonnant un semblant de forme humaine.

Tandis qu'il se frictionnait avec une épaisse serviette-éponge, il se rappela qu'il avait laissé son fourre-tout dans le coffre de sa voiture, qui était restée dehors. Comme il n'avait pas envie de se précipiter dans la rue, il se brossa les dents avec l'appareil électrique de Roy qui faillit lui déchiqueter les gencives et lui emprunta une chemisette et des chaussettes propres. Il dut garder son propre jean, ceux de Roy étant trop grands.

Après avoir déniché la réserve de café dans un placard de la cuisine et s'être préparé un bon petit jus, Banks remonta au premier avec la cafetière. On devait pouvoir retrouver l'origine de l'appel téléphonique et de l'image numérique grâce aux ressources actuelles de la police. On pouvait tirer beaucoup de choses de la carte-mémoire d'un mobile. Malheureusement, il n'avait pas d'informaticien sous la main, pour le moment. Quelle importance cela avait-il ?

Il ne pouvait se défaire de l'idée que son frère avait trempé dans quelque chose d'illicite et que c'était la raison de sa disparition. Se sentant sur le point d'être découvert, il avait pris la fuite. Si c'était le cas et qu'on mettait la police sur le coup, Roy risquait de gros ennuis.

Si c'était une histoire de drogues ou de pornographie et que Roy allait en prison, leurs parents ne s'en remettraient jamais.

D'un autre côté, il ne pouvait pas faire grand-chose de plus, à part travailler sur les pistes qu'il avait déjà : les noms sur la liste d'appel et le répertoire intégré de Roy, ainsi que ceux tirés des dossiers que Corinne avait imprimés. Il savait où était son devoir, ce qu'il aurait conseillé à toute autre personne dans sa situation, et pourtant il hésitait encore. Comme il avait un ordinateur portable, il pouvait au moins passer un peu de temps sur le CD et la clé USB, et il y avait un seul individu vers lequel il pouvait se tourner...

D'abord, il se rendit dans le bureau de Roy. On avait laissé un nouveau message sur le répondeur. Ça avait dû se passer pendant qu'il prenait sa douche. Encore Annie, qui priait Roy de la rappeler dès que possible. Banks avait tout oublié du message de la nuit dernière. Il n'était pas sûr de vouloir la mettre au courant – elle insisterait pour rendre cela officiel – mais il était assez curieux pour composer le numéro de son mobile afin d'apprendre le motif de son appel. Il fit chou blanc, se promit de rappeler plus tard, et joignit Corinne par mesure de précaution. Il poussa un soupir de soulagement quand elle lui répondit d'une voix pâteuse. Il s'excusa de l'avoir réveillée, dit qu'il garderait le contact, et raccrocha.

Finalement, il composa un numéro qui était gravé dans sa mémoire. Comme demandé, il laissa un message et quinze minutes plus tard le téléphone sonna. Il décrocha vivement.

— Banks, à l'appareil...

— Alors, comme ça, on dérange un pauvre flic épuisé pendant son jour de congé... ? lança le commissaire Richard Burgess – alias « Dirty Dick ».

— J'ai besoin de te voir, dit Banks. De toute urgence !

L'inspecteur Alan Banks occupait l'esprit du commissaire Gristhorpe, et pas seulement parce que, s'il avait été là, lui-même aurait pu se consacrer à son muret de pierres sèches, au lieu de devoir se rendre au commissariat un dimanche matin, aux aurores. Nul doute qu'il y aurait un tas de reporters horripilants, le problème des armes à feu demeurant un sujet sensible. Malgré les lois les plus restrictives du monde en la matière, édictées à la suite du massacre dans l'école de Dunblane, l'Angleterre paraissait envahie par les armes de contrebande en provenance d'Irlande ou d'Europe de l'Est.

Ayant encore un peu de temps devant lui, il prit sa tasse de thé et alla s'asseoir dans le jardin afin d'étudier son tas de pierres et faire son choix parmi elles. Le muret n'allait nulle part et ne clôturait rien, mais pour Gristhorpe son édification était devenue une question vitale. Il

n'aurait jamais fini – comment terminer une chose qui ne va nulle part – mais si jamais cela se produisait, il le démolirait et recommencerait. L'art de bâtir des murs s'était perdu dans le Yorkshire moderne, et s'il n'avait pas la prétention d'être un spécialiste ni d'œuvrer en professionnel, c'était à la fois son hommage et sa thérapie.

Tout en réfléchissant, il sentait le soleil baigner son visage et la brise légère, délicate comme des doigts de femme, ébouriffer gentiment sa tignasse. Il songea à sa femme, Mary, et à ses doigts de fée. Plus de douze ans que le cancer l'avait emportée. Elle lui manquait toujours, et pas un jour ne s'écoulait sans qu'il ne pense à elle, se rappelant certains traits de son visage, une expression, sa voix douce, son sens de l'humour, un geste caractéristique...

Il y avait dans l'air une odeur d'ail-des-ours, ainsi qu'un léger « parfum » de goudron fondu provenant de la petite route. Gristhorpe but une gorgée de thé et se décida pour une pierre. Elle s'encastra parfaitement. Puis il repensa à Banks.

Au fil des ans, Banks était devenu pour lui davantage qu'un simple officier de police. Certes, en voyant pour la première fois ce policier nerveux, à cran, fumant cigarette sur cigarette et complètement surmené, il s'était demandé si ça n'avait pas été une erreur d'approuver cette mutation. Mais Banks avait peu à peu recouvré une sorte d'équilibre, aidé en partie par la beauté naturelle de la région qu'il avait adoptée comme son nouveau foyer.

À certains égards, Gristhorpe savait avoir joué les mentors auprès de lui, sur le plan moins professionnel qu'humain. Banks avait une nature complexe et Gristhorpe se demandait s'il trouverait jamais la paix et l'harmonie qu'il semblait rechercher. Après son divorce avec Sandra, qui l'avait profondément affecté, et sa relation conflictuelle avec Annie Cabbot, il paraissait avoir trouvé un bonheur relatif dans sa ferme isolée – mais même cela avait connu une fin brutale. Et ensuite ? Gristhorpe ignorait ce que l'avenir réservait à son protégé, et ce dernier ne devait pas être plus informé que lui en la matière.

Il but une gorgée de thé et sélectionna une autre pierre. Il aurait aimé savoir quel était le lien de Banks avec cette femme assassinée, avant que cela ne devienne public. Pour le moment, on se bornait à essayer de le localiser grâce à sa famille, mais en cas d'échec il faudrait lancer une recherche officielle et la carrière de Banks pourrait en pâtir. Cela voudrait dire : utiliser les médias. Il faudrait faire paraître sa photo dans les journaux, lancer un appel à témoins, et tous les flics du pays seraient sur le pied de guerre. Il n'y avait pas seulement le fait qu'il aurait voulu savoir pourquoi cette jeune femme avait l'adresse de Banks dans sa poche – la mauvaise adresse... Selon Annie, sa ferme avait été visitée, alors que les ouvriers juraient avoir fermé la porte à clé sans laisser d'outils précieux sur place...

Il termina son thé et positionna la pierre. Trop grosse. Il la rebalança dans le tas et rentra chez lui. Le moment était venu de se mettre au boulot.

Banks avait deux heures à tirer avant sa réunion avec Burgess. D'abord, il contacta Julian Harwood et fut étonné d'obtenir un rendez-vous dans une cafétéria sur Old Brompton Road, à quatorze heures. À son ton, Banks avait eu l'impression que ce monsieur ne se prenait pas pour n'importe qui, mais lui-même s'était présenté comme le frère de Roy et cela avait dû piquer sa curiosité.

Puis il avait recopié les noms et numéros de la liste d'appel de Roy, ainsi que ceux du répertoire intégré, par mesure de précaution, sachant que les gadgets électroniques ont la manie de faire des caprices quand on a le plus besoin d'eux.

Un certain nombre de noms correspondaient à ceux du répertoire, et il trouva Julian, Rupert et Corinne parmi eux. D'autres étaient ceux d'hommes d'affaires cités dans les fichiers copiés par Corinne, et il y avait les fournisseurs : coiffeur, tailleur, fondé de pouvoir, dentiste, médecin. Rien de très instructif. Il appela quelques-uns de ces numéros, dont celui de Rupert, mais personne ne savait où se trouvait Roy – ou du moins, n'admettait le savoir.

Une certaine Jenn figurait en évidence dans les trente derniers appels – dix d'entre eux donnés par elle ou destinés à elle – et il en déduisit que ce devait être la remplaçante de Corinne. Il tenta de la joindre, mais le numéro n'était pas libre. Il chercha un autre moyen de la contacter. Si elle n'avait rien à voir avec sa disparition, elle allait sûrement essayer de le contacter elle-même, avant longtemps, sur son portable.

La frustration l'envahit alors qu'il dépouillait la pile de mémos et comptes rendus, à considérer tous ces noms d'entreprises. Rien de tout cela ne lui parlait, et il n'avait ni le temps ni les moyens de procéder à des vérifications. Il n'avait pas accès au grand ordinateur de la police, pour commencer. Sans le savoir, il avait peut-être sous les yeux le nom d'une dizaine de criminels ! Burgess pourrait l'aider, mais il ne lui dirait que ce qu'il voudrait.

Il passa une demi-heure à fouiller de nouveau la maison, sans rien découvrir d'intéressant, puis il se mit examiner les fichiers JPEG sur le CD-Rom trouvé la veille. Ayant posé l'ordinateur portable sur la table de la cuisine et préparé du café, il réussit à suivre les instructions et à mettre la machine en route. Là, il glissa le CD et trouva Windows Explorer dans le menu « Accessoires ».

L'ordinateur afficha automatiquement les 1232 fichiers JPEG en format timbre-poste. Banks fit défiler ces images, qui représentaient

toutes des femmes nues nommées Maya, Teresa, Avril, Mia, Kimmie, ou des couples en train de faire l'amour. S'il laissait le curseur dessus, des informations sur la dimension du fichier, son type et sa taille, apparaissaient dans une petite case. La plupart des images occupaient entre vingt-cinq et soixante-quinze Ko.

Le numéro 980, cependant, ainsi que les deux suivants, étaient différents ; tous trois étaient précédés d'un « DSC » et montraient deux hommes installés vraisemblablement à une terrasse de café. Lorsqu'il glissa le curseur sur l'une de ces photos, il s'aperçut qu'avec 650 Ko, elle était nettement plus grande que les autres, et qu'on l'avait prise le mardi 8 juin, à quinze heures quinze, avec un appareil E4300. Le Nikon de Roy était un 4300. Selon la vue-détails, les autres images avaient toutes été téléchargées le lendemain, ce qui donnait à penser que Roy les avait recopiées depuis un autre dossier.

Intrigué, il cliqua deux fois sur la première représentant les deux inconnus. Penchés l'un vers l'autre, ils étaient engagés dans une discussion sérieuse. Tous deux portaient une chemise blanche sans cravate et un pantalon clair, décontracté. L'un, le plus costaud, avait les cheveux gris et ondulés ; l'autre, plus jeune et plus mince, des cheveux noirs hérissés ainsi qu'un bouc. Ce dernier avait une expression traquée, inquiète, comme s'il redoutait d'être espionné.

Les deux photos suivantes représentaient la même scène, photographiées peu après. Banks fit défiler le reste du dossier, mais ne trouva que des Larissa, Natacha, Nadia et Mitzi.

Le mardi après-midi, Roy avait donc photographié à la dérobée deux hommes discutant sur une terrasse, et le mercredi il avait reporté sur un CD-ROM ces photos qu'il avait cachées parmi des centaines d'images pornographiques. Ensuite, il avait glissé ce CD dans le boîtier d'un disque de musique rock, qui jurait extraordinairement dans sa collection de CD classiques.

Qui étaient donc ces hommes et quel rapport avaient-ils avec la disparition de Roy ? Emportant son ordinateur portable, Banks monta au premier. Le moment était venu d'apprendre à utiliser l'imprimante...

Kevin Templeton avait cru défaillir de joie lorsque, ayant fait son rapport au commissaire ce matin-là, il s'était entendu charger par ce dernier de rendre une visite matinale à M. Roger Cropley, en compagnie de Winsome. Les banques n'étaient guère bavardes sur les titulaires de leurs cartes de crédit, même vis-à-vis de la police, mais les caméras de la station-essence avaient montré une plaque commençant par YF, ce qui correspondait au service des cartes grises de Leeds. Ce bureau étant fermé le dimanche, Templeton avait dû se

rabattre sur les annuaires et les listes électorales locales. Par chance, le nom correspondait à une adresse au nord d'Eastvale, ce qui signifiait que M. Cropley avait, selon toute vraisemblance, pris la même petite route après l'A1 que Jennifer Clewes.

Il laissa Winsome conduire, jetant des coups d'œil à la dérobée au tissu noir qui se tendait sur ses cuisses à chaque changement de vitesse. Bon sang, elle aurait pu tuer un homme, songea-t-il avec émerveillement. Puis il comprit que, s'il était si excité ce matin, c'était parce qu'il n'avait pas tringlé sa rouquine la veille, comme il se l'était proposé. Elle lui avait jeté un regard mauvais quand il s'était pointé au boulot aujourd'hui – le genre qui signifie : « T'as eu ta chance, mon vieux, et maintenant n'y reviens pas ! » Pourtant, il savait qu'il pourrait briser sa résistance si l'occasion s'en présentait. Il était fatigué aussi de n'avoir pas dormi plus d'une heure, cette nuit-là, mais il pourrait tenir...

Tandis que les rues désertes défilaient en ce dimanche matin, il se concentra sur l'interrogatoire à venir. Cropley faisait un bon coupable. Il y avait bien une ou deux questions encore en suspens, mais rien de bien grave : pas de violences sexuelles, pour commencer, ce qui était un peu intrigant, ni de traces de lutte. Puis il y avait l'adresse de Banks dans la poche de la victime. Mais Templeton était certain que Cropley avait forcé cette dernière à s'arrêter pour abuser d'elle, et que ça ne s'était pas passé exactement comme prévu.

— Tu as passé un bon samedi soir ? demanda-t-il à Winsome.

Elle lui lança un regard en coulisse.

— Oui, et toi ?

— Comme tu sais, j'ai passé le mien à tester les merveilles de la cuisine de cafétérias. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien de spécial. Sortie entre copains...

— Entre copains ?

— Oui, mon club de spéléo...

Il savait qu'elle aimait descendre au sein de la terre pour explorer des grottes. Il n'existait rien de plus ennuyeux aux yeux de Templeton, ni de plus terrifiant, pour un claustrophobe comme lui.

— Tu devrais venir, un de ces jours...

— Pas question, dit-il. Plutôt mourir.

— Poltron ! Ah, nous y sommes...

Elle se gara devant une coquette maison géorgienne, pourvue de fenêtres à meneaux et d'un revêtement de pierre beige. La rue, sur une légère hauteur, offrait une vue splendide sur la vallée. Tout au bout, s'élevait une petite église en tuf, au clocher anglo-normand, où les fidèles entraient déjà à la queue leu leu pour l'office.

Templeton donna un coup de sonnette, Winsome à son côté. Malgré, ou peut-être à cause du manque de sommeil, il se sentait

dopé, surexcité, comme la fois où il avait pris de l'ecstasy en discothèque. Winsome semblait plutôt bien disposée à son égard, compte tenu de sa réserve habituelle, et si elle avait remarqué ses coups d'œil sur ses cuisses, elle ne l'avait pas rembarqué.

L'homme qui les reçut n'avait pas particulièrement l'air d'un pervers – à ceci près qu'il portait des sandales avec des chaussettes blanches – mais il correspondait au signalement d'Ali. La quarantaine, cheveux roux pâle et clairsemés, mince mais un ventre de buveur de bière débordant de son pantalon marron en velours côtelé, il avait la figure triste, des bajoues, et une mine de chien battu. Il rappelait à Templeton cet acteur qui paraissait avoir joué dans toutes ces vieilles sitcoms qu'on repassait à la télévision, avec Judi Dench et Penelope Keith.

— Monsieur Croyley ? dit-il, en lui montrant sa carte. Nous sommes des officiers de police. Nous souhaitons vous parler.

Le bonhomme eut l'air surpris qu'ils ont tous quand la police est là.

— Oh, oui..., dit-il en s'effaçant. Entrez donc... Mon épouse est...

Il laissa sa phrase en suspens, et les deux visiteurs le suivirent dans un salon qui sentait bon la cannelle et les pommes. M^{me} Croyley mettait la dernière main à un arrangement floral multicolore. Plus grande que son mari, anguleuse, elle avait des traits affirmés, presque masculins. Templeton lui trouva un air sévère et l'imagina aisément en train de faire claquer son fouet lors d'une séance sadomasochiste. Cette pensée le fit frissonner.

— C'est à votre mari que nous voudrions parler, dit-il en souriant. Enfin, pour le moment...

M^{me} Croyley resta là pendant ce qui parut me éternité, puis, ayant lancé un coup d'œil à son époux, elle tourna les talons et quitta la pièce sans un mot.

Templeton tâcha de déchiffrer la signification de ce regard. Il y avait quelque chose à comprendre, indubitablement. L'un des sales secrets de Croyley avait été dévoilé, et sa femme, sachant à quoi s'en tenir, lui montrait qu'elle n'était pas dupe et le laissait se débrouiller seul.

— Nous allons assister à l'office, dit-il.

— Malheureusement, le curé devra se passer de vous...,

— De quoi s'agit-il ?

— Je crois que vous le savez. Tout d'abord, vous avez bien emprunté la M1 et l'A1 vendredi soir ?

— Oui. Pourquoi ?

— Quelle est la marque de votre voiture ?

— Honda.

— Quelle couleur ?

— Vert foncé.

- Vous êtes-vous arrêté à la station Watford Gap ?
- Oui. Écoutez, je...
- À cette occasion, avez-vous remarqué une jeune femme seule ?
- Il y avait beaucoup de monde. Je...

Templeton surprit le coup d'œil que Winsome lui jetait. Cropley éludait la question, premier indice de culpabilité.

— Je répète ma question. Avez-vous vu une jeune femme seule dans la cafétéria ? Silhouette agréable, cheveux teints au henné. On la remarquait...

— Je ne me souviens pas.

Templeton fit mine de consulter son calepin.

— Le type du comptoir s'est souvenu que vous étiez attablé juste en face d'elle, tandis qu'un autre employé vous a vu faire le plein en même temps qu'elle. C'est ainsi qu'on a trouvé votre nom, d'après le ticket de votre carte de crédit. Donc, nous savons que vous étiez là-bas. Vous rappelez-vous avoir vu une jeune femme au garage ? Elle conduisait une Peugeot 106 bleu clair. Réfléchissez. Prenez votre temps.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que...

— Vous souvenez-vous d'elle ?

— Peut-être. Vaguement. Mais je ne peux pas dire que j'ai fait très attention à...

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.

— Alors, on vous a mal informé.

— Allons donc ! Vous la reluquiez, pas vrai ? L'employé a dit que vous la dévoriez du regard. Elle vous plaisait, hein ? Vous lui auriez bien fait son affaire...

Templeton sentit sur lui le regard de Winsome, mais parfois il valait mieux y aller franco.

Cropley piqua un fard.

— Ça ne s'est pas du tout passé comme ça !

— Alors, comment ?

— Il ne s'est rien passé ! Je l'ai peut-être remarquée, mais je ne l'ai pas « reluquée », comme vous dites. Je suis un homme marié, un bon paroissien.

— Ça n'empêche rien...

— D'ailleurs, depuis quand est-ce un crime de regarder ?

— Donc, vous la regardiez...

— Vous déformez mes propos !

— Que faisiez-vous sur la route, si tard ?

— Je rentrais chez moi. Ce n'est pas un crime non plus, si ? Je travaille à Londres. J'y passe en général la semaine.

Banlieusard, donc. Dans quoi êtes-vous ?

— L'informatique. Les logiciels...

— Vous rentrez toujours à une heure aussi indue ?
— Ça dépend. En règle générale, j'essaie de m'échapper le vendredi au milieu de l'après-midi pour éviter les encombrements...
— Pourquoi pas ce vendredi-là ?
— Nous avons eu une réunion. Un problème à régler d'urgence...
— Et si j'appelais vos patrons, pour vérifier ?
— Faites donc. Pourquoi mentirais-je ?
— Pour moi, vous avez sillonné l'autoroute à la recherche de jeunes filles à violer et tuer.

— Ridicule !
— Vraiment ? Vous ne lisez pas les journaux ?
— Les faits divers ne m'intéressent pas.
— Ah ? Donc, vous ne savez pas qu'une jeune femme a été assassinée aux abords d'Eastvale, sur la route que vous avez empruntée... ? Vous l'avez suivie, hein ? Attendant le moment propice... une petite route déserte. Vous lui avez fait une queue de poisson. Et après ? Elle n'était pas votre type ? Elle s'est défendue ? Vous avez dû l'abattre ?

Cropley bondit sur ses pieds.

— Absurde. Je n'ai même pas une arme à feu en ma possession. Je vais appeler mon avocat.

— Où est cette arme, Roger ? Vous l'avez jetée ?

— Je vous le répète : je n'en ai pas.

Templeton regarda autour de lui.

— On peut se procurer un mandat de perquisition. Tout chambouler...

— Eh bien, allez-y...

— Il vaudrait mieux tout nous dire, fit Winsome d'une voix lénifiante. Nous savons que ces choses-là arrivent, qu'on peut perdre son sang-froid. S'il vous plaît, rasseyez-vous.

— Il n'est rien arrivé de tel ! s'exclama Cropley, tirant sur sa cravate et jetant un regard furieux à Templeton.

Il reprit sa place lentement.

— Allons, monsieur Cropley, dit Winsome. Soulagez votre conscience. Elles étaient bien deux, n'est-ce pas ?

— Deux quoi ?

— Deux filles. Claire Potter et Jennifer Clewes. Que faisiez-vous le 23 avril ?

— Je ne peux pas me souvenir, c'est trop loin !

— Essayez, dit Templeton. C'était un vendredi. Vous reveniez de Londres. Vous n'aviez pas pu vous échapper de bonne heure, ce jour-là...

— Comment voulez-vous que je me rappelle ce vendredi-là en particulier ?

— Vous vous arrêtez toujours à la station Watford Gap, n'est-ce pas ? Vous aimez la cuisine qu'on y sert ? Ou vous arrêtez-vous ailleurs ?

— Je m'arrête quand ça me paraît nécessaire.

— C'est-à-dire... ?

— C'est une longue route. Je m'accorde une pause – une seule – quand bon me semble, pour aller aux toilettes, boire un thé, grignoter...

— Et regarder les filles...

— Il n'y a pas de mal !

— Donc, vous avouez que c'est ce que vous faites.

— Vous recommencez ! J'ai dit simplement que ce n'était pas un crime. Ne me faites pas dire n'importe quoi.

— Vous êtes-vous arrêté à la station-service Trowell, le 23 avril ?

— Je ne me rappelle pas. Je ne crois pas. En général, je m'arrête plus tôt.

— Mais ça vous est déjà arrivé ?

— À l'occasion, oui.

— Et vous y étiez peut-être le 23 avril ?

— Je vous l'ai dit : ça m'étonnerait. Je ne me rappelle pas m'y être arrêté cette année...

— Très pratique.

— C'est la vérité.

Templeton sentait croître son irritation. Cropley était coriace et semblait passé maître dans l'art de ne rien révéler – signe qu'il avait bien quelque chose à cacher.

— Écoutez, Roger, poursuit Winsome, nous savons ce que vous avez fait. Le reste est une simple question de temps. Nous pouvons être gentils, ou bien vous embarquer... À vous de choisir. Et, croyez-moi, chacun de vos choix pourra se retourner contre vous, par la suite.

— Que feriez-vous à ma place, si vous étiez innocente et qu'on essayait de vous faire endosser une chose terrible ? Que feriez-vous ?

— Je dirais la vérité.

— C'est bien ce que je fais, merde !

— Surveillez votre langage. Il y a une dame, ici.

— Je suis sûr qu'elle a entendu pire.

— Et ça se dit bon paroissien...

— Je ne prétends pas être un saint. Ni une poire.

— Bon, revenons à nos moutons. On ne pourra peut-être pas prouver que vous avez tué Claire Potter, mais nous avons de grandes chances de le faire en ce qui concerne Jennifer Clewes.

— En ce cas, vous n'avez pas besoin de moi...

— Vous ne comprenez pas ? dit Winsome. Ça vous faciliterait la vie, par la suite, si vous nous disiez tout maintenant.

— Et j'y gagnerais quoi ? Une réduction de peine ?

— À la bonne heure, Roger, voilà que vous parlez de détention, à présent. Ça montre que vous êtes sur la bonne voie. Ce que vous pourriez y gagner, c'est un traitement de faveur. Vous savez, les gens comme vous ne sont pas mieux traités que les pédophiles par la population carcérale, et il appartient au tribunal de vous mettre, ou non, dans une cellule à part.

— Foutaises ! Il y a un règlement qui s'applique à l'intérieur des prisons, qu'on ait avoué ou non. D'ailleurs, vous ne m'avez pas compris. Ouvrez grand vos oreilles : je n'ai rien fait. Je n'ai jamais violé ni tué personne. Est-ce clair ?

Templeton consulta rapidement Winsome du regard.

— Soit ! Comme je vous l'ai dit, nous pourrions instruire le dossier grâce aux preuves matérielles et aux dépositions des témoins.

— Preuves indirectes. Ça ne vaut rien.

— Des gens ont été condamnés pour moins que ça... À quelle heure avez-vous quitté votre bureau vendredi ?

— Vers vingt-deux heures trente.

— À quelle heure êtes-vous arrivé chez vous ?

— Vers cinq heures du matin.

Templeton marqua une pause. Bizarre, ça...

— Allons, on ne met pas autant de temps à faire Londres-Eastvale, même en s'arrêtant en route. À moins que vous n'ayez pas eu le courage de rentrer directement chez vous après avoir tué cette fille... Vous avez continué à conduire afin de vous calmer, de pouvoir affronter votre femme ?

— Si vous voulez le savoir, je suis tombé en panne.

— Trouvez autre chose...

— C'est vrai ! À la sortie de Nottingham.

— Très commode.

— Et comment donc ! J'ai dû poireauter une heure en attendant la dépanneuse. Ils m'ont dit qu'ils avaient eu une nuit chargée... vous voulez voir le bordereau ?

Templeton sentit son front s'empourprer. Il n'aimait pas la tournure de cette conversation.

— Vous auriez des témoins pour le confirmer ?

— Bien sûr ! Demandez au garagiste. J'ai été bloqué sur le bas-côté entre une heure et deux heures et demie du matin. Hé, une petite minute...

— C'était quoi, le problème ?

— La courroie du ventilateur. Ça vous en bouche un coin, hein ? Vous ne m'avez pas dit à quelle heure le crime a été commis. C'était pendant que j'attendais la dépanneuse, n'est-ce pas ?

Cropley eut un rictus et Templeton réprima l'envie de lui casser la

gueule. Il se sentait à bout. Si Cropley avait été en rade sur l'autoroute jusqu'à deux heures passées, il pouvait difficilement avoir assassiné Jennifer.

— Le relevé de vos appels téléphoniques le confirmera ?

— Évidemment. Ce sera tout ?

— Pas tout à fait, dit Templeton qui répugnait à laisser ce fumier pavoiser. Qui a quitté la station-service le premier, vous ou Jennifer Clewes ?

— Elle...

— Et vous l'avez suivie ?

— Non. J'étais simplement derrière, mais une autre voiture s'est intercalée entre nous. Je les ai doublées peu après et je ne l'ai plus revue. Elle a dû me croiser pendant quand j'étais en panne, mais je ne l'ai pas remarquée.

— Et cette voiture ? Pourquoi ne pas nous en avoir parlé ?

— Parce que vous étiez trop occupé à essayer de me coller un viol et un meurtre sur le dos. Vous n'avez pas demandé.

— Eh bien, je le fais à présent. Quelle marque ?

— Une Mondeo. Sombre. Bleu marine, peut-être.

— Combien de gens à bord ?

— Deux. Un à l'avant, un à l'arrière.

— Comme un taxi ?

— Oui, mais ce n'était pas un taxi. Ça n'en avait pas l'air. Il n'y avait pas d'enseigne lumineuse sur le toit, pour commencer.

— Voiture de maître ?

— Possible. Écoutez, ça me déplaît d'avoir à vous expliquer votre boulot, puisque vous êtes si compétent, mais pourquoi ne pas me poser une question utile ? Par exemple, si je me souviens du numéro de la plaque ?

— J'y venais. Alors... ?

— Eh bien, oui. Enfin, en partie. Si je l'ai remarquée, c'est parce qu'il s'est rabattu si brutalement que j'ai dû freiner.

— Qu'est-ce que c'était ?

— LA51.

Templeton ne se rappelait pas ce que les deux premières lettres signifiaient, mais « 51 » indiquait que la voiture avait été immatriculée entre septembre 2001 et février 2002. Pour le reste, il se renseignerait. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était mieux que rien...

— À quoi ressemblaient les passagers ?

— Je n'ai pas bien regardé, mais je crois que c'était deux hommes. Je n'ai rien pensé de spécial sur le coup...

— Tâchez de vous rappeler !

Cropley réfléchit un moment.

— Celui à l'arrière s'est retourné pour me regarder. J'avais dû klaxonner. L'instinct.

— Et alors ?

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas bien regardé. Il faisait nuit et ses traits étaient dans l'ombre. Mais je crois qu'il avait les cheveux noirs, noués en queue-de-cheval, et il n'a pas dû me lancer un regard amical. Je me souviens de m'être estimé heureux qu'ils ne m'aient pas coincé pour me tabasser. Avec ce qu'on entend dire, actuellement...

— Voilà ce qu'on gagne à klaxonner...

— Ils m'avaient coupé la route !

— Une fille populaire, M^{lle} Clewes, fit Templeton, songeur. D'abord vous la reluquez, ensuite deux mecs vous font une queue-de-poisson et vous gâchent tout le plaisir. Ça n'a pas dû vous faire plaisir...

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous vous entendez ? On dirait une pseudo-psychologue de la télé... Écoutez, vous savez déjà que je ne l'ai pas tuée et, comme j'en ai assez, je vous conseille de foutre le camp et de vérifier avec le service de dépannage...

Templeton rougit et Winsome lui fit comprendre qu'il valait mieux partir avant de se laisser aller à un geste malheureux. Le jeune homme observa un silence, croisa un long moment le regard de Copley, puis s'exécuta.

— Bien joué, Kev, dit-elle une fois dehors. Tu t'en es bien tiré...

Il vit qu'elle riait encore de lui au moment de reprendre le volant et la colère le démangea de l'intérieur comme des épingles brûlantes.

Le pub choisi par Burgess était coincé entre un boucher hallal et un fast-food indien dans une rue étroite entre Liverpool Street Station et Spitalfields Market. Banks prit le métro en vérifiant constamment s'il n'était pas suivi. Apparemment, non. Depuis qu'il avait reçu l'image sur le mobile, il ne badinait pas avec sa propre sécurité.

À cette heure-ci, si la plupart des établissements du coin offraient le traditionnel « rosbif et Yorkshire-pudding », ici on avait le choix entre « nachos à la crème aigre » ou « ailes de poulet épicées sauce BBQ ». Comme cela ne lui disait rien, il se contenta d'une pinte de Pride et d'un sachet de chips fromage-oignons, tandis que Burgess attaquait ses nachos, les arrosant d'une banale blonde allemande.

Il n'y avait pas de sciure au sol, mais vu l'état des lieux il aurait peut-être mieux valu... La plupart des clients étaient des hommes âgés : Bangladais, Indiens et Pakistanais – qui n'étaient visiblement pas des musulmans dévots. Un groupe suivait un match de cricket à la télévision – Essex contre l'équipe nationale pakistanaise, commentant bruyamment les coups particulièrement réussis.

Burgess n'avait guère changé depuis le mois de janvier, sauf qu'il portait ce jour-là un jean et une chemisette hawaïenne assez étonnante. Son crâne rasé et sa légère panse étaient, eux, toujours là, et son regard avait retrouvé sa lueur cynique, désabusée. La seule nouveauté était le bronzage. Après bien des hauts et des bas, Burgess était retombé sur ses pieds après le 11 septembre, quand on avait eu besoin de policiers avant tout efficaces. Banks n'était pas certain de savoir dans quelle branche il travaillait exactement, mais c'était sans doute lié au service de renseignements antiterroriste.

— Coquet, par ici..., dit-il.

— Anonyme, répondit Burgess. Clientèle d'habitues. De plus, la plupart de ces types ne comprennent pas l'anglais.

Le ciel s'était assombri et quelques gouttes de pluie coulaient sur la vitre sale. Burgess regarda son vieux copain de près.

— Tu as l'air d'un homme qui a des soucis. On veut bien se confier à « Oncle Dicky » ?

Banks regarda autour de lui et, voyant que personne ne leur accordait la moindre attention, il fit apparaître l'image sur son mobile et glisser l'appareil sur la table. Burgess s'en empara, l'examina

attentivement et haussa les sourcils.

— Ça pourrait être n'importe qui, dit-il en le lui rendant. Un ivrogne endormi dans une fête.

— Je sais. Et si ça n'est pas cela... ?

— Qui est-ce, à ton avis ?

— Mon frère.

— Roy ?

— Tu connais son prénom ?

Burgess observa une pause.

— C'était il y a longtemps...

— C'est-à-dire ?

— Il y a cinq ou six ans. Il n'y avait pas de raison de t'ennuyer avec ça, à l'époque...

— Qu'est-ce qui lui a valu d'être l'objet d'une enquête ?

— Trafic d'armes.

Banks faillit s'étrangler.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendu. Trafic d'armes... N'aie pas l'air si surpris. Ton frère a servi d'intermédiaire entre un fabricant d'armes de chez nous et un cheikh arabe. Graisser les pattes, s'occuper des réceptions au consulat, et cetera...

— Il a fait ça ?

— Pour le fric, il ferait n'importe quoi. Il a un éventail extraordinaire de contacts et de relations, et le plus étonnant c'est qu'il ne sait même pas qui sont réellement la plupart de ces gens.

— Je n'ai jamais vu en lui un naïf...

— Disons qu'il préfère se fier aux apparences. Par facilité, pour ne pas avoir de cas de conscience. Il empoche le fric et good bye...

Banks devait admettre que cela correspondait au Roy qu'il connaissait. Plutôt que de naïveté, il faisait preuve de manque d'imagination. Quand ils étaient petits, ils avaient dû partager la même chambre pendant un certain temps. Lui-même avait dix ans, Roy cinq. Banks avait essayé de le tourmenter, au moment d'aller au lit, en lui racontant d'horribles histoires de fantômes avec des corps sans tête et des ogres difformes, dans l'espoir de gâcher son sommeil. Mais Roy s'était endormi au cours d'une version bien sanglante de *Dracula* et, en définitive, c'était lui qui avait eu du mal à s'endormir, tressaillant à chaque bourrasque ou craquement du plancher, victime de sa propre imagination. Peut-être Roy avait-il cru sur parole ses contacts, ou il n'avait pas voulu chercher plus loin, ou alors c'était un simple manque d'imagination... Banks chercha ses cigarettes.

— Je savais bien que tu y reviendrais, déclara Burgess, allumant un cigare et lui tendant son briquet.

— C'est provisoire.

— Bien sûr. Une autre pinte ?

— Pourquoi pas ?

Tandis que Burgess allait au bar, Banks suivit le match de cricket. Il ne se passa rien de passionnant. Une seconde pinte de Pride devant lui, il demanda à son copain ce qu'il savait exactement sur Roy.

— Comprends qu'il n'a rien fait d'illégal stricto sensu. Ces foutues armes sont fabriquées et vendues. À l'époque, on pouvait vendre n'importe quoi à n'importe qui : missiles, mines, sous-marins, tanks, chasseurs... Le problème est qu'elles avaient la manie de tomber entre les mains des mauvaises personnes, en dépit de tous les garde-fous administratifs. Parfois, elles étaient employées contre ceux qui les avaient vendues...

— Où sont allées celles-là ?

— Elles étaient destinées à l'un de nos alliés du Moyen-Orient, mais elles sont tombées en possession d'un groupe terroriste dissident.

— Et la responsabilité de Roy... ?

— Il n'était pas au courant, de toute évidence. Il ne connaissait pas la finalité de tout cela. Il ne voulait pas ouvrir les yeux, tout comme les fabricants. Tout ce qui les intéresse, c'est le profit...

— Que s'est-il passé ?

— C'est le type qui l'a recruté pour ce boulot, un vieux copain à lui, Gareth Lambert, qu'on surveillait... C'est de l'histoire ancienne. Il a quitté le pays depuis un bon moment...

Banks n'avait trouvé ce nom-là ni sur la liste d'appels du mobile ni sur le répertoire intégré. Il avait pu le louper – il y avait tant de noms – ou ce Lambert pouvait correspondre à l'un des numéros « inconnus ». D'un autre côté, si ce dernier était de « l'histoire ancienne », Roy n'aurait eu aucune raison de conserver ses coordonnées.

— Et mon frère ?

— L'un de nos gars est allé gentiment lui parler dans sa misérable mansarde...

— Et ensuite ?

— Plus rien ! Donc, si cela signifie quelque chose, cela n'a rien à voir avec nous. C'est fini depuis longtemps...

— C'est rassurant...

— Et si tu me disais ce qui se passe ?

Banks lui raconta tout, depuis l'étrange coup de fil jusqu'à la réception de la photo numérique en pleine nuit. Burgess tétait son cigare, les yeux mi-clos. À la fin, il laissa le silence s'éterniser. Quelqu'un marqua un but et les fans de cricket se réjouirent bruyamment.

— Et si c'était une blague ? Des gosses...

— J'y ai pensé...

— Ou bien on veut te faire peur... en te faisant croire qu'il s'agit de ton frère et qu'il est blessé...

— J'ai trouvé ça tout seul, moi aussi.

— Et tu n'as pas la trouille ?

— Bien sûr que si ! Mais je veux savoir ce qui lui est arrivé. Que faire ? Laisser tomber et rentrer chez moi ?

Burgess se mit à rire.

— Toi ? Pas de danger. Et un kidnapping, tu y as pensé ? Un prélude à une demande de rançon.

— Oui. Mais je n'ai rien reçu pour le moment.

— Quelles sont tes intentions ?

— Je comptais sur ton aide...

— C'est-à-dire ?

— Le portable. Un expert pourrait nous donner toutes sortes de pistes. Il pourrait même nous dire d'où provient cette photo, peut-être même où elle a été prise. Je ne suis pas très calé en technologie, mais je sais qu'on peut tirer beaucoup d'infos de ces trucs-là.

— C'est vrai. Avec ces histoires d'ADN, les ordinateurs, Internet, les mobiles et les caméras de surveillance, il n'y a pratiquement plus de place pour de modestes inspecteurs. Nous sommes des dinosaures, mon vieux, nous n'avons plus qu'à disparaître...

— Pensée dégrisante... Tu peux agir ?

— Désolé, mais ça dépasse nettement le fait de vérifier une identité ou d'accéder à une banque de données. Mon service n'a pas beaucoup de contacts avec les techniciens. Nous sommes plus proches des services de renseignements, de la collecte d'informations. Ça ferait un drôle d'effet si tout à coup je me pointais au labo pour flanquer ceci sur la table, sans explication. On me ferait toute une histoire... Non, malheureusement c'est impossible. Je te conseille d'aller à un commissariat de quartier...

Banks contempla fixement le mobile. Il s'était attendu à cette réaction et pourtant il était déçu. Que faire, à présent ? Impossible de s'adresser aux flics. Non seulement parce qu'il redoutait de causer des ennuis à son frère, s'il avait mal agi, mais aussi parce qu'on ne lui confierait pas l'enquête, et il ne pourrait pas supporter de devoir rester en marge, les mains dans les poches.

— Bon, tu es certain de ne rien savoir de plus ?

— Je le jure sur la tombe de ma mère ! Ton frère ne s'est plus fait remarquer depuis cette époque.

— Vous le surveilliez ?

— Pas depuis un moment. De temps en temps... Comme je te l'ai dit, il avait des contacts intéressants. Mais en ce qui le concerne personnellement, rien... Ce n'est pas une affaire d'armes ni de terrorisme. Crois-moi, je serais au courant.

— Et tu me le dirais... ?

Burgess eut un sourire.

— Peut-être.

Banks sortit l'enveloppe qu'il avait apportée et en tira l'une des photos numériques pour la montrer à son copain.

Ce dernier la prit et l'examina de près.

— Incroyable ! C'est pas possible... Où as-tu dégoté ça ?

Banks le lui dit.

— Quand a-t-elle été prise ?

— Selon l'ordinateur, le mardi 8 juin, à quinze heures quinze.

— Mais c'est mardi dernier !

— Qui est-ce ?

— Gareth Lambert.

— Je croyais qu'il avait disparu de la circulation ?

— C'est ce que je croyais... Regarde...

Burgess retourna la photo et lui désigna l'homme aux cheveux poivre et sel.

— Il a grossi et ses cheveux sont devenus gris, mais c'est bien lui.

— C'est un pourri ?

— Je veux !

— Il opère dans quelle branche ?

— Import-export. Du moins, jadis. Le mot poli pour contrebande... Il connaît la route des Balkans comme sa poche.

— Contrebande de quoi ?

— De tout !

Burgess passa la main sur son crâne rasé.

— Bon, autant te le dire. En son temps, c'était un sale individu. Sournois. Il s'est peut-être bonifié avec l'âge, mais j'en doute.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il copinaut avec les grands trafiquants d'Europe. Trafic d'armes, de drogues, d'êtres humains... Il avait des contacts avec les militaires des Balkans – Kosovo, Bosnie –, il connaissait tous les généraux. Il faisait passer en fraude des fournitures médicales – morphine, antibiotiques – parfois sous une forme diluée. Un peu comme le personnage de Harry Lime, dans *Le Troisième Homme* – et tout aussi insaisissable ! S'il est de retour, tu peux être certain qu'il trempe dans des combines louches, et si ton frère... enfin...

Ce n'était pas pour rassurer Banks.

— Qui est avec lui ?

— Sais pas. Je ne le reconnais pas. Ce n'est plus vraiment de mon ressort. Je peux garder ça ? J'ai encore quelques contacts valables et je ferai des vérifications. À Scotland Yard il y a plein de types de ma génération qui aimeront savoir que Gareth Lambert a repris du service... s'ils ne le savent pas déjà.

— Bien entendu. J'ai des doubles. Et le mobile ?

— Garde-le pour le moment. Tu pourrais en avoir besoin. Si cette photo t'était destinée, d'autres suivront...

— Sans doute, dit Banks en empochant l'appareil.

Peut-être Annie pourrait-elle le brancher sur un informaticien qui réaliserait un agrandissement.

— Bon, je me sauve..., dit Burgess.

Banks se demanda s'il avait bien fait de tout lui raconter et de lui montrer cette photo. À présent que la disparition de Roy était semi-officielle, il ne pourrait plus faire machine arrière. Il était déjà allé trop loin pour échapper à une procédure disciplinaire pour ne pas avoir signalé le premier appel téléphonique, comme pour avoir pénétré au domicile de Roy et accédé à ses données informatiques. Il croyait pouvoir compter sur la discrétion de Burgess, mais il y avait des limites à tout.

Au moins pourrait-il ainsi poursuivre sa propre enquête... Il avait déjà établi une liste de noms et numéros – pas loin d'une centaine – et ne se rappelait pas avoir vu le nom de Gareth Lambert. Il faudrait revérifier, évidemment, mais si ce type avait refait surface, il y avait peut-être une raison pour laquelle ni lui ni Roy ne souhaitaient laisser des traces de leurs contacts.

— Écoute, Burgess, j'apprécie ton geste, mais si Roy n'a rien à se reprocher et que rien ne le relie réellement à un grand criminel...

— Tu veux que je ne parle pas de lui ?

— Si tu peux...

— Sans garantie. La réapparition de ce Gareth Lambert change tout. Mais je te promets de faire de mon mieux.

— Tu me tiendras au courant ? J'aimerais savoir où trouver cet individu, pour commencer.

— Là encore : je ferai de mon mieux... Je te dirais bien de retourner chez toi et de ne pas t'exposer si je croyais que ça servirait à quelque chose, du moins tâche de ne pas marcher sur mes plates-bandes...

— J'y penserai..., dit Banks.

Il lui donna les coordonnées de Roy et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Il ne pleut presque plus. J'y vais, moi aussi...

Burgess lui adressa un regard sévère.

— Sois prudent. Rappelle-toi : je te connais, mais cette conversation n'a jamais eu lieu.

Banks sortit. Sa voiture étant toujours garée près de chez Corinne, il marcha jusqu'à Liverpool Street, où il pourrait attraper le métro, revenir à Earl's Court et la reprendre avant son rendez-vous avec Julian Harwood.

Dans le hall de la station, il alla regarder le Kindertransport Memorial. Conçue pour commémorer l'opération de sauvetage qui avait aidé plus de dix mille enfants à échapper aux persécutions nazies en Europe, entre 1938 et 1939, cette installation consistait en une vitrine en forme d'immense valise, contenant des objets que les gosses avaient emportés avec eux, à côté d'une sculpture en bronze représentant une fillette.

À travers la vitre striée de pluie, entre autres choses, se trouvaient des cahiers d'écolier, aux pages remplies de mots allemands, des lettres, des habits, des photos de famille écornées, une paire de vieilles bottes munies de lames de patins à glace, une marionnette en forme de chat, un recueil de musique pour piano, une valise cabossée et trois cintres. Sur l'un était écrit : « Für das Kind » ; sur le second : « Fürs liebe Kind » ; et sur le troisième : « Dem braven Kinde ». Cela lui fit penser aux magnifiques *Kindertotenlieder* de Mahler, « Les Chants des enfants morts », même si ceux-là n'avaient pas péri ; ils avaient été sauvés. Il se demanda si Roy avait cette œuvre dans sa collection de disques ; il ne l'avait pas remarquée.

Devant ces effets personnels étalés devant lui, il songea à tous les souvenirs qu'il avait perdus à jamais dans l'incendie de sa fermette, photos et vidéos familiales – mariage, vacances, enfants –, lettres, babioles, poèmes d'adolescent, vieux journaux et calepins, bulletins scolaires, les archives de toute une vie.

Comment se plaindre face à ce mémorial ? Il n'avait pas souffert autant que ces enfants, qui avaient perdu leur pays natal et, très souvent, toute leur famille. Mais peut-être y avaient-ils gagné quelque chose aussi ? Ils avaient échappé aux camps de concentration pour être recueillis par de braves gens et grandir sur une terre de relative liberté.

Il contempla la statue de la fillette en jupe et petite veste. Les gouttes de pluie étaient comme des larmes roulant sur ses joues. Tournant les talons, il alla prendre le métro.

Annie était contente que Brooke ait suggéré un en-cas rapide à son hôtel, cet après-midi-là. Elle n'avait pas de nouvelles de Roy Banks et se demandait si les deux frères ne s'étaient pas réconciliés rien que pour se volatiliser ensemble et lui compliquer la vie.

Brooke était endimanché. Écarlate, étranglé par son col, il avait tout du paysan de retour de l'église. Annie, en jean et pull noir au col en V, se sentait un peu minable. Ni lui ni elle n'ayant très faim, ils commandèrent du café et des sandwiches fromage-cornichon, qu'on leur servit coupés en quatre et joliment disposés dans des petites corbeilles.

— Eh bien, Dave, quelle élégance !

L'autre piqua un fard.

— Ce costume ? J'ai un baptême cet après-midi.

Il s'assit et tira sur son col, qu'il finit par déboutonner.

— Là, ça va mieux... J'ai tout le temps de m'étrangler à mort à l'église !

Annie se mit à rire.

— On n'a pas beaucoup avancé, reprit-il, mais j'ai envoyé deux agents interroger le voisinage de la victime. J'ai aussi parlé avec celui qui fait sa ronde, là-bas...

— Que dit-il ?

— Quartier calme. Sans histoire.

— Et l'enquête de voisinage ?

— Un peu plus intéressant. Un riverain cherchait une place de stationnement vers dix heures du soir, vendredi. Apparemment, il parvient d'ordinaire à se garer devant chez lui, mais cette fois la place était déjà occupée. D'après lui, c'était déjà arrivé, à deux reprises, toujours le soir et dans la même semaine. Agaçant, mais qu'y faire ? Après tout, ce n'était pas une place réservée. Bref, il y avait deux hommes à bord : l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Croyant qu'ils allaient partir, il a attendu quelques minutes mais ils n'ont pas bougé.

— Que s'est-il passé ?

— Rien. Il a trouvé une autre place un peu plus loin.

— Et il a noté autre chose concernant cette voiture ?

— Seulement qu'elle était bleu foncé.

— Le numéro de la plaque ?

— Elle était garée... Il ne pouvait rien voir.

— C'est juste. Est-ce tout ?

— Quand il a sorti son chien, vers vingt-trois heures, la voiture n'était plus là.

— A-t-il pu décrire ces deux hommes ?

— Pas très bien. Celui à l'arrière avait quelque chose au cou, genre grosse chaîne en or. Il a trouvé que ça faisait un peu gangster... Toujours est-il qu'il n'a pas eu envie d'aller leur demander s'ils allaient libérer la place...

— Intéressant. Je viens d'avoir mon chef au téléphone, et l'un de nos enquêteurs a eu le même signalement de la part d'un dénommé Cropley. Apparemment, ce Cropley a vu Jennifer Clewes à la station-service Watford Gap vers minuit et demi, vendredi soir, et une voiture comme celle que tu décris, avec un homme à l'avant et un autre à l'arrière, lui aurait coupé la route pour la suivre.

— Ce qui voudrait dire qu'on l'« attendait » en bas de son immeuble...

— On dirait. Si c'est la même voiture. Dès le début, j'ai pensé qu'ils

étaient deux : un pour conduire, l'autre prêt à bondir du véhicule et tirer... (Annie consulta son calepin.) Carmen Pétri, ça te dit quelque chose ?

— Rien du tout. Pourquoi ?

— C'est un nom cité par l'une des amies de Jennifer Clewes. Celui d'une « fille du soir », selon son expression. Jennifer aurait exprimé des inquiétudes à son sujet...

— Une « fille du soir » ?

— Oui. Pourquoi ? Tu sais ce que cela signifie ?

— Aucune idée. Je vais regarder dans nos dossiers, à tout hasard, mais le nom ne me dit rien.

— Le contraire serait étonnant. Merci tout de même. Et... Dave ? Vois aussi du côté des personnes disparues et des décès récents, si tu peux...

Si jamais il s'agissait d'un avortement qui avait mal tourné, par exemple, parce qu'il avait été pratiqué au-delà des vingt-quatre semaines légales, Jennifer Clewes s'était peut-être attiré de gros ennuis...

— Je n'ai pas vu Roy depuis plus d'un mois, déclara Julian Harwood. Je ne vois donc pas comment je pourrais vous aider.

— Qui sait ? C'est bien aimable à vous de m'accorder un peu de votre temps.

— C'est tout naturel ! Roy est un bon ami, un ami de longue date, même si on ne se voit guère, actuellement. Si je peux faire quelque chose pour vous, ce sera avec plaisir...

Harwood ne semblait pas frimer, aux yeux de Banks. Il n'en avait pas besoin : c'était un homme d'affaires puissant et fortuné, habitué à se faire respecter. Corinne avait eu une tout autre impression. Mais peut-être se conduisait-il différemment en présence d'une femme ? En outre, c'était la petite amie de Roy et elle était très séduisante, ce qui avait pu éveiller en lui des appétits de conquête.

Le soleil avait réapparu, et ils s'étaient installés à la terrasse du Starbucks, devant deux grands café-latte. Avant de rencontrer Harwood, Banks avait montré une copie de la photo numérique à Malcolm Farrow, le voisin de Roy. Ce dernier avait déclaré que l'homme corpulent aux cheveux gris pouvait être celui avec lequel Roy était reparti, le vendredi, à neuf heures trente, mais il ne pouvait pas en être absolument certain.

Dans l'air flottait une odeur de cuisine chinoise, même s'il n'y avait pas de restaurant chinois en vue. La rue était encombrée d'acheteurs, touristes ou gens du quartier sortis prendre un verre et se balader. À la table voisine, deux jeunes et jolies filles, en short et débardeur,

parlaient en français en fumant des gauloises.

Harwood était plus jeune que Banks ne s'y attendait, la quarantaine environ, à peu près l'âge de Roy, et il n'avait plus aucun cheveu sur le crâne hormis quelques mèches noires au-dessus des oreilles. Il avait un hâle sain et le physique sec d'un joueur de tennis ou de squash. Sa tenue était décontractée mais raffinée : chemise bleue en denim au col déboutonné et pantalon beige à pli. Seules les Nike paraissaient un peu incongrues, mais elles aussi avaient coûté cher.

Banks alluma une cigarette – l'un des avantages d'être assis en terrasse – et dit :

— Vous ne sauriez pas, par hasard, où il est ?

— Comment cela ?

Banks expliqua le coup de téléphone et la maison ouverte. Harwood l'écouta d'un air intéressé.

— Qui sait ? déclara-t-il à la fin. Il voyage beaucoup. Vous y avez pensé ?

— Oui, mais son message était *urgent* et ça semble bizarre qu'il n'ait dit à personne où il allait. Aucune des personnes à qui j'ai parlé jusqu'à présent ne sait rien. A-t-il l'habitude d'être aussi secret sur ses déplacements ?

— Non. Enfin, tout dépend... s'il s'agit d'un contrat sensible à l'étranger, par exemple...

— Ça vous semble probable ?

— Je dis que c'est possible, voilà tout...

— Enfin, vous êtes associés. Vous l'auriez su, s'il avait prévu de partir en voyage ?

— Pour autant que je sache, ce n'était pas le cas, mais je ne suis pas son assistant. Roy a plein de fers au feu, qui n'ont aucun rapport avec moi.

— Croyez-vous qu'il pourrait s'agir d'une fugue ?

Harwood y réfléchit un moment.

— Possible. S'il avait des ennuis graves. Problèmes d'impôts, de dettes, par exemple. Tout de même, il aurait bouclé sa maison et emporté son mobile... ?

— Sauf s'il voulait égarer les soupçons. Il en serait bien capable. Pour le moment j'en suis réduit à des conjectures...

Harwood se racla la gorge.

— Roy m'a dit que vous êtes policier. Avez-vous signalé cette disparition ?

— Non, je mène ma propre enquête.

L'autre opina.

— Sage décision, étant donné son goût pour... certaines acrobaties financières.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Des années. On s'est rencontrés à la fac.
— Et depuis lors vous placez des capitaux ensemble dans des entreprises ?

— De temps en temps.

— Et le trafic d'armes ?

— Quoi ?

— Il y a quelques années, Roy a été mêlé à une affaire... vous êtes au courant, en tant que proche ?

— Hélas, ce n'est pas mon domaine, rétorqua Harwood d'une voix tendue. Il ne se serait pas risqué à venir m'en parler, s'il avait été impliqué dans cela...

— Oh, il était bel et bien dans le coup. Et les affaires de délits d'initiés ?

— Eh bien... ?

— Autre chose dans laquelle il a trempé. Vous n'avez joué aucun rôle là-dedans ?

Harwood haussa les épaules.

— Il y a une époque... où c'était courant.

— Donc, c'est oui ?

— Je n'ai pas dit cela !

— Mais vous saviez ce que Roy faisait ?

L'homme recula sa chaise et fit mine de se lever.

— Est-ce un interrogatoire ? Parce que, si c'est le cas, je m'en vais...

— J'ai quelques questions à vous poser. Cela constitue-t-il un interrogatoire ?

— Tout dépend de la nature des questions et du ton employé.

— Je serai aussi gentil que possible, si vous êtes aussi franc que possible.

Harwood rapprocha sa chaise.

— Je ne demande qu'à vous aider, mais laissons cette question de délit d'initiés, d'accord ? Je ne prétends pas que ça n'existe plus – il suffit de lire la presse – mais si Roy ou moi avons été impliqués, c'est fini depuis les années quatre-vingt-dix. Croyez-moi sur parole.

— Entendu. D'après ce que je sais, il avait investi récemment dans un système de soins privés, sphère que vous connaissez bien...

— C'est moi qui l'ai introduit. C'est un secteur porteur. Je suis le PDG d'une chaîne de centres de santé privés offrant toute une gamme de prestations, gérés par des médecins et un personnel infirmier hautement qualifiés. Roy est l'un de nos actionnaires majoritaires.

— Quelle « gamme de prestations » ?

— Cela va des opérations de la hernie jusqu'aux soins palliatifs...

— Voyez-vous une raison pour laquelle quelqu'un pourrait lui vouloir du mal ?

— Dans le cadre de ces activités professionnelles ?

— Oui.

— Non. C'est absurde. Je puis vous assurer que tout est conforme à la législation. Pourquoi cette question ?

— Parce que je suis bloqué, monsieur Harwood ! Alors, je tâtonne... La dernière fois qu'on l'a vu, mon frère quittait sa maison pour monter dans une grosse voiture de couleur claire, sans doute un modèle haut de gamme, en compagnie d'un homme. À ma connaissance, il n'y a pas été contraint, mais ce n'est pas exclu si cet homme cachait sur lui une arme... Plus tard, peut-être pendant la nuit, on est venu chercher son ordinateur, sa porte n'ayant pas été verrouillée. Son téléphone mobile se trouvait sur la table de la cuisine. Il n'y avait pas de traces de lutte. J'ai songé à un kidnapping, et cela demeure une éventualité, mais je n'ai pas encore reçu de demande de rançon. Roy est riche...

Harwood eut un sursaut.

— Pas tellement !

— Tout est relatif. On a kidnappé des gens moins fortunés...

— C'est vrai. Mais n'auraient-ils pas pris contact, à l'heure actuelle ? Quand dites-vous que ça s'est produit ?

— Vendredi soir. Oui, ça fait presque deux jours et je n'ai toujours pas de nouvelles. Ce qui m'amène à envisager autre chose... En tout cas, ça ne peut pas être le fait de petits voyous. Plutôt...

— Crime organisé ?

— Possible. Mais quel rapport pourrait avoir Roy avec le milieu ?

— Je ne vois pas. C'était une idée en l'air. Je ne sais même pas ce que font ces gens. La mafia, ça existe encore ? On parle aujourd'hui de gangs russes, jamaïcains, vietnamiens. Des types prêts à vous égorger pour un rien. Qui sait... ?

Banks tira de son porte-documents une copie d'une des photos numériques de Roy et la mit sur la table.

— Connaissiez-vous ces individus ?

Harwood désigna Lambert.

— Lui, oui..., dit-il d'une voix froide. Il s'agit de Gareth Lambert, mais l'autre, non...

— Vous connaissez Lambert ?

— Oh, oui ! On a fait des affaires ensemble, autrefois. Pas depuis un bout de temps. Il a disparu de la circulation.

— Il est de retour.

Harwood se rembrunit.

— J'ignorais...

— Intéressant, dit Banks en reprenant la photo. Je veux dire : le fait que Roy soit au courant et pas vous...

— Gareth Lambert et moi avons eu un différend, il y a quelques

années. Depuis, nous ne sommes plus en relation.

— À quel propos ?

— C'est personnel.

— Je vois. Savez-vous comment le joindre ?

— À ce que je sais, il s'était installé en Espagne.

— C'est un vaste pays. Vous avez son adresse ?

— Non. Au risque de me répéter : on est brouillés. Je ne m'intéresse plus aux faits et gestes de ce monsieur.

Banks aurait aimé en savoir plus sur cette brouille, mais Harwood était un businessman rusé, qui savait garder ses secrets.

— Roy a-t-il jamais fait une allusion pouvant porter à croire qu'il trempait dans une affaire louche ?

— Non. En tout cas, il ne m'en a pas parlé. Parfois, dans le monde des affaires, l'ignorance est un bienfait...

— Se peut-il qu'il ait découvert quelque chose ? Un détournement de fonds ?

— Dans un de nos centres ?

— Par exemple...

— Je ne participe pas à la gestion quotidienne des centres de santé ou des cliniques.

— Et lui ?

— Votre frère est un investisseur responsable. Il aime savoir comment fonctionne la chose, pouvoir mettre des noms sur des visages. Il a dû faire sa tournée...

— Donc, il aurait visité les centres ?

— J'imagine. Certains...

— Aurait-il pu mettre le doigt sur une escroquerie ?

— Les comptes sont vérifiés et revérifiés. Si on nous volait, ça se saurait vite...

— Et un trafic de produits ? De médicaments, par exemple ?

— C'est strictement contrôlé...

L'homme consulta sa montre.

— Écoutez, dit-il en se levant (il se pencha au-dessus de la table, en appui sur ses paumes), il faut que je me sauve. J'ignore si vous voyez en moi un suspect, mais sachez que Roy est un ami précieux. Si je puis vous aider en quoi que ce soit, n'hésitez pas à reprendre contact...

— Très bien, dit Banks. Merci de m'avoir donné de votre temps.

Harwood s'en alla. Banks termina sa cigarette, l'écrasa et partit dans Old Brompton Road. Passant sous l'arche, il s'engagea dans la voie privée et chercha la clé de Roy. Au moment où il la glissait dans la serrure, quelqu'un lui agrippa le bras, tandis qu'une voix familière lançait :

— Tu es cuit !

— Tu as une mine de déterré !

— Merci. Tu sais, tu as tort de jouer les Kojak. Un de ces jours, tu vas prendre un mauvais coup...

— Comme tu es nerveux !

— J'ai peut-être de bonnes raisons...

— Tu ne veux rien me dire ?

Banks lui adressa un regard qu'Annie déchiffra aussitôt. À elle, d'abord, de montrer son jeu ; ensuite il verrait quelles infos il avait envie de lui révéler. Soit.

— D'accord. Et si on buvait un verre ?

Ils étaient assis dans la cuisine de Roy, et le soleil entrait à flots par la fenêtre ouverte. Banks prit une bouteille de château-kirwan sur le râtelier et se mit à l'attaquer avec un bidule compliqué qui avait dû coûter cher. Un simple tire-bouchon aurait fait l'affaire, songea-t-elle. Une fois servis, ils restèrent assis face à face, en silence.

— Qui commence ? dit-elle.

— Comment m'as-tu trouvé ?

— Peu importe. L'important, c'est que je l'ai fait.

— Non, l'important est : pourquoi me cherchais-tu ? Pourquoi te déplacer de si loin, alors que tu avais sûrement mieux à faire ailleurs ?

— Vraiment, tu ne sais pas ?

— Aucune idée. Officiellement, je suis censé être en vacances. Tu sais quelque chose que j'ignore ?

— Sans doute bien des choses...

— Pas besoin d'être sarcastique !

Annie rougit. Elle n'avait pas voulu l'être, mais il l'y poussait. Elle savait que c'était sa tendance, quand elle se sentait vulnérable ou troublée, tout comme d'autres se réfugient derrière la cigarette ou les blagues médiocres. Ce n'était sans doute pas le bon moment, mais avant de poursuivre il fallait mettre certaines choses au clair... Il devrait faire un effort, de son côté. La dernière fois où elle avait essayé de lui tendre la main, il l'avait repoussée. Elle fit cul-sec et lui tendit son verre. Courage d'ivrogne. Banks la regarda d'un air méfiant et la resservit.

— Pardon, je ne voulais pas être sarcastique. Mais après ce qui s'est passé, j'ai l'impression de tout faire de travers...

Banks affronta son regard, puis décala légèrement le sien vers la fenêtre derrière elle. Il y avait des buissons en fleurs dans le jardinet et on entendait les abeilles aller de l'une à l'autre. Spontanément, elle lui tendit la main pour lui toucher le bras.

— Qu'y a-t-il, Alan ? On ne peut pas continuer comme cela. *Tu ne peux pas continuer comme cela...*

Il ne tressaillit pas à son contact, mais ne dit rien au début, le regard perdu. Finalement, il se concentra de nouveau sur elle.

— Tu as raison. J'ai l'impression de m'être détaché de tout ce qui comptait autrefois, et de m'en rapprocher seulement maintenant.

— La lumière au bout du tunnel... ?

— Et tous les autres clichés. Oui.

— C'est bien, dit Annie, qui se sentait elle-même étouffer.

Elle aurait eu tant d'autres choses à dire, mais ce n'était pas le moment. Les priorités étaient tout autres. Elle prit une nouvelle gorgée. Non, vraiment, ce n'était pas le pinard du pauvre... Banks alluma une cigarette.

— Je croyais que tu avais arrêté ?

— C'est une rechute provisoire.

— J'espère...

— Pourquoi voulais-tu me voir ?,

— Tu sais qu'on a découvert une femme morte dans sa voiture, près d'Eastvale ?

— Je l'ai lu dans le journal, mais on ne donnait pas beaucoup de précisions.

— Elle s'appelle Jennifer Clewes. Tu ne connais personne de ce nom ?

— Non.

— Devine ce qu'on a trouvé dans sa poche ?

— Aucune idée.

— Une adresse.

— L'adresse de qui ?

— De toi.

Banks en resta bouche bée.

— Quoi ? C'est quoi, son nom... répète ?

— Jennifer Clewes.

— Connais pas. De quoi s'agit-il ?

— On ne sait pas encore. Elle avait ton adresse et des indications sur un morceau de papier, notés de sa main. C'était celle de ta fermette... apparemment, on a pénétré chez toi en forçant la porte. Tu imagines l'émoi au commissariat ! Gristhorpe a décidé de ne rien laisser filtrer jusqu'à lundi.

Annie voyait bien qu'il réfléchissait intensément, tâchant d'établir des connexions.

— Allons, Alan, avoue ! Tu sais quelque chose. Quoi ?

— Rien du tout. C'est la vérité. Je n'ai jamais entendu parler de cette fille.

— Mais tu sais *quelque chose*. Je le sens !

— C'est compliqué...

— J'ai mon temps.

Annie se sentait un peu pompette – bah, quelle importance ?

— Tu pourrais peut-être commencer par me dire ce que tu fais ici ? J'avais cru comprendre que tu ne portais pas ton frère dans ton cœur...

— Il a disparu.

— Quoi ?

Banks lui relata la teneur du coup de téléphone et sa découverte de la maison vide.

— Tu l'as signalé ?

Au lieu de répondre, il fixa la fenêtre ouverte.

— Non, n'est-ce pas ?

— Pourquoi tout le monde me tarabuste-t-il avec ça ? lâcha-t-il, énervé. Tu sais tout comme moi quelle peine se donne la police pour retrouver un adulte disparu depuis moins de quarante-huit heures... J'en ai probablement fait plus à moi seul que tout un commissariat de quartier...

— Qui cherches-tu à convaincre ? Écoute-toi ! Il y a des circonstances équivoques, et tu le sais. D'après toi, il a dit que c'était une question de vie ou de mort.

— Oui, mais sur le ton de la blague...

— Bon, s'il te plaît. Arrête d'ergoter... Je ne dirai rien de plus pour le moment, mais n'oublie pas que c'est peut-être avec sa vie que tu joues. Bon sang, Alan, tu ne devrais même pas être ici.

— Merci de me le rappeler !

— Oh, quel gosse tu fais... ! Tu entrevois peut-être le bout du tunnel, mais franchement ça n'en a pas l'air... Tu n'as fait que de la paperasse depuis quelques mois, tu ne parles à personne, tu ne te rases presque plus, tu as besoin d'une coupe de cheveux et tu bois trop... Je suis allée chez toi. J'ai vu comment tu vis.

Ce n'était pas le moment de le gronder, mais c'était plus fort qu'elle.

— Qu'est-ce qui te met de si bonne humeur ?

Elle secoua la tête.

— Écoute, je sais que tu es inquiet, reprit-elle d'une voix radoucie. Mais cesse d'être aussi buté. Dans votre intérêt à tous deux.

— Tu as sûrement raison, mais mets-toi à ma place : j'ai peur qu'on révèle des trucs sur lui que mes parents n'aimeraient pas savoir, et je sais qu'on ne me confiera aucun rôle dans l'enquête si ça devient

officiel. De plus, comment saurais-je qu'on fait le nécessaire, si je ne m'en occupe pas moi-même ?

— Parfois je me demande comment tu as pu passer inspecteur principal. Tu es incapable de déléguer !

Banks éclata de rire. Annie en fut surprise et cela dégela l'atmosphère.

— Alors, c'est sûr ? Tu n'as jamais entendu parler de cette fille ? Tu ignores pourquoi elle a pu avoir ton adresse ?

— Il y a une « Jenn » sur la liste d'appel du mobile.

— C'est ainsi que l'appelaient ses amies...

— Minute...

Il disparut au premier. Tout en sirotant son verre, Annie examina la cuisine. On avait dépensé beaucoup d'argent pour des équipements qui ne devaient pas servir énormément. Bientôt, Banks revint avec un volumineux dossier sous le bras, qu'il se mit à feuilleter après avoir repris sa place.

— Tu as son numéro de téléphone ? dit-il.

— Son mobile a disparu, mais j'ai eu son numéro par sa colocataire.

Annie lui lut le numéro inscrit dans son calepin. C'était le même que celui figurant sur la liste d'appel de Roy.

— Mon Dieu ! dit-elle. Il y a donc un lien entre Jennifer et ton frère...

— Corinne avait raison. Il avait bien une nouvelle fiancée.

— Corinne ?

— Son ex...

— À partir de maintenant, ça devient officiel. Je vais signaler à l'inspecteur Brooke la disparition de ton frère. Ça ne va pas lui faire plaisir.

— Comme tu voudras.

— Écoute, dit-elle, tâchant de se le concilier, tu sais bien que tu es trop impliqué sur le plan personnel pour que l'enquête te soit confiée, mais cela ne signifie pas que tu ne puisses pas nous servir...

— De quelle façon ?

Elle eut un demi-sourire.

— Personne ne va te suivre à la trace vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tu sais. Tant que tu me mets dans la confidence...

Banks opina.

— J'imagine que je ne peux pas espérer plus...

— Et je te demanderai de ne rien me cacher. À propos, il y a une Carmen Pétri sur cette liste ?

— Carmen ? Je ne me rappelle pas. C'est un nom qui sort de l'ordinaire. Voyons cela...

Il passa la liste en revue.

— Non. Pourquoi ? Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Ce nom a surgi lors d'un entretien. Alors, comment penses-tu que tout cela se raccorde ?

— Examinons nos données...

— Apparemment, quelqu'un surveillait le domicile de Jennifer à Kennington, vendredi soir. On ignore pourquoi. Notre témoin a déjà confirmé qu'il y avait une voiture de couleur sombre garée près de chez elle, avec deux hommes à bord à l'heure où elle est partie, et ce n'était pas la première fois. La même voiture – du moins croyons-nous que c'était la même – a été vue à la station-service Watford Gap, où la victime s'est arrêtée pour manger et faire le plein. Quand elle est repartie, cette voiture a coupé la route à un automobiliste qui était juste derrière elle. Le seul signalement à peu près valable à notre disposition est celui de l'homme sur la banquette arrière – baraqué, avec une queue-de-cheval.

— ... l'assassin ?

— On ne sait pas, mais c'est la meilleure piste que nous ayons pour le moment. Stefan travaille non-stop sur la scène du crime. Hélas, la voiture des agresseurs n'ayant pas été éraflée, on n'a pas d'échantillons de peinture à analyser.

— Pourquoi Roy aurait-il envoyé cette femme chez moi ? Pourquoi ne pas venir lui-même ?

— Je l'ignore. Selon sa colocataire, elle est partie tout de suite après avoir reçu un coup de fil vers onze heures moins le quart, ce soir-là. Cet appel semble l'avoir émue. Ton frère a-t-il eu l'air inquiet en entendant le coup de sonnette ?

— Non. J'y ai beaucoup réfléchi, mais non... D'ailleurs, s'il avait redouté quelque chose, il n'aurait pas répondu, pas vrai ? Il aurait tenté de filer par-derrière. En outre, le voisin d'en face l'a vu fermer sa porte et monter dans la voiture, avec cet inconnu, et tout était normal.

— Qu'est-ce que tu crois, toi ?

— J'ai essayé de reconstituer les événements de cette journée. Tel que je vois les choses, Roy rentre peu après vingt et une heures trente – d'où vient-il ? Mystère, mais il est bouleversé. Il pose son mobile sur la table – ou bien il s'y trouve déjà –, se sert un verre de vin et monte à son bureau pour prendre connaissance de ses messages, ses e-mails, que sais-je... Là, il réfléchit et décide que ce qu'il a découvert mérite d'être rapporté à son policier de frère. Il se sent peut-être en danger du fait de ce qu'il sait. Bref, il m'appelle... Tandis qu'il est au téléphone, on sonne. Il va ouvrir et s'en va à bord d'une voiture avec ce visiteur. De son plein gré, semble-t-il. En oubliant son mobile, dont il vient de me donner le numéro. Ce qui prouve qu'il était assez perturbé.

— C'est peut-être lui qui a ensuite appelé Jennifer ?

— Pour lui donner mon adresse et lui dire de s'y rendre tout de suite parce qu'il ne pourrait pas le faire lui-même ? Peut-être. Mais

pourquoi ? Que s'est-il passé entre neuf heures et demie et onze heures moins le quart ?

— Cela, on l'ignore... Pauvre fille, dit Annie. Tout indique que c'était une fille honnête, bosseuse, gentille... peut-être un peu naïve et idéaliste.

— Alors pourquoi l'a-t-on assassinée ?

— J'aimerais le savoir...

Annie reprit une gorgée de vin. La lumière s'était modifiée et on devinait que les nuages s'amoncelaient, car l'obscurité grandissait.

— Que comptes-tu faire ? dit-elle.

— Poursuivre ma propre enquête.

Elle eut un sourire.

— Ai-je voix au chapitre ?

— Non. Et toi... ?

— Je vais parler à Brooke dès que possible et il souhaitera sans doute te voir. Je ne plaisante pas, tu sais... Nos enquêtes se sont croisées et je ne veux rien laisser au hasard. De plus, étant donné le sort de Jennifer, ton frère pourrait être en danger. Tu y as pensé ?

— Je n'ai pensé qu'à ça. J'ai envisagé d'abord une fugue, ensuite un kidnapping. Le fait d'apprendre que c'est sa fiancée qu'on a assassinée change tout...

— Heureuse de te l'entendre dire. Si tu t'étais donné la peine de garder le contact, nous aurions établi ce point depuis belle lurette...

— Comment deviner que tu me recherchais ?

— Tu sais ce que je veux dire. Bref, j'ai encore des bricoles à faire demain. Jennifer a été tuée dans notre secteur, mais sa vie était ici. Ça complique les choses.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Me rendre sur son lieu de travail, pour commencer. Elle travaillait dans un centre de planning familial à Knightsbridge. Je...

— Qui s'appelle... ?

— Le Centre Berger-Lennox. Pourquoi ?

Banks rouvrit son dossier et se mit à tourner les pages, dont certaines étaient couvertes de ses propres pattes de mouche. Enfin, il désigna un feuillet imprimé.

— Le nom me disait bien quelque chose ! C'est l'un des centres dans lesquels Roy a investi ! Une des entreprises de Julian Harwood. Tu es sûre qu'elle travaillait là ?

— Oui.

— Alors ils se sont peut-être rencontrés là. Harwood m'a dit que Roy était un investisseur consciencieux, qui aimait voir de ses propres yeux où étaient placés ses capitaux. Et si Jennifer était une belle jeune fille...

— C'est le cas.

— Bingo !

— Cela ne prouve rien.

— Peut-être, mais c'est une nouvelle connexion. Une personne assassinée, l'autre disparue. Son téléphone à elle est dans son répertoire à lui, mon adresse dans sa poche et il y a ce centre de planning familial en commun. Je ne sais pas pour toi, mais pour moi c'est trop de coïncidences. Demain, je t'accompagne – il faut en avoir le cœur net. Si jamais Roy s'est rendu là-bas, quelqu'un doit s'en souvenir...

Annie garda le silence. Elle ne désirait pas le heurter, mais ne savait trop comment procéder. Pour finir, elle jeta toute précaution aux orties.

— Tu ne peux pas m'accompagner ! dit-elle. Tu le sais. Ce n'est pas ton enquête. Je t'ai déjà annoncé, le plus clairement du monde, que j'allais rendre officielle la disparition de ton frère et que je te laisserais une marge de manœuvre, mais tu ne peux pas t'imposer... On ne t'a pas confié l'enquête concernant Jennifer Clewes.

— Mais puisqu'il semble y avoir un rapport avec Roy... ?

— Dans son cas à lui non plus, on ne t'a pas chargé de l'enquête. Tu ne m'accompagneras pas – point final.

— Bon. OK. Je comprends.

— Ne boude pas. Cela ne te va pas.

Annie se leva. Ses jambes étaient légèrement cotonneuses, mais rien de sérieux.

— Et reste dans les parages. Brooke voudra prendre ta déposition...

Elle entendit un léger tapotement sur les feuilles, derrière elle, qui allait croissant. La pluie avait repris.

C'était déjà le soir et Banks s'était installé dans le bureau de Roy pour y lire les dossiers « Correspondance » que Corinne avait imprimés, lorsqu'il entendit quelqu'un à la porte. Au début, il crut que c'était Roy, mais pourquoi aurait-il frappé avant d'entrer ? Puis il pensa que ce pouvait être l'inspecteur Brooke venu l'interroger, et décida qu'il valait mieux se débarrasser de cette corvée. Malgré tout, il chercha une arme, par simple mesure de précaution. Tout ce qu'il trouva, ce fut des clubs de golf dans le placard du palier et, s'emparant d'un des fers, il alla ouvrir. L'homme qui se tenait sur le seuil avait environ son âge. Il avait un costume sombre, des cheveux grisonnants, soigneusement divisés par une raie de côté, et un regard intelligent, empreint de gravité. Il aurait pu être policier, n'eût été son col de clergyman. Il considéra le club, puis Banks.

— Bonjour, dit-il en tendant une main timide. Ian Hunt... Roy est là ?

Banks lui serra la main. Elle était froide et moite.

— Non. Je suis son frère, Alan. C'est à quel sujet ?

— Il m'a parlé de vous. Le policier. Je n'aurais pas cru que... non, rien.

Banks devinait sa pensée mais ne broncha pas. Il avait besoin de réunir un maximum d'informations et une attitude de prime abord agressive n'arrangerait rien. Il se demandait ce qu'un curé pouvait bien faire ici.

— Voulez-vous entrer ?

— Oui, merci. Si je ne dérange pas...

Banks cala le club près de la porte et le conduisit dans la cuisine, où il lui offrit une chaise. Hunt ne fit aucun commentaire sur son arme improvisée. Banks ne souhaitait pas avoir l'air de lui faire subir un interrogatoire mais, après toutes ces années dans la police, il avait quasi oublié l'art de tenir une conversation. Son métier affectait sa façon de voir et de traiter les autres. Il avait même été brusque avec Corinne.

— Pourquoi vouliez-vous voir mon frère ? demanda-t-il.

— C'était sans raison précise. Mais il n'est pas venu à l'église ce matin, et cela ne lui ressemble pas.

Banks faillit en tomber de sa chaise.

— À l'église ?

C'était le bouquet !

— Oui, pourquoi ? Qu'y a-t-il d'étrange ?

— Rien, dit Banks qui n'avait pas mis les pieds dans pareil lieu depuis son enfance, sauf pour des mariages ou des obsèques.

Lui et son frère n'avaient pas reçu une éducation spécialement religieuse et leurs parents n'étaient pas pratiquants. À l'école, il y avait les prières et un hymne chaque matin, bien sûr, mais à part quelques années de catéchisme et un bref passage chez les scouts, ils en étaient restés là, lui et la religion.

— Normalement, je ne serais pas passé, mais le comité de financement des travaux s'est réuni après l'office et Roy a toujours été un participant actif... pas seulement financièrement, aussi sur le plan des idées. C'est un esprit très créatif...

— Une tasse de thé ?

— Volontiers. Et appelez-moi Ian... à moins que vous ne désiriez que je vous appelle « Monsieur l'inspecteur » ?

— Va pour Ian...

Banks mit la bouilloire à chauffer. Prendre le thé avec le curé, le dimanche après-midi... Cela faisait très provincial. Ce n'était pas le monde dans lequel il aurait imaginé son frère. Il trouva les sachets de thé près du café et en mit deux dans la théière à fleurs.

— Si ça ne vous dérange pas, puis-je vous demander depuis quand

mon frère s'est mis à aller à l'église ? dit-il alors que la bouilloire se mettait à siffler.

— Ça ne me dérange pas du tout. La première fois qu'il a assisté à l'office, c'était le 16 septembre 2001.

— Vous vous rappelez donc précisément la date ?

— Comment l'oublier ? Si vous saviez le nombre de gens qui sont retournés à l'église, ou qui y sont venus pour la première fois, vers cette époque.

Banks dut réfléchir un moment avant de comprendre la signification de cette date. Ce devait être le premier dimanche après l'attaque du World Trade Center. Mais pourquoi Roy en avait-il été à ce point affecté ? Il versa l'eau bouillante dans la théière.

— Qu'est-ce qui l'a attiré ?

Hunt observa un silence.

— Vous ne connaissez guère votre frère, n'est-ce pas ?

— Non. Et plus j'en apprend, moins je comprends...

— C'est l'universel paradoxe de la connaissance.

— Peut-être, mais pour le moment je m'intéresse à des questions concrètes. Vous ne sauriez pas où il est, par hasard ?

Hunt cilla.

— Puisque je suis là...

— Tout de même...

L'homme l'observa avec curiosité.

— Je vois que vous êtes habitué à ne pas vous fier aux apparences, dit-il. Non, j'ignore où il est.

— Pourquoi être venu ?

— Je vous l'ai dit : la réunion. Ce n'est pas son genre de ne pas avoir au moins prévenu.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Dimanche dernier.

— Vous lui avez parlé ?

— On a bavardé quelques instants après l'office.

— Comment était-il ?

— Normal.

Banks alla prendre le lait dans le frigo, le reniflant pour vérifier qu'il était encore bon, puis il fit le service et s'installa devant son invité.

— Je ne veux pas vous affoler, dit-il, mais je suis inquiet. Il a laissé un message énigmatique sur mon répondeur, et quand je suis arrivé j'ai trouvé la maison vide et la porte non fermée à clé.

— Je comprends votre inquiétude.

— Donc, vous bavardiez souvent ?

— Oui. On passait une heure ou deux ensemble, en général au presbytère, quelquefois à l'heure du déjeuner...

Banks avait du mal à imaginer son frère déjeunant dans un presbytère.

— Il s'est confié à vous ? Enfin, est-ce qu'il...

— Je vois ce que vous voulez dire.

L'homme changea de position.

— Oui, il lui arrivait de s'ouvrir à moi sur ses sentiments. Du moins jusqu'à un certain point.

— Ses sentiments sur quoi ?

— Bien des choses.

— C'est un peu trop vague pour moi. Vous ne pourriez pas préciser ? Je pense que ce n'était pas dans des circonstances où vous en seriez empêché par le secret de la confession... ?

Il se rendit compte alors qu'il ignorait encore quelle était sa confession.

— Vous n'êtes pas un prêtre catholique, n'est-ce pas ?

— Anglican. Mais je ne vois guère comment vous aider. Il n'est jamais entré dans les détails de ce qu'il faisait...

— J'imagine, mais avez-vous compris ce qui l'a poussé à venir à l'église à compter de cette date-là, honnis un vague malaise sur la façon dont le monde allait ?

— Ce n'était pas cela. (Hunt prit une profonde inspiration.) Mon sentiment est que votre frère avait perdu sa boussole morale, qu'il était si occupé à gagner de l'argent que peu lui importaient les moyens employés.

— Ce n'était pas une nouveauté...

— Je crois que les événements du 11 septembre lui ont fait toucher du doigt le problème...

— Vous ne voulez pas dire qu'il était impliqué dans ces attentats ?

— Oh, non ! Ce n'est pas du tout cela...

— Quoi, alors ?

— Il ne vous l'a pas dit ? Il était là-bas...

Banks mit un moment à comprendre.

— Roy était à New York au moment des attentats ?

Son interlocuteur opina.

— D'après lui, il avait rendez-vous avec un banquier dans la seconde tour. Il était en retard et son taxi a été pris dans les embouteillages. Soudain il a vu tout le monde s'arrêter et descendre de voiture. Certains désignaient quelque chose en l'air. Roy est descendu, lui aussi, et il a vu un spectacle irréel... La fumée, les flammes, les gens se jetant des fenêtres. Il a mis trois jours à trouver un avion pour rentrer...

— Bon Dieu ! Oh, pardon... Il ne m'en avait jamais parlé.

— Vous n'avez jamais été proches, n'est-ce pas ?

— Non.

— Bref, cela lui a laissé du temps pour réfléchir – l'énormité de l'événement, comment tout est lié, quelles effroyables conséquences peuvent résulter d'actes apparemment sans portée. C'était de *tout cela* qu'il désirait parler. Je n'avais pas de réponse, mais il a paru trouver un peu de réconfort à l'église, dans la prière, la communion et nos discussions.

Banks se rappela les propos de Burgess concernant le trafic d'armes. Roy avait découvert qu'une cargaison pour laquelle il avait servi d'intermédiaire était tombée entre de mauvaises mains. Avait-il poussé la naïveté jusqu'à croire qu'il s'agissait d'un business comme un autre ? Appâté par l'argent et le goût de l'aventure, il n'avait pas dû y penser beaucoup. Rappelé à l'ordre par les services spéciaux, il avait renoncé aussitôt à ce type d'activité, mais il avait assisté à l'attaque du World Trade Center et éprouvé des remords déchirants à l'idée que les armes qu'il avait exportées pouvaient avoir servi à une chose similaire. Il avait compris qu'il avait franchi une limite et que c'était impardonnable.

Des kamikazes qui se font exploser dans des pays lointains, désertiques, c'est une chose, mais ça... Impossible de fermer davantage les yeux sur le sort que les terroristes réservaient à l'Occident, s'ils en avaient les moyens et l'occasion. Et, le sachant ou non, il les avait aidés une fois dans sa vie à s'en procurer les moyens. D'où sa culpabilité. Pour se faire pardonner, il s'était tourné vers Dieu.

Cela le montrait sous un tout autre jour, et Banks aurait besoin de temps pour s'y habituer. En tout cas, il ne correspondait vraiment pas au souvenir qu'il avait conservé de leur dernière rencontre – mais c'était le Roy-à-la-maison, une image soigneusement fabriquée pour leurs parents. Leur avait-il dit ce qu'il avait vu ? Peu probable. En dépit de sa conversion, Roy avait continué à brasser de l'argent ; il n'avait pas tout donné à des œuvres de bienfaisance, pas plus qu'il n'avait fait vœu de pauvreté – ni de chasteté. Ses remords n'allaient pas jusque-là.

Alors, que lui était-il arrivé ? Il avait de nouveau perdu sa boussole morale ? Faire de l'argent, plus encore peut-être que l'argent lui-même, était une drogue pour certains, comme le jeu, l'héroïne ou la nicotine. Banks avait renoncé à fumer l'été précédent, après avoir découvert qu'un ancien camarade de classe était mort d'un cancer du poumon, mais il avait recommencé après qu'un incendie lui avait coûté son foyer, ses biens, presque la vie. Quoi de logique là-dedans ? Mais c'était cela, la drogue...

— Y a-t-il quelque chose dans ses récentes déclarations qui pourrait vous faire penser qu'il était de nouveau dans une zone de turbulence ?

— Non, rien.

— Il n'a pas évoqué ses activités ?

— On n'en parlait pas. Nos conversations étaient surtout de nature philosophique et spirituelle. Je sais que, d'ordinaire, Roy n'était pas porté sur la religion, et je ne le prends pas pour un saint, même après ce qui s'est passé, mais il a une conscience, qui parfois le tourmente. Il reste un homme dur en affaires, capable de contourner la loi, mais je dirais qu'il est devenu bien plus prudent, aujourd'hui. Il s'est imposé des limites...

Hunt se ménagea une pause.

— Il vous a toujours admiré, vous savez...

— Vous me faites marcher !

En grandissant, Banks avait tout fait de travers. Il restait dehors trop tard, s'était fait prendre à faucher dans les magasins et à fumer, à se bagarrer, il négligeait ses études et, ultime affront, il s'était détourné d'une carrière commerciale pour en embrasser une que ni son père ni sa mère n'approuvaient. Roy, de son côté, avec ses cinq années d'écart, avait observé la progression de son frère aîné et en avait tiré les leçons.

— C'est vrai ! Il vous a toujours admiré, surtout quand vous étiez enfants. Vous ne lui avez jamais accordé d'attention. Vous l'ignoriez. Il se sentait négligé, rejeté, comme s'il vous avait déçu.

— C'était mon petit frère...

— Un gêneur...

Banks se rappela l'époque où il sortait avec Kay Summerville, sa première véritable petite copine. Roy avait environ douze ans, et chaque fois que leurs parents allaient passer la soirée au pub et que Banks invitait Kay à venir écouter ses disques, entre autres choses, il devait toujours payer Roy pour qu'il reste hors de la chambre. Peut-être avait-il souffert d'être considéré comme un gêneur, en effet, mais il avait trouvé le moyen d'en tirer profit.

— En tout cas, j'ignorais qu'il m'admirait de quelque façon que ce soit. Il ne l'a jamais montré.

— Je ne prétends pas qu'il n'était pas jaloux. Vous étiez bon en sport, par exemple. Pas lui ; donc il s'est efforcé de cultiver ses points forts. Il compensait.

Bon ? Banks s'était défendu au football. Au cricket, il n'était guère brillant comme batteur mais faisait un lanceur honnête. Enfant trop gros et à lunettes, Roy n'avait rien d'athlétique et les autres, à l'école, se moquaient de lui et le traitaient de mauviette. Une fois, on l'avait physiquement malmené, si bien que Banks avait dû intervenir ; ainsi, on ne pouvait pas dire qu'il n'avait jamais rien fait pour Roy. Mais ce n'était sans doute pas assez.

— Même aujourd'hui, il vous admire...

— C'est encore plus difficile à croire, dit Banks qui se demanda ce qu'il y avait à admirer : un mariage raté et un boulot ingrat...

Alors que Roy, lui, avait tout : belle bagnole, belle baraque, belles nanas. Mais ce n'étaient que des *choses*, réalisa-t-il, de simples possessions matérielles. Même les femmes, dans une certaine mesure, étaient des symboles de réussite. *Regardez la belle gosse qui est à mon bras*. Ses trois mariages avaient fini par des divorces, et aucun d'eux ne lui avait donné d'enfants. Il avait même rompu avec Corinne. Au moins, lui-même avait Brian et Tracy.

Il s'aperçut que Hunt était debout, prêt à partir.

— Désolé... Je réfléchissais à ce que vous venez de dire.

— Pas de problème. Il faut que je me sauve. Je regrette de n'avoir pas été d'un grand secours. En cas de besoin, n'hésitez pas. Sainte-Jude, au bout de la rue...

— Merci. Oh, une minute !

Banks alla chercher l'une des photos numériques.

— Reconnaissez-vous l'un de ces deux hommes ?

Hunt secoua la tête.

— Vous n'avez pas vu Roy avec eux ?

— Non, jamais.

Ils se serrèrent la main et Hunt s'en alla.

En tâchant de se représenter son frère, Banks avait peut-être commis l'erreur d'éluder l'aspect spirituel et affectif. À présent qu'il savait que ce dernier fréquentait l'église, cela changeait tout, ajoutait une dimension insoupçonnable. Cela l'aidait-il à comprendre ce qui lui était arrivé ? Non, mais cela pourrait orienter son enquête. Jusque-là, il avait cherché si Roy ne trempait pas dans quelque chose de louche, qui aurait pu le pousser à prendre la fuite. Maintenant, le champ des possibles était beaucoup plus vaste. Et s'il avait découvert quelque chose, ou bien : s'il était devenu une menace pour ses complices, menaçant de révéler certains de leurs agissements, au lieu de fermer les yeux ? Mais quelles choses... et qui ?

Les trouées dans la couverture nuageuse laissaient passer des fuseaux lumineux et le ciel vira au vermillon et au violet. La foule qui faisait la queue devant L'Œil de Londres remuait sans arrêt sous l'averse, et des gens sur le pont contemplaient l'attraction à l'abri d'une capuche ou de leur parapluie.

La petite Michaela Toth, huit ans, était tout émue à l'idée de monter dessus. Ce serait le clou de son premier week-end à Londres – encore mieux que Madame Tussaud et le zoo – et, pour l'occasion, ses parents l'avaient autorisée à veiller tard. Même la pluie ne réussissait pas à refroidir son enthousiasme tandis qu'elle faisait la queue, à se dandiner sur place tout en serrant son sac à main en plastique jaune orné d'une fleur rose. On n'arriverait jamais au bout si on continuait à

avancer à cette allure d'escargot... La grande roue était encore plus grande que dans son imagination, et le plus incroyable était qu'elle ne cessait jamais de tourner, même quand on embarquait ou débarquait. Cette idée lui faisait bien un tout petit peu peur, mais ce n'était pas désagréable.

Centimètre par centimètre, on avançait. Dès que les voiturettes se vidaient, elles se remplissaient de nouveau. Fendant les eaux assombries, un remorqueur trapu descendait le fleuve en ahanant. La lumière permettait encore de voir les hommes campés sur le pont, et Michaela remarqua que l'un d'eux désignait un point dans leur direction. Au début, elle crut qu'il désignait la grande roue, mais d'autres l'imitèrent et le remorqueur changea de cap pour se diriger vers la berge.

Michaela tira sur la main de son père et lui demanda de la conduire jusqu'au muret pour voir ce que ces hommes désignaient. Au début, elle crut qu'il refuserait, mais sa curiosité dut être également piquée car il demanda à sa femme de leur garder leur place et déclara qu'il en avait pour une minute.

Le remorqueur se rapprochait du quai lorsqu'ils arrivèrent au parapet. Les gens sur le pont pointaient eux aussi le doigt dans leur direction, et Michaela se demanda s'ils avaient aperçu un dauphin, ou une baleine, quand bien même il ne devait pas y en avoir dans la Tamise. Ou alors c'était un spécimen échappé d'un aquarium. Ou quelqu'un était tombé à l'eau et les hommes du bateau s'apprêtaient à le secourir.

Tenant la main de son père, elle s'efforça de voir par-dessus le parapet. Sa taille le lui permettait tout juste. Le niveau de l'eau était assez bas et un banc de galets en dépassait comme le dos d'une baleine, au pied du mur. Un homme était étendu là. Forme sombre, il était allongé sur le ventre, les bras tendus devant lui, la moitié inférieure du corps encore immergée. Son père la tira vivement en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ? dit-elle, effrayée. Qu'est-ce qu'il fait là, le monsieur ?

Il ne répondit pas et se borna à l'entraîner à l'écart. Ayant réintégré la file indienne, il parla à la mère de Michaela qui entendit le mot « cadavre ». Une femme poussa un cri. Michaela se demanda si on n'allait pas la priver de grande roue. S'il y avait un cadavre là-bas, peut-être L'Œil de Londres allait-il s'arrêter ?

Une fois le révérend parti, se sentant un peu bête, Banks mit de côté son arme improvisée ; verrouilla la porte et remonta au premier avec son verre de vin. Il téléphona à Julian Harwood, qui déclara qu'il

était bien P-DG du Centre Berger-Lennox, mais qu'il n'était jamais allé sur place et n'avait jamais connu de Jennifer Clewes. Banks n'avait pas de raisons d'en douter.

Il éprouva le besoin subit d'écouter de la musique avant d'aller au lit. Il trouva un CD qu'il ne connaissait pas : Lorraine Hunt Lieberson chantant deux cantates de Bach. L'équipement sophistiqué de Roy rendait justice aux riches sonorités des cordes et, en fermant les yeux, on pouvait s'imaginer en présence du petit ensemble. La voix était sublime – presque capable de faire croire en Dieu. Il songea à Penny Cartwright chantant *Strange Affair*. Voix différente, mais tout aussi splendide.

Il prit une gorgée de vin, gagné par une très légère et plaisante ivresse. Bercé par la musique, il pensa à Annie, Roy, Jennifer Clewes et au Centre Berger-Lennox. Il aurait aimé se rendre là-bas avec Annie, mais elle avait raison : ce n'était pas son enquête et il ne tenait pas la grande forme. À la réflexion, c'était bizarre comme ses commentaires l'avaient blessé. Sur le moment, il en avait été vexé, mais à présent il en reconnaissait la justesse. Il s'était laissé aller.

Autrefois peut-être, avant Phil Keane, elle aurait accepté sa compagnie de bon cœur ; elle semblait maintenant se défier un peu de lui. Et à raison ! S'il y avait une chose qu'il n'avait aucune envie de faire, c'était de rentrer dans le Yorkshire.

Le CD prit fin et Banks en chercha un autre. Roy n'avait pas les lieder de Mahler, en revanche il possédait *Les Quatre Derniers Lieder* de Strauss, l'une de ses œuvres préférées. Il en était au deuxième lieder lorsque le téléphone sonna dans le bureau. Reposant son verre, il se hâta de traverser le palier pour décrocher.

L'Œil de Londres dominait la scène, énorme demi-cercle sombre sur fond de nuages éclairés par la lune. Il était fermé pour la nuit, mais tournait encore lentement – lentement et continuellement. Tout près, sur les marches de pierre menant au banc de galets à découvert, les techniciens du SOCO allaient et venaient comme des spectres dans leurs combinaisons protectrices. C'était un ballet précisément chorégraphié. Malgré un coup de gueule ici et là, des bavardages et des crépitements émanant des radios de la police, il régnait une atmosphère recueillie, comme si le cœur de la cité retenait son souffle. Même les médias, retenus au-delà du périmètre de sécurité, étaient d'un calme étrange. Des lampes à arc éclairaient les pierres recouvertes de vase, les galets et l'eau grasse, et une caméra vidéo de la police filmait tout. La pluie avait cessé, et du haut du pont quelques curieux contemplaient la scène, silhouettes découpées par la lumière mourante.

Quand Banks arriva, Burgess l'attendait déjà, l'air lugubre. Il lui avait expliqué au téléphone qu'en apprenant par la télévision qu'on avait découvert au pied de L'Œil de Londres le cadavre d'un homme environ de l'âge de Roy, cela avait fait tilt. Comme on n'avait pas trouvé de pièces d'identité sur le corps, rien ne prouvait que c'était lui, mais il avait demandé à Banks de venir.

Ce dernier ne se l'était pas fait dire deux fois.

Burgess lui prit le bras pour le conduire auprès d'un homme trapu, au visage de pleine lune.

— Inspecteur Brooke, je vous présente l'inspecteur principal Banks...

Les deux hommes se saluèrent.

— Brooke... ? C'est vous qui travaillez avec Annie Cabbot sur le meurtre de Jennifer Clewes ?

— Annie et moi, on se connaît depuis très longtemps...

Banks désigna la berge.

— Il est toujours là ?

— Le chirurgien a confirmé sa mort, mais le SOCO n'a pas encore fini. Ils vont devoir faire vite, à cause de la marée.

Brooke s'interrompit et regarda à ses pieds.

— D'après le commissaire Burgess, il pourrait s'agir de votre frère... ?

— J'espère que non, mais c'est une éventualité. Il a disparu...

— Désolé de vous imposer cela.

— Tout vaut mieux que l'ignorance. On peut y aller ?

— Il y a des combinaisons protectrices dans la camionnette du SOCO. Et regardez où vous mettez les pieds. Ces marches sont traîtresses...

Affublés d'une tenue adéquate, Banks et Burgess présentèrent leurs cartes à l'agent qui montait la garde, passèrent sous le ruban et abordèrent les marches. Pour permettre l'accès au banc de galets, les techniciens avaient installé un petit pont de planches, qui trembla sous leurs pas. À un moment donné, Banks faillit perdre l'équilibre et il prit soudain conscience de la quantité d'alcool qu'il avait ingurgitée dans la journée. L'eau clapotait doucement contre le mur de pierre.

Sa poitrine se contracta à l'approche du banc de galets et respirer devint difficile. Sur un signe de Burgess, l'un des hommes du SOCO retourna le corps, exposant le visage. Banks s'agenouilla, sentit ses genoux craquer, et plongeait carrément son regard dans les yeux morts de Roy. Celui-ci avait un petit trou à la tempe gauche, tout près de la cicatrice de la blessure que Banks lui avait par mégarde infligée, enfant, avec une épée miniature. Il vacilla et se releva si vite que la tête lui tourna. Burgess lui saisit le coude.

— Ça va..., dit Banks en se dégageant.

— C'est lui ?

— Oui.

La seule chose qui lui venait à l'esprit, tandis qu'il s'efforçait de juguler ses émotions, c'était : *Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire aux parents ?*

— Remontons, dit Burgess.

Banks le suivit sur les planches et jusqu'en haut des marches. Brooke et son brigadier attendaient une confirmation. Plus tôt le corps serait identifié, plus vite serait mise en branle la machinerie d'une enquête d'envergure. Il hocha la tête à son intention.

— Toutes mes condoléances, dit Brooke.

— Écoutez, pourriez-vous taire cela ? Son identité. Je voudrais être le premier à l'annoncer à nos parents, mais pas ce soir. C'est trop tard.

L'homme regarda la foule sur le pont, les journalistes et cameramen par-delà le périmètre de sécurité.

— On peut leur dire qu'on attend l'identification officielle du corps. Cela devrait les retenir un certain temps.

— J'irai demain, en tout début de matinée, promet Banks.

Mais pas ce soir ! songea-t-il. Il ne pouvait supporter l'idée d'aller à Peterborough dès maintenant pour réveiller ses parents et les consoler, sachant qu'ils auraient sans doute préféré que ce soit lui, plutôt que Roy. En plein jour, ce serait plus facile. Laissons-leur une dernière nuit de sommeil ; les nuits blanches viendraient bien assez tôt.

— Pouvez-vous mettre Annie au courant ?

— Bien sûr. Demain matin.

— Merci.

Brooke marqua une pause.

— Vous devez savoir que je désirais vous parler, de toute manière, dit-il. En fait, l'inspecteur Cabbot et moi avons parlé de vous tout à l'heure...

— Oui, je le savais.

— Cela change tout, évidemment, mais j'ai toujours quelques questions à vous poser. Quand vous le voudrez...

— Je suis prêt.

— Bien. Le commissaire Burgess m'a dit que vous demeuriez chez votre frère. Et si on y allait ?

— Entendu, dit Banks, en cherchant ses cigarettes dans sa poche. Allons-y...

Le centre Berger-Lennox ouvrait, à neuf heures du matin, le lundi, et Annie y fut à l'heure pile. Il occupait les rez-de-chaussée et premier étage d'une demeure palladienne sur Knightsbridge, qui semblait tout droit tirée d'un film en costumes. Mais bon, quand on payait la consultation au prix fort, on ne devait pas s'attendre à un bâtiment en préfabriqué.

Une fois franchi le seuil, le côté vénérable cédait cependant la place à une atmosphère à la fois feutrée et moderne. Les murs étaient peints dans des tons pastel et le silence vous donnait la sensation d'avoir de la ouate dans les oreilles, comme en avion. Annie mit un moment à remarquer le fond musical – quelque chose de classique et d'apaisant, que Banks aurait sans doute reconnu.

Le parfum d'encens déclencha soudain la vision de sa mère, Jane, penchée sur elle, souriante. Cette image la choqua, car cette dernière était morte alors qu'Annie n'avait que six ans, ne lui laissant guère de souvenirs. Mais à présent, c'était comme si elle sentait la caresse de ses doux cheveux contre sa figure. Jane était une hippie, et Annie se rappelait que de l'encens brûlait souvent dans la communauté d'artistes où elle avait grandi. Ce souvenir lui fit comprendre à quel point elle s'était éloignée, au fil des années, des idéaux de sa jeunesse, et elle ressentit le besoin de consacrer plus de temps au yoga et à la méditation ; elle n'avait guère pratiqué depuis le drame avec Phil Keane.

La blonde de la réception leva les yeux de son écran d'ordinateur pour l'accueillir avec le sourire. La plaque de cuivre sur le guichet de bois verni indiquait qu'elle s'appelait Carol Prescott. Derrière elle, dans l'espace de bureaux décloisonné, une jeune femme se tenait devant un meuble-classeur ouvert.

Annie lui montra sa carte et annonça le motif de sa visite. Aussitôt le sourire de Carol fit place à de la tristesse et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— La pauvre ! Je l'ai lu dans le journal, ce matin. Elle était vraiment sympa. Je ne vois pas qui aurait pu lui en vouloir à ce point. Je ne comprends plus notre époque...

— Vous la connaissiez bien ?

— C'était ma chef. On ne se fréquentait pas dans le privé, mais elle

était toujours chaleureuse...

— Comment était-elle, récemment ?

— Normale... Enfin, à y repenser, elle était un peu distraite, la semaine dernière.

— Vous savez pourquoi ?

— Non, elle avait l'air à cran.

— Elle était heureuse de travailler ici ?

— Apparemment, mais elle ne m'a jamais fait de confidences. D'ailleurs, comment savoir si quelqu'un est vraiment heureux ? Dans le journal on voit tous les jours des gens qui se tuent, alors qu'ils avaient tout pour eux...

— Parfois, mais Jennifer ne s'est pas suicidée.

— Non, c'est vrai...

— J'aimerais parler à des personnes qui travaillent ici, qui l'ont connue, mais vous pouvez peut-être d'abord me donner quelques infos sur cet endroit...

Le téléphone sonna et la jeune fille s'excusa. Adoptant un ton professionnel, elle nota un rendez-vous pour une nouvelle patiente.

— Pardon, dit-elle en raccrochant. Bien sûr, je vous dirai tout ce que je sais.

— Combien êtes-vous à travailler ici ?

— Sept. Y compris Jennifer. Elle était la directrice administrative. Il y a son assistante, Lucy, que vous voyez derrière moi. Andréa et Georgina sont nos deux conseillères. Ensuite il y a le D^r Lukas, et l'infirmière Louise Griffiths.

— Quel est le rôle de Julian Harwood ?

— C'est le P-DG du groupe, mais je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas concerné par la gestion quotidienne d'un centre, ni par celle des cliniques...

— Des cliniques ?

— Oui. Nous ne pratiquons pas d'interruptions de grossesse ici. Si une patiente le souhaite, nous fixons un rendez-vous dans la clinique la plus appropriée.

— Je vois. Donc, il n'y a pas de raison pour que cet endroit focalise l'attention des opposants à l'avortement ?

— Non. Il y a bien eu une ou deux manifestations, mais rien de méchant. Nous offrons nos conseils sur tous les aspects du planning familial, pas seulement l'avortement.

— Comment fonctionne le système ?

Carol se renversa dans son fauteuil.

— D'abord elles s'adressent à moi, en personne ou par téléphone, et je leur explique quels sont nos services et nos tarifs, après quoi je leur donne des brochures à lire. Je les envoie à Lucy, qui est chargée de remplir les premiers papiers. En général, à ce stade-là Louise leur fait

passer un test de grossesse fiable, par mesure de précaution. Nous leur demandons d'apporter un prélèvement d'urine, mais en cas d'oubli il y a des toilettes... bref, elles peuvent ensuite aller dans la salle d'attente, jusqu'à ce qu'une conseillère soit disponible...

— Et ensuite ?

— Tout dépend d'elles. Nos conseillères leur posent quelques questions personnelles, et répondent à celles que se posent les clientes. Si vous saviez le nombre d'entre elles qui sont complètement perdues, les pauvres...

Annie savait. Elle-même était tombée enceinte à la suite d'un viol et, bien que décidée à avorter, elle se rappelait le tourment et la culpabilité qu'elle avait ressentis. Elle se voyait pourtant comme une femme moderne, émancipée ! Bien peu devaient aborder cette intervention à la légère.

— Ensuite, nos conseillères présentent les options possibles, prodiguent des recommandations et du soutien psychologique si nécessaire. Elles y ont été formées spécialement. Puis les patientes voient le D^r Lukas, qui les interroge sur leurs antécédents médicaux et les examine, après quoi l'infirmière leur fait une prise de sang. Il y a encore de la paperasse à remplir – des formulaires de consentement, et cetera –, le médecin explique les diverses méthodes et les aide à décider de la procédure la plus adéquate.

— Et si la patiente n'opte pas pour l'avortement ?

— Dans ce cas, nos conseillères les informent sur les agences d'adoption, et ainsi de suite. Elles verront cependant le médecin, pour qu'il détermine leur état de santé...

— Vous assurez le suivi des grossesses ?

— Non, pas ici. On les oriente...

— Vous dites que Jennifer était la directrice administrative. Quelles étaient exactement ses attributions ?

— Tout ce qui concerne la partie gestion, à l'exception de la partie médicale. C'est un gros morceau. Parfois elle devait rester tard...

— Ah, justement... vous avez déjà entendu l'expression « filles du soir » ?

La jeune fille sourcilla.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est ce que j'aimerais savoir !

— Désolée, je ne vois pas.

— Avez-vous eu une patiente du nom de Carmen Pétri ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

— On peut toujours demander à Lucy de vérifier dans les dossiers, mais on se rappellerait un nom pareil.

— Sans doute. Lucy et Jennifer étaient proches, non ?

— Elles travaillaient ensemble. C'était sa chef, ce qui instaure toujours une certaine distance, non ? Même si Jennifer ne se donnait pas de grands airs...

— Qui la connaissait le mieux ?

— ... Georgina, dit Carol après un temps de réflexion. Il leur arrivait d'aller boire un pot, après le boulot, quand Jennifer n'était pas retenue ici...

— Merci. Georgina est là, aujourd'hui ?

— Oui, dans son bureau.

Elle décrocha son téléphone.

— Il me semble qu'elle est libre, pour le moment. Vous voulez que je la prévienne ?

— Inutile, dit Annie, qui préférait bénéficier de l'effet de surprise. Montrez-moi où elle se trouve.

La main de Carol hésita. Visiblement, cela allait à l'encontre du règlement.

— OK, dit-elle en reposant l'écouteur. C'est à l'étage, seconde porte à droite. Son nom est indiqué : Georgina Roberts.

— Avez-vous déjà eu des problèmes avec un certain Victor Parsons, l'ex-fiancé de Jennifer... ?

— Oh, *lui* ! Je m'en souviens très bien. J'ai dû le faire expulser par la sécurité.

— Pour quelle raison ?

— Il faisait du scandale. Ça perturbait nos patientes.

— À quel sujet ?

— Il voulait la voir, mais elle m'avait prié de ne pas le laisser entrer.

— Que s'est-il passé ?

— Il a fini par s'en aller.

— Cela s'est produit plus d'une fois ?

— La première fois, il est parti sans faire trop d'histoires. C'est la seconde fois que j'ai dû appeler le vigile.

— Il a proféré des menaces ?

— Pas que je sache. Il a juste dit qu'il reviendrait.

— Quand était-ce ?

— Il y a deux semaines.

C'était donc très récent... Pourtant, ils avaient rompu plus d'un an plus tôt. Tout individu capable de faire une fixation pendant aussi longtemps était suspect.

— Dernière chose : avez-vous déjà vu un certain Roy Banks ici ?

Le visage de Carol s'éclaira, puis elle piqua un fard.

— M. Banks ? Bien sûr ! Lui et Jennifer étaient... enfin... ensemble. Je sais qu'elle était un peu jeune pour lui, mais c'est un très bel homme. On ne peut pas lui donner tort... (Son visage se décomposa.)

Oh, pauvre M. Banks ! Il va être fou de douleur. Est-ce qu'il sait... ?

— Pas encore. Il venait souvent ?

— Oui. Il venait la chercher après le travail et on bavardait s'il devait l'attendre.

— De quoi... ?

— Oh, de tout et rien. Cinéma, météo, on causait... Et l'Arsenal... On était tous les deux de grands supporters !

— Il s'est déjà trouvé là en présence de Victor Parsons ?

— Non.

— Vous savez qu'il avait placé des capitaux dans cette affaire ?

— Oui, il y a fait allusion un jour. Mais il ne faisait pas l'important.

— Est-ce la raison pour laquelle il est venu la première fois, celle où il a rencontré Jennifer ?

— Oh, non ! Non, il était là en tant que client. Enfin, il accompagnait une cliente...

Là, ce fut au tour d'Annie d'être surprise.

— Il accompagnait une cliente ?

— Oui. Sa fille. Elle était enceinte.

Bien avant la visite d'Annie au Centre Berger-Lennox, Banks se frayait laborieusement un chemin à travers la circulation dense en ce lundi matin, pour se rendre à Peterborough. Il se sentait abruti de s'être colleté avec les démons de la peur et du chagrin pendant une bonne partie de la nuit, mais redoutait également ce qui l'attendait. Ses parents aimaient Roy à la folie : ce décès pouvait très bien provoquer une crise cardiaque chez son père. Mais il devait leur annoncer la nouvelle lui-même ; il ne pouvait pas laisser un flic anonyme se présenter à leur porte.

Brooke s'était donné la peine de cacher aux médias l'identité de la victime. Dès que ses parents sauraient, il faudrait l'en informer par téléphone ; le reste s'ensuivrait. Il avait également promis à Corinne et au voisin de Roy, Malcolm Farrow, de les tenir au courant, mais ils devraient attendre leur tour.

Après un interrogatoire relativement gentil – et même *très* gentil, étant donné le contexte –, Banks avait confié à Brooke le mobile de Roy, ainsi que la clé USB et le CD avant d'aller essayer de dormir un peu. Les effets de l'alcool s'étaient estompés rapidement, lui laissant une migraine carabinée, et le sommeil s'était refusé à lui. Heureusement, la nuit était bien avancée et le jour se levait tôt, en juin. À six heures du matin, il avait pris une douche avant d'aller chercher sa voiture là où il l'avait garée la veille, près de Waterloo Station, et de prendre la route, s'arrêtant en chemin pour boire un café.

Il mit plus de temps qu'il ne l'aurait escompté, car un trajet qui aurait dû durer deux heures en prit presque trois. À chaque flash d'actualités – et c'était pareil sur toutes les stations – on parlait du mystérieux corps découvert dans la Tamise. À la fin, Banks éteignit.

Lorsqu'il arriva enfin devant la maison de ses parents, il était presque dix heures du matin. À Londres, l'enquête devait suivre son cours naturel. Les spécialistes allaient se pencher sur le mobile de Roy, tandis que le SOCO remonterait la piste de chaque indice prélevé sur la scène du crime. Des enquêteurs poseraient des questions dans la rue et Brooke, à la recherche d'une piste prometteuse, analyserait tout cela.

La porte d'entrée avait été repeinte en vert. Le jardinet était gagné par les mauvaises herbes et certaines des fleurs des plates-bandes n'avaient pas l'air au mieux de leur forme. Cela ne ressemblait pas à sa mère. Il frappa et attendit. Sa mère ouvrit et, naturellement, fut surprise de le voir. Elle avait maigri et paraissait épuisée ; ses yeux étaient cernés. Dieu seul savait comment elle allait réagir....

À en juger par son babil nerveux quand elle le conduisit au salon, où son père se trouvait assis dans son fauteuil, le journal sur les genoux, elle devait deviner quelque chose.

— Regarde qui est là, Arthur ! Notre Alan nous rend visite !

C'était peut-être son imagination, mais il crut déceler un certain laisser-aller : un voile de poussière sur l'écran de la télévision, un tableau un peu de travers, une tasse et sa soucoupe par terre, près du canapé, le tapis formant un bourrelet devant la cheminée.

— Bonjour, mon fils. Tu passais... ?

— Pas exactement, dit Banks en se penchant au bord du sofa.

Sa mère alla à la cuisine pour mettre la bouilloire à chauffer afin de préparer cette grande panacée anglaise : du thé. Banks la rappela. Ils auraient tout le temps d'en boire de litres et des litres plus tard. En chemin, il avait répété son petit laïus mais, à présent que le moment était venu, il ne se souvenait plus de rien.

— C'est au sujet de Roy..., dit-il.

— Tu l'as retrouvé ? demanda sa mère.

— En un sens...

Il se pencha pour lui prendre la main. C'était encore plus dur qu'il ne l'avait imaginé ; les mots lui restaient dans la gorge et, quand il prit la parole, il n'avait plus qu'un filet de voix.

— Il n'était pas chez lui et j'ai passé tout le week-end à le rechercher. J'ai fait de mon mieux, maman, c'est vrai... mais c'était trop tard.

Les larmes lui montèrent aux yeux et il les laissa couler.

— Trop tard ? Comment cela ? Où est-il allé ?

— Il est mort, maman.

Voilà, c'était dit.

— Tu es sûr ? Ce n'est pas une plaisanterie ?

Banks crut avoir mal entendu.

— Quoi ? dit-il en s'essuyant la figure d'un revers de la main.

Ida eut un petit rire et se toucha les cheveux.

— Tu n'as pas compris ? C'est une blague ! Notre Roy est un grand farceur... pas vrai, Arthur ? Il nous fait une blague.

Arthur ne dit rien. Il était devenu tout pâle et ses doigts se crispaient sur les bords du journal, qui était déjà déchiré.

— Papa, tu veux quelque chose ? Un cachet... ?

— Non, rien. Continue. Comment est-ce arrivé ?

— Je n'en sais pas plus, dit Banks en se tournant vers sa mère. On l'a retrouvé cette nuit dans la Tamise.

— Il nageait ? Enfin, c'est trop sale pour se baigner là-dedans... je lui ai toujours dit de faire attention. On peut attraper la polio en nageant dans l'eau sale, tu sais...

— Il ne nageait pas, maman. Il était mort.

Sa mère réprima un soupir.

— Tais-toi ! Il ne faut pas dire des choses pareilles. Dis-lui, Arthur ! Tu cherches à me tourmenter. Tu n'as jamais aimé ton frère. Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas très drôle.

— Ce n'en est pas une.

Arthur se leva avec difficulté et s'approcha de sa femme d'un pas traînant.

— Et si tu nous faisais une bonne tasse de thé ? Ensuite, notre Alan nous racontera tout.

Ida opina, heureuse d'avoir un but.

— Oui, dit-elle. Bonne idée. J'y vais...

Une fois seul avec son fils, Arthur se tourna vers lui.

— Il n'y a pas d'erreur possible, hein ?

— Non, papa.

Il poussa un grognement et jeta un regard vers la cuisine.

— Elle ne va pas bien. On lui fait passer des examens... On n'a pas voulu t'inquiéter. Les médecins ne savent pas encore ce que c'est, mais elle est patraque. Elle ne mange pas correctement. Elle mélange tout.

Le vieil homme désigna son journal.

— C'est l'article ? Le corps repêché dans la Tamise ? Ça fait la une...

— Oui. On a réussi à garder secrète son identité jusqu'à présent, mais ça ne va pas durer... Roy a été tué par balle. On ne sait pas encore pourquoi. Mais c'est une affaire importante. Les journalistes vont vous envahir...

— Ne t'inquiète pas. Je les enverrai balader.

— Ça ne sera peut-être pas aussi facile. Je vais me mettre en

contact avec le commissariat du coin, si tu veux.

Banks savait ce que pensait son père de la police – il en avait souffert toute sa vie – mais son désir de protéger ses parents était encore plus fort que son respect pour l'opinion du vieil homme.

— C'est toi qui juges... Moi, je ne sais plus. Notre Roy... abattu. C'est horrible, quand vos enfants meurent avant vous. Abattu... ? Non, je n'arrive pas à y croire.

Banks fut parcouru d'un frisson glacé, comme un avant-goût de ce qu'il ressentirait s'il arrivait quelque chose à Tracy ou Brian, et cela le mit en profonde sympathie avec ce qu'éprouvaient ses parents. Pour lui, il s'agissait de son frère – d'un frère ni particulièrement apprécié ni vraiment connu –, mais c'était tout de même quelqu'un de sa famille, et c'était douloureux. Ses parents, eux, avaient perdu leur fils préféré.

— Je sais, papa. Et je suis désolé d'avoir à vous l'apprendre, mais je ne voulais pas que vous l'appreniez d'une autre façon...

— Je te remercie, dit Arthur en le regardant. Ça n'a pas dû être facile. On va nous demander d'identifier le corps ?

— C'est déjà fait.

— Et les obsèques ?

— Je m'en occupe, papa. Ne t'inquiète pas.

— Est-ce qu'il a... Ça a été rapide ?

— Oui. Il n'a pas souffert.

Sauf par anticipation, songea-t-il, mais il n'ajouta rien.

— D'après le journal, il était dans l'eau...

— On l'a repéré sur un banc de galets, juste sous la grande roue.

— On ne sait pas de quel endroit il a été jeté... ?

— Non, les courants sont assez forts, surtout après toutes ces pluies. C'est aux experts de le découvrir.

— Sais-tu quelque chose ? Il avait des ennuis ?

— Je crois que oui.

— Il a toujours navigué un peu en eaux troubles...

— C'est vrai, mais cette fois je ne crois pas que ce soit cela.

— Pourquoi donc ?

— Une impression. Il y a eu un autre meurtre. Une jeune femme. C'est peut-être lié...

Arthur se frotta la face.

— Pas cette fille qu'il avait amenée l'an dernier, Corinne ?,

— Non, pas elle. Une autre. Jennifer Clewes. Roy vous en avait parlé ?

— Non.

— Écoute, je vais faire mon possible pour vous aider, mais je devrai peut-être retourner à Londres pour tenter de découvrir ce qui s'est passé. C'est mon boulot, après tout. Pour le moment, je m'inquiète

pour vous. Vous voulez que je prévienne quelqu'un ? Oncle Frank... ?

— Jamais de la vie ! Pour qu'il nous enquiquine... Non, laisse-moi faire. Je me charge de ta mère. Plus tard, peut-être, si elle veut bien, je demanderai à M^{me} Green de venir...

— C'est une bonne idée. Je suis sûr...

À ce moment-là, ils entendirent une tasse se briser dans la cuisine, puis une longue plainte désespérée qui leur glaça les sangs.

Annie rumina l'information qu'elle avait obtenue de Carol Prescott le temps de monter au bureau de Georgina après avoir parlé rapidement avec Lucy, qui n'avait rien à dire sinon que Jennifer était un bon chef et « quelqu'un de sympa ». Roy Banks avait donc une fille... ? C'était en avril, selon Carol, et la fille, enceinte de onze semaines, avait opté pour un avortement, ce qui avait coûté à Roy cinq cents livres environ. C'était alors qu'il avait rencontré Jennifer. Carol se rappelait les avoir vus bavarder tandis que la jeune femme rencontrait la conseillère, puis le médecin. Depuis, il était venu souvent la chercher en fin de journée, ou le midi, pour l'emmener déjeuner.

Le nom donné par Carol avait fait tilt dans son esprit : Corinne. D'après Banks, Roy avait une fiancée de ce nom. Soit Roy avait fait passer sa fiancée pour sa fille, pour des raisons qui les concernaient, soit c'était ce que le personnel du centre avait cru, en raison de la différence d'âge. N'aurait-on pas vu son nom sur les formulaires ? Mais ce pouvait être une femme divorcée, ayant gardé le nom de son ex-mari. Ou était-ce une autre Corinne ? Lorsque Annie avait demandé si Roy avait précisément présenté cette jeune femme comme sa fille, Carol n'avait pas su lui répondre, et elle affirmait n'avoir pas vraiment prêté attention à son nom de famille.

Eh bien, cela ne signifiait sans doute rien. Il était déjà établi que Roy Banks et Jennifer se fréquentaient. Cela ne montrait pas Roy sous un jour particulièrement favorable, puisqu'il avait dragué sa future copine le jour où il avait amené le modèle de l'an dernier pour un avortement – mais ce n'était pas un crime. De plus, il avait dû bénéficier d'un rabais, en tant qu'actionnaire. Et qu'en avait pensé Jennifer ? De l'avis général, c'est une fille « sympa », honnête, altruiste, bosseuse. Elle n'avait jamais abordé ce sujet au travail. Roy devait en avoir du bagout, pour réussir à faire passer tout cela...

Annie frappa à la porte du bureau de Georgina.

— Entrez ! dit une voix.

Elle s'exécuta et découvrit une femme plutôt replète – cheveux noirs et bouclés et l'ombre d'un double menton –, installée derrière son bureau. Elle paraissait avoir l'habitude de sourire. Aujourd'hui,

cependant, le sourire avait fait place à un air consterné. Annie se présenta et l'air consterné s'accrut.

— Vous étiez très liées, je crois ? dit-elle.

— Oui. Je la considérais comme une amie. Je suis désolée. Je sais que ça fait cliché, mais je ne puis exprimer plus clairement ce que je ressens.

— Toutes mes condoléances...

— Je vais nous chercher du café ? Il n'est pas trop mauvais...

— Non, merci. J'ai eu ma dose pour aujourd'hui.

Georgina se leva.

— Ça vous dérange, si... ce n'est pas loin. J'en ai pour une minute. Asseyez-vous. Mettez-vous à l'aise...

— Allez-y...

Une fois seule, Annie marcha jusqu'à la fenêtre ouverte, qui donnait sur le tohu-bohu londonien. Des camionnettes de livraison passaient. Des taxis s'arrêtaient pour prendre ou déposer des clients. Des bureaucrates se hâtaient de traverser avant le feu vert.

Annie prit un siège. Les murs étaient d'un ton bleu apaisant, qui lui rappela aussitôt le salon de Banks, dans son cottage. Des diplômes encadrés étaient accrochés, de même qu'une reproduction des *Nymphéas* de Monet. Pas de photos de famille sur le bureau. La pièce était sobrement décorée – ni meuble de rangement, ni bibliothèque, ni ordinateur –, sans doute dans le but de rassurer les clientes. Livres et dossiers devaient être rangés ailleurs.

Quelques instants plus tard, Georgina réapparut avec un mug de café au lait.

— J'ai demandé à Carol de bloquer tous mes appels ; on sera plus tranquilles. Même si je ne vois pas comment je pourrais vous aider...

— Tout le monde dit cela, et pourtant... Pour commencer, depuis combien de temps vous connaissiez-vous ?

— Deux ans. J'étais ici quand elle a été embauchée.

— Comment était-elle ?

— C'est-à-dire... ?

— Dites ce qui vous vient à l'esprit.

— Elle aimait son boulot. Cela comptait pour elle, c'est pourquoi je le mentionne. Elle aimait les contacts humains – un peu trop, peut-être...

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, en tant que conseillère on est confrontée à la souffrance humaine, les problèmes de chacun... On apprend à prendre de la distance. Je ne crois pas que Jennifer aurait pu y parvenir si facilement... C'est pourquoi elle était dans la partie administrative...

— Elle se liait d'amitié avec des clientes ?

— D'amitié, non, mais elle s'intéressait à elles. C'est très ouvert,

chez nous. Chacun peut entrer. Par exemple, si une fille éclatait en sanglots, Jenn était la première à venir la réconforter avec un Kleenex et quelques bonnes paroles...

— Mais elle ne fréquentait pas les clientes en dehors ?

— Pas à ma connaissance. Oh, il y a bien sa colocataire, Kate, mais c'était différent. Kate n'était pas enceinte. On lui a tout simplement fait passer un test de grossesse...

— Et Roy Banks ? Elle l'a rencontré ici, n'est-ce pas, le jour où il a amené sa fille ?

— Ça, je ne sais pas...

— Elle ne vous a jamais dit comment ils s'étaient rencontrés ?

— Non, elle n'aimait pas parler de sa vie privée, du moins pas en détail.

— Vous n'avez pas conseillé Corinne ?

— C'est son prénom ? Non, elle a dû voir plutôt Andréa. Malheureusement, elle est actuellement en congé...

— Aucune importance, dit Annie en se promettant de demander à Banks comment les choses allaient entre Roy et Corinne. Comment était Jennifer, la semaine dernière ? Soucieuse, perturbée, déprimée ?

— Elle avait quelque chose sur le cœur, c'est sûr...

— Elle ne vous a pas dit quoi ?

— Non. Je ne l'ai pas vue souvent. Comme j'étais débordée, on n'avait pas trop l'occasion de bavarder...

— Elle ne vous a pas révélé le motif de son inquiétude ?

— Non.

— Et Victor Parsons ?

— Ce vaurien ! Que voulez-vous savoir ?

— Il paraît qu'il vous a fait des ennuis, ici ?

— Pour gueuler, il est fort, mais... Je veux dire que c'est un type détestable, mais je ne l'imagine pas faisant...

— Que s'est-il passé entre eux ?

— Qui sait ? Je crois que Jenn voulait se caser, fonder une famille, mais lui, ça ne l'intéressait pas. Très franchement, d'après ce que j'en ai vu, c'est un feignant, un parasite. Elle était bien débarrassée...

— Savez-vous s'il l'a jamais frappée ?

— Je ne crois pas. Du moins, elle n'a jamais rien dit de tel, et je n'ai jamais vu de traces de coups... La rupture l'a beaucoup marquée, cela dit. Elle n'en a pas beaucoup parlé, mais elle était très stressée, la pauvre. Elle avait perdu du poids, se négligeait, ce qui se comprend...

— Mais c'était avant Roy ?

— Oh, oui. Elle avait rebondi, depuis... Elle était même sortie avec un ou deux hommes. Sans suite...

— Victor Parsons avait refait surface, si je comprends bien, et pas plus tard qu'il y a deux semaines ?

— Oui, il a fait une scène terrible. Je me trouvais à la réception, à ce moment-là.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il l'a suppliée de revenir. Il disait qu'il ne pouvait pas vivre sans elle...

La lèvre de Georgina se retroussa de dégoût.

— Il était lamentable.

— Lui et Roy se sont-ils rencontrés, par hasard ?

— Pas que je sache.

— Vous pensez que c'est ce qui aurait pu la bouleverser la semaine dernière ? Victor ? Ou Roy ?

— Ils s'étaient peut-être querellés. Notez bien que ce n'est qu'une supposition. C'était peut-être tout autre chose.

— Vous dites qu'elle avait tendance à s'impliquer, à essayer d'aider son prochain...

— Oui.

— En a-t-elle eu l'occasion, dernièrement ?

— Je ne crois pas. Elle ne m'en a pas parlé, en tout cas.

— A-t-elle cité le nom d'une certaine Carmen Pétri ?

— Non, je ne me rappelle pas.

— Et les « filles du soir » ? Vous savez ce que ça signifie ?

— Pas du tout. Dans quel contexte ?

— C'est une expression qu'elle a utilisée devant une amie, à propos de cette Carmen : « l'une des filles du soir ». Ça ne vous dit rien ?

— Rien du tout.

— À part Roy et Victor, recevait-elle d'autres hommes, ici, d'autres amis ?

— Pas que je sache.

— Connaissez-vous quelqu'un conduisant une Mondeo sombre, noire ou bleu foncé ?

— Mon père... mais ce n'est sûrement pas lui que vous recherchez...

Annie sourit.

— J'en doute, en effet. Personne d'autre ?

— Non, désolée...

— Croyez-vous qu'elle se serait confiée à vous, en cas de grave problème ?

— C'est-à-dire ?

— Disons, au Centre... S'il s'était passé quelque chose.

— Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire, mais elle aurait pu... En fait, s'il y avait eu quelque chose de fâcheux au Centre, elle aurait été la mieux placée pour le savoir puisqu'elle le dirigeait pratiquement toute seule. Avec Alex, en tout cas.

— Le Dr Lukas ?

— Alex n'est pas formaliste.

— Il est là, aujourd'hui ?

— Elle... Alexandra. Vous avez sans doute noté qu'on préfère recruter des femmes. Ce n'est pas de la discrimination positive, mais les clientes se sentent plus à l'aise...

Annie comprenait. Elle avait ressenti la même chose quand elle était allée se faire avorter. Elle n'aurait certes pas apprécié de se faire poser des questions ou sonder les entrailles par un homme.

— Écoutez, reprit Georgina en se penchant et posant son buste plantureux sur la table, je ne vois pas qui aurait pu vouloir la tuer ni pourquoi, mais vous faites fausse route en venant ici. Elle n'avait pas d'ennemis, chez nous.

— J'essaie seulement d'étudier le problème sous toutes ses faces. C'est une bonne partie de notre travail, vous savez... Aborder la chose sous toutes ses faces afin de ne pas passer pour des imbéciles parce qu'on n'aurait pas vu un truc évident.

— Un peu comme chez nous...

— Comment cela ?

— Eh bien, ça paraît un peu cliché de demander aux femmes comment elles s'entendent avec leurs parents, mais s'il devait se révéler qu'il y a eu relation incestueuse, on se sentirait un peu idiote d'avoir loupé ça, non ?

— Je comprends. Voyez-vous autre chose ?

— Non, hélas...

Il y eut un silence.

— Est-ce qu'elle a été... violée ?

— Non.

— Je me demandais si ce n'était pas la raison pour laquelle la police était aussi discrète.

— Parfois, il est important de ne pas tout révéler au public, mais non... Jennifer a été abattue d'une balle dans la tête, tout simplement.

Elle la vit tressaillir sous la brutalité de la remarque.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on l'a tuée de cette façon. Comprenez-moi bien : je suis contente qu'elle n'ait pas souffert, mais... Si je peux comprendre qu'un sadique l'ait violée et tuée pour assouvir un besoin bestial, en revanche, ça... C'est absurde. C'est presque comme si quelqu'un avait une raison de la tuer !

— Nous tâchons de comprendre ce qui s'est passé, dit Annie en se levant. En attendant, si vous avez d'autres idées – n'importe quoi –, contactez-nous. Voici ma carte...

— Merci.

Comme elle se rendait au bureau du D^r Lukas, le téléphone d'Annie sonna. Elle alla dans la cage d'escalier et l'appliqua contre son oreille.

— Allô ?

- Annie, c'est Dave. Dave Brooke.
- Qu'y a-t-il, Dave ? Tu as quelque chose pour moi ?
- En un sens. Prépare-toi. Ce n'est pas une bonne nouvelle...
- Vas-y...
- On a retrouvé le corps de Roy Banks hier soir. Dans la Tamise.
- Mon Dieu ! C'était l'article du journal, ce matin ? C'est lui ?
- Oui. Tué par un. 22, dirait-on.
- Alan... ?
- Il a identifié le corps, nous a demandé de taire son identité en attendant de l'annoncer à ses parents. Il était salement secoué...
- J'imagine ! Pauvre Alan. Qu'est-ce que je peux faire ?
- Rien, pour le moment. Il est allé à Peterborough. Je viens de l'entendre. Il va rester là-bas pendant quelque temps. J'ai préféré t'avertir...
- Oui, merci. Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ?
- J'aimerais bien le savoir...

Le D^r Grenville, leur médecin, de famille depuis plus de vingt ans, ne demanda pas mieux que de venir après avoir appris la nouvelle au téléphone par Banks. Ce petit homme presque trop soigné, proche de la retraite, aux cheveux poivre et sel et moustache assortie, raisonna Ida avant de lui administrer un calmant et de lui en prescrire d'autres que Banks s'empressa d'aller chercher à la pharmacie. Lui-même en aurait bien avalé un ou deux, mais il résista à la tentation. Il faudrait avoir les idées claires au cours des prochains jours.

Sa mère gisait sur le divan, frêle silhouette sous une couverture. Elle marmonnait des mots sans suite et s'assoupit au bout d'un moment. Banks proposa un cachet à son père, qui refusa avec un air de dégoût. Son habitude avait toujours été d'affronter les épreuves, la tête haute, sans se voiler la face.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda-t-il. Pour les formalités... ?

— Ne t'inquiète pas, papa. Je m'en occuperai à Londres. Tu sais s'il a laissé un testament ?

— Je n'en sais rien. Il n'a pas dit...

— J'irai voir son avocat plus tard. Il est dans son répertoire. Pour le moment, j'ai deux coups de fil à donner. Je peux utiliser votre ligne ? C'est important.

— Vas-y. Téléphone tant que tu veux...

D'abord, Banks appela Tracy sur son mobile. Ses enfants ne devaient surtout pas apprendre par la télévision ou les journaux que leur oncle avait été assassiné.

— Alors, papa, ça boume ?

— Comment vas-tu ?

— Bien. T'as un problème ?

— Faut-il que j'aie un problème pour appeler ma fille ?

— C'est que tu as l'air bizarre, c'est tout...

— Eh bien, cette fois, tu as raison. J'ai une mauvaise nouvelle...

— Quoi ? Ça te concerne ?

— C'est au sujet de ton oncle...

— Il est en prison ?

— Tracy !

— Tu as toujours dit que ça lui pendait au nez...

— Je regrette d'avoir à te l'annoncer, mais il est mort.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, puis la voix de Tracy reprit, un peu tremblante :

— Oncle Roy, mort ? Tu es sérieux ? Un accident ?

— Non, ma chérie, il a été assassiné...

— Comment ?

Il était inutile de tenter d'atténuer la réalité puisque c'était dans le journal.

— Il a été tué par une arme à feu.

— Mon Dieu ! Oncle Roy... assassiné !

— On va beaucoup en parler dans la presse. Je ne voulais pas que tu sois prise au dépourvu...

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Je m'occupe de tout. Seulement, si jamais on te sollicite, ne parle pas aux journalistes...

— Papie et mamie veulent que je vienne ?

— Occupe-toi de tes études. Je me charge de tout et j'essaierai de venir te voir bientôt. Enfin, si tu veux bien me rendre un service...

— Lequel ?

— Tu peux le dire à ta mère ?

— Papa !

— S'il te plaît. En d'autres circonstances, je la laisserais tranquille... Elle ne le connaissait guère et elle a refait sa vie, mais l'enquête va faire du bruit et on risque de l'importuner, elle aussi. Je ne voudrais pas qu'elle soit désarmée...

— Entendu, mais c'est idiot. Vous deux... passons. Je suis vraiment désolée pour oncle Roy. On ne le voyait pas souvent, mais il nous envoyait toujours des cadeaux sympas...

— Oui. Bon, je dois raccrocher. Donne de tes nouvelles...

— Promis. Je t'embrasse, papa.

Ensuite Banks appela Brian, qui ne décrocha pas. Il lui laissa, un message, le priant de rappeler dès que possible, puis joignit l'inspecteur Brooke pour le remercier de sa patience et l'autoriser à révéler l'identité de Roy. Enfin, il contacta Corinne. Après un silence stupéfait, elle parut bouleversée et il regretta de ne pas être là, mais il ne put que murmurer d'inutiles paroles de consolation au téléphone tandis qu'elle pleurait. Il promit de passer la prochaine fois qu'il serait à Londres, ce qui serait sans doute bientôt.

Comme il n'avait pas le numéro de Malcolm Farrow, il devrait attendre, pour lui parler, d'être retourné chez Roy. Puis il comprit qu'il ne pourrait sans doute pas y retourner car on avait dû poser les scellés sur la porte. Il hésita, appela Annie. Elle était en ligne. Brooke avait déjà dû lui annoncer la nouvelle et il laissa donc simplement un message lui demandant de le contacter au plus vite à Peterborough,

après quoi il retourna auprès de ses parents.

— Tu veux bien aller fermer les rideaux, à l'étage ? lui demanda Arthur. Ta mère préférerait...

— Bien sûr...

Banks se rappela que jadis, à l'occasion d'un deuil dans la famille, sa mère tirait toujours les rideaux à l'étage.

De son ancienne chambre, il contempla la courette et la ruelle déserte. La construction du lotissement H.L.M. était pratiquement achevée. La plupart des maisons étaient encore inhabitées et il manquait quelques fenêtres, mais des rangées de logements tous identiques occupaient le terrain vague autrefois envahi par les mauvaises herbes, les vieux pneus et autres ordures. C'était là qu'il jouait au football et au cricket, enfant ; là où, adolescent, il avait échangé son premier baiser et peloté les seins d'une fille. Il essaya de se rappeler si Roy avait eu, lui aussi, ces expériences initiatrices, mais il n'en savait rien. Si oui, de toute façon, cela avait eu lieu après son départ, alors qu'ils ne communiquaient déjà plus.

Il se rappelait un incident, néanmoins. Un jour, il avait vu son frère se faire brutaliser par un garçon plus grand. Le pauvre était en larmes et l'autre le boxait en le traitant de mauviète. Banks était intervenu et il n'avait pu s'empêcher de coller une raclée à la jeune brute.

Cela lui était retombé dessus le soir même, quand les parents du garçon avaient débarqué à la maison ce soir-là. Roy ayant corroboré sa version, on s'était borné à lui conseiller de s'en prendre à l'avenir à des adversaires de son âge. Cela aurait pu être bien pire. Donc, il avait défendu Roy, et Roy l'avait défendu. Et ensuite, que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui les avait séparés ?

Comme à son habitude lors de ses peu fréquentes visites, il regarda dans le placard où s'entassaient les cartons renfermant ses souvenirs de jeunesse. Les deux dernières fois, il avait découvert un trésor de vieux disques, illustrés, journaux intimes, livres et jouets. Il y en avait encore qu'il n'avait pas ouverts, et il se demanda si certains n'étaient pas à Roy.

Le coffre à jouets cadénassé avait disparu depuis longtemps, mais il retrouva effectivement un carton plein d'affaires qui n'étaient pas les siennes : des petites voitures Corgi – mieux que les Dinky, affirmait Roy, parce qu'elles avaient des fenêtres en plastique et davantage de détails réalistes – un album rempli de timbres colorés mais sans valeur, un échiquier de voyage qui se repliait, un circuit Scalextric auquel Banks n'avait jamais eu le droit de toucher et plusieurs de ces petits sous-marins contenus dans les paquets de cornflakes, le genre qu'on bourrait de bicarbonate de soude pour les faire plonger et remonter à la surface. Il n'y avait pas de journal intime ni de bulletins scolaires, rien pour étoffer cette vague image de Roy suscitée par ces

objets, mais tout au fond un volant-jouet. Banks se rappela que Roy avait l'habitude de le coller au tableau de bord de la Morris Traveller de leur père, pour faire semblant de conduire. Déjà à l'époque, il était fou de bagnoles...

Banks tint le volant en plastique pendant un moment, puis il le rangea à sa place, remit le carton dans le placard, et alla fermer les rideaux.

En milieu de matinée, tout le service à Eastvale était au courant du meurtre du frère de Banks. Gristhorpe s'entretint avec McLaughlin, le directeur, et un silence feutré tomba sur la brigade criminelle. Même les conversations téléphoniques semblaient murmurées. Ce n'était pas comme si l'un d'entre eux était tombé dans l'accomplissement de son devoir, mais cela y ressemblait.

— Vous l'aviez rencontré ? dit Winsome à Jim Hatchley, qui était celui qui connaissait Banks depuis le plus longtemps.

— Non. J'ai l'impression que c'était un peu la brebis galeuse. Ils ne se fréquentaient pas...

— Tout de même, c'était son frère...

Elle songea au sien, Wayne, professeur à Birmingham. Ils se voyaient peu. Elle se promit de l'appeler le soir même.

— Eh oui, ma petite...

Se mordillant la lèvre, elle reprit le téléphone. La chance l'avait servie pour retrouver la trace de la Mondeo, d'abord par le service des cartes grises de Wimbledon, ensuite grâce à la base de données des voitures volées sur l'ordinateur central de la police. Une voiture correspondant au signalement, avec un 51 sur sa plaque minéralogique, avait été volée dans un parking de l'aéroport d'Heathrow, peu avant le meurtre de Jennifer. Lorsque le propriétaire, en voyage d'affaires à Rome depuis jeudi, avait constaté la disparition à son retour, le dimanche soir, il en avait aussitôt informé la police locale. Winsome avait contacté le commissariat d'Heathrow : il serait le premier à savoir si la voiture réapparaissait et elle voulait en être prévenue le plus tôt possible.

Si toutes les pistes menaient à Londres, ce qui semblait le cas, Annie Cabbot n'allait pas rentrer de sitôt. Winsome l'enviait. Faire les boutiques ne lui aurait pas déplu. Sans être accro à la mode, elle aimait être à son avantage, même si cela lui valait les regards énamourés de mecs comme Templeton. Elle le faisait pour elle-même, pas pour les autres.

La jeune femme était sur le point de descendre à la cantine, quand le téléphone sonna.

— Inspecteur Jackman... ?

- C'est moi.
- Agent Owen, Heathrow.
- Oui... ?
- On vient de recevoir un rapport concernant un véhicule volé, une Mondeo bleu foncé. Vous enquêtez bien à ce sujet ?
- Exact, dit Winsome, crayon en main. Des nouvelles ?
- Pas très bonnes, hélas...
- Je vous écoute.
- La version longue ou courte ?
- La courte, pour commencer.
- On l'a retrouvée à l'aube, le dimanche matin, sur PA13, à la sortie de Basildon.
- Où est-ce ?
- Essex.
- On peut envoyer une équipe technique sur place ?
- Minute ! Je n'ai pas fini. J'ai dit qu'on l'a retrouvée, mais ce que je n'ai pas eu le temps d'ajouter, c'est qu'elle a été accidentée. Le chauffeur a perdu le contrôle et s'est payé un poteau télégraphique. Excès de vitesse...
- Il est en garde à vue ?
- À la morgue.
- Ah... Il avait des papiers d'identité sur lui ?
- Oh, on le connaît ! Wesley Hughes. Cet idiot n'avait que quinze ans.
- Merde ! marmonna Winsome. Un gosse... Mais qu'est-il arrivé à nos deux hommes ? D'après leurs signalements, ils seraient *bien* plus âgés.
- Malheureusement, je ne sais rien là-dessus. Coup de chance, il avait un passager, qui lui n'est pas blessé. Il a bien quelques plaies et bosses, mais d'après le médecin il est à peu près intact. Un peu secoué, vous vous en doutez...
- Quel âge a-t-il ?
- Seize ans.
- On l'a interrogé ?
- Je ne sais pas. Ce n'est plus de mon ressort. À votre place, je les appellerais. J'ai leur numéro. Le brigadier Singh s'en occupe. À la circulation...
- Il lui communiqua le numéro et elle raccrocha après l'avoir remercié. Ensuite elle joignit le brigadier Singh de la police de l'Essex au commissariat de Basildon. Il décrocha aussitôt.
- Ah, oui, j'attendais votre appel ! Ne quittez pas... Winsome entendit quelques paroles étouffées, puis l'homme reprit la ligne.
- Désolé, c'est un peu bruyant, ici.
- Ça ne fait rien. Qu'est-ce que vous avez ?

— Un bel accident...

— Vous êtes sûr que c'est la bonne Mondeo ?

Singh lui donna le numéro ; il correspondait à celui que lui avaient fourni le service des cartes grises et l'ordinateur central.

— Votre collègue m'a résumé la situation, dit-elle. Vous avez parlé au rescapé ?

— À l'instant. On a mis une éternité à dénicher ses parents, qui paraissaient avoir plus envie de déboucher une bouteille de vinasse que de venir au commissariat. Pas étonnant si ces gamins font des bêtises... C'est un petit jeune plutôt déluré, Daryl Gooch, mais l'accident lui a pas mal rabattu le caquet et l'inspecteur Sefton a fait le reste...

— Que s'est-il passé ?

— À l'en croire, lui et son copain, Wesley Hughes, ont vu la voiture dans Tower Hamlets, alors qu'ils revenaient d'une fête vers trois heures et demie du matin, dimanche.

— Tower Hamlets ?

— Oui, dans l'East End...

— Je sais où c'est, mais ça m'étonne ! Je croyais qu'elle avait été volée du côté d'Heathrow, le vendredi, par deux hommes ayant la quarantaine, qui sont allés dans le Yorkshire commettre un meurtre le samedi matin, aux aurores. Maintenant, je découvre qu'elle a été volée à Tower Hamlets le dimanche matin, très tôt, par deux petits voyous. Tout cela n'a aucun sens.

— Je ne suis pas au courant, mais c'est la version de Daryl. Il prétend que la portière côté chauffeur était ouverte, la clé au contact et, comme il n'y avait personne dans les parages, ils ont eu envie d'aller faire un tour à la campagne. Dommage que son copain fut si piètre conducteur... Selon des témoins, il devait rouler à 180 à l'heure quand il a perdu le contrôle. D'après Daryl, ils étaient encore ivres et défoncés...

— Vous le croyez ?

— Je ne sais pas, mais quel intérêt pour lui de mentir, au point où il en est ?

— Chez certains, c'est une seconde nature.

— Je suppose. Mais comme ils habitent tous les deux Tower Hamlets, ils n'auraient pas eu de raison de se trouver à Heathrow. Ce n'est pas exactement la jet-set... vous savez quand la voiture a pu être volée dans ce parking ?

— Entre jeudi et vendredi soir, j'imagine.

— Désolé de ne pouvoir faire plus. Appelez-moi si vous avez d'autres questions.

— Merci, je n'y manquerai pas.

Elle raccrocha et mordilla la pointe de son crayon tout en

réfléchissant. Si c'était la Mondeo repérée près de chez Jennifer, le vendredi soir – et celle vue par Roger Cropley au Watford Gap –, alors, après avoir commis le meurtre et être entré par effraction au domicile de Banks, les deux individus avaient dû retourner à Londres la nuit même pour planquer la voiture le lendemain puis la larguer dans un quartier mal famé où elle aurait toutes les chances de disparaître fort rapidement ; après quoi ils étaient repartis à pied. Cela ne disait pas grand-chose sur eux, hormis qu'ils n'avaient pas peur de s'aventurer la nuit dans des coins dangereux.

C'était une bonne idée de voler une voiture aux abords d'un aéroport, car il y avait de fortes chances pour qu'on n'ait pas encore signalé son vol. Sinon, il y avait toujours le risque qu'elle soit repérée par une caméra du système de reconnaissance automatique des plaques d'immatriculation, qui les lisait et les comparait à la base de données des véhicules volés. Mais ça n'était pas arrivé. Le propriétaire n'avait porté plainte que le dimanche soir, heure à laquelle sa voiture avait encadré un poteau télégraphique, à la sortie de Basildon.

Eh bien, songea Winsome, même si on ne pouvait plus guère espérer retrouver des indices dans la Mondeo, on pouvait toujours examiner les pneus, et quelqu'un du quartier pouvait avoir vu les deux hommes larguer la voiture. Il était temps de décrocher de nouveau le téléphone.

Le bureau du D^r Lukas présentait le même décor apaisant que le reste du Centre. Les sièges étaient rembourrés et confortables, des natures mortes égayaient les murs bleu-vert et on ne voyait pas le moindre instrument chirurgical, pas même une seringue hypodermique. Certes, le D^r Lukas ne pratiquait pas d'avortement, du moins pas ici, et ces choses-là n'étaient donc pas indispensables. En revanche, il y avait une salle d'examen et, derrière la porte, devaient se trouver la table, les instruments, les étrières.

— Quelle tragédie ! déclara le D^r Lukas avant d'avoir entendu la première question. Elle était si jeune, si vive...

Elle avait un léger accent, difficile à identifier. D'un pays de l'Est, en tout cas.

— Vous étiez très liées ?

— Pas à ce point. On travaillait ensemble, c'est tout. Nos domaines étaient très différents, mais on se rencontrait régulièrement pour des raisons de service.

— Vous ne la fréquentiez pas sur le plan mondain ?

Le D^r Lukas se fendit d'un demi-sourire.

— Ma vie « mondaine » est plus que limitée, mais non, on ne se rencontrait qu'au travail.

Annie regarda autour d'elle.

— C'est agréable, ici. Ce centre est très accueillant. L'entretien doit coûter cher. J'imagine que vous gagnez de l'argent ?

— Pour autant que je sache, les finances étaient le domaine de Jennifer. Moi, je m'en tiens à ma spécialité.

— Tout le monde me dit qu'elle n'était plus la même la semaine précédant le meurtre. On me l'a décrite comme anxieuse, à cran, inquiète. Vous l'avez noté ?

— On a eu une réunion mercredi dernier, et maintenant que j'y pense, elle était un peu stressée.

— Vous ne savez pas pourquoi ?

— Je crois que c'était un problème sentimental, mais je vous le répète : j'ignorais tout de sa vie privée.

— Alors pourquoi imaginer que c'était sentimental ?

Le médecin sourit. C'était une femme menue, la quarantaine. Elle avait les cheveux noirs et courts parsemés de gris, les joues creuses sous des pommettes saillantes et un regard las. Ses gestes étaient trop mesurés, tendus.

— Je sais bien qu'il faut se garder de tirer des conclusions hâtives, mais c'était une jeune fille très séduisante, et je l'ai vue partir d'ici en compagnie d'un homme à plusieurs reprises.

Ce devait être Roy Banks.

— Oui, nous le connaissons, dit Annie, mais nous ne pensons pas que c'est cela...

Le docteur étala ses mains sur la table, paumes en l'air.

— Alors je ne vois pas !

— Et son ex, Victor Parsons ? Vous l'avez déjà rencontré ?

— Je ne crois pas.

— Apparemment, il est venu faire du scandale une ou deux fois.

— C'est très isolé. Je n'ai pas dû entendre...

— Lorsque Jennifer a rencontré son dernier fiancé, ici, il accompagnait une jeune femme que tout le monde a pris pour sa fille. C'est une certaine Corinne et je ne crois pas qu'elle soit sa fille. Vous l'avez auscultée ?

— Quelle date ?

— Il y a deux mois environ. Avril.

Le Dr Lukas se pencha sur son ordinateur portable et enfonça quelques touches.

— Corinne Welland ?

— Ça doit être elle. Je ne connais pas son nom de famille.

— C'est la seule Corinne que j'aie.

— Alors, c'est forcément elle.

— Oui, je l'ai auscultée. Mais j'ignore si c'était sa fille... Lui, je ne l'ai pas vu, et elle n'y a fait aucune allusion. C'était une simple

consultation...

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle a subi son interruption de grossesse et repris ses occupations quotidiennes, j'imagine...

— Avez-vous déjà entendu parler de Carmen Pétri ?

— Non, dit le D^r Lukas, un peu trop vite au goût d'Annie.

— Savez-vous qui sont les « filles du soir » ?

— Les filles du soir... ?

— Et celles qui sont enceintes depuis trop longtemps pour subir un avortement ?

— Dans ce cas, il n'y a pas d'avortement ! D'une part, c'est illégal ; de l'autre, c'est dangereux.

— Sauf si la mère et le fœtus sont en danger ?

— Exactement. En ce cas, une intervention chirurgicale s'impose mais ce n'est pas, au sens strict du terme, un avortement : c'est une opération exécutée pour sauver la vie. Une opération d'urgence.

— Je comprends la distinction. Le Centre a-t-il déjà été impliqué dans une telle intervention ?

— Pas à ma connaissance.

— Et vous, en tant que médecin, vous sauriez... ?

— Vous pourriez aller voir les cliniques où les interruptions de grossesse sont effectivement pratiquées, mais j'en doute fort... Nous sommes avant tout un centre de planning familial, même si nous offrons une palette de prestations plus large que la plupart. Toute femme nécessitant un avortement au-delà des vingt-quatre semaines légales serait automatiquement adressée à un hôpital. C'est alors un problème médical, et non plus une question de choix personnel.

— Je vois, dit Annie.

Elle n'irait pas plus loin. Si on pratiquait ici des avortements illégaux, le D^r Lukas n'irait pas l'avouer, mais Annie la croyait à moitié quand elle disait ne pas connaître Carmen Pétri. Il faudrait peut-être la réinterroger, se dit-elle en se levant pour prendre congé. Après avoir vu Victor Parsons, en tout cas. Mais la prochaine fois, elle veillerait à ne pas la revoir dans ce cadre aseptisé, où le D^r Lukas était visiblement habituée à être en position de force.

Templeton s'était vite lassé d'être assis sur son cul, à donner des coups de téléphone. C'était un homme d'action : il aimait ébranler des portes et alpaguer des malfaiteurs. Aujourd'hui qu'on était lundi et que la vie avait repris son cours, il était dans son élément. Avec l'accord de Gristhorpe, il avait pris rendez-vous avec le brigadier Susan Browne, qui travaillait toujours sur l'affaire Claire Potter. Ils devaient déjeuner en début d'après-midi dans un pub à la sortie de la

M1, entre Eastvale et Derby, et en se garant sur le parking, à deux heures et demie, il songea que si Susan Browne était à peu près potable, il pourrait peut-être même s'envoyer en l'air avant la fin de la journée.

Il traversa le bar dans la pénombre, où quelques habitués fumaient tranquillement en suivant un match de cricket à la télévision, et sortit dans le jardin par la porte de derrière. Il ignorait s'il ressemblait ou non à un flic avec ses Ray Bans, son jean, son tee-shirt et ses baskets.

Son regard embrassa les lieux, à la recherche d'une jeune femme possible. Il n'y en avait qu'une, et lorsqu'il l'aborda elle se leva pour lui serrer la main et se présenter. Son cœur se serra. Elle était petite et râblée – pas du tout son type. Il aimait les grandes, tout en jambes. Bon, elle avait de beaux yeux et paraissait assez bien élevée. Elle portait aussi une alliance en or à la main gauche. Un verre d'eau pétillante était posé devant elle, à côté du menu – le genre bariolé et plastifié qu'on trouve dans les chaînes de restauration rapide, seuls endroits où l'on peut déjeuner à deux heures et demie de l'après-midi, un lundi.

— On commande tout de suite ? dit-elle en lui passant le menu. J'ai déjà choisi...

Templeton survola les images colorées représentant hamburgers, curry et *fish and chips*, et découvrit qu'il n'avait envie que d'un sandwich aux crevettes. Susan désirait un cheeseburger-frites. Il faillit le lui déconseiller, étant donné son tour de taille, mais ce n'était sans doute pas la façon la plus diplomatique d'engager la conversation.

Il alla commander au bar, s'acheta un Coca et revint s'asseoir. Leur table était à l'ombre d'un grand hêtre rouge et une légère brise venait par intermittence chahuter les boucles blondes de Susan et susurrer dans les feuillages. À l'autre bout de la terrasse, des enfants jouaient sur les balançoires et le manège tandis que leurs parents, installés à proximité, profitaient du soleil. Templeton posa ses lunettes sur la table pour permettre au brigadier Browne d'admirer ses yeux de braise.

— Alors vous travaillez au Q.G. de la région Ouest ? dit-elle.

— Oui...

— À Eastvale ?

— Vous connaissez ?

— J'y ai travaillé. C'est ainsi que j'ai rencontré Banks. Il est toujours là, je suppose ?

Le jeune homme eut un sourire.

— On ne s'est pas encore débarrassé de tous les dinosaures.

— Si je me souviens bien, il obtenait des résultats et c'était un bon chef.

— Ah, bon... c'était quand ?

— Il y a quelques années. Je suis partie juste après avoir eu mon grade de brigadier. J'ai fait un an en uniforme dans la région d'Avon et le Somerset, puis on m'a mutée dans le Derbyshire. Comment va-t-il ? J'ai su, pour l'incendie... je lui ai envoyé une carte...

— Je crois que ça va..., dit Templeton, réalisant qu'il lui faudrait mesurer ses paroles maintenant que son interlocutrice s'était dévoilée. En fait, pas très bien... on vient de repêcher son frère dans la Tamise...

— Quelle horreur ! Vous lui direz que je pense à lui, à l'occasion ?

— Sans faute...

— Que s'est-il passé ?

— Il aurait été tué. Par balle. Vous le connaissiez ?

— Non, mais tout de même... Pauvre Alan. Dites-lui combien je suis désolée. Mon nom était Susan Gay. Il se rappellera. Browne est le nom de mon mari.

Quelque chose dans son ton l'empêcha de faire un commentaire idiot. Imaginez : traverser la vie en s'appelant « Gay » ! Pas étonnant si elle avait préféré adopter celui de son mari.

— Et saluez de ma part le commissaire Gristhorpe et Jim Hatchley, si toutefois ils sont toujours là...

— Oh, que oui !

— Bien... (Elle chassa une mouche du bord de son verre.) Au boulot, maintenant...

— Claire Potter, dit Templeton. Vous avez un suspect ?

— Aucun. Sauf que...

— Oui ?

— Vous imaginez le nombre de fois où il a dû s'entraîner, suivre quelqu'un jusqu'à son domicile sans avoir l'occasion de frapper ? La réussite d'un coup pareil dépend de bien des facteurs... une femme s'engageant sur une petite route déserte, la nuit, sans avoir verrouillé sa portière. Bref, on a vérifié et il semble que deux mois plus tôt, le 20 février, pour être exact, une femme quittant l'autoroute au nord de Sheffield a été agressée de façon analogue, sauf qu'elle avait fermé ses portières. Paula Chandler.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a réussi à s'enfuir. Il ne l'a pas poursuivie.

— Signalement ?

— Rien de valable. Il faisait sombre et elle avait peur. Elle ne l'a pas bien regardé, parce qu'elle essayait désespérément de redémarrer tandis qu'il secouait sa portière. Il portait un costume sombre et une alliance. Elle a vu sa main sur la poignée...

— Pas de gants ?

— Non. Elle a vu l'alliance...

— Des empreintes ?

— Brouillées...

— Modèle de voiture ?

— Elle n'a pas pu le dire, mais c'était une voiture de couleur sombre, bleue ou verte. Compacte. Peut-être japonaise.

Roger Crolepsey avait une Honda vert sombre, se rappela Templeton avec un tressaillement d'allégresse. Et il avait une alliance.

— Pas très parlant, tout ça..., dit-il.

— C'est frustrant. Il y a d'autres témoignages, tout aussi vagues. Une jeune femme s'est crue suivie par une voiture, une autre a signalé qu'un type l'avait dévisagée à une station-service. Ce genre de choses. On a fait des enquêtes... qui n'ont rien donné.

— Vous pensez néanmoins que c'est le même homme ?

— Je vous l'ai dit : il avait besoin de s'entraîner et d'avoir de la chance. De plus, Paula Chandler s'était arrêtée à la station-service Newport Pagnell.

— Vous croyez que c'est là qu'il repérait ses victimes, dans les cafétérias d'autoroute ?

— Oui, c'est logique : on trouve une femme seule, on la suit pour voir si elle emprunte une route déserte la nuit. Les deux agressions connues ont eu lieu un vendredi soir, et toutes deux se sont produites à la suite d'une halte dans une station-service...

— Parlez-moi de Claire Potter.

— Sa voiture a été découverte dans un fossé et il est établi qu'on l'avait forcée à quitter la route.

— Des traces de pneus ?

— Rien d'exploitable.

— Où l'agression a-t-elle eu lieu ?

— Dans le petit bois voisin...

— Et personne n'a vu les deux voitures ?

— Non. Soit personne n'est passé par là, soit les gens n'ont pas voulu s'en mêler. C'est seulement le lendemain matin qu'un chauffeur-livreur a signalé l'épave. En allant sur place, nous l'avons trouvée...

La jeune femme s'interrompt pour prendre une gorgée d'eau.

— J'y étais. C'était moche. Très moche...

— Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

Templeton remarqua qu'elle ne le regardait plus dans les yeux.

— Tout. Ses vêtements étaient arrachés. Il l'a violée, à la fois vaginalement et analement. Il a aussi utilisé un objet pointu pour la pénétrer. On a retrouvé un bâton ensanglanté tout près. Puis il l'a poignardée à mort. Quinze fois. Aux seins, au ventre, dans la zone pubienne. Je n'avais jamais vu un tel acharnement.

— ADN ?

— Non. Soit il a utilisé un préservatif, soit il n'a pas éjaculé.

— Le labo a trouvé des traces de lubrifiant ?

- Non.
- On a examiné le terrain ?
- Bien sûr. Pas de sperme. Pas d'ADN. Il l'avait chloroformée pour l'empêcher de se débattre, de le griffer.
- Pas de cheveux, de bouts de peau... ?
- Non, il a été très prudent.
- En général, ils oublient toujours quelque chose.
- Pas là. Il y avait un ruisseau tout près. Il est allé jusqu'à laver le corps et à le disposer correctement. Ses vêtements déchirés ont été retrouvés à côté d'elle. Elle avait ses sous-vêtements sur la figure.
- Bon Dieu ! Le couteau... ?
- Un modèle ordinaire. Qui s'achète n'importe où.
- Elle a été vue pour la dernière fois à la station-service Trowell, c'est ça ?
- Oui, elle s'est arrêtée pour prendre un café. La femme au comptoir s'en est souvenue.
- Mais personne ne lui a prêté une attention déplacée ?
- Semble-t-il. Et comme elle n'avait pas besoin d'essence, son réservoir étant plus qu'à moitié plein, elle ne s'est pas arrêtée aux pompes.
- Pas de marques sur la voiture ? Peinture éraflée, phares cassés... ?
- Non, elle était intacte. L'agresseur a dû simplement freiner devant elle, la forçant à verser dans le fossé pour éviter la collision...
- Les assiettes arrivèrent et, la chaleur donnant soif, il alla commander une nouvelle eau pétillante pour elle et un autre Coca pour lui.
- Cette affaire sur laquelle vous travaillez..., dit Susan quand il fut de retour, alors qu'elle en était déjà à la moitié de son cheeseburger. Croyez-vous sérieusement qu'il y ait un rapport ?
- Je n'en sais rien. C'est étrange... Vous allez trouver ma question bizarre, mais a-t-elle pu être agressée par deux hommes ?
- Peu probable. En général, l'acharnement, le type de blessures indiquent un prédateur sexuel et ces gens-là agissent d'ordinaire seuls...
- ... Et Fred et Rose West ?
- J'ai dit : d'ordinaire. Nous avons envisagé d'autres hypothèses, mais sommes pratiquement sûrs qu'il s'agissait d'un homme seul. Cela a dû se passer rapidement, comme pour votre affaire, sauf que Claire n'a pas été abattue par une arme à feu. Elle a souffert davantage, et plus longtemps...
- Susan se désaltéra.
- Il est difficile de dire si les différences l'emportent sur les ressemblances, mais c'est sans doute le cas, si on est réaliste. Sans

même parler de l'arme du crime, notre assassin est un être déchaîné. Le vôtre a tout simplement tué froidement avant de s'enfuir. Cela ressemble plus à une exécution qu'à l'œuvre d'un maniaque sexuel.

— Vous devez avoir raison, mais il faut voir... Ces types-là ont tendance à recommencer, non ?

— Les prédateurs ? Oui, parfois. On ne peut pas le prédire à coup sûr, mais je doute qu'il reste longtemps inactif. D'après les psychologues et nos logiciels, tout porte à croire qu'il va recommencer. Après tout, cela fait presque deux mois que Claire Porter est morte... il y a quelque chose qui n'a pas été divulgué dans la presse...

— Quoi ?

— Il a emporté un souvenir.

— C'est-à-dire ?

— Un téton. Le gauche, pour être précise.

— Merde !

Le jeune homme contempla son sandwich et se sentit mal. Il avala un peu de Coca.

— Désolée. Il fallait bien que vous sachiez... Ce n'est pas le cas pour Jennifer Clewes, j'imagine ?

— Non.

Susan avait fini de manger. Elle repoussa son assiette.

— Vous avez autre chose à me dire ?

Il pensa à son entretien du dimanche.

— On a un type qui ferait l'affaire. Pour Jennifer.

— Ah ?

— Oui. Un certain Roger Cropley. Apparemment, il l'a reluquée dans une station-service, et suivie quand elle a repris l'autoroute. Le hic, c'est qu'il a un alibi.

— Solide ?

— Oh, oui ! Il est tombé en panne et le professionnel qu'il a appelé a confirmé l'horaire. Il n'a pas pu la tuer.

— Dommage...

— Ça ne veut pas dire qu'il n'en avait pas l'intention ! Drôle de mec... Au début, il a tout pris à la rigolade, et puis il s'est fermé... Il bosse à Londres et rentre chez lui une fois par semaine. Tous les vendredis. Et en général il fait une halte. Porte sans doute un costume sombre, conduit une Honda vert foncé. Marié. Porte son alliance. Et comme je vous l'ai dit, il emprunte la M1 presque tous les vendredis. Pas toujours aussi tard, d'après lui, mais quelquefois. Je pensais...

— Qu'est-ce qui vous empêche de le revoir ? Et si vos soupçons persistent, je pourrai peut-être vous accompagner la prochaine fois... ? Votre hiérarchie n'y verra pas d'inconvénient, je suppose ?

— Sans doute. On n'a pas grand-chose contre lui, mais il n'est pas

net...

— Une impression ?

— Appelez cela comme vous voulez. Moi, je crois que les « impressions » se composent de centaines de petites observations dont nous ne sommes pas directement conscients. Le langage gestuel. Le ton de la voix. Des petites choses. Tout cela forme une impression.

— Vous avez peut-être raison, dit Susan en souriant. Dans mon cas, cela s'appelle d'ordinaire l'« intuition féminine ».

Elle consulta sa montre. Joli bracelet en or, nota Templeton. Son mari avait les moyens. Il n'était sans doute pas dans la police.

— Je m'en vais, dit-elle. Merci pour le tuyau. Vous me tenez au courant, pour Cropley ?

— Absolument !

— Et saluez bien tout le monde au poste, sans oublier Alan...

— Entendu.

Il la regarda s'en aller. Pas mal du tout, ses jambes... Si seulement sa taille pouvait s'affiner, elle pourrait valoir le coup – mariée ou pas. Il chassa de sa moitié de sandwich une mouche qui revint à la charge avant de partir en zigzags vers les arbres. Il était temps de retourner à Eastvale, pour voir s'il y avait du nouveau.

Le lundi en fin d'après-midi, la pluie reprit, comme surgie de nulle part, éclaboussant le pare-brise de Dave Brooke qui, à cette heure de pointe, conduisait Annie jusqu'à Tower Hamlets. Ce n'était pas précisément le genre de quartier digne de figurer dans les guides touristiques. La maison qu'ils recherchaient se tenait dans un alignement de masures qui avaient survécu tant aux bombardements qu'à la politique de destruction des taudis insalubres. De l'autre côté de la rue, s'étendait un vaste terrain asphalté où poussaient les herbes folles, entouré d'un grillage couronné de fil barbelé. De qui – et de quoi – voulait-on le protéger ? Annie n'en avait aucune idée. C'était sans doute une façon de signaler qu'il était à vendre. Au fond de ce terrain, à travers la pluie battante, on distinguait d'autres bicoques noires à toits d'ardoise, derrière lesquelles se profilaient des tours, mornes comme des monolithes contre le ciel tout gris.

— Mignon, hein ? fit Brooke, comme lisant dans sa pensée.

Annie se mit à rire.

— Si on aime...

— C'est tout un pan d'histoire. Admire, tant que tu peux ! Dans un an, il n'y aura sans doute plus que des tours ou un complexe sportif.

— On dirait que tu regrettes... ?

— Peut-être... Ah, on est arrivés !

Il se rangea le long du trottoir et ils considérèrent le numéro 46. La porte aurait eu bien besoin d'une couche de peinture pour masquer les dégâts que le temps et peut-être les cambrioleurs lui avaient infligés.

Alf Seaton, charpentier naval à la retraite, avait vu non seulement Wesley Hughes et Daryl Gooch piquer la Mondeo mais aussi la voiture arriver le dimanche à l'aube, et c'était cela qui les intéressait. Annie commençait à se demander si elle rentrerait jamais chez elle, étant donné la tournure des événements. Elle espérait repartir après sa visite au Centre Berger-Lennox quand Brooke l'avait appelée. Tous les chemins semblaient mener à Londres.

Alf Seaton les attendait, et elle remarqua que le bord du rideau de dentelle avait légèrement bougé quand ils s'étaient garés. Ils n'étaient pas encore à la porte qu'un homme aux cheveux gris, replet, le nez cassé, venait les accueillir sous la pluie.

— Fichu temps, hein... ! dit-il avec un inimitable accent cockney.

Faites comme chez vous. J'ai mis l'eau à chauffer. J'ai des biscuits au chocolat aussi, si ça vous tente...

Pendant qu'il s'affairait dans la cuisine, Annie examina le petit salon désuet avec son râtelier à pipes, le vieux bureau en bois et la bibliothèque basse sous la fenêtre, qui contenait surtout des récits maritimes. Au-dessus de la cheminée, un tableau romantique représentait la flotte de Lord Nelson affrontant les Français sur les flots déchaînés, canons crachant des flammes. Les fauteuils étaient vieux mais encore fermes, et il n'y avait pas un grain de poussière. Lorsque le vieil homme revint avec son plateau, elle l'en félicita.

— Je fais de mon mieux, dit-il. Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'il faut être négligent, pas vrai ? C'est ce que ma mère disait toujours...

— Vous êtes marié ?

— Fran est morte il y a deux ans, d'un cancer.

— Je suis désolée.

— Pourquoi ? La vie continue...

Il regarda autour de lui.

— Nous avons eu cinquante ans de bonheur. On a emménagé en 54. Notre premier logement – ce devait être le seul, en fait ! J'étais tout jeune à l'époque, et les choses ont bien changé depuis. Pas toujours en mieux...

— C'est fort possible, dit Annie.

— Mais vous n'êtes pas là pour m'entendre radoter, hein ? dit-il avec un clin d'œil à son adresse. Vous voulez savoir ce que j'ai vu ?

— C'est la raison de notre visite, monsieur Seaton, dit Brooke.

— Appelez-moi Alf...

Ce n'était pas un prénom usité de nos jours, songea Annie, et si on l'entendait on pouvait être sûr que la personne avait l'âge de ce vieillard.

— D'accord, Alf...

— Je crois avoir tout dit à l'agent qui est venu...

— Commençons par ce que vous faisiez...

— Moi ? J'étais tout simplement en train de dormir dans ce fauteuil. Comme j'ai des insomnies, j'ai l'habitude de bouquiner avec une tasse de thé. Ça vaut mieux que de rester couché, à ruminer ses problèmes...

— C'est vrai. Donc, que s'est-il passé ? Vous avez vu ou entendu la voiture ?

— Entendu, au début. Il y a un peu de passage, la nuit, mais pas tellement. Ce n'est pas une route principale, ni même un raccourci. Et comme vous pouvez le constater par vous-mêmes, l'endroit manque de charme... bref, le dimanche, à trois heures du matin, c'est plutôt tranquille, sauf quand une bande de jeunes reviennent bourrés d'une

fête.

— Vous vous rappelez l'heure exacte ?

L'homme jeta un coup d'œil à la vieille pendule massive sur le manteau de la cheminée.

— Trois heures dix. Je me rappelle avoir regardé. D'abord j'ai entendu la voiture, puis j'ai vu les phares. Elle était garée en face. Ensuite une voiture s'est garée derrière...

— Vous avez vu le conducteur ?

— De la première voiture ? Oh, oui ! Très clairement. Il y a un réverbère et ma vue est assez bonne de loin.

— Que pouvez-vous nous en dire ? dit Annie en regardant du côté de Brooke, qui opina, lui indiquant qu'elle pouvait continuer, puisque le témoin paraissait à l'aise avec elle.

— J'étais un peu nerveux... Il y a pas mal de problèmes dans le quartier et, quand on est vieux et frêle, on s'inquiète, pas vrai ? Il y a vingt ans, je leur aurais donné du fil à retordre, mais aujourd'hui...

— Je comprends. Vous avez tout de même regardé, non ?

— Je n'avais pas peur à ce point ! J'aime savoir ce qui se passe dans ma rue. Bref, comme je ne voulais pas attirer l'attention, j'ai éteint. Heureusement, car je l'ai vu regarder ma maison pendant un moment, comme s'il se demandait si on l'épiait. Il donnait l'impression de regarder juste dans ma direction, mais il a dû se convaincre qu'il n'y avait personne...

— À quoi ressemblait-il ?

— Un grand gaillard, l'air d'un dur, genre culturiste. Il était en survêtement sombre, avec une bande blanche sur les bras et les jambes. Il avait les cheveux longs, noués en queue-de-cheval, comme une vraie pédale. Ses cheveux étaient noirs et brillants, comme s'il avait mis de la graisse dessus. Et il portait une grosse chaîne dorée au cou.

Cela semblait une description précise de l'homme que Roger Cropley avait vu à l'arrière de la Mondeo, à la station Watford Gap, et que le voisin de Jennifer avait remarqué dans la rue, à l'heure où elle avait pris sa voiture.

— Ensuite, que s'est-il passé ?

— Je l'ai vu monter dans l'autre voiture.

— Vous rappelez-vous quelque chose de précis concernant ce véhicule-là ?

— Non, sauf qu'il était d'une teinte plus claire que l'autre : beige ou gris métallisé... Il n'y avait pas assez de lumière, tout était un peu uniforme, mais c'était... je ne m'y connais pas trop en voitures, mais c'était une voiture plus cossue, plus tape-à-l'œil.

— Vous avez remarqué un signe, un ornement ?

— Désolé, non.

— OK. C'est très bien. Vous n'avez pas noté le numéro de la plaque, je suppose ?

— Non.

— Et le chauffeur, vous l'avez bien vu ?

— Entrevu... quand la portière s'est ouverte et que le plafonnier s'est allumé brièvement. Il n'était pas garé aussi près du réverbère.

— Pourriez-vous le décrire ?

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'il avait les cheveux clairs et courts. Très courts. En brosse. Puis la portière s'est refermée, la lumière s'est éteinte et ils sont partis.

— Dans quelle direction ?

— Le sud. Vers la Tamise. Peu après, j'ai entendu parler les jeunes et la portière claquer. Le temps de les apercevoir, ils avaient déjà filé. J'aurais dû alerter tout de suite la police. Ce pauvre gamin serait peut-être encore en vie. Mais je ne savais pas ce qui se passait et on n'a pas toujours raison de se mêler des affaires d'autrui, à moins que ce soit indispensable.

— Ce n'est pas votre faute.

— Quand même, je m'en veux...

— Monsieur Seaton, intervint Brooke, croyez-vous pouvoir élaborer un portrait-robot de l'homme que vous avez vu, avec l'aide d'un de nos dessinateurs ?

— Je crois. J'en ai un souvenir assez précis. Le problème serait de mettre ça sur le papier...

— C'est à quoi sert le dessinateur. Avec un peu de chance, on pourra le faire venir demain matin. Cela vous convient-il ?

— Je ne bouge pas d'ici.

— Parfait. Je vais m'arranger. Vous avez autre chose à nous dire ?

L'homme réfléchit un moment.

— Non, je ne crois pas. Cela s'est passé si vite et, comme je vous l'ai dit, je ne savais pas ce qui arrivait. Pourquoi quelqu'un voudrait-il abandonner une belle voiture dans un quartier pareil, sinon *pour qu'on la vole* ?

— Précisément, dit Annie.

À midi, Banks alla chercher du poisson-frites chez le Chinois, de l'autre côté de la rue, mais son père se contenta de chipoter. Il ne se plaignit même pas, comme de coutume, du goût de chop-suey, qui était tout ce qu'il connaissait de la cuisine chinoise. Après une tasse de thé, Banks songea sérieusement à retourner à Londres, mais il lui fallait rester. Son père ne le lui avait pas demandé, mais c'était plus convenable. La famille devait rester unie, du moins pour le moment.

Cependant, comme il ne tenait pas en place, qu'il se sentait à

l'étroit, il prit sa voiture pour aller en ville et déambula ensuite autour de la cathédrale et du centre commercial. Là, il se rappela avoir laissé son propre mobile à Gratly et celui de Roy à Dave Brooke. S'il projetait de retourner à Londres, comme c'était le cas, il lui en faudrait un. Il entra dans la première boutique d'électronique qu'il vit et acheta un mobile à carte. Une fois la batterie chargée, il serait en état de fonctionner.

C'était un après-midi nuageux et la pluie menaçait. Un groupe de musiciens ambulants jouait sur la place, au milieu d'un attroupement. Un flot ininterrompu de touristes s'engouffrait dans la cathédrale.

Ses pas l'ayant porté près du Centre Rivergate, il songea à Michelle Hart, qui avait habité ici, Viersen Platz. Sur la rive opposée, la vieille péniche était toujours amarrée et il se rappela les échos de jazz qui s'en échappaient, quand il venait passer le week-end chez elle.

Penché sur les eaux troubles, il se demanda s'il n'aurait pas dû s'accrocher davantage. Il l'avait laissée se dérober trop facilement. Mais sa carrière comptait beaucoup pour elle, et quand ce poste s'était libéré à Bristol, il n'avait pas osé la supplier de rester. En outre, leur relation avait été conflictuelle dès le début, au point qu'il avait souvent pensé qu'elle en avait aussi profité pour prendre du recul.

Il retourna à sa voiture et demeura un moment au volant, vitres baissées, à fumer. Dire qu'il avait fallu ce drame pour qu'il se sente plus proche de son frère. Si cela s'était produit deux ou trois ans plus tôt, il l'aurait certes pleuré, mais sa souffrance aurait été moins vive. Aujourd'hui, il souffrait réellement...

Si son opinion sur lui restait en gros la même, il l'avait replacée dans un contexte plus vaste. Roy était un filou, évidemment ; ce n'était pas le sens moral qui l'étouffait dans sa profession et il se conduisait avec les femmes comme un salaud. Sa fortune, ses succès en amour ne faisaient que confirmer cette triste vérité : les salauds réussissent. Ils n'ont peut-être que ce qu'ils méritent dans l'au-delà, ou se réincarnent en cafards, mais en ce bas monde, ils prospèrent...

Sa crise de conscience après le 11 septembre, sa conversion avaient probablement développé en lui l'embryon de sens moral qu'il possédait. Avait-il découvert par hasard quelque chose qui l'avait choqué ? Avait-il eu un cas de conscience avant d'appeler son policier de frère ? Toute sa vie il avait dû voler, tromper les autres et mentir sans se soucier des conséquences. Avait-il changé à ce point ? La vérité ne se trouvait pas à Peterborough, et Banks savait qu'il devrait retourner à Londres pour approfondir son enquête.

Songeant que ce serait bien de faire savoir à quelques personnes, surtout ses enfants, qu'il avait un mobile, il mit le contact, brancha le téléphone sur le chargeur de la voiture et voulut laisser des messages sur des répondeurs. À sa grande surprise, Brian décrocha.

— Papa ! C'est sympa de t'entendre. On fait une pause. Pardon de ne pas t'avoir rappelé tout de suite, mais on était en studio. J'allais le faire ce soir.

— C'est bon. J'ai été moi-même très occupé. Comment ça va ?

— Lentement, mais sûrement !

— Et comment est-ce, Dublin ?

— Super !

— ... Déjà tâté de la Guinness ?

— Une pinte ou deux. Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu voulais me parler ? Il n'y a rien de grave, au moins ?

— Si, hélas..., dit Banks.

Voilà, c'était reparti. Il respira à fond et se lança :

— Ton oncle Roy a été tué. Comme on va beaucoup en parler, je voulais te mettre au courant.

— Oncle Roy ? Non ! Enfin, je le connaissais mal, mais il... il envoyait toujours des cartes et... J'y crois pas. Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Un accident ?

— Je tâche de le savoir. Mais non, ce n'était pas un accident. Il a été abattu.

— Oh, merde !

— Pardon, je ne vois pas comment j'aurais pu te l'annoncer autrement. Bref, il n'y a rien que tu puisses faire. Tracy est au courant, elle va prévenir votre mère. Continue à enregistrer ton disque.

— Tu es sûr... ?

— Oui. Et ne parle pas aux journalistes.

— Et l'enterrement... c'est quand ?

— On ne le sait pas encore.

— Tu me tiens au courant ?

— Ne t'en fais pas. Je vais retourner à Londres dans un jour ou deux. Si la police en a fini chez lui, je dormirai là-bas. Tu veux les coordonnées ?

— Oui ! C'est mieux... Abattu... merde !

Banks lui donna les coordonnées de chez Roy.

— Merci, papa. Je suis vraiment désolé.

— Prends soin de toi, dit Banks avant de raccrocher.

Il resta encore un moment assis, à penser qu'il lui avait sans doute gâché sa séance d'enregistrement, puis il écrasa son mégot et repartit chez ses parents.

Victor Parsons partageait un appartement avec deux autres jeunes gens à Chalk Farm. Lorsque Annie se présenta, dans l'après-midi, il était en train de lire une revue de cinéma dans son living. Il donnait l'impression d'un type assez bien de sa personne, au caractère doux et

modeste, à l'opposé du dynamique et flamboyant Roy.

Visiblement, il ne s'était pas rasé depuis deux jours et devait porter la même tenue – jean et tee-shirt – depuis plus longtemps encore. Son indolence dénotait un manque d'ambition. Pourtant, il avait débarqué sur le lieu de travail de Jennifer pour lui faire une scène. Franchement, ça ne lui ressemblait pas.

Sans vouloir juger les gens à la légère, Annie devait reconnaître que tout ce qu'elle avait entendu dire de Jennifer – certes, après sa mort – indiquait qu'elle valait beaucoup mieux que lui. Avait-elle si peu d'estime de soi pour s'en contenter ? Enfin, Annie savait bien qu'en amour il n'y a pas de logique et on avait vu des couples encore plus mal assortis.

Surprise agréable, la pièce était propre et ordonnée. Sachant qu'elle se rendait chez un célibataire, elle s'était attendue à voir du linge sale partout – et aux murs des posters de filles en petite tenue. En fait, le seul poster visible était l'affiche de *Kill Bill 1*.

— C'est au sujet de Jenn ? dit-il sans lui offrir un siège, encore moins une tasse de thé ou de café.

Comme il était avachi sur le canapé, elle s'installa dans un fauteuil. Victor la considéra.

— C'est cette garce de Mélanie qui vous a parlé... ?

— Entre autres. Vous n'avez pas la cote auprès des amis et relations de Jennifer...

— Je m'en fous, de ce qu'ils pensent de moi. De toute façon, ils ne me connaissent pas. Tous des cons...

— Ah, c'est comme ça ? Le génie méconnu...

Il lui lança un regard méprisant.

— Qu'en savez-vous ? Vous ne comprendriez pas.

— Vous avez raison. Et si je posais les questions, et que vous me donniez les réponses ? L'expérience prouve que ça marche mieux ainsi....

— Comme vous voulez.

— Je suis contente que cela soit réglé. Maintenant, à nos moutons. Où étiez-vous vendredi soir ?

— Ici.

— Que faisiez-vous ?

— Je regardais la télé...

— Quoi ?

— *Coronation Street*, *East Enders*, Lenny Henry, *Have I Got News for You*, puis Jools Holland et le film. Un film d'horreur, *Session Nine*.

— C'était bien ?

— Par moments...

— Très impressionnante, cette liste...

— J'ai de la mémoire, c'est tout. Et c'est pratiquement toujours

pareil le vendredi. Il n'y a que le film qui change.

— Vous étiez seul ?

— Gavin n'est rentré qu'à une heure du matin, mais Ravi a été là pratiquement tout le temps. Vous pouvez l'interroger.

— Merci, je n'y manquerai pas.

— Vous savez, je suis accablé par tout ça. Je l'aimais...

— Paraît-il. Ça peut être énervant, l'amour non payé de retour...

— Elle m'aimait aussi, sans s'en rendre compte. Elle aurait compris si...

— Si ?

— Avec le temps.

Annie soupira.

— Victor, il me semble qu'à un moment donné vous avez perdu le contact avec la réalité. Jennifer ne vous aimait plus. Elle avait tourné la page, trouvé quelqu'un d'autre.

— Vous ne l'avez pas connue...

— Que faites-vous ?

— C'est-à-dire ?

— Dans la vie, votre boulot ?

— Je suis acteur.

— Vous travaillez, actuellement ?

— Je me repose. Je ne vous mens pas. J'ai eu des rôles. J'ai même fait de la télé. Des pubs, et une figuration, c'est un début.

— Vous gagnez de l'argent ?

— Pas beaucoup, non.

Si Annie l'avait soupçonné d'avoir payé quelqu'un pour tuer Jennifer, c'était raté. Il n'en avait pas les moyens.

— Pourquoi la harceler ? Vous êtes allé lui faire une scène sur son lieu de travail. Était-ce pour lui prouver votre amour ?

— Je n'en suis pas fier. J'étais bourré... J'avais bu avec Ravi à l'heure du déjeuner et ce n'est pas mon habitude. L'alcool m'est monté à la tête, je me suis énervé. Après, je l'ai regretté. Je l'ai appelée pour m'excuser, mais elle n'a pas voulu me prendre...

— Vous étiez-vous parlé depuis votre rupture ?

— Non. Je n'ai pas pu l'approcher à son travail et elle me raccrochait toujours au nez quand je l'appelais chez elle. Ou c'était l'autre fille...

— Kate Nesbit ?

— C'est son nom ? Je ne sais pas.

— Mais vous saviez où elle habitait, où elle avait emménagé ?

— Oui, je m'étais renseigné.

— Savez-vous si quelque chose, quelqu'un l'ennuyait depuis quelque temps ?

— Non, je vous le répète : elle m'avait chassé de sa vie.

- Vous êtes venu rôder devant chez elle ?
- De temps en temps. J'espérais tomber sur elle par hasard.
- De temps en temps... ?
- Pas tous les jours, mais régulièrement.
- Et vous l'avez vue ?
- Non. Jamais.
- La dernière fois, c'était quand ?
- Il y a deux semaines.
- Avez-vous vu quelqu'un d'autre dans les parages ?
- Non.

Bien sûr ! songea Annie. Il n'avait d'yeux que pour Jennifer. Godzilla eût-il piétiné la maison voisine, il n'aurait rien remarqué.

- Et à son lieu de travail ?

— Parfois, elle restait tard là-bas. Je l'attendais sur le trottoir d'en face. Rien que pour la voir...

- L'avez-vous jamais abordée à cette occasion ?

— Non, je n'en avais pas le courage. Je me contentais de la regarder. C'est seulement parce que j'étais ivre que j'ai fait cette scène...

- Quand était-ce, la dernière fois ?
- La semaine dernière. Lundi.
- Et vous l'avez vue partir ?
- Oui, mais elle était avec quelqu'un.
- Qui ?
- Je l'avais jamais vue. Une fille...
- Jeune ?

— Oui, sans doute l'une de ces riches ados enceintes qui forment leur clientèle. Sauf que celle-là n'avait pas l'air particulièrement riche...

- Quelle heure ?
- Vers vingt heures.
- Le Centre n'était pas fermé ?

— Si. Il ferme à dix-sept heures. Tout le monde devait être parti, mais Jenn restait souvent tard...

- Pourriez-vous décrire cette fille ?

— Longs cheveux foncés. Maigrichonne, mais jolie silhouette – bosse à part. Vêtements ordinaires. Robe à fleurs, sandales. J'ai pas bien regardé son visage.

- Par « bosse », vous voulez dire qu'elle était enceinte ?
- Oui.
- Où sont-elles allées ?
- Nulle part.
- Comment ça ?
- Un mec est descendu d'une voiture garée là, il lui a parlé à

l'oreille et elle est montée avec lui.

— Qui, Jennifer ou la fille ?

— La fille.

— Où Jennifer est-elle allée ?

— Vers la bouche de métro.

— Vous l'avez suivie ?

— Non, je suis allé prendre un verre.

— À quoi ressemblait ce type ?

— À un culturiste. Les épaules larges, pas de cou. Et il avait un catogan.

— Et la voiture ?

— J'ai pas remarqué...

— Sombre ou claire ?

— Claire, gris métallisé, peut-être.

— Il y avait quelqu'un d'autre à bord ?

— Je n'ai rien vu.

— Il a forcé cette fille à monter dans la voiture ?

Parsons fronça les sourcils.

— Non, mais c'était comme s'il était le chef et qu'il lui avait dit :

« Ça suffit, on part... »

— Elle n'a pas résisté ?

— Non.

— Vendredi soir, vous vous trouviez en bas de chez elle, ou devant le Centre ?

— Je vous le répète, je suis resté ici. Comme presque tous les soirs.

Victor Parsons avait-il tué Jennifer ou était-il mêlé à sa mort de près ou de loin ? Peu probable. Les individus qui suivent les femmes peuvent devenir violents, mais c'est rare. En général, ce ne sont que de pauvres bougres. Agaçants, perturbants, mais en définitive inoffensifs.

— C'était un malentendu, en fait. Je croyais qu'on avait des buts différents. Elle voulait se marier, avoir des enfants, tandis que moi je pensais à ma carrière. Mais j'avais tort.

— Alors vous l'avez larguée ?

— Non, pas du tout. J'ai seulement dit qu'il fallait s'éloigner un peu pour faire le point, chacun de son côté. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai découvert que c'était elle qui comptait le plus – plus que mon métier...

— Quelle générosité de votre part !

Évidemment, lorsque la jeune femme s'était remise du choc, à son retour de Sicile, elle avait compris quelle chance elle avait eue de se tirer de ce mauvais pas.

Il n'y avait rien de plus à tirer de lui. Il faudrait faire confirmer son alibi par son colocataire et le rayer de la liste. La soirée ne faisait que commencer, mais la journée avait été rude et, comme elle se sentait

fatiguée, elle décida de retourner à l'hôtel pour commander un plat végétarien dans sa chambre et regarder la télévision. Elle avait cherché à joindre Banks un peu plus tôt dans l'après-midi, à Peterborough, mais il était sorti. Elle réessayerait plus tard.

— Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? dit-il comme elle *ouvrait* la porte. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Si vous sortiez un peu plus souvent pour passer des auditions ? suggéra Annie, et elle s'en alla.

— Comment va-t-elle ? demanda Banks à son retour.

— Pareil... Je t'avais dit qu'elle n'était pas bien, même avant cela. Ça n'a fait qu'aggraver son cas. Bref, elle est toujours au lit. Je ne crois pas qu'elle ait envie de se lever.

— Je vais aller la voir. J'ai décidé de passer la nuit ici.

— Ce n'est pas obligatoire. Si c'est pour nous... on peut se débrouiller.

— Je préfère...

Son père n'avait sans doute pas pensé que l'identité de Roy avait maintenant été révélée et qu'il y avait de fortes chances pour que le téléphone se mette à sonner sans arrêt. Il voulait être là pour filtrer les appels.

— À ta guise. Ta chambre est toujours là, tu sais...

— Je sais.

— Je n'arrive toujours pas à y croire. Notre Roy, assassiné...

— Moi non plus. J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Tu ne peux pas le ressusciter.

— Non. Tu n'as pas vu de journalistes rôder en mon absence ?

— Non.

— Dieu merci ! Au fait, papa, Roy ne t'a jamais parlé de ses affaires, n'est-ce pas ? Des gens qu'il fréquentait...

— Moi ? Tu plaisantes ? Il savait que ça me dépassait complètement.

— ... et que tu n'aurais peut-être pas approuvé sa façon de gagner de l'argent ?

— Je ne suis pas un communiste. Tout ce que j'ai jamais demandé, c'est la juste part de l'ouvrier. Qu'y a-t-il de mal ?

— Rien, dit Banks qui n'avait aucune envie de reprendre cette vieille discussion.

Pas ici, pas maintenant. D'ailleurs, il était d'accord. Son père avait souffert quand on n'avait plus eu besoin de lui comme ouvrier-tôlier sous l'ère Thatcher. Il avait vu la police anti-émeutes provoquer les mineurs en grève, et en avait déduit que les forces de l'ordre étaient à la botte de l'opresseur. Banks savait que cela arrivait, que c'était le

cas dans certains pays, et qu'on pouvait avoir l'impression, non sans raison, que cela s'était produit ainsi pendant l'ère Thatcher. Mais quand il voulait expliquer à son père que lui-même s'efforçait tout simplement, honnêtement et laborieusement, d'arrêter des criminels, ses explications tombaient dans l'oreille d'un sourd.

— En tout cas, il a toujours été généreux avec nous...

La critique voilée n'échappa pas à Banks, qui réussit à se dominer pour ne pas lui demander si l'origine de cet argent comptait ou non pour lui.

— Donc, il n'a jamais cité de nom ?

— Pas à ma connaissance.

— Le Centre Berger-Lennox, Gareth Lambert, Julian Harwood ?

— Jamais entendu parler...

— Et ses petites amies ?

— Je connais seulement celle qu'il a amenée l'an dernier, pour l'anniversaire.

— Corinne, oui. Je lui ai parlé. Il n'a pas fait allusion à une Jennifer Clewes ?

— Cette fille retrouvée morte dans le Yorkshire ? Tu nous en as déjà parlé. Non, je suis sûr qu'il ne l'a jamais fait.

Le vieil homme se renversa dans son fauteuil préféré. La télévision était éteinte, chose inhabituelle, et il n'y avait pas de journaux en vue. Banks n'avait pas été longtemps absent mais il nota d'autres signes de laisser-aller. Et son père n'en savait pas plus que lui sur les activités de Roy. Il ramassa deux tasses vides par terre, près du fauteuil.

— Du thé ?

— Si tu veux, répondit Arthur.

— Et pour le dîner, qu'est-ce que tu veux ?

— N'importe quoi, du moment que ça ne sort pas de chez le Chinois...

Banks mit la bouilloire sur le gaz et trouva les sachets de thé, ce qui n'était jamais facile car sa mère semblait prendre un malin plaisir à les cacher dans des endroits saugrenus. Cette fois, c'était dans le placard à provisions, dans un bocal marqué Cacao. Tandis que l'eau frissonnait, il lava les assiettes et les mit à égoutter. Ayant trouvé du pain, des tomates, du fromage et du jambon, il confectionna des sandwichs. Pour ce soir, on s'en contenterait...

— Tu sais quand auront lieu les obsèques ? lui demanda son père en le voyant revenir avec le plateau.

— Ça dépend. Il faut d'abord qu'ils rendent le corps.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Parfois, quand quelqu'un est arrêté et jugé, son avocat demande une seconde autopsie. Je ne crois pas qu'on soit dans ce cas de figure, mais ce n'est pas moi qui décide. Crois-moi, papa, je suivrai ça de

près. Je ne veux pas qu'on vous embête avec ces détails.

— Il ne faut pas déclarer le décès ?

— On ne peut pas, tant que le corps n'a pas été rendu par le coroner. Je m'en occuperai le moment venu.

— Qu'est-ce qu'on va faire, à part rester ici, à pleurer ?

— Essaie de prendre les choses comme elles viennent. Cela demande du temps.

Son père se pencha en avant.

— Justement ! On n'en a plus beaucoup.

Banks se sentit tressaillir.

— Comment cela ? Ton cœur fait encore des siennes ?

— Mon cœur, ça va... Un peu d'angine de poitrine, c'est tout. Ce n'est pas moi. C'est ta mère...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Il se rappela son air las et apathique, quand il était arrivé, avant même d'avoir entendu parler de Roy, et considéra de nouveau le laisser-aller.

— C'est en rapport avec ces examens qu'on lui fait passer... ?

— On pense que c'est un cancer. C'est pourquoi on lui a demandé d'aller à l'hôpital pour d'autres examens.

— Quand ?

— Pas avant la semaine prochaine.

Banks ressentit le besoin de fumer, mais il résista. Il regretta de ne pas avoir les moyens d'offrir une assurance privée à ses parents, ce qui les aurait dispensés d'attendre.

— Il ne manquait plus que ça...

— Comme tu dis !

— Qu'en pense le médecin ?

— Tu les connais. Ils ne veulent pas se mouiller sans avoir les résultats... Ce serait le côlon... Moi, je peux te dire ce que j'en pense : elle dépérit. Je vois ça depuis des semaines...

— Même si c'est un cancer, il existe des traitements ! Surtout dans le cas du côlon. J'ai lu quelque part que le pourcentage de guérison est élevé.

— Tout dépend du stade de la maladie, du moment où elle est détectée...

— Écoute, papa, ça ne sert à rien d'être pessimiste. Tu es déjà servi avec Roy... Il faut l'aider à surmonter son chagrin. Ce doit être ta priorité, pour le moment. Pour le reste, on attendra d'en savoir plus.

— Tu as raison, mais... c'est tellement dur de penser tout le temps à ça. Et puis maintenant Roy...

Il était au bord des larmes, et Banks se rappela alors qu'il n'avait jamais vu son père pleurer. Sa mère, oui, mais pas lui. Sachant que c'était un homme fier, et ne voulant pas l'embarrasser, il monta voir sa

mère. Elle était alitée, les draps jusqu'au menton, mais ses yeux étaient ouverts.

— Roy ? dit-elle. C'est bien toi ?

— Non, maman. C'est moi, Alan.

Il aurait juré voir la déception s'inscrire sur son visage.

— Oh ! Où est-il ?

Il s'assit au bord du lit et lui prit la main. Elle était sèche et décharnée.

— Il est mort, maman. Roy est mort.

— Oh oui. Je me souviens, maintenant. Dans l'eau...

Elle ferma les yeux et parut s'assoupir. Banks se pencha pour l'embrasser, puis lui souhaita une bonne nuit et redescendit.

— Elle déraile un peu..., dit-il.

Arthur s'était ressaisi.

— Oui, c'est sans doute ces médicaments... (Il le regarda.) Tu as dit, tout à l'heure, que tu aimerais pouvoir faire quelque chose... J'y ai réfléchi pendant que tu étais là-haut...

— Oui, papa. Et alors ?

— Tu es inspecteur, non ? Pourquoi tu ne retournes pas là-bas pour attraper le salopard qui l'a tué ?

Banks s'assit, prit sa tasse de thé et un sandwich.

— Oui, dit-il. Tu as raison. C'est bien ce que j'ai l'intention de faire. Demain, à la première heure...

Le mardi en fin de matinée, après le petit déjeuner et un bref entretien avec Brooke pour faire le point, Annie alla chercher dans sa chambre son maigre bagage et quitta l'hôtel. Elle avait hâte d'être de retour chez elle, de se changer et retrouver son lit, fut-ce pour une seule nuit. Elle savait qu'il lui faudrait revenir, puisqu'elle avait, entre autres, l'intention d'aller rendre visite au D^r Lukas, dans un proche avenir. Pour le moment, Brooke menait l'enquête sur Roy Banks et elle avait besoin de se montrer à Eastvale pour parler à Stefan Nowak et Gristhorpe et voir comment se débrouillaient Winsome et Kev Templeton.

Tout en attendant un taxi, elle se demanda ce que Banks fabriquait. Elle n'avait pas tenté de le joindre la veille au soir, se disant qu'il était sans doute préférable de les laisser, lui et ses parents, en paix. Si sa mémoire était bonne, Roy était le fils préféré. Et même s'il n'avait jamais été proche de son frère, Banks devait être perturbé. Il était déprimé ces derniers temps, et une chose pareille pouvait très bien être la goutte faisant déborder le vase... Elle aurait aimé lui parler, le voir, fut-ce pour se rassurer et lui exprimer ses condoléances.

Un taxi s'arrêta et elle monta à bord.

— King's Cross, s'il vous plaît, dit-elle au chauffeur.

— À votre service, ma p'tite dame !

Ils venaient de s'engager sur Lambeth Bridge quand son mobile sonna.

— Annie ? Dave Brooke...

— Dave, qu'y a-t-il ?

— J'ai pensé que ça pourrait t'intéresser. Je viens de recevoir le rapport du médecin légiste. On peut parler... ?

— C'est bon. Je suis dans un taxi qui m'amène à la gare.

Le chauffeur écoutait une interview sur la BBC en riant tout seul, et il y avait une vitre en Plexiglas entre eux.

— La balle dans le crâne l'a tué sur le coup. Un calibre. 22, comme celui qui a tué Jennifer Clewes.

— L'heure du décès ?

— Il était dans l'eau depuis quarante-huit heures environ, vu l'état du corps, et il a échoué sur ce banc de galets. Ce sera aux experts de nous en dire plus.

— Donc il ne peut s'agir des mêmes tueurs ?

— Non. Ils n'auraient pas pu revenir du Yorkshire à temps.

Brooke se ménagea une pause.

— L'inspecteur principal Banks ne va pas apprécier, mais il semble aussi que son frère a été torturé, avant.

— Torturé ?

— Oui. Il a des traces de coups sur le corps et des brûlures de cigarette sur les bras et la plante des pieds. On lui a arraché des ongles, en plus...

— Merde ! On a voulu le faire parler ?

— Ou déterminer ce qu'il savait exactement, ou avait déjà divulgué...

— Dans tous les cas, tu as raison : Alan ne va pas apprécier. La presse...

— Elle n'en saura rien.

— C'est certain ?

— On leur dira seulement qu'il a été descendu. Ils devront s'en contenter. Je vois déjà les éditoriaux traitant du problème de la circulation des armes à feu...

— C'est vrai. Ils peuvent déjà s'en donner à cœur joie avec Jennifer... C'est tout ?

— Deux trucs encore... Tu te souviens de l'image numérique qui est apparue sur le mobile de Roy Banks ?

— Oui, Alan m'en a parlé.

— Comme on le soupçonnait, elle provenait d'un téléphone volé. Les informaticiens n'ont pas eu de mal à l'agrandir. Ils ont un tas de logiciels sophistiqués qui peuvent filtrer et faire des prévisions basées sur des statistiques pixel, mais en fin de compte ça ne nous a pas appris grand-chose. On ne sait toujours pas avec certitude si l'homme assis dans le fauteuil est Roy Banks. Néanmoins, ils ont réussi à tirer quelque chose du mur du fond.

— Quoi ?

— Il y aurait deux rangées de lettres, ou de mots, inscrits au pochoir sur le mur de briques. La première se termine par NGS, la seconde par IFE. On ne sait pas de quelle longueur sont ces lignes, ni combien de mots elles comptent. On est en train de dresser une liste de toutes les usines désaffectées de la banlieue londonienne, et des spécialistes s'efforcent d'identifier quelques-unes des machines rouillées. Cela nous aiderait à déterminer de quel genre d'usine il s'agit. Si les experts parviennent à donner une idée de l'endroit où Roy Banks a été balancé à l'eau, on devrait pouvoir faire la synthèse et localiser le lieu de l'assassinat.

— À la bonne heure... Sur l'individu qui aurait eu intérêt à cette mort, on a une piste ?

— Deux noms de sales types sont apparus dans sa correspondance professionnelle : Oliver Drummond et William Gilmore. Tu connais ?

— Non.

— Ils figurent sur notre liste noire. Le premier a été mêlé à des affaires d'escroquerie et nous soupçonnons le second de trafic de voitures volées en direction des pays arabes et de l'ancien bloc soviétique. Voitures de luxe. Jaguar, surtout, et BMW. On n'a jamais réussi à le prouver, et Gilmore s'en est toujours tiré. On est parvenu à l'épingler pour des délits mineurs, raison pour laquelle il est sur nos tablettes, mais rien d'important...

— Et les hommes sur les photos que Banks t'a montrées ?

— ... Gareth Lambert. Il n'a pas de casier. L'autre est un inconnu.

— Ça ne te semble pas important ? Roy Banks a cru nécessaire de les prendre et de les cacher. Et s'il s'agissait d'une affaire de chantage ?

— Laisse-nous le temps ! Tu connais nos problèmes d'effectif et de budget ! En plus, la moitié de la brigade est en congé actuellement. Ça viendra...

— OK, Dave. Ne t'énerve pas ! Je cherchais seulement à me rendre utile...

— Pardon, je sais. Je suis plutôt crevé...

— Je comprends. Bonne chance, alors, et merci de m'avoir tenue au courant. Je vais voir ce qui se passe dans le Yorkshire et je serai sans doute de retour dans un jour ou deux. On garde le contact ?

— Et comment ! Au fait, notre dessinateur en a fini avec Seaton. Le résultat n'est pas mauvais. Tu veux une copie ?

— Merci. Ça peut servir...

— Je te la faxe...

Aux abords des chaotiques et apparemment interminables travaux aux alentours de la gare, le taxi fut pris dans les encombrements. N'ayant pas beaucoup de temps, Annie craignait de manquer son train, mais le chauffeur réussit à s'engouffrer par une brèche et se gara sur le côté avec quinze minutes d'avance. Annie régla la course, prit deux magazines à un kiosque, vérifia le numéro du quai sur le panneau d'affichage et alla prendre son train. La gare était grouillante de monde et sentait le moteur chaud, le gas-oil et le tabac. Elle trouva sa voiture et sa place, flanqua son baluchon sur le porte-bagages et s'installa.

Trois minutes avant l'heure du départ, une voix incontestablement fébrile fit cette annonce au micro :

— Tous les passagers sont priés de quitter le train dans le calme et de se diriger vers la sortie...

Les voyageurs restèrent assis pendant un moment, à se demander s'ils avaient bien compris. Puis la voix reprit, pas du tout calme :

— Tous les passagers sont priés de quitter le train dans le calme et de se diriger vers la sortie !

Il n'en fallait pas plus : chacun attrapa son bagage avant de se précipiter vers la porte et courir sur le quai.

Si Banks espérait être de retour à Londres en fin de matinée ou en début d'après-midi au plus tard, ça ne fut pas le cas. Pour commencer, il oublia de se réveiller. Couché dans son lit d'adolescent, il n'avait cessé de penser à Roy et à ses parents, et ce n'est qu'à l'aube, quand les oiseaux s'étaient mis à chanter, qu'il était enfin parvenu à s'assoupir jusqu'à neuf heures et demie. Cependant il fut le premier levé.

S'il n'y avait eu que cela, il aurait encore pu arriver de bonne heure, mais après avoir préparé du thé, s'être assuré que son nouveau mobile était bien chargé et être sorti acheter le journal, il retrouva sa mère debout et en pleine activité. Avait-elle vraiment enregistré la mort de Roy ? Il n'aurait su le dire mais elle était alerte, sur le pied de guerre et d'un calme inhabituel.

— Ton père fait la grasse matinée..., dit-elle. Il est fatigué.

— C'est bon. Tu aurais pu en faire autant.

— Je me suis assez reposée, hier. Maintenant...

Là, elle se lança dans une extraordinaire litanie de « choses à faire », avec ce résultat que Banks passa une bonne partie de la journée à la véhiculer chez les parents vivant à proximité, à Ely, Stamford et Huntingdon, en tout cas. Plusieurs, ayant appris la nouvelle aux actualités, avaient déjà appelé la veille au soir, mais Banks avait intercepté tous les appels – y compris ceux des journalistes – pour que ses parents ne soient pas dérangés.

À présent, Ida annonçait à chacun, calmement, que Roy était mort et qu'elle ignorait quand auraient lieu les obsèques, qu'ils devraient guetter le faire-part dans le journal.

Le père de Banks était levé lorsqu'ils revinrent de leur première visite. Assis dans son fauteuil, il regardait dans le vide. Il déclara qu'il allait bien, mais Banks s'inquiétait pour lui ; il semblait n'avoir aucune énergie, aucune volonté.

Banks avait déjà lu un article dans le journal, qui décrivait Roy comme le « prospère entrepreneur qui se trouve être le frère du policier Alan Banks, qui a failli perdre la vie dans un incendie l'an dernier ». L'oncle Frank lui avait dit que la télévision avait diffusé une photo de lui, avec quelques images de sa fermette après le sinistre. Banks fut content de ne rien en avoir vu. Que devaient raconter les feuilles à scandale ! Insinuaient-elles qu'il existait un rapport entre l'incendie et cet assassinat ?

Quand sa mère reprit ses quartiers et absorba ses cachets, c'était le milieu de l'après-midi. M^{me} Green, la voisine, vint passer un moment et il put enfin prendre congé et repartir pour Londres. Auparavant, il contacta Burgess pour lui communiquer son nouveau numéro de mobile et lui donna rendez-vous dans un pub de Soho aux alentours de cinq heures du soir. Il était temps de reprendre les fils de l'enquête.

N'ayant pas de CD, il ne put qu'allumer l'autoradio. Classic FM diffusait la *Sonate au Clair de lune* de Beethoven, et Radio 3 le concerto pour deux orchestres à cordes de Michael Tippett. Ne le connaissant pas aussi bien, Banks choisit Beethoven.

Sur l'autoroute, aux environs de Stevenage, il remarqua qu'une Vectra rouge le suivait depuis un certain temps. Il ralentit ; elle ralentit. Il accéléra ; elle se cala sur son allure. Malgré la douceur de l'air, Banks ressentit un grand froid intérieur. Il joua au chat et à la souris avec la Vectra pendant un moment, puis elle le doubla. Il vit, quoique pas très bien, deux individus à bord : l'un à l'avant et l'autre à l'arrière. Ce dernier avait une queue-de-cheval et, quand ils le dépassèrent, il se tourna pour lui sourire et faire mine de lui tirer dessus avec sa main gauche. Puis il souffla sur ses deux doigts, toujours souriant. Ce fut l'affaire d'une fraction de seconde, après quoi la voiture fila.

Banks essaya de les suivre, impossible. Le chauffeur était adroit et il slaloma entre les voies jusqu'à le semer. Banks avait tout de même eu le temps de noter mentalement le numéro de la plaque.

Aux abords de Welwyn Garden City, où il se remit à pleuvoir, il se demanda ce qu'il fallait en penser. Puis il comprit avec effroi qu'ils devaient l'avoir suivi depuis Peterborough. *Ils voulaient lui faire savoir qu'ils connaissaient l'adresse de ses parents.*

— Encore vous ! s'exclama Roger Cropley en revoyant Templeton à sa porte. Vous en avez du culot ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous poser encore quelques questions. Cette fois, je suis tout seul. En fait, je suis très surpris de vous voir ici. Je vous croyais à Londres. C'est à votre épouse que je souhaitais parler.

— Je suis malade. Rhume des foins. De quoi voulez-vous lui parler, à Eileen... ?

— Oh, de choses et d'autres. Mais puisque vous êtes là, on va faire ça à trois...

Templeton s'avança légèrement dans l'entrée. Eileen Cropley se tenait au pied de l'escalier.

— Ah, madame Cropley ! Bonjour... On n'a pas vraiment eu le temps de faire connaissance, la dernière fois...

— C'est que vous avez été très grossier, si je me souviens bien.

Roger, que veut-il ? Qu'as-tu fait ?

— Mais rien ! Tout va bien, ma chérie...

L'homme soupira.

— Bon, entrez...

— Merci...

Le salon embaumait toujours la lavande mais les fleurs, qui s'étaient fanées, perdaient leurs pétales.

— J'ai peut-être été un peu vif, la dernière fois..., dit Templeton, une fois ses hôtes assis.

Ils s'étaient installés sur le divan, aux deux extrémités, comme des chiens de faïence. M^{me} Cropley était glaciale. Son mari, lui, paraissait résigné.

— Je me suis un peu énervé...

— Je ne vous le fais pas dire, fit Cropley.

— C'est du passé... Sans rancune ?

Cropley le considéra avec méfiance.

— Bref, je suis content de vous trouver ensemble ici. C'est l'occasion pour moi de me rattraper. Nous avons parlé au service de dépannage, monsieur Cropley, et vos allégations ont été confirmées. Vous étiez bien à l'heure dite en panne sur le bas-côté de la M1, au sud de la sortie pour Derby.

— Comme je vous l'avais dit.

— En effet. Et je vous demande pardon pour le... les doutes que j'ai pu manifester. Parfois, pris par les nécessités de l'enquête, on manque de la plus élémentaire courtoisie...

— Que voulez-vous, cette fois ?

— Eh bien, nous avons complété nos informations et il semble que les deux hommes que vous avez vus à bord d'une Mondeo sombre, suivant Jennifer Clewes – c'est le nom de la victime –, aient quitté l'A1 pour prendre la route d'Eastvale où ils l'ont forcée à percuter un mur avant de l'abattre avec une arme à feu. Puis ils sont repartis et, la nuit suivante, ont largué cette Mondeo dans un quartier mal famé de Londres, où elle a été aussitôt volée et ultérieurement impliquée dans un accident grave. À présent, nous avons des traces de pneus faites par cette voiture dans une voie privée de Gratly et des empreintes digitales qui pourraient appartenir à l'un de ces deux hommes. Nos spécialistes sont en train de chercher sur la Mondeo des empreintes afin de les comparer, même si, comme vous pouvez l'imaginer, après un accident...

— Très intéressant, mais je ne vois toujours pas comment on pourrait vous aider.

— Écoute-le jusqu'au bout ! dit M^{me} Cropley, qui semblait captivée malgré elle.

— Merci, madame. Bref, nous avons un signalement de l'homme

qui a abandonné cette voiture à Londres et un collègue là-bas vient de me faxer son portrait-robot. Je me demandais si vous ne pourriez pas regarder...

— Je vous l'ai déjà dit : je n'ai pas bien vu. Et je ne suis pas physionomiste.

— Comme la plupart d'entre nous. D'où l'intérêt de pouvoir s'appuyer sur une image.

Il souleva sa sacoche.

— Je peux... ?

— Bien sûr...

Templeton lui montra le croquis. Cropley le contempla longuement.

— Ça pourrait être lui...

— Pourrait... ?

— Je vous le répète, je n'ai pas bien vu.

— Il s'est pourtant tourné vers vous quand le chauffeur a déboîté ? C'est ce que vous m'avez dit...

— Oui, mais il faisait nuit.

— La station-service était éclairée.

— N'empêche que je ne suis pas certain. Je n'en jurerais pas dans un tribunal, si c'est ce que vous voulez.

— Pas encore. On ne l'a pas encore trouvé.

— En tout cas, ça lui ressemble. La coiffure, le contour du visage, mais il faisait trop sombre pour distinguer ses traits.

— Je comprends. Il était baraqué ?

— Il avait des épaules, maintenant que j'y pense... pas de cou. Grand...

— Bien, dit Templeton en rangeant le dessin. Merci beaucoup.

— À votre service, mais vous avez dit que vous veniez voir ma femme. Elle n'aurait pas pu identifier cet homme puisqu'elle n'était pas avec moi.

— C'était l'occasion... monsieur Cropley. Vous m'avez épargné un aller-retour à Londres.

Templeton sortit son calepin.

— Alors, qu'avez-vous à me demander ? dit l'épouse.

Templeton se gratta l'aile du nez.

— C'est tout autre chose, madame. Du moins le croyons-nous. Le 23 avril dernier, une jeune femme, Claire Potter, a été violée et poignardée à la sortie de l'autoroute, au nord de Chesterfield. Elle avait été vue la dernière fois dans une station-service, peu de temps auparavant.

— Vous en avez parlé à votre visite précédente, intervint son mari. Ça ne nous disait rien sur le moment, et ça ne nous dit toujours rien.

Templeton l'ignora.

— Nous avons un peu plus de renseignements sur ce crime-là, et

croyez-moi, le coupable a dû recevoir beaucoup de sang. Je voulais savoir si vous aviez noté quelque chose concernant le linge de votre mari à cette époque – par exemple, des taches inhabituelles... C'est très dur à ravoïr, le sang. Vous faites votre lessive vous-même ?

— Je n'en crois pas mes oreilles..., dit-elle. Vous ne doutez de rien, vous... !

— On ne m'a jamais accusé d'avoir froid aux yeux, dit Templeton. « Qui ne risque rien n'a rien », telle est ma devise. Donc, si vous avez un poids sur la conscience...

— Je n'ai rien vu qui sorte de l'ordinaire.

— Les vêtements n'étaient peut-être pas récupérables. Des habits de votre époux auraient-ils disparu, au cours de ces derniers mois ?

— Non.

— Pourtant... l'assassin ayant lavé le cadavre de sa victime, il a dû disposer de ses propres vêtements. Tâche délicate... êtes-vous un homme délicat, monsieur Cropley ?

— J'aime à le croire, mais ça ne fait pas de moi un assassin, et je m'élève contre ces accusations.

— Bien entendu. C'est tout naturel. Mais je devais demander. À quoi sert un enquêteur qui n'enquête pas, à votre avis ?

— Très franchement, je m'en fous. Ce que je sais, c'est que vous êtes insultant et je vous prie de sortir immédiatement.

— Dernière question, s'il vous plaît, et je ne vous embête plus...

M^{me} Cropley le foudroya du regard.

— Combien de fois votre époux est-il rentré de Londres à une heure exceptionnellement tardive, le vendredi ? Disons, après minuit...

— Je ne sais pas.

— Vous devez bien vous rappeler ? Vous ne l'attendez pas ?

— Non, en général je prends un somnifère à onze heures et je me couche. Je suis endormie avant minuit.

— Donc, il rentre en général après vingt-trois heures... ?

Elle regarda son mari.

— Je pense...

Templeton se tourna vers lui.

— C'est presque fini, monsieur... Je me souviens que la dernière fois vous avez affirmé tenter de vous échapper en milieu d'après-midi, pour éviter les embouteillages.

— Quand je peux. Ce n'est pas toujours possible.

— Et au cours des dernières semaines, c'est arrivé combien de fois ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas noté...

— Moi, je crois que je m'en souviendrais.

— Je ne suis pas vous.

— Non, en effet.

Templeton remit son calepin dans sa poche.

— Eh bien, je m'en vais. Merci de votre patience. Inutile de me raccompagner, je connais le chemin...

Il alla vers la porte mais, au moment de l'ouvrir, il se retourna.

— Dernière chose...

Sortant de nouveau son calepin, il le consulta en fronçant les sourcils.

— Le 20 février. Êtes-vous rentré tard ce vendredi-là... ? Vous êtes-vous arrêté à Newport Pagnell ?

— Je ne me souviens pas.

— Une jeune femme, Paula Chandler, a été forcée de quitter la route et un homme a tenté de l'agresser. Il a échoué. Sa portière était verrouillée. Elle pourra peut-être identifier son agresseur.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Bien sûr que non. Tout ce que je...

— Alors je vous prie de partir, ou j'appelle mon avocat, dit Cropley, qui se leva et s'approcha d'un pas menaçant. Sortez !

Sur le coup, Templeton s'attendit à être frappé, mais on se contenta de le saisir par l'épaule et de le pousser dehors. Le jeune homme ne résista pas. Lorsque la porte claqua derrière lui, il resta là un moment, à respirer l'air frais et humide. Il ne pleuvait plus, mais le temps restait couvert et les rues miroitaient. À l'ouest, les collines se dessinaient légèrement sous un ciel d'un gris plus soutenu. Il entendait ruisseler un cours d'eau, et un oiseau chanter dans un arbre. En fin de compte, cet interrogatoire s'était mieux passé que le premier.

En remontant dans sa voiture, il remarqua que Cropley avait laissé quelques-unes de ses pellicules sur sa manche et faillit s'épousseter, mais il eut une meilleure idée. Si Roger Cropley était leur homme, il ne laisserait pas la gloire en rejaillir uniquement sur Susan Browne...

Annie se tenait sous la pluie, parmi la foule contenue par des barrières au bout d'Euston Road. Tout le quartier avait été interdit à la circulation et toutes les bouches de métro condamnées. Les gens étaient sortis des bureaux, boutiques et cafés pour rester plantés à une prudente distance et voir ce qui se passait, mais leur présence ne servait qu'à grossir la foule. Elle commençait à se sentir désagréablement parquée. En face, des policiers en combinaison spéciale s'affairaient à l'intérieur de la gare. On parlait de terrorisme, d'une alerte à la bombe – monnaie courante à Londres. Annie avait demandé à un agent quand les trains allaient repartir, mais il n'en savait rien. Dans deux heures, ou plus. Son espoir de rentrer chez elle s'amenuisait. Inutile de partir, si elle ne pouvait être de retour que dans la soirée.

Elle se fraya un chemin dans la cohue en tâchant d'éviter les

nombreux parapluies, sans se soucier de sa direction. Le plus important était de s'éloigner de la masse. Enfin, quand elle eut quitté Euston Road et repris ses esprits, elle découvrit qu'elle se dirigeait par les petites rues adjacentes vers Bloomsbury.

Arrivée à Russell Square, elle se rappela le petit hôtel où Banks et elle étaient descendus quelques années plus tôt, à l'époque où leur liaison, alors à ses débuts, semblait si riche de promesses. Elle ne pourrait pas y aller seule – trop déprimant. Elle retournerait à son établissement anonyme, moderne, au service impeccable ; ils auraient certainement une chambre disponible, peut-être même celle qu'elle venait de quitter. De toute façon, elles se ressemblaient toutes...

Si elle était coincée à Londres pour une autre nuit, alors soit ! Elle prit son mobile pour contacter Brooke. Il avait déjà faxé le portrait-robot à Eastvale, mais déclara qu'il ne demandait pas mieux que de lui en adresser copie à son hôtel. Annie appela alors l'hôtel pour réserver et prévenir qu'elle attendait un fax. On lui promit de s'occuper de tout.

Dans la soirée, elle rendrait visite au D^r Lukas à son domicile ; pour le moment elle avait besoin d'acheter quelques vêtements de rechange et se dirigea vers Oxford Street. Faire les boutiques l'aiderait à chasser le cafard qui s'abattait sur elle comme la pluie.

Le pub se trouvait dans Frith Street et, à cinq heures du soir, il était déjà bondé. Burgess était arrivé avant lui. Perché sur son tabouret, à une petite table d'angle, il lui fit signe de venir en brandissant une pinte vide.

Banks alla prendre une blonde – et pour lui-même un jus d'orange.

— Pas d'alcool ? fit Burgess quand il le vit arriver du bar en fendant la foule.

— Pas pour le moment. Dis-moi : pourquoi donnes-tu toujours tes rendez-vous dans des pubs ? Je ne crois pas t'avoir jamais vu dans ton bureau. Je me demande même si tu en as un...

— On ne te laisserait jamais entrer. Et si on le faisait, on devrait ensuite te liquider, sans doute... Ça vaut mieux ainsi.

— Tu as honte de moi ?

Burgess se mit à rire, puis reprit son sérieux.

— Comment ça va ?

— Pas trop mal... Je n'étais pas très proche de mon frère, mais c'est quand même comme si j'avais perdu un bras.

— La famille...

— Oui, c'est ce que tout le monde dit. J'ai le sentiment d'avoir seulement commencé à le connaître, et maintenant c'est trop tard...

— J'ai perdu une sœur il y a quelques années. Elle vivait en Afrique

du Sud. On ne s'était pas vus depuis des années, depuis notre enfance. Elle a été assassinée par un cambrioleur. J'ai éprouvé la même chose, et je n'arrêtais pas de penser à elle... à ce qu'elle a ressenti en comprenant qu'elle allait mourir. Même si ce fut bref...

— Pour Roy aussi.

— Une balle, c'est radical. Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

Banks lui parla des hommes qui l'avaient suivi sur l'autoroute.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai failli faire demi-tour, mais c'était sûrement ce qu'ils auraient voulu. J'ai prévenu le commissariat local pour qu'ils ouvrent l'œil. Ils ont dit qu'ils enverraient des hommes...

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tu peux toujours identifier une plaque minéralogique ?

— Rien de plus facile.

Il lui donna le numéro de la Vectra.

— Tu as conscience qu'elle est probablement volée, n'est-ce pas ?

— L'attention aux détails... parfois ils commettent de petites erreurs.

— Ce n'est pas faux.

— Tu connais le Centre Berger-Lennox ?

— Kezaco ?

— Un centre de planning familial. Ils proposent toute la gamme : avortement, adoption...

— Non, je n'en ai pas entendu parler, mais je ne suis pas représentatif de leur clientèle...

— Roy avait placé des capitaux dans cette affaire et Jennifer travaillait là-bas, dans la partie administrative.

— Intéressant, mais je ne sais toujours rien là-dessus. Que vas-tu faire ?

— Je veux découvrir qui a tué mon frère et pourquoi.

— Ça ne sert sans doute à rien de te conseiller de laisser faire les flics d'ici ?

— Non.

— C'est ce que je pensais. Qu'attends-tu de moi ?

— Tu m'as déjà parlé du passé mouvementé de Roy.

— Le trafic d'armes ?

— Oui.

— C'était il y a longtemps. Comme je te l'ai dit, à notre connaissance, ton frère n'avait plus rien à se reprocher. Laisse tomber...

— Alors pourquoi est-il mort ?

— Cela arrive à des gens très bien...

Burgess alluma un cigare, ajoutant sa contribution à la nappe de fumée ambiante.

— Tu sais à présent qui était le type assis à la terrasse du café avec Lambert ?

— Non. J'y travaille... Crois-moi, je désire savoir tout autant que toi. Le problème, c'est qu'en cette période un tas de types sont en congé. D'autres ont pris leur retraite, depuis. Un peu de patience. Rappelle-toi qu'il ne s'agit pas d'une petite enquête. Je te promets que tu seras parmi les premiers à savoir.

— Parle-moi encore de Gareth Lambert.

— Je t'ai tout dit : c'était l'associé de ton frère et un sale individu. Assez charmant en surface. Tu connais ce film, *Le Troisième Homme* ? Harry Lime...

— C'est l'un de mes films préférés. Selon Julian Harwood, Lambert vivait en Espagne.

— Ouh là là, tu n'as pas chômé, dis donc !

— Pourquoi est-il revenu ?

— Il en a eu marre de la paella ? Il s'est également marié avec une superbe actrice espagnole – genre double page dans *Playboy*. Tout le monde a envie de vivre en Angleterre, aujourd'hui. Madonna, Gwyneth Paltrow, Liv Tyler... Elles veulent toutes vivre ici. Bref, il est de retour, et apparemment il serait dans les voyages...

— C'est légal ?

— Je n'ai pas dit ça, mais rien ne prouve le contraire. Un homme insaisissable. Il n'a pas de casier, n'a jamais été arrêté. Pas ici, en tout cas. Pas encore. Il a toujours réussi à nous prendre de vitesse. Tu es sûr de ne pas vouloir boire quelque chose de sérieux ?

— Non, merci. J'ai besoin d'avoir les idées nettes.

— Pourquoi ?

— Pour Roy.

— OK...

Burgess alla se chercher une pinte. Banks remarqua que le pub se remplissait encore davantage avec la fermeture des bureaux. Comme une ardoise à l'extérieur promettait de la « vraie » bière à la pression, c'était peut-être ce qui les attirait. La plupart des nouveaux venus devaient rester debout et il y avait déjà une double file au bar. Certains profitaient qu'il ne pleuvait plus pour boire dehors, mais le ciel s'obscurcissait et ils n'allaient pas tarder à revenir à l'intérieur.

Burgess réussit à se frayer un chemin sans rien renverser.

— Vous avez d'autres pistes ? demanda-t-il à Banks.

— Je ne sais pas. Je vais bientôt voir Annie pour lui demander des nouvelles de l'enquête.

— Tu forniques toujours avec l'adorable inspecteur Cabbot ou as-tu migré vers d'autres pâturages ?

Banks ne répondit pas. En général, Burgess savait comment le faire bondir. Cette fois, il échoua.

— Dis-moi, crois-tu que Roy aurait été de nouveau dans des embrouilles avec Lambert ?

— Tout est possible, mais nous n'en savons rien. S'ils fricotaient ensemble, c'était discret. On parle là de « pros ». Du moins, Lambert en est un...

— Tu saurais quand même un petit quelque chose ?

— Peut-être. S'il s'agit d'une opération d'envergure. On passe beaucoup de temps à surveiller, réfléchir, mais on n'est pas omniscient ! On ne sait pas tout. De plus, ce n'est plus mon problème. Et Lambert n'est pas ici depuis très longtemps. Deux mois, si mes sources sont bonnes, ce qui est le cas, en principe. Donc, s'il y a quelque chose, soit c'est nouveau, soit c'est de nature internationale et il opérerait depuis l'Espagne. Laisse-moi le temps de me renseigner. J'ai encore quelques contacts. Il y a un type d'Interpol, Dieter Ganz, si je pouvais le joindre... Je vais voir ce que je peux faire.

— Je veux savoir où ce Lambert habite.

— Je me demandais quand tu me poserais la question.

— Je l'aurais fait plus tôt si je n'avais pas eu à m'occuper de mes parents. Vas-tu me le dire ?

— Je ne vois pas pourquoi je te refuserais ça...

Il lui donna une adresse à Chelsea.

— Tu l'aurais trouvée par un autre moyen. Il a une maison à la campagne, où habite sa femme, mais ceci est son pied-à-terre. Il voyage beaucoup et gère ses affaires dans un bureau au-dessus d'une teinturerie, à Edgeware Road. Méfie-toi, Banks. Il est insaisissable... comme Harry Lime.

Banks finit son jus d'orange.

— Dis-moi : tu me résistes toujours un peu, pour finalement me dire tout ce que je veux. Pourquoi ?

— L'art du suspense... et puis je t'aime bien. J'aime te regarder bosser. Ça m'intéresse. Je te vois devenir de plus en plus comme moi, jadis. Tu veux quelque chose, tu y vas – quitte à transgresser la loi.

— Jadis... ?

Burgess but une gorgée de bière.

— Je me suis ramolli. J'ai vieilli.

— Allons donc !

— C'est vrai. Disons que les intérêts de Brooke ne coïncident pas toujours avec les miens. Brooke est un laborieux. Je connais ce genre. Pas d'imagination, pas de hauteur de vue. Il ne s'intéresse qu'aux résultats à court terme susceptibles de lui valoir une promotion.

— Et toi ?

— Je m'intéresse davantage au long terme. Et j'aime savoir ce qui se passe. Le renseignement est mon fonds de commerce. Je ne vais plus souvent sur le terrain.

— Tu regrettes... ?

Il détourna les yeux.

— Parfois.

Il leva son verre en riant.

— Et maintenant, sauve-toi ! Et bonne chance avec Lambert !

Il s'était remis à pleuvoir et Banks dut lutter contre le flux de personnes s'efforçant de rentrer. Il trouva à s'abriter sous une marquise pour contacter Annie sur son mobile. Elle répondit à la quatrième sonnerie.

— Annie, c'est moi, Alan...

— Où es-tu ? J'ai voulu t'appeler depuis que j'ai appris la nouvelle. Je suis vraiment désolée pour ton frère...

— Merci. Je suis de retour à Londres. Où es-tu ?

— Pour le moment, au Selfridge. Tu n'es peut-être pas au courant mais on a fermé la gare. Une alerte à la bombe. Donc, je suis bonne pour passer la nuit ici. Je n'ai rien à me mettre... Il faut qu'on parle, Alan. Il s'est passé beaucoup de choses.

— Je sais, mais ça devra attendre. Dis-moi, les gars de Brooke ont-ils déjà parlé à Gareth Lambert ?

— Je ne crois pas. La dernière fois que je lui en ai parlé, il n'avait pas l'air du tout intéressé. Ils se concentrent sur deux criminels, Oliver Drummond et William Gilmore, dont les noms sont apparus dans la correspondance professionnelle de Roy et ses relevés téléphoniques.

Banks se rappelait ces noms, mais ils ne lui disaient rien. Puis Annie lui parla de sa visite à Alf Seaton ce matin-là, du signalement de l'homme à la queue-de-cheval et de ce qui était arrivé à la Mondeo. Banks comprit aussitôt que c'était l'un de ceux qui l'avaient suivi depuis Peterborough, celui qui l'avait menacé.

— Autre chose, dit-elle. La copine de ton frère se serait fait avorter par l'intermédiaire du Centre Berger-Lennox. C'est là qu'il a rencontré Jennifer Clewes.

— Merde, c'est de Corinne que tu parles ?

— Il y en a d'autres ?

— Probablement, mais je crois qu'elle était la dernière en date, avant Jennifer. Merci de m'en informer.

— On ne pourrait pas se voir ? Il faudrait parler de tout cela.

— Demain, peut-être. Au petit déjeuner ? J'ai deux personnes à voir, ce soir. Je te fais signe quand j'ai fini ?

Avant qu'elle ait pu protester, il raccrocha.

Il pleuvait des cordes désormais et il n'avait pour se protéger que son petit imper. Planté sous la marquise, il regarda passer les gens sous ces rideaux de pluie, puis s'élança et piqua un sprint en direction du métro.

— Comment avez-vous eu mon adresse ? s'étonna le D^r Lukas en découvrant Annie à sa porte, sous un parapluie, peu après dix-neuf heures. Je ne suis pas dans le bottin...

— Nous avons nos sources, répondit Annie, qui avait mis le nez dans les dossiers du personnel, à l'occasion d'une rapide et infructueuse fouille du bureau de Jennifer. Puis-je entrer ?

— Que voulez-vous ? Nous ne sommes pas encore dans un État policier, que je sache ?

— Aux dernières nouvelles, non, dit Annie avec un sourire. Mais il pleut très fort...

Le D^r Lukas ôta la chaîne et recula d'un pas. Annie replia son parapluie, ôta son imperméable et l'accrocha au portemanteau. Puis elle foula l'épaisse moquette à sa suite jusqu'à un accueillant salon. Les rideaux étaient encore ouverts et la pluie striait les vitres. La radio diffusait en sourdine de la musique d'orchestre. Le D^r Lukas s'excusa et monta à l'étage. Tout en l'attendant, Annie considéra les lieux.

Des œuvres abstraites, apparemment des originaux, étaient exposées aux murs, tandis que bibelots et photos encadrées encombraient les moindres surfaces. La bibliothèque de bois sombre abritait un tas de livres aux dos bariolés, dont aucun ne concernait la médecine. Romans, surtout Tolstoï et Dostoïevski ; poésie avec Mandelstam, Akhmatova, Tsvetaïeva, et quelques biographies : Chostakovitch, Gorbatchev, Pasternak. À en croire les lettres cyrilliques, certains étaient en russe. Voyant une matriochka sur la cheminée et se rappelant son léger accent, elle ne mit pas longtemps à déduire que le D^r Lukas était originaire de Russie ou d'un pays de l'ex-bloc soviétique.

À côté de la poupée, une photo en noir et blanc représentait une famille dans un sous-bois : les parents et leurs trois enfants. Annie alla l'examiner. Ils portaient des pelisses et aucun ne souriait ; ils avaient cet air dur, pincé, de ceux qui n'ont pas assez à manger ni de quoi se chauffer. À côté, une photo des deux mêmes adultes, plus récente et en couleurs. Cette fois, ils se tenaient au bord d'un lac, au soleil, souriant à l'objectif.

— Les vacances..., commenta le D^r Lukas, dans son dos.

— Pardon, je ne voulais pas être indiscret... Vos parents ?

- Oui. Il y a deux ans.
- Vous venez de Russie ?
- D'Ukraine. D'une ville appelée L'viv, à l'ouest, non loin de la frontière polonaise. Vous voyez ?
- Non, désolée, dit Annie, qui était nulle en géographie.
- Peu importe...
- Annie désigna de nouveau la photo.
- Ils y vivent encore ?
- Le D^r Lukas observa un silence avant de répondre par un timide :
- Oui.
- Vous êtes ici depuis longtemps ?
- Treize ans. J'avais vingt-cinq ans quand l'Union soviétique s'est dissoute. J'ai eu de la chance. J'ai pu faire ma médecine à Édimbourg. J'avais reçu une formation à L'viv, bien sûr, mais mes diplômes ne sont pas reconnus ici. Savez-vous combien de médecins étrangers doivent faire le taxi ou le larbin dans les restaurants ?
- Non...
- C'est une honte, un gâchis terrible, dit le D^r Lukas avec une pointe de fatalisme dans la voix.
- Vous n'avez guère d'accent...
- J'ai pris soin de m'en débarrasser. Ici, les accents étrangers ne plaident pas en notre faveur. Mais nous nous égarons... Quelle est la raison de votre visite ?
- Annie remarqua qu'elle s'était assise du bout des fesses dans son fauteuil, le dos rond, l'air tendu, les mains jointes sur ses genoux. Elle portait un jean délavé et une simple chemise blanche, pas de maquillage. Elle avait l'air lasse, comme au bureau.
- Vous avez raison, ce n'est pas une visite mondaine.
- Annie s'interrompit, cherchant la bonne entrée en matière.
- Quand il s'agit de meurtre, certains ont tendance à dissimuler, à masquer la vérité. Non qu'ils soient coupables, mais par crainte d'être poursuivis au cas où l'on découvrirait qu'ils ont commis un délit mineur. Vous comprenez ?
- J'écoute...
- En ce cas, notre tâche est encore plus compliquée. Comme nous ignorons ce qui est important ou non, comment savoir dans quel sens concentrer nos efforts ?
- Tous les métiers ont leurs servitudes, y compris le mien. Je ne vois pas pourquoi vous êtes venue me dire cela...
- J'ai pensé que, si vous compreniez, vous me diriez la vérité.
- Pardon ?
- Vous m'avez bien entendue.
- ... mais pas forcément comprise. Insinuez-vous que j'ai menti ?
- J'affirme que vous avez peut-être caché quelque chose par peur

de vous mettre éventuellement en tort. C'est moins un « vrai » mensonge qu'une omission... Cela vous paraît peut-être sans importance, mais j'aimerais savoir ce que c'est, et je crois que vous seriez soulagée de me le dire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Dans mon métier, on apprend à connaître les autres. Je pense que vous êtes quelqu'un de bien qui subit une énorme pression. C'est peut-être lié à votre travail, ou à des questions personnelles sans aucun rapport avec l'enquête, mais j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose, et que cela concerne l'enquête...

— Je vois...

Le D^r Lukas se leva pour aller au bar.

— Je crois que j'ai besoin d'un verre, dit-elle en prenant un verre à whisky et une bouteille de Southern Comfort. Et vous ?

— Non, merci.

— Comme vous voudrez...

Elle se versa une bonne dose et reprit sa place. Cette fois, elle se détendit un peu plus dans son fauteuil et la tension qui accusait ses rides diminuait. Le concert s'acheva et des applaudissements crépitèrent avant l'intervention du présentateur. Le D^r Lukas éteignit la radio, prit une gorgée et observa Annie avec gravité. Elle paraissait s'efforcer de prendre une décision et Annie comprit qu'elle risquait de se retrouver avec une demi-vérité, comme souvent.

La pendule faisait entendre son tic-tac et la pluie pianotait sur la vitre. Pourtant le D^r Lukas continuait à méditer tout en sirotant son whisky.

— Vous avez raison, dit-elle enfin, alors que ce silence devenait insupportable.

— À quel sujet ?

— Au sujet des gens qui dissimulent. Vous croyez que cela n'arrive pas dans ma profession ? Elles me mentent tout le temps. Sur leur consommation d'alcool, de cigarettes, de drogues... leur pratique sportive. Comme si mentir pouvait leur donner la santé. Mais je n'ai rien fait de mal.

— Parfois les gens se jugent eux-mêmes selon des critères à eux. Vous pouvez avoir enfreint la loi sans avoir mal agi moralement, à vos yeux. Et vice versa.

Le D^r Lukas eut l'ombre d'un sourire.

— Subtile distinction !

— Je ne cherche pas à vous causer des ennuis.

— Heureuse de l'apprendre.

— Mais je veux la vérité. Qui sont les « filles du soir » ?

Le D^r Lukas but encore un peu de whisky avant de répondre, son doigt suivant le bord du verre.

— C'est très simple : ce sont des filles qui viennent après la fermeture. Le soir...

— Alors que vous êtes toujours là...

— J'ai beaucoup de paperasses. Vous n'imaginez pas, même un médecin...

— Pourquoi viennent-elles à ce moment-là ?

— À votre avis ?

— Elles veulent court-circuiter le système, et vous les y aidez ?

— Ce sont des prostituées pour la plupart, et beaucoup vivent clandestinement ici, ou sont demandeuses d'asile. Elles ne sont pas à la Sécu et n'ont pas de quoi s'offrir nos services.

— Vous les aidez bénévolement ? Comment, exactement ?

— Je m'occupe des formalités, des papiers nécessaires pour garantir un avortement sûr, si c'est ce qu'elles désirent. S'il faut la signature d'un autre médecin, je me la procure auprès d'une clinique. On ne me pose pas trop de questions. C'est très facile et personne n'est lésé.

— Vous pratiquez vous-même les avortements ?

— Non, ça se passe ailleurs, dans une clinique.

— Qu'est-ce que vous faites, vous ?

— Je les examine, m'assure de leur état de santé général. Il y a les maladies vénériennes à redouter, le sida, bien sûr. Certaines sont toxicomanes ou alcooliques. Si leurs enfants naissaient, beaucoup auraient de sévères handicaps...

— Vous leur fournissez de la drogue ?

Le D^r Lukas la regarda droit dans les yeux.

— Non. Étant donné leur existence, je les comprends, mais je ne leur fournis rien. D'ailleurs, elles n'ont pas l'air d'avoir de mal à s'en procurer...

— Donc, si nous devons regarder dans l'armoire à pharmacie, rien ne manquerait... ?

— S'il manquait quelque chose, ce ne serait pas de mon fait. De plus, nous n'avons pas de ces substances-là au Centre...

— Cela arrive souvent ?

— Pas très. Une, deux fois par mois...

— Pourquoi s'adresser à vous ? Comment vous connaissent-elles ?

— Beaucoup viennent d'Europe de l'Est, fit le D^r Lukas en haussant les épaules. Je suis connue dans ma communauté...

Cela paraissait un peu vague, mais Annie ne releva pas. À présent que le D^r Lukas était lancée, mieux valait en tirer le maximum plutôt que d'approfondir un point de détail.

— Et Jennifer ? Elle savait ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Un mois ou deux. Je n'avais pas compris qu'elle s'attardait au

bureau, elle aussi. Je me croyais seule. Vous avez vu comme mon cabinet est isolé... En général, les filles sonnaient en bas et je les faisais entrer. Cette fois, Jennifer m'a devancée. Elle n'a rien dit, mais plus tard elle m'a interrogée...

— Que lui avez-vous dit ?

— La même chose qu'à vous.

— Et quelle fut sa réaction ?

— Elle s'est intéressée.

Le D^r Lukas agita le fond de son verre.

— C'était quelqu'un de bien. Quand je lui ai expliqué la situation de ces filles, leur détresse, elle a compris.

— Cela ne l'a pas dérangée, perturbée ?

— Non. Au début, elle était un peu mal à l'aise, mais...

— Mais quoi ?

— Comme c'était l'administratrice, elle m'a protégée. Des papiers se perdaient, ce genre de chose. Je lui ai dit que ce serait préférable de n'en rien dire à personne, qu'on ne comprendrait pas...

— Nous croyons qu'elle l'a dit à son petit ami.

Le D^r Lukas haussa les épaules.

— Cela la regardait...

— Donc, elle s'est impliquée ?

— Oui. Nous cherchions toutes deux à aider ces malheureuses. Ce n'était pas si fréquent, vous comprenez ? Ce n'était pas une routine. Elles ne seraient pas venues si elles avaient dû payer. Et elles ne pouvaient pas aller dans n'importe quel hôpital public. Alors, que seraient-elles devenues ? Vous croyez que ça n'existe plus, les « faiseuses d'ange » qui travaillent à l'aiguille à tricoter ?

— Que s'est-il passé ?

— Rien...

— Jennifer est morte.

— Je n'ai pas d'informations là-dessus. Je vous ai dit ce que je cachais, qui étaient ces filles, comment *et pourquoi* je les aidais. Je vous ai dit quel était le rôle de Jennifer. Il n'y a rien de plus. De temps en temps, une fille en détresse venait à moi et j'arrangeais les choses. C'est tout.

— Quelqu'un d'autre était au courant ? Georgina, par exemple ?

— Non. Au début, il n'y avait que moi, puis Jennifer... C'était la seule à rester tard le soir.

Cela ne cadrait pas, songea Annie. Trop de pièces manquaient au puzzle, et les autres ne s'emboîtaient pas.

— Et Carmen Pétri ? C'était l'une d'entre elles ? Quelle était sa particularité ?

De nouveau, son interlocutrice parut se raidir, ses rides se durcir.

— Ce nom m'est inconnu.

— C'était aussi une prostituée, n'est-ce pas ? Qu'est-elle devenue ?

— Je vous ai dit que je n'avais jamais entendu parler d'elle...

— La situation a mal tourné, c'est cela ?

— Je ne connais pas de Carmen.

Annie sortit le portrait-robot.

— Connaissez-vous cet homme ?

— Non.

Annie se demanda si elle disait la vérité.

— Il y a une semaine, Jennifer, a quitté le Centre avec une jeune fille. D'après un témoin, celle-ci avait l'air enceinte. Elles étaient en train de discuter quand un type très ressemblant à celui-ci s'est pointé et elle est partie avec lui en voiture. Vous savez ce que cela signifie ?

Annie aurait juré l'avoir vue pâlir.

— Non. Je vous l'ai dit : Jennifer travaillait tard ici, elle voyait ces filles. Parfois, elle leur parlait. Elle était très humaine, et sa mort est une tragédie.

— En effet, dit Annie en se levant. Et je vais découvrir ce que cela cache, avec ou sans votre aide.

— Vous ne savez pas...

— Je ne sais pas quoi ?

Le D^r Lukas s'interrompit, et se frotta les mains.

— Je vous assure que c'est la vérité.

— Je pense que c'est une vérité partielle, et je vais vous laisser réfléchir... quand vous serez décidée, appelez-moi à ce numéro.

Elle le griffonna au dos de sa carte qu'elle laissa sur la table basse.

— Pas la peine de me raccompagner...

Eh bien, on ne peut pas être toujours gagnant, songeait Banks en s'en revenant de Chelsea. Le problème, avec les visites-surprises, c'était que parfois l'oiseau n'était pas au nid ; ainsi avec Gareth Lambert, qu'il avait pourtant attendu sous une porte cochère pendant une heure. Burgess avait bien dit que ce type était insaisissable.

En raison de l'humidité, la rame sentait le fauve et il fut content de sortir à Green Park pour prendre la Piccadilly Line. La voiture était à moitié vide et il passa ce court trajet à lire les publicités et à tenter de deviner en quelle langue était le journal de son vis-à-vis. Les caractères étaient romains, mais ça n'était pas quelque chose qu'il connaissait. Parfois, il était effaré par l'étendue de son ignorance.

En arrivant chez Corinne, il était trempé. Elle lui donna une serviette pour ses cheveux, lui fit ôter son imper et sa veste qu'elle alla suspendre dans la salle de bains, au-dessus d'un radiateur soufflant. Son pantalon lui collait à la peau, mais il n'osa pas lui demander de le faire sécher aussi, de peur d'être mal compris. D'ailleurs, aurait-il été

bien digne de mener cet entretien en caleçon ?

— Boisson chaude ?

— Du thé, si vous avez. Sans lait ni sucre.

— Ça peut se faire...

En dépit, ou peut-être à cause de la pluie, il faisait une chaleur lourde. La sueur perlait sur la lèvre et le front de Corinne qui semblait ne pas avoir bien dormi. Ses cheveux étaient emmêlés et elle avait des cernes accusés. Ainsi, Roy avait eu le pouvoir de mettre une femme dans cet état-là, malgré ce qu'il lui avait fait... Qu'avait-il de plus que lui ? Pour sa part, Sandra ne lui aurait pas même donné l'heure, et Annie se défilait lorsqu'il voulait aborder d'autres sujets que l'enquête. Il repensa à Penny Cartwright et à sa répulsion à l'idée de dîner avec lui. Si ça avait été Roy, elle aurait sauté sur l'occasion.

— Désolé de ne pas avoir pu passer plus tôt, dit-il, une tasse de thé bien chaude dans les mains. Vous imaginez ce que c'est...

— Vous avez vu vos parents ? Comment vont-ils ? Votre mère avait été très gentille avec moi. Votre père aussi, mais... vous me comprenez.

Banks se rappela qu'en octobre dernier, à sa grande surprise, sa mère avait emmené la jeune fille dans la cuisine pour se faire aider, et qu'elles s'étaient aussitôt mises à bavarder comme de vieilles copines.

Pensant à ses parents, il se rappela aussi le message que le truand à la Vectra lui avait communiqué. *On sait où vivent tes parents*. Comment savaient-ils – par Roy ? En fait, ce n'était pas difficile. Ils avaient dû le suivre jusqu'à Peterborough la veille, à son insu. Il allait appeler son père pour s'assurer que tout allait bien. Et rappeler également le commissariat de Peterborough pour vérifier que la maison était sous protection permanente. Si l'homme à la queue-de-cheval avait tué Jennifer, comme Annie semblait le penser, les menaces de cet homme et ses amis ne devaient pas être prises à la légère. Il aurait aimé pouvoir mettre ses parents au vert pour quelque temps, mais ils ne voudraient jamais. Pas dans ces circonstances.

— Ils subissent... Ma mère l'a pris très mal, comme vous l'imaginez. Mon père essaie de donner le change, mais je le vois faiblir...

— Vous croyez que je devrais leur téléphoner ?

— Cela ne leur fera pas de mal. Dans quelques jours...

Il sirota son thé – un agréable Earl Grey parfumé – puis se pencha pour poser la tasse avec sa soucoupe sur la table basse.

— Écoutez, Corinne, cela n'a sans doute aucun rapport avec la mort de Roy mais, dans une affaire de meurtre, aucune piste n'est à négliger.

— Je comprends.

— Il y a deux mois, en avril, vous êtes allée au Centre Berger-Lennox en compagnie de Roy.

Elle détourna les yeux.

— C'est exact. Pour une affaire privée.

— Je ne suis pas là pour vous juger. L'idée était de qui ?

— Quelle idée ?

— D'aller là-bas.

— Oh, de lui ! Il y avait placé des capitaux. Et puis, il y était déjà allé. Ça lui semblait sérieux.

Donc, il avait déjà rencontré, ou du moins vu, Jennifer à l'occasion d'une précédente visite.

— L'était-ce ?

— On m'a bien traitée.

— La femme à l'accueil vous a prise pour sa fille.

— Je me suis présentée sous mon propre nom. Je n'ai pas dissimulé mon identité.

— Il y a bien des raisons, de nos jours, pour qu'une fille ne porte pas le nom de son père...

— C'est possible.

— Donc, vous êtes allée jusqu'au bout...

Là, elle le regarda droit dans les yeux.

— Oui, j'ai eu une IVG. OK ?

— L'enfant était de Roy, j'imagine ?

— Oui, bien sûr, pour qui me prenez-vous ?

— Pourquoi n'en vouliez-vous pas ?

— Je... je ne me sentais pas prête.

— Et lui ?

— Il était clair que ça ne l'intéressait pas. Moi non plus, je ne l'intéressais pas. Il a cru que je ne l'avais pas vu baratiner la rouquine à la réception, mais...

— Jennifer Clewes ?

Elle mit la main à sa bouche.

— Oh, c'était elle ? La fille qui s'est fait tuer ? Je l'ai lu dans la presse. Que s'est-il passé ?

— C'est là qu'il l'a rencontrée, au Centre. Vous vous demandez peut-être pourquoi toutes ces questions ? C'est qu'il y a quelque chose qui m'échappe...

— Je ne vois pas comment je pourrais vous aider. Je l'ai vu lui parler, mais il était toujours comme ça, dragueur. Et je savais qu'il y avait quelqu'un. Je n'ai pas fait le rapprochement. Naïve comme je suis...

— Donc, vous étiez en train de rompre quand vous avez découvert que vous étiez enceinte ?

— C'est arrivé au pire moment possible. (Elle eut un rire amer.) Comme de juste...

— Vous en avez discuté, et avez décidé d'un commun accord que

l'avortement s'imposait ?

— Oui. Vous savez, ça n'a aucun rapport avec le reste. C'était entre nous. Vous ne pensez pas que je l'ai tué parce qu'il avait une nouvelle fiancée, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! dit Banks, que cette idée avait pourtant effleuré.

La jalousie, ajoutée au traumatisme d'une IVG, pouvait former un mélange explosif. Elle n'aurait pas agi elle-même, mais elle avait peut-être assez d'argent pour engager un tueur et peut-être savait-elle même où en dégoter un. Après tout, sa clientèle se composait de gens du show-business, dont certains aiment frayer avec les voyous. Mais il écarta cette idée aussitôt. Les femmes bafouées préfèrent des méthodes plus expéditives, comme n'importe quel flic ayant eu affaire aux conséquences tragiques d'une scène de ménage vous le dira.

— Roy la baratait pendant que vous étiez dans le cabinet du docteur. Qu'est-ce que ça vous a fait... ?

Ses yeux se mouillèrent de larmes.

— À votre avis ? C'était un salaud. Je le savais. Mais je l'aimais.

Cette fois, la digue céda et ce furent les grandes eaux. Banks alla la rejoindre sur le canapé pour la prendre dans ses bras. Elle ne résista pas, mais se laissa aller, la tête contre son épaule. Il lui caressait les cheveux. Au bout de quelques minutes, le flot s'étant tari, elle s'écarta doucement. Banks retourna à sa place et ramassa sa tasse. Le thé était tiède, mais cela lui donnait une contenance. La tasse cliqueta dans la soucoupe quand il la prit.

Corinne alla chercher des Kleenex.

— C'était la première fois... je retenais tout en moi. Je me sens soulagée.

— Tant mieux. Et désolé d'avoir été un peu trop direct.

— Ça doit être frustrant, pour vous. Je sais que vous n'étiez pas très proches, tous les deux, mais... c'était votre frère, après tout.

— La question va peut-être vous paraître drôle, mais vous saviez qu'il avait assisté à l'attaque du World Trade Center ?

— Oui. On ne se connaissait pas à cette date, mais il m'a raconté plus tard combien ça le hantait. Pendant des mois, il en a fait des cauchemars. J'imagine ce que ça devait être...

— Vous parlait-il de questions spirituelles, religieuses ?

— Non. Oh, je savais qu'il allait à l'église le dimanche, et qu'il appréciait le pasteur, mais ça ne concernait pas notre couple.

— Les questions spirituelles ne vous intéressent pas ?

— Si, mais pas les religions établies. Regardez tous les abus et massacres qu'on a commis au nom de Dieu, au cours de l'histoire. Et c'est toujours le cas !

— C'était un sujet de discussion entre vous ?

— Oui, mais chacun restait sur ses positions, comme toujours dans ce genre de chose. Il disait que ce n'était qu'un prétexte, que c'était l'humanité, l'auteur des massacres, et moi je répondais que ce devait être un dieu bien corrompu pour laisser commettre tous ces crimes en Son nom, malgré sa toute-puissance. Finalement, on a fini par ne plus aborder ce sujet. À quoi bon ?

À quoi bon, en effet ? se demanda Banks, qui avait lui-même fait ce genre d'expérience.

— Il n'a pas tenté de me convertir, pas plus moi qu'un autre, si c'est ce à quoi vous pensez. C'était très profond en lui, et il n'a pas cherché à employer ce moyen pour me faire renoncer à l'avortement.

— Je cherchais juste à déterminer quelle place cela tenait dans sa vie.

— Je vous l'ai dit : il allait à l'église le dimanche et discutait avec le pasteur, de temps en temps.

— OK. Bon, a-t-il jamais parlé d'un certain Gareth Lambert, un vieux copain ?

— Oui, il a cité son nom.

— Vous l'avez rencontré ?

Elle sortit un Kleenex et se moucha. À la fin, son nez en parut irrité.

— Non, mais il a prononcé son nom.

— Dans quel contexte ?

— Il parlait d'un vieux copain à lui revenu vivre en Angleterre. Ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

— Quand était-ce ?

— Il y a deux mois. À peu près à l'époque de mon IVG. Il a dit qu'il allait le retrouver dans un club, sur le Strand, pour évoquer le bon vieux temps et parler affaires. Il cherchait toujours de nouvelles opportunités. Comme je soupçonnais autre chose, je lui ai demandé qui c'était et c'est là qu'il m'a dit son nom. En fait, je ne l'ai pas cru.

— Il est allé là-bas ?

— Oui.

— Vous vous rappelez le nom du club ?

— Non, je regrette.

— Enfin, si ça peut vous consoler, sachez qu'il disait sans doute vrai. En a-t-il reparlé par la suite ?

— Non. Il était vague, comme d'habitude, et un peu pompette. Il a juste dit que la soirée avait été intéressante. Professionnellement, il avait des projets...

— Vous savez lesquels ?

— Il est resté très vague.

Un truc louche, donc. Pas du trafic d'armes, selon toute vraisemblance, mais un trafic quelconque, si Lambert s'en mêlait. Il n'avait plus de questions à poser mais songea à rester encore un peu

pour lui tenir compagnie, parler de Roy. Il était vingt et une heures ; la journée avait été rude et une plaisante lassitude le gagnait. Il pourrait joindre ses parents et le commissariat de Peterborough, puis Annie afin de lui fixer un rendez-vous le lendemain matin, si elle voulait bien.

— Écoutez, dit Corinne, comme lisant dans ses pensées, j'ai une bonne bouteille de vin blanc au frais. J'ai aussi du rouge, si vous préférez. Je ne veux pas boire toute seule. Je ne veux pas être seule... Ça vous embête de rester ? Si vous n'êtes pas attendu ailleurs. Où logez-vous ?

Banks se rendit compte qu'il avait complètement oublié de prévoir un point de chute. Il était monté à Londres sans prendre ses dispositions et l'incident sur l'autoroute avait gommé de son esprit toute considération pratique. Il y avait bien le domicile de Roy – il avait toujours la clé – mais la police ne devait pas encore en avoir fini là-bas.

— Je ne sais pas. J'avais prévu d'aller à l'hôtel.

Elle détourna les yeux et rougit légèrement.

— Si vous voulez, vous pouvez dormir ici. J'ai une chambre d'amis toute prête...

L'idée le rendit nerveux. Certes, la proposition était honnête. Cette pauvre fille était seule et anéantie par son chagrin, et il n'aurait pas plus songé à coucher avec elle qu'avec sa propre sœur – en aurait-il eu une. Mais elle était très séduisante et il n'était qu'un homme, après tout. Et si elle pleurait au cours de la nuit ? Et s'il allait la consoler et la trouvait nue sous ses draps ? Qu'est-ce qu'ils feraient ?

Ce qui le décida, ce fut qu'il était si crevé qu'il pouvait à peine se soulever du fauteuil – alors, battre le pavé, à la recherche d'un hôtel abordable...

— Merci, dit-il, c'est très aimable à vous. Et je préfère le rouge, si cela ne vous ennuie pas ?

Ce matin-là, Annie se réveilla de bonne heure et, en ouvrant les rideaux, elle constata avec plaisir que le soleil était revenu et que le ciel était d'azur. Elle s'accorda vingt minutes de méditation et une brève séance de yoga avant d'enfiler ses nouveaux achats : pantalon blanc, haut rouge sans manches et veste en denim légère, après quoi elle descendit prendre son petit déjeuner avec Banks, les cheveux encore mouillés de sa douche.

Méditation et yoga n'avaient pas réussi à la rendre aussi calme qu'espéré et elle se sentait nerveuse à l'idée de le revoir, surtout après la façon dont il l'avait gentiment éconduite la veille. Leur dernière entrevue s'était assez bien passée, mais rien n'était résolu et elle était pleine de questions et d'incertitudes.

Ranimant trop de mauvais souvenirs, les articles du journal l'avaient également contrariée. En tentant d'établir un rapport entre l'incendie chez Alan et le meurtre de son frère, le journaliste avait exhumé aussi l'histoire de Phil Keane et de sa « malheureuse petite amie inspectrice ». D'où tenait-il tout cela, elle l'ignorait, mais il y avait eu forcément une fuite...

Banks n'avait pas trop mauvaise mine, songea-t-elle en le voyant assis à une table recouverte d'une nappe, buvant un café. En fait, il semblait avoir repris du poil de la bête. Il n'avait plus besoin que d'une coupe, et de quelques bonnes nuits de sommeil pour effacer ses poches sous les yeux. Et, éventuellement, de fringues moins fatiguées. Il était un peu moins pâle et avait des gestes plus vifs. Il avait aussi cette flamme dans le regard qu'on ne lui voyait plus depuis longtemps. Peut-être la mort de son frère lui avait-elle permis de mesurer sa propre chance ? Ou bien, plus vraisemblablement, cela lui donnait un but... Car il était indéniablement impliqué dans l'enquête, officiellement ou pas.

Elle s'installa en face de lui et nota qu'il s'était très légèrement parfumé. Une eau de toilette qu'elle appréciait, car elle lui rappelait leur liaison. Elle avait mis un certain temps à jeter le stick déodorant qu'il avait laissé chez elle, dans sa salle de bains, mais avait fini par s'y résoudre, avec le rasoir, la crème à raser et la brosse à dents.

— Alors, qu'est-ce qui t'empêchait, hier soir, de me voir ? lui demanda-t-elle.

— Mes obligations mondaines...

— Mon œil !

— Je suis allé voir Corinne.

— Comment va-t-elle ?

— Elle souffre... Je ne sais pas pour toi, mais chaque fois que je suis à l'hôtel, je demande des œufs au bacon au petit déjeuner. Je me demande pourquoi ! Je n'en mange jamais à la maison.

— C'est parce que tu devrais les préparer toi-même et faire la vaisselle ensuite...

— Et que je n'ai jamais le temps, le matin.

— Comment ça va, chez toi ?

— Pas trop mal, vu la situation... Mon père est laminé mais ma mère se conduit bizarrement.

— C'est-à-dire ?

— Comme si c'était un événement familial comme un autre, genre anniversaire. Elle parle déjà de préparer un buffet pour les obsèques.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. L'autopsie est terminée. La cause de la mort étant claire, on ne devrait pas retenir le corps trop longtemps. Je suis vraiment désolée... Je sais que Dave fera de son mieux. C'est un bon flic.

Une serveuse se présenta et Banks commanda un petit déjeuner à l'anglaise. Annie, elle, prit l'omelette fromage-champignons non sans mauvaise conscience – le premier jour, elle n'avait mangé que des biscottes, et les deux jours suivants du muesli – mais si on ne se fait pas plaisir de temps en temps, à quoi bon vivre ?

— Et toi... comment progresse l'enquête dans le Yorkshire ?

Elle passa la main dans ses cheveux.

— Je n'ai eu de contact qu'au téléphone mais il semble qu'on avance. Ce sont surtout les experts qui travaillent – sur les traces de pneus et les empreintes digitales retrouvées chez toi et sur la portière de Jennifer. On a envoyé aussi des gens poser des questions dans le coin, mais il y a peu d'espoir : c'était un lieu isolé, à une heure tardive. C'est Winsome qui s'en occupe et je sais qu'on peut lui faire confiance.

— Et Templeton et Rickerd ?

— Ils sont aussi sur le coup. Comme tu sais, Rickerd est un organisateur-né. Quant à Templeton, il peut être très con, mais il a du flair. Comme il a actuellement envie de prendre des initiatives, ce n'est pas une mauvaise idée de le laisser un peu libre... bref, l'enquête est en de bonnes mains. J'espère retourner là-bas aujourd'hui, ne serait-ce que pour une brève visite. Le téléphone a ses limites...

— À qui le dis-tu !

— Et toi ? Qu'as-tu fait ?

— Moi ? À part tenir compagnie à mes parents et à Corinne, pas

grand-chose. Je doute que tu sois intéressée par ce que j'ai découvert...

— Essaie toujours ! Que dit-on d'habitude aux témoins et suspects ?
« Laissez-moi juge... »

— Très juste ! Bon, j'ai découvert que Gareth Lambert est revenu de son exil en Espagne et qu'un soir, il y a deux mois, il a pris un verre avec Roy. Ça te dit quelque chose ?

— Non.

— C'étaient de vieux potes. Ils se connaissaient depuis longtemps. Ils ont sûrement été associés dans toutes sortes de combines avant que l'affaire des armes ne leur foute la trouille. Enfin, à Roy, en tout cas. Pour Lambert, on ne sait pas trop. Bref, je trouve un peu étrange qu'ils se soient retrouvés peu avant sa mort...

— C'est Burgess qui te l'a dit ? Cet alcoolique...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça... ?

— De qui, sinon ?

On les servit. Banks redemanda du café, et Annie du thé.

— Bref, dit-il une fois la serveuse repartie, Brooke a tout ce que j'ai trouvé : le portable, le CD et la clé USB, et même les tirages des photos numériques du CD. Tout.

Le regard d'Annie se fit plus aigu.

— Mais tu en as gardé des doubles...

— Ce n'est pas illégal. Je n'ai rien caché, rien falsifié.

— Bon sang, Alan ! Tu t'es introduit au domicile d'une victime, fouillant ses affaires, utilisant son téléphone, trouvant et dupliquant des informations personnelles. Ce n'est rien ?

Banks reposa couteau et fourchette.

— Primo, je ne savais pas qu'il avait été assassiné à l'époque. Il avait disparu, et ce depuis moins de vingt-quatre heures. Qu'aurions-nous fait nous-mêmes, dans un cas pareil ? S'il s'était agi d'un enfant, d'un ado, on aurait pu mettre la machine en branle, mais un homme sain, quadragénaire ? Allons donc, tu sais tout comme moi ce qui se serait passé : rien ! Et c'était mon frère. Je crois que ça m'autorisait à entrer chez lui... Qu'est-ce qui te chagrine ?

— Que tu fasses cavalier seul. Tu ne dis à personne ce que tu fais. Tu te crois seul capable d'obtenir des résultats. Tu crois pouvoir t'occuper de tout, mais c'est faux. Enfin, tu aurais très bien pu te faire tuer toi-même !

L'un des clients se retournant, elle comprit qu'elle avait parlé trop fort. C'était sorti spontanément. Elle ignorait ce qu'elle allait répondre quand Banks lui avait demandé ce qui la chagrinerait, parce qu'elle ne le savait pas vraiment. Peut-être était-ce l'article dans le journal qui avait tout déclenché, mais maintenant elle savait : cela remontait à Phil Keane et à la façon dont Banks l'avait soupçonné mais sans rien lui en

dire, dont il avait essayé de monter un dossier contre lui, en douce.

À la réflexion, cela remontait à plus loin encore. Banks s'était conduit pareillement quand il s'était lancé à la recherche d'Emily Riddle, la fille du directeur, qui avait fugué, et il avait dissimulé tellement d'informations au cours de l'enquête qu'elle n'avait rien pu faire. À un moment donné, elle l'avait même soupçonné de coucher avec la mère – sinon la gamine. Voilà ce qui arrive quand on cache des choses : la vérité est déformée dans l'esprit des autres. En l'absence de faits, on invente des histoires fantaisistes, comme les articles publiés dans la presse à scandale.

À présent que c'était dit, elle se sentait gênée et lui coula un regard à la dérobée tout en prenant une bouchée. Il s'était remis à manger calmement. La serveuse arriva avec le café et le thé. Annie la remercia.

— Tu nous entends ? dit-il. On dirait un vieux couple qui se chamaille à table.

— On ne se chamaille pas. Pour se chamailler, il faut être deux. Tu ne dis rien ?

— Que veux-tu que je dise ? Je suis content que tu aies vidé ton sac...

— C'est aussi simple ?

Banks la regarda carrément, de ses yeux clairs et vifs.

— C'est un début. Si on doit travailler ensemble, il va falloir régler un ou deux points.

— Au profit de qui ?

— Là n'est pas la question. Je ne vais pas changer ma manière d'être. Toi non plus.

— Alors, peut-être qu'on ne devrait pas travailler ensemble ?

— Ça dépend de toi.

— Pas seulement. Qu'est-ce que tu veux, toi ?

— Je veux continuer à travailler avec toi. Tu n'es pas forcée de me croire, mais je t'apprécie et à mes yeux tu fais du très bon boulot.

Le compliment lui fit bêtement plaisir, mais elle espéra que ça ne se voyait pas.

— Et pourtant tu es prêt à me laisser dans le brouillard la moitié du temps ?

— Je ne t'ai jamais rien caché exprès. Si je t'avais exprimé tous mes doutes sur Phil Keane – et Dieu sait que j'y ai fait allusion – tu m'aurais accusé d'être jaloux – tu ne t'en es pas privée, d'ailleurs – et tu ne m'aurais plus jamais adressé la parole. Au début, je n'avais qu'une impression, le sentiment qu'il n'était pas tout à fait ce qu'il prétendait être...

— Mais je n'aurais pas eu à te tirer d'une maison en flammes...

— Alors, c'est ça...

— Non, même pas, en définitive... Si tu tiens vraiment à le savoir, c'est la façon dont tu m'as traitée par la suite...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien.

Mais elle était allée trop loin pour se taire et elle reposa ses couverts.

— Allons, Annie ! Faisons le ménage. Voyons si on peut éclaircir cette situation, entre nous.

— Ah, changement de refrain...

C'était encore plus difficile qu'elle ne l'aurait cru, étant donné le contexte – cet hôtel avec ses plantes vertes et ses arbres en pot, ces serveuses avec leurs plateaux, ces hommes d'affaires en costumes rayés planifiant leur journée, certains déjà pendus à leur mobile ou penchés sur leur agenda électronique.

— Tu m'as rembarée... repoussée, comme une malpropre. Dieu sait si je me sentais assez bête de m'être trompée à ce point sur Phil. Tu imagines, coucher avec un tueur en série... ?

Elle secoua la tête.

— Mais toi... J'aurais espéré... je ne sais pas... du soutien... du réconfort. Tu es allé chez Corinne hier, mais tu n'étais pas là pour moi. Je sais qu'on a un passé ensemble, et que ça n'a pas toujours été facile, mais tu aurais dû être là pour moi, et ce ne fut pas le cas. J'ai souffert autant que toi, sinon plus.

Là, c'était dit. Il resta silencieux pendant un temps horriblement long. *Dis quelque chose. Dis quelque chose.*

Enfin, il prit la parole.

— Tu as raison, dit-il. Et si tu veux bien accepter mes excuses, je te les présente...

— Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi m'as-tu m'abandonnée ? C'était à cause d'elle ?

— Qui ?

— Michelle.

Il parut surpris.

— Non, ce n'était pas elle. Mais comme elle était extérieure à tout cela, la voir m'empêchait d'y penser. Elle m'a distrait, changé les idées. C'était le fait de ruminer tout cela qui me rendait malade. Je ne me rappelais rien entre le moment où j'ai ouvert ma porte et mon réveil à l'hôpital. C'est toujours le cas. Tout ce que je sais, c'est ce que tu m'as raconté, et l'odeur de bourbon continue à déclencher en moi des crises de panique. Pendant des semaines, je n'ai pas eu envie de me lever – alors, avoir une explication sur ce qui s'était passé... à quoi bon ? C'est comme ces interminables réunions de travail qui ne donnent jamais rien. Du bla-bla, tout ça...

— Certains considèrent que ça vaut mieux que de tout garder en

soi...

Banks passa la main dans ses cheveux.

— Tu vois, c'est comme si je refaisais surface. Le meurtre de Roy aurait dû m'accabler... eh bien, non !

— C'est peut-être parce que tu es plein de colère ?

— En tout cas, je ne suis plus vidé...

Annie le contempla longuement, le temps de bien le comprendre. Il avait peut-être raison. Le moment était peut-être venu de tourner la page, et de lui laisser une certaine liberté d'action dans la conduite de l'enquête. De toute façon, elle n'avait pas les moyens de le freiner.

— OK, imaginons que tu enquêtes sur cette affaire. Simple hypothèse, bien sûr. Que ferais-tu maintenant ?

— Quelle est la ligne officielle ?

— En gros, ils exploitent le répertoire téléphonique de Roy et ses contacts professionnels inscrits sur la clé USB. Oliver Drummond et William Gilmore, les types que j'ai cités hier soir, sont les priorités de Dave, car leurs noms sont sur son ordinateur. Trafic de voitures volées et abus de confiance. Roy aurait pu être dans le coup ?

— Sans doute. Surtout l'abus de confiance. Je ne le vois pas trop dans les voitures volées. Brooke a avancé sur ces deux points ?

— Je l'ignore. Je ne lui ai pas encore parlé ce matin.

— Il devrait chercher Lambert. Il sait, tout comme moi, que Roy a pris en photo ce Lambert et un inconnu, cachant ce cliché peu avant sa disparition. Ça devrait lui mettre la puce à l'oreille, non ?

— Il doit avoir ses raisons. Ce Lambert a un casier ?

— Non.

— Son nom figure-t-il sur la liste d'appel ou le carnet d'adresses ?

— Non.

— Tu vois ! Drummond et Gilmore sont fichés et figurent sur la liste d'appel...

— Tout de même... qu'est-ce que tu as fait, toi ?

— J'ai poursuivi mes recherches concernant le meurtre de Jennifer.

— C'est lié. Roy et cette fille étaient amants.

— Je sais. Mais ils ne peuvent pas avoir été tués l'un et l'autre par l'homme à la queue-de-cheval. Question d'horaires... Raison pour laquelle Dave croit qu'il vaut mieux chercher ailleurs l'assassin de Roy. Et, je te le répète, Drummond et Gilmore ont un casier. Dave cherche également à savoir si quelqu'un sait ce que Roy a fait le jour de sa disparition. Le portable n'aide pas beaucoup, là, car il ne s'en est servi qu'une seule fois ce jour-là. Pour appeler son coiffeur.

— Je sais.

— Évidemment. Puisque tu as eu le premier ce portable entre les mains. On a également agrandi la photo que tu as reçue. Dave n'est toujours pas convaincu que l'homme est Roy, mais ce serait

vraisemblable. Bref, ils pensent que ça pourrait les mener au lieu où c'est arrivé...

Banks acquiesça.

— Tu sais avec qui il serait parti, ce soir-là ? dit-elle.

— Je n'en suis pas sûr, mais ça pourrait être Gareth Lambert. Ils se connaissaient depuis des années. J'aimerais savoir qui est l'autre sur la photo...

— Pas de piste ?

— Pas encore, mais je cherche... (Il sourit.) Évidemment, comme je n'ai personne à ma disposition pour localiser tous ceux qui étaient dans la vie de Roy, j'ai l'intention d'aller voir directement ce Lambert, quand je pourrai l'attraper... Ça m'étonne que Brooke ne soit pas déjà allé chez lui...

— Je t'ai déjà dit pourquoi. Et il est en sous-effectifs. Écoute, je ne devrais pas te le dire, mais il s'est passé quelque chose au Centre Berger-Lennox. Le D^r Lukas m'a avoué aider de jeunes prostituées originaires d'Europe de l'Est qui étaient enceintes – en majorité des sans-papiers – à se faire avorter gratuitement, et clandestinement. Elle les appelait les « filles du soir ». Jennifer l'a découvert, mais au lieu de vendre la mèche elle a couvert la chose. Je ne crois pas que le D^r Lukas m'a tout dit, mais c'est un début... Surtout, ne va pas la voir ! Elle est à cran et la visite d'un inconnu nous l'aliénerait complètement.

— Ne t'en fais pas, je ne suis pas aussi stupide. Je te la laisse. Tu ne crois pas à son histoire ?

— En gros, si. J'ai eu l'impression qu'elle souhaitait m'en dire plus, mais pas tout de suite...

— Ça durait depuis longtemps ?

— Environ un an.

— Il y avait beaucoup d'argent en jeu ?

— Le Centre prend entre quatre cents et mille livres pour la consultation, l'IVG et les soins post-opératoires, selon l'avancement de la grossesse.

— Donc, cela pouvait représenter une coquette somme, au final ?

— Oui, mais pas au point de justifier un meurtre.

— Sans doute pas. Roy savait... ?

— Jennifer a dû le lui dire. Le problème est que, d'après le D^r Lukas, elle savait depuis deux mois, mais ce serait seulement dans les derniers jours que les gens ont noté un changement dans son comportement.

— A-t-elle pu découvrir autre chose ? Une chose qu'on ignore... Comment ces filles entraient-elles en contact avec le D^r Lukas ?

— C'est ce qui semble un peu vague. Elle est d'origine ukrainienne, se dit connue dans sa communauté. C'est possible. Certaines de ces

communautés sont très soudées. Le bouche-à-oreille fonctionne...

— Mais tu as des doutes ?

— Je crois qu'elle cache quelque chose. Et qu'elle a peur.

— Pas étonnant. Il y a déjà eu deux meurtres.

— Trois, peut-être...

— Ah ?

— Jennifer avait parlé d'une certaine Carmen Pétri – l'une des « filles du soir » – à son amie Mélanie peu avant sa mort. Victor Parsons, son ex, la harcelait. Chose amusante, c'est la première fois qu'un type harcelant une femme nous vient en aide... Il a vu Jennifer quitter le Centre, lundi dernier, le soir, en compagnie d'une jeune fille visiblement enceinte. Un homme a surgi de nulle part pour l'emmener en voiture...

— Tu crois que c'était cette Carmen ?

— Oui, et je crois qu'elle est morte, elle aussi. L'homme était une armoire à glace, avait une queue-de-cheval... et il ressemble fort à celui qui aurait abattu Jennifer et serait entré par effraction chez toi.

— Il m'a suivi jusqu'ici depuis Peterborough...

Les yeux d'Annie s'écarruillèrent.

— Quoi ?

Banks lui raconta ce qui s'était passé sur l'autoroute la veille et quelles mesures il avait prises pour protéger ses parents.

— Tu as relevé son numéro ?

— Pour qui me prends-tu ?

— Donne... Je vais l'identifier.

— C'est déjà fait.

— Burgess ?

Banks garda le silence. Annie soupira.

— Donne tout de même...

Il s'exécuta.

— Tu n'en as pas encore parlé à Dave, j'imagine ?

— Je te l'ai dit : j'ai prévenu le commissariat de Peterborough. C'est leur fief. Je les ai de nouveau contactés ce matin : il ne s'est rien passé cette nuit.

— Bon, je le lui dirai moi-même...

— « Queue-de-cheval » a pu tuer Jennifer et tenter de m'effrayer, mais nous savons qu'il n'a pas pu tuer Roy.

— Donc, c'est quelqu'un d'autre.

— Une armoire à glace, une prostituée... il y a quelque part un proxénète, non ?

— Possible. Lambert ?

— Peut-être.

Banks se leva.

— De toute façon, on ne découvrira pas la réponse en restant assis

ici, aussi agréable que ce soit. Merci pour le petit déjeuner, Annie, et cette mise au point...

— Où vas-tu ?

Il eut un sourire.

— Si je te le disais, tu risquerais d'avoir des ennuis...

Elle lui saisit le bras.

— Je sais que je ne peux pas t'en empêcher, mais veux-tu me promettre certaines choses ?

— Vas-y...

— Garde le contact, préviens-moi si tu trouves quelque chose.

— OK. Et réciproquement.

— Et ne t'approche pas du D^r Lukas. Elle nous parlera en temps voulu. Tu ne réussirais qu'à l'effaroucher.

— Pas de problème.

— Et sois prudent, Alan. Ce n'est pas un jeu...

— Je le sais, crois-moi !

Il se pencha pour lui faire la bise et s'en fut. Elle le regarda partir, puis se hâta de monter dans sa chambre pour faire son bagage. Cette fois, après avoir parlé à Brooke, elle rentrerait à Eastvale – qu'il pleuve ou qu'il vente !

— Si vous aviez vu ce cirque, ces deux derniers jours ! s'exclama Malcolm Farrow en s'installant dans son fauteuil avec un gin-tonic.

Banks avait décliné son offre, car il n'était que dix heures du matin, n'acceptant que de l'eau gazeuse. Farrow avait semblé perplexe, mais il n'avait pas insisté.

— Comme vous voyez, ça s'est calmé...

Banks regarda par la fenêtre. Les enquêteurs devaient avoir terminé leur perquisition et emporté tout ce qu'ils jugeaient utiles à l'enquête, car les lieux n'étaient pas gardés.

Ils devaient avoir cherché des indices en rapport avec le crime, ainsi que des renseignements sur son mode de vie, ses habitudes et ses relations susceptibles de leur fournir une piste. Ayant déjà passé l'endroit au peigne fin, Banks savait ce qu'ils trouveraient. À présent que c'était fini, la maison allait être rendue à la famille.

— J'imagine... Vous m'excusez de ne pas vous avoir appelé plus tôt, mais j'ai dû m'occuper de mes parents et je n'avais pas votre numéro sous la main...

— Aucune importance. Ça m'a fait un choc, d'apprendre cela aux actualités. C'était dans tous les journaux et à la télévision. Les journalistes sont venus. Maintenant que la police est partie, on ne les voit plus.

— C'est qu'il n'y a plus rien à glaner...

- Bref, c'est gentil à vous d'être passé.
- C'était normal. La police a souhaité vous parler ?
- La police ? Oh, oui. La rue en était pleine.
- Que leur avez-vous dit ?
- Pareil qu'à vous. C'est tout ce que je sais.
- Et les journalistes ?

Son visage s'empourpra.

- Je les ai envoyés promener. Ces charognards...

— Avez-vous réfléchi à la photo que je vous ai montrée ? demanda Banks, tirant l'enveloppe de sa serviette en cuir.

Farrow la réexamina avec ses lunettes de lecture posées sur son gros nez violacé.

- On ne va pas me convoquer au tribunal, j'espère ?

- C'est entre vous et moi...

Comme Farrow scrutait le document, Banks but un peu de son eau gazeuse. Les bulles le firent roter et les œufs au bacon se rappelèrent à son souvenir.

— Ça pourrait être lui ! Plus je regarde, plus je vois la ressemblance. Comme je vous l'ai dit, ma vue n'est pas très bonne, mais la rue était éclairée et sa taille, ses cheveux gris correspondent...

Il lui rendit la photo.

- C'est un peu vague, je sais, mais je ne peux pas faire mieux.

- Merci, c'est déjà bien.

- Qui est-ce, au fait ? Pas celui... ?

— Je ne crois pas. S'il s'agit du même, ce serait l'un des anciens associés de mon frère.

Quelqu'un à qui il aurait ouvert sa porte, qu'il aurait suivi sans méfiance...

Il le remercia pour son aide et prit congé.

En ce mercredi matin, il n'y avait plus aucun signe d'activité du côté de la maison ; la porte n'était même pas scellée. Il ouvrit avec sa clé et entra. On n'entendait que le ronron du frigo. Un silence profond régnait, le silence de l'absence, plus pesant que le jour de son arrivée.

D'abord, il alla dans la cuisine. L'ordinateur portable qu'il avait laissé sur la table n'était plus là – sans doute emporté par la police. Pour le moment il ne pouvait rien y faire, mais il signalerait à Brooke qu'il tenait à le récupérer quand ils en auraient fini.

Ensuite, il monta au bureau. Ceux qui avaient fouillé la maison avaient bien bossé : rien ne semblait avoir été dérangé.

Il se rendit au salon et se laissa choir sur le divan. Il songea au CD qu'il avait découvert. Le mercredi, lorsqu'il avait planqué les photos de Lambert et son copain parmi les images porno, Roy devait se savoir mêlé à une affaire louche. Et peut-être savait-il que cette chose-là – prostitution, immigration clandestine ou autre – prenait des

proportions inquiétantes. Se sentait-il en danger ? Peu probable. S'il était habitué à contourner la loi et à côtoyer des truands, il devait se croire capable de se tirer de toutes les situations. Mais quelque chose avait changé tout cela, entre mercredi et vendredi soir, ou même quelques jours plus tôt, à en croire le comportement de Jennifer.

Qu'avait-il fait durant ces jours-là ? Où était-il allé ? À qui avait-il parlé ? Si on avait trouvé la réponse à ces questions, on aurait élucidé le mystère de sa mort. Et de celle de Jennifer.

Il songea à ce qu'Annie lui avait révélé au petit déjeuner – les avortements clandestins. Jennifer en avait-elle parlé à Roy ? Très certainement. Quelle avait été sa réaction ? Était-ce lié à leurs morts ? Il ne voyait pas comment le fait d'aider quelques malheureuses pouvait conduire à un meurtre. Sauf, bien sûr, si ceux qui les avait amenées étaient impliqués et s'étaient sentis menacés...

Banks n'oubliait pas non plus que, d'après Burgess, Gareth Lambert était un contrebandier ayant tout un réseau de relations dans la pègre. Toujours d'après Burgess, Lambert connaissait la route des Balkans comme sa poche, et voilà que, selon Annie, des prostituées d'Europe de l'Est fréquentaient le Centre Berger-Lennox. Une vague image commençait à se former dans son esprit, mais il ne voyait pas quelle place pouvait y tenir Roy, ni pourquoi il avait été tué.

Il repensa à sa conversation avec Corinne, la veille. En parlant avec elle, il avait appris bien des choses sur son frère. Roy adorait Terry Gilliam et les Monty Python ; il était un imitateur hilarant. New York demeurait sa ville préférée ; l'Italie, son pays préféré ; il s'était mis depuis peu à la photo numérique, et toutes celles qu'on voyait ici étaient de lui. Il jouait au golf et au tennis régulièrement, était un supporter de l'Arsenal (typique, songea Banks, qui mettait cette équipe dans le même sac que Manchester United : des équipes composées de joueurs payés des fortunes) ; sa couleur préférée était le violet, son plat favori le risotto aux champignons, son vin favori le chianti. Il adorait l'opéra et emmenait souvent Corinne à Covent Garden (même si ce n'était pas « son truc » à elle) ; et ils allaient souvent voir des comédies musicales hollywoodiennes et de vieux films étrangers pleins de subtilités – Bergman, Visconti, Renoir, Fellini.

Roy donnait aux mendiants mais détestait se faire avoir dans un magasin ou au restaurant. Il pouvait être lunatique, et Corinne avait reconnu qu'elle ne savait jamais très bien ce qui se passait dans son esprit. Mais elle l'aimait, comme elle l'avait répété lors d'une seconde crise de larmes, après le troisième verre de vin. Qu'importe si, souvent, elle ne savait pas où elle en était avec lui, s'il l'avait laissée subir seule le traumatisme psychologique de l'avortement. Elle avait toujours espéré qu'il se laisserait de sa nouvelle conquête et lui reviendrait.

Il n'y avait qu'une seule photo de famille au salon, et Banks alla l'examiner. Elle avait été prise sur le front de mer de Blackpool, en août 1965 – on voyait la tour au fond.

Ils posaient toutes les quatre : les parents au milieu, flanqués de leurs deux enfants. Roy, avec ses taches de rousseur, ses cheveux alors bien plus clairs, et Banks à quatorze ans, l'air maussade et arborant la tenue à la mode : pantalon noir tuyau-de-poêle et pull col roulé façon Beatles. Elle devait avoir été prise par Graham Marshall, qui avait passé un mois avec eux, cette année-là, avant de disparaître en distribuant ses journaux, un beau dimanche.

C'était cette année-là que lui-même était tombé amoureux de la superbe Linda, qui travaillait au comptoir de la cafétéria locale. Elle était bien trop vieille pour lui, pourtant il en était tombé amoureux. Puis lui et Graham avaient levé deux filles sur la plage, Tina et Sharon, et les avaient emmenées sous la jetée pour une séance de pelotage. Il ne se rappelait pas quand la photo avait été prise – rien d'étonnant. C'était à peine s'il se rappelait la présence de Roy, cette année-là... Pourquoi un ado aurait-il perdu son temps avec son petit frère ?

Graham Marshall était mort, lui aussi assassiné... Banks contempla son père, qui avait son vieux pull gris à col en V, les manches retroussées, la cigarette aux lèvres, les cheveux gominés. Puis sa mère – pas très sexy, mais curieusement jeune et jolie quand même, avec ses cheveux permanentés en casque et sa robe estivale soulignant sa taille fine, souriant pour la photo. Que donneraient ses analyses ? S'en tirerait-elle ? Et son père, après toutes ces épreuves ? Banks commençait à avoir l'impression de porter la poisse...

Il se reprocha d'être à ce point pleurnichard. Il avait résolu l'énigme du meurtre de Graham plus de trente-cinq ans après les faits. Sa mère survivrait à l'opération ; le cœur de son père continuerait à battre pendant encore longtemps. Roy était mort et il trouverait le coupable. Voilà.

Il s'apprêtait à retourner chez Lambert quand le téléphone sonna.

— Alan ? Annie...

— Je croyais que tu rentrais chez toi ?

— C'est vrai, mais il y a du nouveau.

La main de Banks broya le combiné.

— Quoi ?

— Les spécialistes ont découvert où a été prise la photo numérique affichée sur le mobile de ton frère.

— Comment ont-ils pu... ?

— Grâce à la liste des usines désaffectées. Il y avait des lettres bien visibles sur le mur du fond : NGS et IFE. Sur la liste, figurait « Midgeley's Castings », et un vieux flic s'est rappelé qu'enfant, en

allant à l'école, il passait par là et qu'une pancarte disait : « *Midgeley's Castings : Cast for Life* ». L'endroit a fermé en 1989 et plus personne n'y a mis les pieds.

— Où est-ce ?

— Au bord de la Tamise, du côté de Battersea. Désolée d'être aussi brutale mais, d'après les experts, c'est sûrement de là qu'on a flanqué ton frère à l'eau. Donc, ce serait bien lui sur la photo. On s'y rend... Tu veux venir ?

— Quelle question ! Qu'en dit Brooke ?

— Il est d'accord. On se retrouve sur place ?

— Parfait...

Annie lui donna l'adresse et Banks se précipita vers sa voiture.

— Brigadier Browne ?

— Elle-même.

— Templeton, d'Eastvale. Comment ça va, chez vous ?

— Très bien, merci. Du nouveau ?

— Peut-être, dit Templeton en tripotant le sac en plastique sur son bureau. Je suis allé parler à la femme de Roger Cropley et il était là... Soi-disant qu'il avait le rhume des foin, mais je ne l'ai pas entendu renifler. Bref, je l'ai un peu secoué et il m'a paru devenir nerveux quand je lui ai dit que Paula Chandler, la femme qui a échappé à son agresseur, pourrait éventuellement l'identifier...

— Ce n'est pas la vérité !

— Il n'en sait rien. Et je crois que son épouse en sait plus qu'elle ne le prétend. Enfin, j'ai une idée. Est-ce que le SOCO a perquisitionné la voiture de la victime, à la recherche d'indices ?

— Sûrement, mais rien ne prouve que l'assassin a pénétré à l'intérieur. Il l'a visiblement traînée dehors, vers les buissons.

— Il a bien dû se pencher pour la chloroformer ?

— Exact. Où voulez-vous en venir ?

— Vous avez encore tous les prélèvements de cheveux, de peau ?

— Bien entendu.

— Et la voiture ?

— Aussi. Qu'y a-t-il ?

— Pouvez-vous voir s'ils ont trouvé des pellicules sur la banquette ?

— Des pellicules ?

— Oui.

— Je vais vérifier. À quoi pensez-vous ?

— J'ai regardé sur la Toile récemment et c'est assez compliqué, mais d'après mes infos on peut pratiquer une analyse d'ADN sur une pellicule. Puisque c'est de la peau...

— À quoi cela nous servirait-il puisqu'on n'a pas d'élément de

comparaison ?

— Justement, si !

— Quoi ?

— J'ai des pellicules de Croyley. Je peux vous les envoyer ?

— J'imagine que vous ne les lui avez pas demandées ?

— Non ! fit Templeton en riant. En plus, je les ai eues à l'œil...

— Ce n'est pas la question. Vous savez certainement qu'il faut l'autorisation écrite du suspect, même pour un prélèvement non intime, sauf s'il est détenu pour un motif grave et que le commissaire nous a donné son aval.

— Je connais la loi. Tout ce que je dis, c'est que mes soupçons pourraient en être confirmés. Si vous saviez que c'est lui – si nous savions que c'est lui –, cela changerait tout et on pourrait commencer à constituer un dossier. Il n'est pas obligé d'être au courant pour ce prélèvement... Personne n'y est obligé, sauf vous et moi. Pour le moment, on n'a pas de raison valable de l'arrêter ni d'exiger ce prélèvement, mais si ce que j'ai correspond à des pellicules découvertes dans la voiture, alors on saura dans quelle direction chercher et soyez certaine qu'on trouvera à l'inculper de quelque chose. Après, on... on fera la demande officielle.

— Et si ce n'est pas lui ?

— Il en sera innocenté.

— Mais il y aura des traces, des papiers relatifs au premier test. Ces analyses sont onéreuses...

— Je sais, et alors... ? On n'a pas besoin d'en parler. Vous devez bien connaître quelqu'un de discret au labo ? Qui le saura ?

— Un bon avocat s'en servirait contre nous...

— Seulement s'il vient à l'apprendre. D'ailleurs, ça n'aurait plus d'importance. À ce moment-là, on aura procédé à la comparaison officielle, qu'on aura obtenue conformément à la procédure. C'est imparable. Je veux bien payer l'analyse de ma poche, si c'est le problème...

— Ce n'est pas le problème, et je doute que vous en ayez les moyens. Mais si ce n'est pas Croyley, le bon échantillon pourrait en devenir inutilisable à cause de ce que vous demandez. C'est risqué. Je n'aime pas cela du tout.

Templeton soupira. Il n'avait pas prévu que le brigadier Browne serait aussi à cheval sur les principes.

— Vous voulez l'attraper, oui ou non, votre gars ? Cela peut l'innocenter complètement. Qui sait ? Mais il faudrait au moins vérifier. Si j'ai raison – et l'analyse ADN nous fournira une réponse – il a déjà frappé et va recommencer. Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous n'avez pas envie de savoir ?

Durant le silence qui suivit, il attendit sa réponse avec anxiété.

— Envoyez-nous ça ! finit par dire la jeune femme. Je vais en parler à mon chef, voir ce qu'on peut faire. Mais je ne vous promets rien !

— Super ! C'est comme si c'était fait.

Le cœur battant, Banks foulait en compagnie de Brooke et Annie le terrain caillouteux, livré aux mauvaises herbes, en direction du bâtiment en brique dont la façade crasseuse était entièrement taguée. Allait-il voir l'endroit où son frère avait été assassiné ? Son jeune frère qu'il avait protégé d'une brute étant enfant, et blessé avec une épée miniature ? Il grinça des dents et sentit ses muscles se contracter.

Les portes avaient l'air résistantes, mais elles furent aisément ouvertes et ils traversèrent le vaste rez-de-chaussée, où leurs pas résonnaient. Aux yeux de Banks, il y avait toujours quelque chose de perturbant dans ces usines désaffectées, avec les trous béants dans le toit, le vieux matériel rouillé, les futs, les palettes et les herbes folles poussant par les fissures des murs et du sol. C'était peut-être lié à un cauchemar qu'il faisait, enfant, mais il ne s'en rappelait pas les détails. Ou à cette fabrique de roulements à billes qui se trouvait en face de chez ses parents, même si cette usine-là, à l'époque en activité, n'évoquait pour lui aucune expérience pénible. En revanche, il existait bien des maisons et des ateliers délabrés qu'il explorait avec ses copains, pourchassant des monstres imaginaires. En tout cas, ces endroits-là lui donnaient toujours la chair de poule, et celui-ci ne faisait pas exception.

— Tu as le chic pour m'amener dans des lieux ravissants, Dave... ! dit Annie. Comme chez Alf Seaton...

— Au moins, il ne pleut pas, cette fois...

Détalant de dessous une feuille de métal rouillée, un rat trotta pratiquement sur les pieds d'Annie, qui fit la grimace mais ne dit rien. Le soleil entrait par les parties manquantes du toit, illuminant les atomes de poussière soulevés par leurs pas. Les grandes fenêtres étaient toutes démolies derrière leurs grillages protecteurs et les bris de verre jonchaient le sol, reflétant la lumière du soleil. Ça et là, on voyait des flaques d'huile et des taches d'humidité causées par la pluie de la veille.

Au milieu de cet espace, presque caché par des machines rouillées, Banks aperçut un siège en bois. Par terre, il y avait des cordes.

— Restez à distance, dit Brooke. Le SOCO va venir et ils n'apprécieraient pas qu'on ait piétiné l'endroit.

Banks resta en arrière. Il lui sembla voir des taches de sang sur la corde et au sol. Pendant un instant il se représenta Roy ligoté, sa terreur en comprenant qu'il allait mourir là, dans cet endroit sordide, puis son instinct de policier reprit le dessus et il s'efforça d'interpréter

ce qu'il voyait.

— Roy a bien été tué d'une balle dans la tête, par un calibre. 22, comme Jennifer ? dit-il.

— Exact, répondit Brooke.

— Et la balle n'est pas ressortie ?

— Non.

— Alors d'où ce sang vient-il ?

Il vit Annie et Brooke échanger un regard.

— Allons ! Je ne suis pas un imbécile.

— Selon le légiste, il aurait été battu..., avoua Brooke.

— Ils l'ont torturé, ces salauds ?

Brooke regarda à ses pieds.

— On dirait. Mais il n'est pas prouvé que c'était votre frère. La photo était trop floue.

— Qui voulez-vous que ce soit ? De toute façon, maintenant plus rien ne vous empêche de prélever ce sang pour comparer...

— C'est vrai...

— Mais pourquoi le torturer ?

— On l'ignore, dit Annie. Visiblement pour le faire parler. Ou pour découvrir ce qu'il savait et avait donc pu révéler...

— Je ne crois pas qu'il aurait été difficile de le faire parler, dit Banks.

La vision de la petite brute boxant son jeune frère, enfant, traversa son esprit. Roy pleurant et se tenant le ventre. L'intervention de Banks. Cette fois, il n'avait pas été capable de voler à son secours. Il n'avait pas été là. Et cette fois, Roy avait été tué. Restait à espérer que leurs parents ne l'apprendraient jamais. Il ne pouvait en vouloir à ses collègues d'avoir essayé de le lui cacher – à leur place, il aurait sans doute fait pareil – mais à présent son devoir était de protéger ses parents.

— Ils n'ont pas pris la peine de nettoyer en partant, dit Annie, désignant une douille par terre.

— Ils ont sans doute cru que personne ne viendrait, fit remarquer Brooke.

— Des gosses auraient bien fini par le faire, dit Banks. Ils adorent ces endroits-là.

Des pigeons entraient par les trous du toit et des murs pour se percher sur les chevrons et se lisser les plumes. Leur duvet blanc mouchetait le sol, et jusqu'au siège. Bien qu'ouverts aux éléments, les lieux empestaient la charogne et la graisse rance.

— Je vais essayer de faire venir des agents pour quadriller le secteur, dit Brooke. Qui sait ? Quelqu'un a pu remarquer une activité inhabituelle par ici.

Le vent sifflait, lugubre, par les vitres cassées, en bizarre harmonie

avec le roucoulement des pigeons. En dépit de la chaleur, Banks eut un frisson. Il avait vu tout ce qu'il voulait, cet endroit abandonné de Dieu où Roy avait vécu ses dernières heures, d'abord torturé, puis abattu. Jamais il n'oublierait cela. Mais pour le moment, des tâches l'attendaient. Il annonça qu'il partait, et ni Annie ni Brooke ne lui demandèrent où il allait. Alors qu'il montait dans sa voiture, la fourgonnette de l'équipe technique arriva dans la cour de l'usine. On passerait au peigne fin l'endroit où Roy avait été liquidé, prélevant du sang, cherchant des empreintes digitales, cheveux, peau, tout ce que les assassins pouvaient avoir laissé. Avec de la chance, et si la police trouvait un suspect valable, ils en tireraient de quoi garantir une condamnation. Il les laissa faire.

Ayant laissé sa voiture devant chez Roy – il n'avait aucune envie de subir toute la journée les embouteillages, et le métro, c'était bien plus rapide –, Banks se présenta à l'agence de voyages de Lambert, sur Edgeware Road, mais on lui indiqua que M. Lambert n'était pas là. Ensuite il retourna à l'appartement de Chelsea, non loin de Sloane Square, et cueillit ce monsieur juste au moment où il sortait de chez lui.

— Vous allez où ?

— Vous êtes qui, vous ? fit l'autre en essayant de passer en force.

Banks ne bougea pas.

— Banks. Inspecteur principal Banks...

— Le frère de Roy ?

Il fit un pas en arrière et le toisa.

— Mazette ! Le rabat-joie en personne...

— On peut entrer ?

— Je suis pressé. On m'attend au bureau.

— Ça ne sera pas long, fit Banks en le dévisageant.

Pour finir, l'homme haussa les épaules et le conduisit à l'étage, chez lui. L'appartement était fonctionnel mais manquait de personnalité, comme si la vraie vie de l'occupant était ailleurs. Quant à Lambert, il était comme sur la photo : bourru, un peu enveloppé, rougeaud – moitié soleil, moitié hypertension – avec une épaisse tignasse de boucles grises. Il portait un jean bleu glacier et une chemise blanche trop grande. Burgess avait évoqué Harry Lime, mais dans le film c'était un personnage suave, charmeur, alors que ce type-là était mal dégrossi et ne comptait visiblement pas sur son charme dans la vie. Ils s'installèrent face à face, comme des joueurs d'échecs, et Lambert considéra Banks avec une lueur ironique dans les yeux.

— Ainsi, vous êtes le grand frère de Roy, l'inspecteur... ?

— Tout juste. Si j'ai bien compris, vous êtes de vieilles connaissances, vous deux ?

— Effectivement. Quand je l'ai rencontré, il sortait de la fac. On était jeunes... 1978. Si j'ai bonne mémoire, tous les gamins portaient des tee-shirts déchirés et avaient des épingles à nourrice aux oreilles. Ils écoutaient les Clash, les Sex Pistols, et nous, on était là, au bar d'un hôtel, en costume, à imaginer notre prochain coup... consistant sans

doute à vendre des jeans déchirés et des épingles à nourrice à la jeunesse !

Il rit.

— C'était le bon temps... J'ai été triste d'apprendre sa fin...

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Écoutez, je suis un homme très occupé. Si vous avez l'intention de rester là, à...

— C'est que vous n'avez pas l'air très affecté, pour un vieux copain...

— Qu'en savez-vous ?

— D'accord. Ces « coups » impliquaient-ils du trafic d'armes ?

Le regard de Lambert se fit plus perçant.

— Pourquoi cette question ? C'est de l'histoire ancienne. Oui, nous avons été mêlés à ce qui semblait une transaction honnête, mais on nous a trompés et la cargaison n'a pas été livrée à qui de droit. Ça m'a servi de leçon. Comment dit-on, déjà ? « Chat échaudé craint l'eau froide. »

— Donc, vous êtes passé à des entreprises moins risquées ?

— Moins risquées, non, mais présentant un danger d'ordre financier et pas susceptibles de vous mener en prison, si vous ne vous méfiez pas.

— Ou à la morgue.

— Voilà...

— Le délit d'initiés peut être lourdement sanctionné.

— Ah ! Tout le monde le faisait. Et le fait encore. Vous n'avez jamais profité d'un bon tuyau sur un cheval de courses ?

— Non.

— Mais si je vous disais qu'une compagnie va procéder à une importante fusion la semaine prochaine et que la valeur des actions va doubler, pouvez-vous me jurer que vous n'allez pas vous empresser d'en acheter un maximum, en sortant d'ici ?

Banks dut réfléchir. Présenté ainsi, cela avait l'air facile, à peine risqué. Sûrement pas criminel. Mais il n'entendait rien à la Bourse, raison pour laquelle il n'avait jamais joué son argent. D'ailleurs, il n'en aurait jamais eu les moyens.

— Je pourrais me laisser tenter...

Lambert applaudit.

— Vous voyez ! C'est bien ce que je pensais.

On aurait dit qu'il l'accueillait dans un club auquel Banks n'avait aucune envie d'adhérer.

— J'ai également entendu dire que vous étiez mêlé à d'autres trafics...

— Intéressant. Qui vous a dit ça ?

— Est-ce vrai ?

— Bien sûr que non. Il a des connotations si négatives, ce terme. *Trafic*. Je considère ce que j'ai fait plutôt en termes géographiques. Je déplace des choses d'un lieu à un autre. Avec grande efficacité, ajouterais-je...

— Votre modestie vous honore. Quelles choses ?

— Oh, des choses...

— Armes, drogue ? Êtres humains ? Il paraît que vous connaissez bien la route des Balkans.

Lambert haussa les sourcils.

— Vous avez les oreilles qui traînent, vous ! Roy ne m'avait pas dit que vous étiez aussi futé. « La route des Balkans » ? Oh, je l'ai connue naguère, mais aujourd'hui... Ces frontières changent du jour au lendemain. Et je vous conseille de cesser de m'accuser d'enfreindre la loi, ou je fais appel à mon avocat. Je n'ai jamais été condamné de ma vie...

— C'est que vous avez de la chance. Il n'en demeure pas moins qu'il y a plein d'occasions de faire des affaires dans les Balkans. Ou les ex-États du bloc soviétique.

— Bien trop dangereux. Je suis trop vieux pour cela. Je suis en semi-retraite ! J'ai une épouse que j'adore et une agence de voyages à gérer.

— Quand avez-vous vu mon frère pour la dernière fois ?

— Vendredi soir.

Banks s'efforça de ne pas trahir son émotion.

— À quelle heure ?

— Vers minuit et demi ou une heure du matin. Pourquoi ?

— Vous êtes sûr que c'était vendredi soir ?

— Bien sûr !

Lambert jouait avec lui, ça se voyait à son regard moqueur, sur le qui-vive. Il devait avoir deviné qu'on l'avait vu monter en voiture avec Roy... Mais c'était à neuf heures et demie. Qu'avaient-ils fait jusqu'à minuit et demi ou une heure du matin ?

L'homme prit une boîte de cigares sur la table basse et lui en offrit un.

— Non, merci.

— À votre guise...

Ayant joué avec le coupe-cigares et les allumettes, il parvint à allumer le sien. Il contempla Banks à travers la fumée.

— Vous semblez surpris, pourquoi donc ?

— J'aurais cru que vous le sauriez...

— Eh bien, non...

— C'est qu'à ce moment-là, il avait déjà disparu. La dernière fois qu'on l'a vu, c'était ce jour-là, à neuf heures et demie du soir.

— Je puis vous assurer qu'il était bien vivant. Comme tous les

membres du Club Albion pourront vous le confirmer...

— Le Club Albion ?

— Sur le Strand. C'est un club très sélect.

Banks se rappela que Corinne lui avait indiqué que Roy s'était rendu à un club avec Lambert, quelques semaines plus tôt.

— Qu'est-ce qu'on fait, là-bas ?

— Rien de défendu ! fit Lambert en riant. Si c'est ce que vous voulez dire. On peut y jouer de l'argent en toute légalité. Il y a aussi un excellent restaurant et un bar fort bien pourvu. Roy et moi en étions membres, depuis des années. Même quand je vivais à l'étranger, j'y passais lorsque je me trouvais à Londres...

Il tira sur son cigare, les yeux mi-clos, comme pour le provoquer.

— Récapitulons, donc...

— Si vous voulez.

— À quelle heure l'avez-vous vu, ce vendredi-là ?

— Vers neuf heures et demie. Je suis allé le prendre chez lui.

— Était-ce votre habitude ?

— Non, mais c'était déjà arrivé. Quand il allait boire, il préférait laisser sa voiture. Comme je ne touche plus beaucoup moi-même à l'alcool, ça ne me dérangeait pas de conduire. C'était sur mon chemin...

— Et vous êtes convenus de passer le prendre pour l'emmener au club, ce vendredi-là ?

— Oui.

Le cigare s'était éteint. Lambert le ralluma. Banks eut l'impression que c'était surtout pour se donner une contenance.

— Que s'est-il passé, là-bas ?

L'autre haussa les épaules.

— Comme d'habitude. On est allés au bar prendre un cognac et discuter. Non, je mens... Moi, j'ai pris un cognac – mon seul verre de la soirée –, lui, du vin. Le club sert un très honorable bordeaux.

— À qui avez-vous parlé ?

— À quelques membres.

— Leurs noms ?

— Écoutez, ce sont des gens importants. Influent. Ils n'apprécieraient pas d'être harcelés par la police, et encore moins de savoir que c'est à cause de moi.

— Vous n'avez peut-être pas saisi la gravité de la chose : un homme a été assassiné. Mon frère. Votre ami. Vous êtes l'un des derniers à l'avoir vu en vie. Nous avons besoin de reconstituer ses faits et gestes le soir de sa disparition.

— Cela me met dans une position délicate.

— Ça, je m'en fous. Je veux des noms.

Banks le dévisagea. Finalement, Lambert lâcha une kyrielle de

noms que Banks nota. Il n'en connaissait aucun.

— Comment était Roy ? Déprimé, inquiet, à cran ?

— Normal...

— A-t-il avoué avoir des soucis ?

— Non.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Affaires, golf, cricket, vin, femmes. Une conversation masculine...

— M'a-t-il cité ?

Lambert eut un petit sourire crispé.

— Je crains que non.

Banks trouva cela difficile à croire, étant donné que son frère venait de lui téléphoner pour lui exposer un problème urgent, « une affaire de vie ou de mort », mais il n'insista pas.

— A-t-il parlé d'une dénommée Carmen Pétri ?

Cela ne dura qu'une seconde, mais ce fut bien perceptible, cette légère hésitation avant de répondre, ce refus de le regarder dans les yeux.

— Non, dit Lambert.

— Avez-vous déjà entendu prononcer ce nom ?

— Il y a une actrice, Carmen Electra, mais je doute que ce soit elle...

— Non. Il y a aussi un opéra intitulé *Carmen*, mais il ne s'agit pas de cela non plus.

D'un geste décontracté, il sortit de sa serviette le tirage de la photo prise par Roy et la posa sur la table basse.

— Qui est l'homme avec vous ?

Lambert scruta attentivement le tirage, puis coula à Banks un regard en biais.

— D'où ça sort ?

Il désigna la chose de son cigare.

— C'est Roy qui l'a prise.

Lambert se renversa dans son fauteuil.

— Bizarre qu'il ne m'en ait pas parlé.

— J'imagine que vous reconnaissez l'homme assis en votre compagnie ?

— Bien entendu. C'est Max. Max Broda. Un associé. Je ne comprends pas pourquoi Roy a voulu nous prendre en photo.

— Un associé dans quel domaine ?

— Les voyages. Max organise les voyages, recrute des guides, aménage des itinéraires, trouve les hôtels, suggère des destinations intéressantes.

— Où ?

— En général, du côté de l'Adriatique et de la Méditerranée.

- Pays des Balkans inclus ?
- Pour certains, oui. S'il n'y a pas de danger à les visiter.
- J'aimerais lui parler.

Lambert examina l'extrémité de son cigare et prit une nouvelle bouffée avant de répondre.

- Ça va être difficile. Il est rentré chez lui.
- Où est-ce ?
- Prague.
- Vous avez son adresse ?

— Envisagez-vous d'aller là-bas ? C'est une ville splendide. Je connais quelqu'un qui peut vous concocter un voyage formidable...

- Pourquoi pas ? Pour le moment, je voudrais son adresse.
- Elle doit être quelque part...

Il fit défiler les dossiers de son agenda électronique et finit par épeler une adresse à l'intention de Banks, qui la nota.

- À quelle heure avez-vous quitté le club ?
- Roy... ? Entre minuit et demi et une heure du matin.
- Vous n'étiez plus ensemble à ce moment-là ?
- Non, on n'était pas des frères siamois, vous savez. Roy aimait jouer à la roulette, tandis que moi je préfère le poker...

- Il est parti seul ?
- Pour autant que je sache.
- Où est-il allé ?
- Aucune idée.
- À quelle heure êtes-vous parti ?
- Vers trois heures du matin. J'étais éreinté... et fauché !
- Où êtes-vous allé ?
- Je suis rentré ici.
- Pas au domicile conjugal ?

Lambert se pencha en avant, l'air combatif, et donna dans l'air des coups de cigare.

- Laissez-la en dehors de tout ça.
- Très compréhensive, votre femme, non ?
- Je vous le répète : laissez-la en dehors de tout ça.

Il ralluma son cigare et se radoucit.

— Écoutez, dit-il en passant la main dans ses boucles grises. J'étais fatigué, je suis rentré ici. Je ne sais pas de quoi vous me soupçonnez, mais Roy était un ami et un collègue de longue date. Je ne l'ai pas tué. Pourquoi l'aurais-je fait ? Quel aurait été mon mobile ?

- Vous êtes sûr qu'il ne vous a pas dit où il allait ?
- Non, j'ai cru qu'il rentrait chez lui.
- Était-il ivre ?

Lambert pencha la tête de côté et réfléchit.

- Il avait un peu bu, surtout du vin, mais ne titubait pas et parlait

normalement. Il n'aurait pas été capable de conduire, mais pour prendre un taxi...

— Ce fut le cas ?

— Je ne sais pas ce qu'il a fait, une fois dehors...

— Et vous ne l'avez pas revu ?

— Non.

— Bon, dit Banks en se levant. On peut toujours interroger les chauffeurs de taxi.

— Une chose..., dit Lambert en le raccompagnant à la porte. Vous savez déjà, pour le trafic d'armes, qui est de l'histoire ancienne, puisque c'est vous qui en avez parlé...

— Oui ?

— Je crois qu'il voulait remettre ça. Du moins, vous pourriez creuser de ce côté-là. Il avait fait des allusions, m'avait sondé, me questionnant sur d'anciens contacts, et cetera...

— Vendredi ?

— Oui, au club.

— Et... ?

— Je lui ai dit que je n'avais plus de contacts, ce qui est la vérité. Le monde a changé, monsieur Banks, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Je l'ai mis en garde...

— Quelle a été sa réaction ?

Sur le seuil de sa porte, Lambert lui posa la main sur l'épaule.

— Vous le connaissiez. Enfin, pas forcément. Une fois qu'il était lancé sur une piste, c'était difficile de l'arrêter. Il s'est entêté, s'énervant même, disant que je lui cachais des choses, le privant d'une occasion de faire des affaires...

— Donc, la soirée s'est conclue sur une note aigre ?

— Il s'en serait remis...

— S'il n'avait été tué ?

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous fâché avec Julian Harwood, au fait ?

Lambert parut surpris.

— Vous êtes au courant ?

— Oui.

— C'était il y a longtemps. Tempête dans un verre d'eau. Il prétendait que je l'avais spolié lors de la vente d'un terrain, que je savais que la nouvelle autoroute passerait juste à côté.

— Était-ce la vérité ?

L'homme fit de son mieux pour feindre l'innocence outragée, mais c'était une piètre imitation.

— Moi ? Bien sûr que non ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille...

— Évidemment, dit Banks en écho. Avez-vous autre chose à me

dire ?

— Non, hélas. Sauf que...

— Quoi ?

Debout à la porte, Lambert se gratta la tempe.

— Ne le prenez pas mal... ce n'est qu'un conseil amical. Roy est mort, je ne peux rien y changer. Je ne sais rien là-dessus et ne connais pas l'assassin, mais ne croyez-vous pas que vous devriez y réfléchir à deux fois avant de... au cas où vous dérangeriez un nœud de vipères ?

— Est-ce un avertissement, monsieur Lambert ?

— Prenez-le comme vous voulez. (Il consulta sa montre.) Maintenant, je dois vraiment y aller. Le travail m'attend.

Annie eut à peine le temps de passer chez elle, à Harkside, pour arroser ses plantes vertes avant de se rendre à Eastvale pour la réunion de quinze heures. C'était une belle journée, un peu fraîche ; deux ou trois nuages cotonneux filaient dans le ciel bleu pâle, mais elle n'eut pas le temps de s'arrêter pour profiter du beau temps. Parfois elle se demandait à quoi servait de vivre à la campagne quand on avait un boulot aussi absorbant que le sien.

Ils attendaient tous dans la salle de réunion : Gristhorpe, Hatchley, Winsome, Rickerd, Templeton et Stefan Nowak, le coordinateur des scènes du crime. La longue table était si polie qu'on s'y reflétait, et il y avait un tableau sur le mur du fond, entouré de panneaux de liège où Stefan Nowak avait punaisé les photos prises sur les lieux du crime. Elles formaient un contraste saisissant avec les portraits des « barons de la laine », sur les autres murs.

Lorsqu'elle eut informé tout le monde de ce qu'elle avait découvert, Gristhorpe passa la parole à Nowak.

Ce dernier alla se planter près des photos et se racla la gorge. Annie se demanda – pas pour la première fois – quel genre de vie il menait en dehors du travail. C'était le plus charmant et élégant des hommes, et sa vie demeurerait un parfait mystère.

— Tout d'abord, dit-il, ont été relevées sur la porte de l'inspecteur Banks des empreintes qui ne correspondent pas à celles des ouvriers, ainsi que des traces de pneus dans l'allée et...

Là, il observa un silence théâtral et brandit un sac en plastique.

— ... nous avons aussi trouvé un mégot près du ruisseau, heureusement avant la pluie. Cela nous a permis de prélever assez de salive pour une analyse d'ADN.

— Et les traces de pneus ? demanda Annie.

— Des Michelin, d'un genre qui correspondrait à ceux équipant les Mondeo. J'ai envoyé les renseignements nécessaires pour comparaison avec ce qui reste de la Mondeo accidentée à la sortie de Basildon.

J'attends les résultats.

— Donc, résuma Gristhorpe, nous avons des empreintes, des traces de pneus et de l'ADN, et si nous tenions un suspect, cela le relierait aux meurtres de Jennifer Clewes et Roy Banks ?

— Eh bien, cela le relierait à la fermette de l'inspecteur Banks.

— Exactement, dit Gristhorpe, mais aucun crime n'a été commis là-bas.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, protesta Annie. On est bien entré chez lui par effraction.

Le commissaire lui adressa un regard réfrigérant et secoua la tête.

— Ce n'est pas suffisant. Autre chose ?

— Nous avons les relevés téléphoniques de Jennifer, dit Winsome. Peu parlants. J'ai vérifié, tous les appels donnés ou reçus concernent les amis et la famille.

— Et le dernier ? dit Annie. Celui dont Kate Nesbit s'est souvenu, celui du vendredi soir ?

— Oui, j'y venais... Jennifer a reçu un appel à vingt-deux heures quarante-trois, le vendredi 11 juin, d'une durée de trois minutes. Le problème est que c'est un numéro « inconnu ». J'ai demandé à sa compagnie de chercher, mais ils ne m'ont pas laissé de grands espoirs...

— Merci d'avoir essayé, dit Annie.

Gristhorpe regarda sa montre.

— Je me sauve. Le directeur et la presse... J'apprécie vos efforts, mais c'est insuffisant. Il nous faut du concret – et vite ! Annie, retournez à Londres demain pour creuser du côté de ce centre... quant à vous autres, ce n'est pas le moment de se relâcher. Winsome, voyez avec la compagnie de téléphone pour ce mystérieux numéro. Faites-leur vérifier avec les appels donnés par Jennifer. C'est tout pour le moment.

Lorsqu'il eut quitté la salle, ce fut un soupir de soulagement général.

— Plutôt grognon, ce matin, non ? dit Stefan à Annie, en sortant à son tour.

— Je crois qu'il a toute la hiérarchie sur le dos, dit-elle. Et il a beau se croire très évolué, je ne crois pas qu'il aime être contredit par une femme.

Stefan sourit.

— Pardon, madame, je peux vous parler ?

C'était Templeton.

— Bien sûr, Kev, dit Annie en saluant Stefan. Allons prendre un café à la cantine...

Le jeune homme fit la grimace.

— Avec tout le respect que je vous dois, madame...

— Je sais. C'est pire que de la pisser de chat... Vous avez raison. Allons au Golden Grill.

Ils se faufilèrent à travers la foule de touristes sur la place du marché et eurent la chance de dégoter une table libre. L'unique serveuse était débordée mais elle réussit à leur apporter deux cafés assez rapidement.

— Alors, Kev... ?

— C'est ce Roger Cropley... Je ne vous en ai pas trop parlé jusqu'à présent, parce que vous étiez à Londres avec déjà pas mal de boulot, mais... C'est un peu tangent, mais je crois qu'on tient quelque chose...

— Quoi ?

— L'affaire Claire Potter.

— Vous croyez ? Ça m'a tout l'air d'une coïncidence.

— C'est ce que j'ai cru au début, fit Templeton, gagné par l'enthousiasme. Mais à bien y réfléchir, si Cropley convoitait des jeunes femmes seules sur l'autoroute les vendredis soir, alors la seule coïncidence est qu'il se trouvait à la station-service Watford Gap au même moment que Jennifer Clewes et c'est exactement le genre de coïncidence qu'il recherchait. Il écume les stations-service et Claire et Jennifer étaient exactement ce qu'il recherchait.

— Je comprends. Mais par « coïncidence », je veux dire que cette fois il a choisi une fille que quelqu'un d'autre avait déjà l'intention d'assassiner.

— OK, mais les choses curieuses, ça arrive... Cela ne signifie pas pour autant qu'il est inoffensif.

— Je le sais fort bien, Kev...

— Il y a une autre femme : Paula Chandler. Quelqu'un l'a forcée à quitter la route, un vendredi soir, au mois de février, pour tenter d'ouvrir sa portière, mais elle a réussi à s'enfuir...

— Elle l'a bien vu ?

— Sa main, seulement...

Annie réfléchit.

— Cela ne signifie toujours pas que Cropley est l'assassin.

— Il y a peut-être un moyen de le savoir...

— Allez-y.

Le jeune homme se pencha en avant, manifestement passionné.

— J'ai rencontré le brigadier Browne ; elle estime comme moi que ça vaut le coup... J'ai reparlé avec Cropley et son épouse, et je pense toujours qu'il y a quelque chose. Bref...

Là, il lui parla des pellicules.

— Je dois dire, commenta Annie à la fin, que c'était très bien joué, Kev... J'ignorais qu'on pouvait analyser de l'ADN à partir d'une pellicule. Si on laisse de côté la question de savoir si c'est une preuve recevable, qu'attendez-vous de plus... ?

— La recevabilité n'est pas en question, expliqua Templeton, comme il l'avait expliqué à Browne. Nous avons simplement besoin d'une preuve concrète qu'on tient le bon type, pour pouvoir le coffrer. Ensuite, on fait faire des analyses d'ADN légitimes. On le réinterroge. On lui demande de justifier chaque minute de tous les vendredis soir qu'il a passés sur l'autoroute. On demande à ses collègues et à son employeur ce qu'ils savent de ses habitudes. On interroge le personnel de tous les garages, toutes les cafétérias de l'autoroute. Tous les camionneurs. Quelqu'un a *forcément* vu quelque chose.

Il montrait tant d'ardeur qu'elle sentit que, malgré ses doutes, il serait grossier de le décevoir. Et si le commissariat de Derby était impliqué, au moins ne courait-il pas le risque de dérailler. Templeton commençait à ressembler de plus en plus à Banks – et un, c'était déjà assez. Du moins lui avait-il parlé, ce qui était plus que Banks n'aurait fait...

— OK, dit-elle enfin. Mais je veux que vous travailliez en étroite collaboration avec le commissariat de Derby. Si vous parlez à Cropley, faites-vous seconder par le brigadier Browne. Je ne veux pas vous laisser courir le risque de déraiper, entendu ?

Templeton acquiesça, l'air d'un toutou qui a obtenu son os.

— Oui, madame ! Vous inquiétez pas. Je respecterai la procédure.

Annie sourit.

— Ne faites pas de promesses que vous ne pourriez tenir, dit-elle. Le moment venu, j'espère que vous présenterez un dossier susceptible de tenir dans un tribunal.

— Promis-juré !

Annie se mit à rire. Le procureur était connu pour rechigner à se charger de dossiers qui, à ses yeux, n'avaient pas cent pour cent de chances d'aboutir à une condamnation.

Ils finirent leur café, payèrent et traversèrent la place. Annie n'était pas plus tôt revenue au commissariat que son téléphone sonna. Elle fit signe à Templeton de ne pas l'attendre.

— Inspecteur Cabbot ? fit une voix familière.

— Oui, docteur Lukas.

— J'aimerais vous parler...

— Allez-y !

— Pas au téléphone. On ne peut pas se donner rendez-vous ?

Eh bien, songea Annie, c'en était fait de la perspective de passer la soirée dans son bain, avec un bon livre. Elle espérait qu'on ne la dérangeait pas pour rien.

— Je suis dans le Yorkshire, dit-elle en consultant sa montre. Il est quatre heures moins vingt. En fonction des trains, je devrais pouvoir être à Londres vers vingt heures.

— Parfait.

— Chez vous... ?

— Non.

Le D^r Lukas cita un restaurant français à Covent Garden.

— Je vous y attendrai, dit-elle.

Et elle raccrocha.

Après avoir parlé avec Gareth Lambert, Banks prit le métro jusqu'à Charing Cross et se dirigea vers l'Albion Club. Il n'était ouvert qu'en fin de soirée et les portes étaient fermées. Il frappa quelques coups, les secoua, mais personne ne vint. Des passants lui adressèrent des regards réprobateurs, comme à un ivrogne en manque. Finalement il shoota dedans, et marcha jusqu'à Trafalgar Square, flânant parmi les hordes de touristes, tâchant de se débarrasser de la colère et du chagrin qui le hantaient depuis qu'il avait vu le cadavre de Roy.

C'était le milieu de l'après-midi et il avait faim en dépit de son copieux petit déjeuner. Dans Old Compton Street, il dénicha un fast-food en face d'un atelier de piercing et commanda un cheeseburger et un Coca.

Tout en regardant défiler les badauds, il songea à sa conversation avec Lambert ; les moulinets du cigare, la blague sur Carmen Electra, l'allusion au fait que Roy s'était intéressé de nouveau aux trafics d'armes, la menace voilée – rien de tout cela n'était nécessaire, mais Lambert n'avait pu résister. Innocence ? Arrogance ? Faire la différence n'était pas toujours facile.

Autre chose le laissait profondément insatisfait. Banks, peut-être plus que tout autre, avait toujours soupçonné son frère de tremper dans des combines. Comme Corinne l'avait remarqué, il était le premier à attendre le pire de Roy. Sans en tirer la moindre fierté, il pensait ne pas s'être trompé.

Après avoir parlé avec le pasteur, et fouillé dans sa vie, il en avait déduit que Roy avait tiré une leçon de l'imprudente affaire de vente d'armes dans laquelle il avait été impliqué. Les événements du 11 septembre l'avaient profondément choqué et éveillé à la réalité du terrorisme. Ce n'était plus des bus pleins d'inconnus sautant à Tel Aviv sur l'écran de sa télévision, mais des personnes comme lui, prises dans leur train-train quotidien, qui étaient mortes sous ses yeux.

Banks commençait à penser que Gareth Lambert avait bluffé. Il ne croyait pas à cette histoire de trafic d'armes et à ce désir de renouer des contacts. Sauf si Roy cherchait à punir des gens – et c'était peu probable, après tout ce temps... S'il avait eu des comptes à régler, il l'aurait fait sous le coup de la colère, juste après le 11 septembre. Mais il ne l'avait pas fait. Donc, Lambert devait avoir menti. Et dans un seul but : l'égarer, brouiller les pistes. De plus en plus, Banks en venait à le

croire mêlé à ce qui se passait au Centre Berger-Lennox, à Jennifer et à Roy, au D^r Lukas, à la mystérieuse Carmen Pétri et aux « filles du soir ». Mais quel était son rôle ? Banks n'en savait toujours rien. Quelle était donc la pièce manquante ?

Lambert ne le révélerait pas. Trop malin. Il s'était amusé à jouer avec lui, à lui dire qu'il avait vu Roy le vendredi, alors qu'il savait, grâce aux journaux, que c'était le jour où Roy avait disparu. Mais s'il avait fait cela, c'était parce qu'il savait que Banks avait eu un signalement par le voisin et qu'il pensait que rien dans ses agissements, cette nuit-là, ne pouvait lui faire de tort. Il était sans doute vrai que Roy avait quitté le club entre minuit et demi et une heure du matin, alors que Lambert en était lui-même parti vers trois heures du matin. Il faudrait retourner là-bas dans la soirée pour vérifier.

Ayant fini de manger, il repartit vers South Kensington en métro, dans l'idée de fureter à nouveau dans les dossiers de Roy, au cas où il y aurait quelque chose sur ce club ou les membres cités par Lambert. Il pourrait en contacter quelques-uns pour voir s'ils confirmaient ses dires. Il souhaitait également joindre ses parents ainsi que la police de Peterborough afin de s'assurer que tout allait bien.

Dans la maison, tout était calme. Banks s'enferma à l'intérieur, glissa la clé dans sa poche et se dirigea vers la cuisine. Là, il eut la surprise de voir quelqu'un attablé. Elle fut plus grande encore quand l'inconnu se retourna en pointant son arme sur lui.

— Asseyez-vous doucement, et gardez les mains bien en vue.

Il obéit.

— Qui êtes-vous ? reprit l'homme.

— Je pourrais vous poser la même question...

— J'ai demandé le premier. Et c'est moi qui tiens l'arme...

— Alan Banks.

— Vous avez une pièce d'identité ?

Banks mit lentement la main dans sa poche intérieure et en sortit sa carte. Il la fit glisser sur la table. L'homme l'examina soigneusement, puis la repoussa et rengaina son arme dans l'étui caché sous sa veste.

— C'est quoi, ce cirque ? dit Banks, ressentant une montée d'adrénaline.

— Je devais m'assurer... Dieter Ganz, Interpol...

Il lui montra sa propre carte, que Banks étudia, puis lui tendit la main. Banks n'avait pas envie de la serrer – plutôt de le boxer. Ganz haussa les épaules.

— Désolé. Le commissaire Burgess m'avait prévenu que vous pourriez être là, mais je ne pouvais pas prendre de risques.

Il avait un soupçon d'accent, décelable dans ses tournures de phrase et sa diction scrupuleuse.

— Comment êtes-vous entré ?

— Ça n'a pas été difficile, répondit l'autre en jetant un coup d'œil à la fenêtre du fond.

Un morceau de vitre circulaire, gros comme le poing d'un homme, avait été découpé juste sous le loqueteau.

— Je ne sais pas pour vous, dit Banks, mais après cette petite frayeur je prendrais bien un verre...

— Non, merci. Pas pour moi.

— Comme vous voudrez...

Banks déboucha une bouteille de côte-de-nuits et se servit généreusement. Sa main tremblait encore.

— Ainsi, c'est Burgess qui vous envoie...

L'homme acquiesça.

— Il m'a dit où vous trouver. Désolé que cela ait pris autant de temps, mais il a eu un peu de mal à me localiser. J'étais à l'étranger. Il semble qu'on ait des intérêts communs.

— Pour commencer, dites-moi quels sont les vôtres...

— En ce moment, je m'intéresse à la contrebande – plus précisément l'introduction clandestine sur notre territoire de jeunes femmes à des fins d'exploitation sexuelle.

Ganz avait l'air d'un flic infiltré, en effet. Jeune, la trentaine au plus. Ses cheveux blonds étaient un peu trop longs et grasseyés, et il ne s'était visiblement pas rasé depuis quatre ou cinq jours. La veste en lin qu'il portait par-dessus sa chemise était froissée et tachée, et son jean avait besoin d'être lavé.

— Et quels sont ces « intérêts communs » ?

Ganz sortit de sa poche un morceau de papier qu'il déplia sur la table. C'était une photocopie de la photo que Banks avait donnée à Burgess.

— Vous vouliez savoir qui était l'homme avec Gareth Lambert... ?

— Lambert m'a dit qu'il s'appelle Max Broda.

— Exact. Max Broda. Un Albanais voyageant avec un passeport israélien.

— Pour quelle raison ?

Ganz sourit, montrant qu'il lui manquait une dent.

— Plus de problème de visas...

— Quelles sont ses activités professionnelles ?

À en croire Lambert, ce type était dans les voyages, mais si Ganz était là, cela voulait sûrement dire que ce n'était pas le cas.

— C'est un négociant...

— En quoi ?

— Vous avez entendu parler du « Marché Arizona » ?

— Non.

— Je sais que ça fait américain, mais ça se trouve en réalité en Bosnie, entre Sarajevo et Zagreb. C'est comme ces vieux marchés qu'on voit dans les films – la casbah –, si romantique avec ses étals colorés et ses ruelles tortueuses. Le jour, des tas de gens vont y acheter des CD et DVD pirates, des Rolex ou du parfum Chanel « tombés du camion ». Mais la nuit, c'est un marché d'un genre différent. La nuit on peut acheter des voitures volées, des armes, de la drogue... et des jeunes femmes. Elles sont vendues comme du bétail. Parfois aux enchères : elles doivent parader nues avec des numéros tandis que les amateurs les touchent, examinent leur dentition comme s'il s'agissait de chevaux. Une fois vendues, nombreuses sont celles qui se retrouvent dans les clubs ou bordels de Bosnie, à satisfaire les forces internationales de maintien de la paix, mais beaucoup sont amenées clandestinement dans d'autres pays pour travailler dans des peep-shows et autres salons de massage.

— J'imagine que c'est là qu'intervient Lambert ? La route des Balkans...

— C'est l'une des filières. Serbie, Croatie, Albanie, Macédoine, Bosnie-Herzégovine, Monténégro et Kosovo. Mais il en existe d'autres, et ça change tout le temps. Ils franchissent la frontière là où c'est possible. Beaucoup de Russes, d'Ukrainiennes et de Roumaines passent par la Pologne et l'Allemagne, ou la Hongrie. De Serbie, beaucoup de trafiquants préfèrent utiliser les ports albanais et envoient ces femmes dans des canots pneumatiques. Toutes n'arrivent pas sur la côte italienne, mais une fois ici, dans l'Union européenne, on peut les déplacer plus facilement.

— Broda et Lambert sont associés dans cette affaire ?

— Oui.

Le regard de Ganz se durcit.

— Broda achète les femmes et Lambert les fait venir. Il n'agit pas lui-même, évidemment ! Trop risqué. Mais il connaît les points faibles et à qui donner des pots-de-vin. Nous croyons que ça dure depuis un certain temps. Lambert était basé en Espagne, mais la situation est devenue plus difficile pour lui là-bas, si bien qu'il est revenu chez nous, et son agence de voyages est la couverture parfaite pour les voyages qu'il doit effectuer.

— Donc, Lambert et Broda font entrer des jeunes filles en Angleterre à des fins de prostitution depuis plusieurs années ?

— Oui, pas seulement en Angleterre. C'est pourquoi il est si difficile de les coincer. Nous nous efforçons de monter des dossiers sur des opérations similaires à Paris, Berlin et Rome. C'est un problème qui a pris de l'ampleur...

Il observa un silence.

— J'ai vu ces femmes, monsieur Banks, je leur ai parlé. « Femme » n'est pas le terme approprié, d'ailleurs. Ce sont des jeunes filles, dont certaines n'ont que quatorze ans. On les appâte par la promesse d'un emploi à l'étranger comme nounou ou mannequin, bonne ou serveuse. Parfois elles sont enlevées et aussitôt vendues, mais elles peuvent aussi être amenées dans des maisons de « dressage », à Belgrade. Là, elles sont forcées de vivre dans des conditions dégradantes. Elles sont humiliées, battues, affamées, privées des droits les plus élémentaires, violées de façon répétée, droguées, brisées. Lorsqu'elles sont complètement soumises, on les mène au marché pour les vendre au plus offrant. Ensuite, même si elles se trouvent à Rome, Tel Aviv, Paris ou Londres, elles sont obligées de vivre dans de terribles conditions et de satisfaire dix, vingt, voire trente hommes chaque soir. Si elles ne jouent pas le jeu et refusent de prétendre qu'elles aiment cette vie, elles sont battues et menacées. On leur dit que si elles tentent de s'enfuir, on les retrouvera pour les tuer, elles et leur famille, au pays.

— J'en avais entendu parler, dit Banks, ébranlé par ce tableau, mais pas... à ce point-là.

— La plupart des gens ne le savent pas. Beaucoup préfèrent ne pas savoir. Les gens aiment croire que les prostituées n'ont que ce qu'elles méritent, qu'elles ont choisi leur sort, mais ce n'est pas la majorité. Une jeune fille coûte mille livres sterling et peut en rapporter plus de cent mille par an. Une fois qu'elle est usée, on en rachète une autre. Rentable, non ?

— Je ne peux pas croire que mon frère y était mêlé...

— Il ne l'était pas ! D'après ce que le commissaire Burgess m'a dit, je pense que votre frère et sa petite amie avaient découvert ce qui se passait...

— Par l'intermédiaire du Centre Berger-Lennox ?

— Et du D^r Lukas...

— Quel est son rôle ?

— Elle essaie d'aider les filles tombées enceintes. Elle ne pose pas de questions. Heureusement qu'elles ont quelqu'un comme elle, car sinon...

— Mais quel est son rapport à... ?

— On ne le sait pas avec certitude. Ce versant de l'enquête est très récent. Le gros de notre enquête a concerné la Bosnie, la Roumanie et la Serbie.

— Carmen était-elle l'une des filles qu'elle a voulu aider ? Carmen Pétri ?

Ganz fronça les sourcils.

— Désolé, je ne connais pas ce nom.

— C'est vrai ?

— Oui. Pétri, vous dites ?

— Quelque chose comme ça.

— Ça fait roumain...

— Vous n'avez jamais entendu parler d'elle ?

— Non.

— OK. Continuez.

— Bref, que le D^r Lukas soit au courant ou pas, il y a un proxénète dans l'histoire, que Lambert et Broda fournissent en filles. Il les loge peut-être dans plusieurs maisons, en fonction de la taille de son « cheptel »... Il y a peut-être plusieurs proxénètes. On comptait sur Lambert et Broda pour nous mener à eux...

— Mais ce n'est pas encore le cas.

— Non, pas pour le moment. On craint qu'ils se doutent de quelque chose. Lambert fait la navette entre son appartement et son agence de voyages, et il passe la plupart de ses week-ends à jouer les hobereaux dans son petit château...

— Où est-ce ?

— Dans un village nommé Quainton, près de Buckingham. Il y mène une vie exemplaire. Bref, là où l'on trouve des proxénètes et des

trafiquants, c'est le domaine du crime organisé, et c'est toujours dangereux...

— La mafia russe ?

— Probable.

Banks lui révéla ce que lui avait dit Annie concernant les deux hommes soupçonnés d'avoir tué Jennifer et, peut-être, Roy.

Ganz acquiesça.

— Ce serait bien leur style...

— Et maintenant ?

— Nous pensons que ces récents assassinats pourraient précipiter les choses. Quelqu'un pourrait faire une bêtise.

— Vous êtes ici pour me foutre la trouille ?

— Ah ! fit Ganz en riant. Le commissaire Burgess m'avait prévenu que vous diriez une chose pareille !

— Et qu'a-t-il dit d'autre ?

— Que ça ne servirait à rien. Il y a des gens qui se laissent facilement intimider, mais pas vous. Il a dit que vous n'étiez pas impressionnable.

— Il a raison.

Ganz eut un geste vague.

— Non, je ne veux pas vous intimider. Plutôt vous utiliser à ma façon. Je souhaite que vous continuiez à enquêter, tout en étant conscient que c'est un vrai guêpier...

— Continuez...

— Je ne prétends pas que vous n'êtes pas en danger – si vous aviez été à l'adresse que votre frère avait indiquée à sa fiancée, ils auraient pu vous tuer – mais je crois qu'avec tous les ennuis provoqués par ces deux meurtres, ils y réfléchiront à deux fois avant de tuer un policier. Lorsque vous êtes venu ici, ils ont dû vous surveiller, au cas où, mais ils avaient d'autres choses en tête, et ils savaient que votre frère n'avait pas eu le temps de vous dire quelque chose, sinon vous n'auriez pas tâtonné comme vous l'avez fait. Ils l'ont également torturé avant de le tuer et il leur a dit que vous ne saviez rien. Il leur a dit aussi où vous habitiez, et ils ont contacté les types dans la voiture. Heureusement, votre frère leur avait donné la mauvaise adresse. Ils ont aussi envoyé l'image numérique sur le mobile. Ils ignoraient peut-être que vous l'aviez récupéré, mais savaient que cet appareil n'était plus en possession de votre frère. C'est bien leur style, une blague malsaine. Sans doute de Max Broda lui-même, fort certainement. Si ça n'avait pas été vous, c'aurait été un autre, celui qui avait le portable à ce moment-là... Éventuellement la police. Ils s'en fichaient. On ne pouvait pas retrouver la trace de leur portable. Il était volé et ils l'ont jeté après s'en être servi. Ensuite, ils vous ont fait comprendre qu'ils savaient où vos parents habitent. Ça aussi, c'est bien leur style. Mais

ne vous en faites pas, vos parents ne risquent rien. Ce n'est pas quelque chose qu'on pouvait laisser à la discrétion du commissariat local...

— Vous avez envoyé des hommes là-bas ?

— Un seul. Armé. Bref, maintenant que vous avez vu – et inquiété – Lambert, ça pourrait changer...

— Vous savez que je l'ai vu ?

— Le commissaire Burgess m'a dit qu'il vous avait donné son adresse. Je n'ai pas imaginé que vous pourriez rester sans réagir... Qu'en avez-vous pensé ?

— Je ne l'ai pas cru.

— Vous avez eu raison. Dorénavant, on va être derrière vous mais, pour des raisons évidentes, je ne pourrai pas trop me montrer à visage découvert. Dommage que la police anglaise ne soit pas armée.

Banks songea que rares avaient été les occasions dans sa carrière où il avait ressenti le besoin de porter une arme. Comme aujourd'hui, par exemple.

— Au fait, avez-vous une autorisation pour votre flingue ?

— J'ai l'autorisation de votre gouvernement, si c'est ce à quoi vous pensez, fit Ganz en riant. Vous en voulez un ? Je peux vous en procurer...

— Je risquerais de me tirer une balle dans le pied ! Merci quand même.

— J'allais oublier... M. Burgess m'a chargé de vous dire qu'il avait vérifié le numéro et que la Vectra rouge avait été volée dans un parking à Putney. Ça vous dit quelque chose ?

— Oui, merci...

Ainsi, le véhicule qui l'avait suivi depuis le domicile de ses parents était bel et bien volé, comme il l'avait imaginé.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ?

Banks consulta sa montre.

— Je vais prendre un autre verre et réfléchir à tout cela.

Plus tard, quand ce serait ouvert, il se rendrait à l'Albion Club pour voir s'il pouvait réunir d'autres informations sur les dernières heures de Roy, mais à quoi bon en parler à Ganz ? Si Interpol avait l'œil sur lui, il le saurait bientôt, de toute façon.

Susan Browne arriva à Eastvale à quatre heures de l'après-midi, juste après le départ d'Annie du commissariat, avec les fruits de la fort discrète analyse d'ADN, et plus encore.

En accompagnant Templeton au domicile de Roger Cropley, elle lui apprit qu'on avait enquêté chez l'employeur de Cropley et découvert qu'il quittait souvent tardivement son bureau le vendredi ; tel avait été

justement le cas le vendredi 23 avril, car il y avait eu une petite sauterie pour fêter un contrat juteux.

Cropley n'était visiblement pas content de les revoir sur son paillason, cet après-midi-là. Il tenta de refermer la porte, mais Templeton la bloqua du pied.

— Mieux vaut nous laisser entrer, dit-il. Sinon je vais devoir rester là tandis que ma collègue ira chercher un mandat de perquisition.

L'homme ne résista plus et ils entrèrent, le suivant au salon.

— Pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille ! Je vous ai dit et répété que je ne savais rien sur ces assassinats.

— Vous avez menti. Au fait, je vous présente le brigadier Browne. Elle est venue de Derby pour vous parler. Dites-lui bonjour...

Cropley se contenta de la dévisager sans mot dire. Elle s'installa, lissant sa jupe.

— Monsieur Cropley, je n'irai pas par quatre chemins. Lorsque M. Templeton ici présent m'a exposé ses soupçons, j'ai été sceptique. Maintenant que j'ai eu le temps de réfléchir et de faire des recherches, je ne sais plus...

— Quelles recherches ?

Elle tira un classeur de sa sacoche et l'ouvrit.

— Selon mes renseignements, vous avez quitté votre bureau à environ vingt heures, le 23 avril de cette année.

— Qu'en savez-vous ?

— Est-ce vrai ?

— Je ne me rappelle pas. Comment me souvenir d'une chose aussi éloignée dans le temps ?

— C'est avéré, d'après nos sources. Cela vous permettait d'être à la station-service Trowell à la même heure que Claire Potter.

— Enfin, c'est absurde ! Ce ne sont que des présomptions.

— En deux autres occasions où vous êtes parti tard, reprit Susan en lisant son rapport, deux femmes ont été soit suivies soit agressées peu après avoir quitté la M1.

— Je n'ai agressé personne.

— Ce que nous allons faire, monsieur Cropley, c'est vous emmener au poste pour poursuivre cet interrogatoire. Là, vous serez photographié ; on prendra vos empreintes digitales, un prélèvement d'ADN. Une fois qu'on aura...

La porte s'ouvrit et M^{me} Cropley apparut.

— Que se passe-t-il, Roger ?

— Ils me harcèlent encore...

La femme considéra les deux visiteurs, puis posa sur son époux un regard méprisant.

— Tu l'as peut-être mérité..., dit-elle.

— Savez-vous quelque chose, madame Cropley ? s'enquit

Templeton.

— C'est entre moi et mon mari...

— Une femme a été assassinée, dit Susan. Violée et poignardée.

M^{me} Cropley croisa les bras.

Susan et Templeton se regardèrent, puis la jeune femme se tourna vers Cropley, qui était devenu tout blême.

— Une fois les photos prises, on les montrera à tous les employés des cafétérias et stations-services de l'autoroute. Une fois qu'on aura votre ADN, on le comparera avec les traces relevées à l'endroit où Claire Potter a été assassinée. Vous avez cru que vous n'aviez rien laissé, monsieur Cropley, mais il y a toujours quelque chose. Dans votre cas, des pellicules...

— Quoi ?

— Oui. Une seule suffit, vous savez...

Il avait l'air estomaqué.

— Vous n'avez rien à dire ?

Il se borna à secouer la tête.

— Bien. Roger Cropley, vous êtes en état d'arrestation. Vous êtes soupçonné d'avoir assassiné Claire Potter. Vous n'êtes pas forcé de parler, mais cela pourrait nuire à votre défense si vous ne mentionniez pas en réponse à nos questions quelque chose que vous voudriez évoquer plus tard au tribunal. Tout ce que vous pourrez dire pourra se retourner contre vous.

Comme il s'en allait, la tête basse, entre les deux policiers, sa femme lui tourna le dos et resta plantée au milieu de la pièce, rigide comme une statue, les bras toujours croisés.

Annie avait une demi-heure de retard quand elle se faufila à travers la cohue de Covent Garden pour gagner le restaurant indiqué par le D^r Lukas, sur Tavistock Street. Elle avait manqué le train de seize heures vingt-cinq et, comme celui de dix-sept heures cinq était omnibus, elle lui avait préféré celui de dix-sept heures vingt-cinq qui était arrivé à l'heure prévue, soit vingt heures treize. En chemin, elle avait téléphoné au D^r Lukas au Centre, mais on lui avait répondu que le médecin ne venait pas, ce jour-là. Elle avait donc laissé un message, à tout hasard, puis téléphoné au restaurant pour faire de même. Enfin, elle avait contacté son hôtel afin de réserver une chambre pour la nuit. Le réceptionniste l'avait reconnue et s'était montré si bavard que c'en avait été gênant.

Bon, se dit-elle en s'engouffrant dans le restaurant bondé, le D^r Lukas avait dit qu'elle l'attendrait, et il y avait pire endroit pour poireauter. Elle la repéra à une table d'angle et s'avança. C'était un petit restaurant à l'ambiance tamisée, avec des nappes blanches. Au

mur, un tableau noir indiquait les plats du jour et suggérait des vins. On entendait de la musique, mais tellement en sourdine qu'on ne distinguait pas ce que c'était. Ça faisait français...

— Vous avez eu mon message ? dit-elle en s'installant et reprenant haleine.

Le D^r Lukas opina.

— Pas de problème, dit-elle en tapotant son livre de poche. J'avais de la lecture... j'étais parée. On me connaît, ici. Ils sont très compréhensifs.

Annie survola la carte, très traditionnelle, et opta pour la ratatouille. Le D^r Lukas s'était déjà décidée pour la bouillabaisse. Une fois la commande passée, le docteur lui servit un verre de chablis et compléta le sien.

— Désolée de vous avoir imposé ce trajet, dit-elle, mais je ne pouvais vous parler au téléphone.

— Peu importe. Je devais revenir de toute façon. Vous allez tout me dire ?

— Tout ce que je sais.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait avant ?

— La situation a changé. Et les choses sont allées trop loin...

Le serveur apparut avec une corbeille de pain et Annie prit un morceau qu'elle beurra. Elle n'avait pas mangé dans le train et était affamée.

— Je vous écoute...

— C'est très difficile pour moi. Ce n'est pas quelque chose dont je suis fière...

— Le fait d'aider ces filles ?

— Pas ça... Si je ne l'avais pas fait, qui alors... ?

— C'est au sujet de Carmen Pétri ?

— En partie seulement. Pour comprendre ce que j'ai à vous dire, vous devez savoir d'où je viens. L'viv est une très ancienne cité, une très belle ville avec beaucoup de monuments et d'églises remarquables. Ma mère était couturière, jusqu'au jour où l'arthrite a paralysé ses doigts. Mon père était ingénieur dans les mines. Mes parents ont connu l'époque où les juifs étaient raflés et massacrés par les nazis, pendant la guerre. Vous avez entendu parler du massacre de Babi Yar, près de Kiev, mais il y en a eu d'autres, y compris à L'viv. Mes parents ont eu de la chance. Ils étaient petits et ont pu se cacher... Lorsque je suis née, l'Ukraine appartenait à l'Union soviétique. J'ai grandi dans la partie moderne de la ville, d'affreuses HLM. Nous étions pauvres et mal nourris, mais tout le monde était solidaire et parfois on en arrivait à croire aux idéaux de la révolution, malgré la réalité. Quand l'Ukraine est devenue un État indépendant, en août 1991, au début ce fut l'anarchie. Personne ne savait ce qui

allait arriver. C'est alors que je suis partie.

Annie écoutait, intéressée mais se demandant où le D^r Lukas voulait en venir. Bientôt les assiettes arrivèrent et le D^r Lukas remplit encore les verres. Comme lisant dans ses pensées, elle eut un sourire et dit :

— Vous devez vous demander où je veux en venir ? Un peu de patience...

Elle parla encore de son enfance, de l'école, des logements insalubres, de son désir d'être médecin.

— Et voilà ! J'ai atteint mon but...

— Vous devez être fière de vous...

Elle fronça les sourcils.

— Fièvre ? Oui. La plupart du temps. Mais il y a un an, un homme est venu me voir à mon domicile. Je l'avais connu à l'école ; il habitait à côté de chez moi. Il avait entendu dire que j'avais réussi ici par ses parents, qui avaient lu un article sur moi dans la presse locale. C'est vrai. Beaucoup ont quitté l'Ukraine, mais leur histoire continue à passionner ceux qui n'ont pas fait cette expérience...

— Que voulait-il ?

— À l'école, c'était une petite brute. En grandissant, lui et sa bande s'étaient mis à terroriser les habitants de mon immeuble, extorquant de l'argent, cambriolant les appartements, faisant du marché noir. Rien n'était sacré pour lui... Et puis un jour, il est parti. Vous imaginez notre soulagement !

— Mais il a réapparu ici, à Londres.

— Oui. Il m'a dit qu'il avait voyagé partout en Europe, pour apprendre les usages du monde libre, de l'économie de marché, et que sa « formation » à L'viv lui avait bien servi...

— C'est lui qui vous a envoyé les « filles du soir », n'est-ce pas ?

Le D^r Lukas garda le silence. Elle avait pâli et sa bouillabaisse attendait, presque intacte, devant elle.

— Oui, dit-elle enfin. C'est un proxénète, aujourd'hui. Un souteneur. Quand il est venu me voir la première fois, c'était parce qu'une fille avait un problème de cycle menstruel qui ne la rendait pas fiable. Puis il s'est dit que ce serait une bonne idée de faire de moi leur médecin, à titre officieux. Et voilà comment tout a commencé...

— Et ça fait une année que ça dure ?

— Oui.

— Et combien de filles avez-vous vues jusqu'à présent ?

— Quinze... seize.

— Toutes enceintes ?

— Pour la plupart. Certaines ont des infections. L'une d'elles avait une éruption sévère dans la zone pubienne. Une autre saignait de l'anus. Il me les amenait au Centre après la fermeture. Je recevais un

appel me demandant d'attendre...

— Pourquoi l'avoir aidé ?

Annie croyait connaître la réponse, mais elle devait l'entendre de sa bouche. Au fond de la salle, une bruyante tablée éclata de rire.

Le D^r Lukas regarda de ce côté-là, puis se tourna de nouveau vers Annie, l'air sombre.

— Il avait menacé de tuer mes parents, si je ne faisais pas ce qu'il demandait ou si j'en parlais à quelqu'un. Je l'en sais capable. Il a encore des contacts là-bas.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Mes parents ne sont plus à L'viv. Ils sont allés vivre chez mon frère à San Francisco. J'attendais la confirmation de leur arrivée. Ils m'ont téléphoné aujourd'hui.

— Et vous ?

— Ça m'est égal. D'ailleurs, il ne me fera rien. Vivante, je lui suis trop utile.

— Si c'est une consolation, il ira en prison.

Le D^r Lukas eut un rire amer.

— Il pourra gérer ses affaires de sa cellule. Et à l'extérieur, quelqu'un le remplacera. Un autre monstre. Le monde n'en manque pas... (Elle secoua la tête.) Mais ça a été trop loin. Pauvre Jennifer... cet homme...

— Il s'appelait Roy... et Carmen Pétri ?

Le D^r Lukas lui adressa un drôle de regard.

— Ce fut le début de la fin. Carmen...

— Que voulez-vous dire ?

— Jusque-là, je pouvais fermer les yeux, croire jusqu'à un certain point que j'agissais pour leur bien et que ces filles étaient mieux ici que dans leurs villages ravagés par la guerre. J'ignorais la réalité. Comme tout le monde, je croyais qu'elles avaient choisi cette voie... J'étais naïve.

— Comment Carmen a pu changer votre vision des choses ?

— Elles ne parlaient pas. Je les interrogeais sur leur vie, mais elles refusaient de me répondre. Par peur. Carmen... était plus intelligente, plus confiante... je ne sais pas. C'est peut-être Jennifer, avec sa gentillesse. Bref, Carmen a laissé filtrer quelque chose...

— Quoi ?

— Elle m'a dit qu'une des nouvelles avait été enfermée dans un cagibi et frappée pour avoir refusé de faire un acte avilissant. Cette fille avait été kidnappée à son retour de l'école, dans un petit village de Bosnie, par deux hommes armés de couteaux, et contrainte à se prostituer. Elle avait quinze ans. C'est là que j'ai compris que ce n'était pas un choix, une question de goût. C'étaient des filles comme vous et moi, qu'on forçait... comme moi, elles craignaient pour leurs parents,

restés au pays. Elles aussi *ont* de la famille. Ces malheureuses... Elles viennent de Bosnie, Moldavie, Roumanie et du Kosovo. Beaucoup sont orphelines de guerre. Quand elles doivent quitter l'orphelinat à seize ans, elles n'ont souvent pas d'argent et nulle part où aller. Ses complices les attendent à la sortie. Elles ont très peur de cet homme. Elles ne veulent rien dire, mais j'ai vu des ecchymoses, des estafilades. Je n'ai pas posé de questions, ce dont je ne suis pas fière, mais j'ai vu... Puis Carmen a parlé...

— Quand ?

— Il y a une semaine, lundi dernier.

— Que lui est-il arrivé ?

— Rien, à ma connaissance.

— Elle n'est pas morte ?

— Je ne crois pas. Je ne vois pas pourquoi elle...

— S'ils ont deviné qu'elle vous a dit la vérité, à Jennifer et vous...

— Je ne crois pas qu'ils aient deviné, et elle leur est trop précieuse...

— Ils doivent avoir découvert quelque chose. Jennifer et Roy Banks sont morts. Quand Jennifer a parlé à Roy, il a dû commencer à creuser, à poser des questions. Il avait des contacts avec des... enfin, disons qu'il connaissait des truands.

— Je peux me tromper... tout ce que je sais de Carmen, c'est ce qu'elle m'a dit. Elle est tombée enceinte et on me l'a envoyée. La seule chose exceptionnelle, c'est qu'elle a décidé de garder l'enfant. Fervente catholique, elle refusait de se faire avorter.

— C'est permis ?

— Dans certains cas. Tout dépend du manque à gagner. Carmen est une fille particulièrement jolie.

Très intelligente aussi, et qui parle parfaitement l'anglais. Elle n'a jamais fait le trottoir. C'était plutôt ce qu'on appelle une call-girl.

— Comment va-t-il compenser son manque à gagner ?

— Oh, il y a sûrement des types qui aiment faire l'amour avec une femme enceinte et sont prêts à payer un supplément. Moins de clients, mais autant d'argent, sinon plus.

L'estomac d'Annie se révolta. Pas étonnant si le D^r Lukas ne mangeait rien. Il y avait de quoi vous couper l'appétit.

— Et l'enfant ?

— Adoption. Elle m'a dit qu'ils prenaient grand soin d'elle pour un certain M. Garrett, qui doit avoir promis de payer une forte somme pour cet enfant.

— Comment s'appelle ce proxénète ?

— Son véritable nom est Hadeon Mazuryk. Il se fait appeler Harry.

— Savez-vous où sont logées ces filles ?

— Dans une maison près de King's Cross. J'y suis allée un jour.

Pour une urgence. Il faudra être prudente...

— Pourquoi ?

— Il est armé.

Banks avait encore inspecté la garde-robe de Roy afin de dégoter la tenue adéquate. On ne devait pas tolérer les jeans à l'Albion Club. Le pantalon posait problème. Ceux de Roy n'étaient pas à sa taille et il n'en avait apporté qu'un seul, qui jurait avec les vestes. Finalement, il se borna à compter sur un éclairage tamisé, qui rendrait acceptable l'alliance du noir et du bleu marine.

L'homme à la porte, mi-maître d'hôtel mi-vendeur, lui demanda sa carte de membre. Il lui montra sa carte de flic.

— Police ? J'espère qu'il n'y a pas de problème, monsieur...

— Mais non ! Juste quelques questions à poser et je m'en vais...

— Des questions ?

— Vous étiez à votre poste vendredi dernier ?

— Oui.

— Vous vous rappelez avoir vu arriver Roy Banks avec M. Lambert ?

— Ce pauvre M. Banks... Le parfait homme du monde. Qui a pu faire une chose pareille ?

— Qui, en effet... ? Vous les avez bien vus ?

— Oui, il devait être dix heures du soir.

— Et quand sont-ils repartis ?

— Ils n'étaient plus ensemble. M. Banks est parti le premier, vers minuit et demi. M. Lambert, bien plus tard, vers trois heures du matin, je disais...

Donc, Lambert avait dit la vérité, sur ce point-là, au moins.

— Étaient-ils seuls ?

— Oui.

— Savez-vous où M. Banks est allé ?

— Il ne l'a pas dit. Il m'a simplement dit bonsoir, comme d'habitude.

— Vous lui avez appelé un taxi ?

— Ce n'est pas ce qui manque sur le Strand et il y a une borne près de Charing Cross.

— Bon. Je peux entrer ?

— Je vous demanderai d'essayer de ne pas perturber la clientèle.

— Je souhaite seulement parler au personnel.

— Très bien.

À l'intérieur, une surprise l'attendait. La porte s'ouvrit sur un spacieux coin-bar, bas de plafond, et là où il croyait trouver des boiseries sombres, des lustres et des serveurs en spencer violet, il

découvert des néons, des halogènes et des serveuses en tailleur-pantalon. D'invisibles spots de couleur animaient les murs de teintes bleues, roses, vertes, rouges et orangé. Les tables chromées étaient hautes, flanquées de tabourets à l'assise en cuir. Ce n'était décidément pas l'un de ces vénérables clubs où les gentlemen descendent quand ils passent le week-end en ville, mais à l'origine un casino haut de gamme avec bar et restaurant, le genre d'endroit où l'on aurait pu s'attendre à trouver James Bond, cinquante ans plus tôt. Aujourd'hui, sa clientèle se composait de jeunes agents de change, de banquiers – ou de vieux trafiquants comme Lambert.

En fait, le code vestimentaire était nettement moins rigide qu'il ne l'aurait cru. Banks n'était jamais entré dans un club, et il s'étonna de ne voir aucun costume-cravate. L'allure chic mais détendue était de mise. Il n'y avait pas beaucoup de monde, quelques personnes s'étaient installées pour bavarder autour d'un verre, tandis qu'un groupe d'hommes d'affaires japonais occupait l'unique grande table du fond, en compagnie de femmes très élégantes. La plupart semblaient avoir la trentaine, soit moins que Roy et Lambert. Nul ne lui accorda une attention déplacée. Il n'y avait pas de fond sonore.

Prenant un tabouret au bar, il commanda une Stella. C'était aussi scandaleusement cher qu'il l'avait prévu. La barmaid avait un peu plus de la vingtaine, comme Corinne et Jennifer. Ses cheveux étaient très courts, teints en rose et blond. Elle lui sourit en prenant sa commande. Un joli sourire – en plus, elle avait des fossettes.

Il lui montra sa carte.

— Vous travaillez ici tous les soirs ?

— Presque tous les soirs, répondit-elle en examinant la carte avec plus d'attention que l'homme à la porte. Le Yorkshire... ? Qu'est-ce qui vous amène ?

— Une enquête peut nous mener n'importe où. Les gens se déplacent beaucoup plus qu'autrefois.

— Et comment !

— En fait, j'enquête sur Roy Banks. J'ai cru comprendre qu'il était membre...

— Pauvre M. Banks, il était adorable...

— Vous le connaissiez ?

— Pas vraiment. Pas en dehors du travail. Mais il nous arrivait de bavarder. C'est fréquent, dans notre boulot. Il avait toujours un mot sympa, pas comme d'autres, qui sont plus coincés...

— Il venait vous raconter ses malheurs ?

— Oh, non ! fit-elle en riant. Ça n'arrive que dans les films...

— Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Maria.

— Enchanté, Maria.

— Vous étiez donc parents ?

— Comment cela ?

— Vous vous appelez Banks, vous aussi. Je l'ai vu sur votre carte. Vous êtes son frère ?

— Oui.

— Vous devez être effondré...

— Je m'efforce aussi de comprendre ce qui s'est passé. Vous a-t-il parlé, vendredi dernier ?

— Lui et M. Lambert étaient assis là-bas. (Elle désigna une table à l'écart.) M. Banks prenait toujours le temps de venir me dire bonjour et de me demander si ça allait. Et il laissait toujours un bon pourboire.

— Il vous a dit quelque chose, ce soir-là ?

Une serveuse apparut, demandant des boissons. Maria s'acquitta de sa tâche avec une gracieuse efficacité.

— Qu'est-ce que vous vouliez savoir ? dit-elle à son retour.

— S'il vous avait dit quelque chose de spécial.

— Non, je ne crois pas.

— Il avait l'air troublé, ennuyé ?

— Pas au début. Peut-être préoccupé.

— Mais après... ?

— Après avoir parlé avec M. Lambert, il a paru un peu embêté. Je ne sais comment dire, mais on sentait une tension, même d'ici.

— D'autres l'ont remarqué ?

— Je ne dirais pas cela. J'ai toujours été très sensible aux vibrations dégagées par les autres.

— Et c'étaient de mauvaises vibrations ?

— Oh, oui !

— Ils se disputaient ?

— Non. Ils n'ont pas élevé la voix. C'était un genre de négociation tendue.

Lambert avait dit à Banks que Roy le harcelait pour avoir des contacts dans le milieu du trafic d'armes, mais il n'en croyait rien.

— Et ensuite ?

— Après avoir téléphoné, M. Banks est allé au casino et je ne l'ai plus revu.

— Et M. Lambert ?

— Il est resté là un moment, et puis il est allé au casino, lui aussi.

— Vous dites que Roy a utilisé le téléphone ?

— Oui.

— Où est-ce ?

— Il y a un téléphone dans le couloir, près des toilettes. Par là...

Elle désigna l'autre côté de la salle. Banks se retourna et vit le téléphone au mur. De là où il était assis, Lambert avait pu voir Roy téléphoner.

— Peu de gens l'utilisent, parce que tout le monde a un mobile aujourd'hui, mais il avait dû oublier le sien, ou bien la batterie était morte...

Banks songea au mobile de Roy sur la table de la cuisine.

— Ce fut un long appel ?

— Deux ou trois minutes.

— Il était ici depuis longtemps quand ça s'est passé ?

— Une demi-heure...

Cela correspondait au coup de téléphone à Jennifer, lui demandant d'aller dans le Yorkshire.

— Et après, il était comment ?

— Je vous l'ai dit, il est allé au casino. Il ne m'a pas dit au revoir, toutefois, et ça ne lui ressemblait pas.

— M. Lambert a-t-il téléphoné ?

— Je n'ai rien vu.

— A-t-il pu le faire ?

— Oh, oui. Il est allé aux toilettes. Il a pu se servir de son mobile, s'il en avait un. Mais je ne l'ai pas vu téléphoner...

— Merci beaucoup, Maria. Vous m'avez été d'un grand secours.

— C'est vrai ?

Banks prit soin de laisser un bon pourboire et ressortit dans la rue. Il se retourna pour voir si on le suivait, mais il ne s'aperçut de rien. Selon le portier et Maria, Roy avait quitté le club vers minuit et demi. Beaucoup de taxis passaient par là. Roy en avait-il pris un, ou s'était-il fait raccompagner par quelqu'un ? Ça ne pouvait pas être Lambert puisqu'il était toujours au casino. Alors qui ?

À l'heure où les huiles du S019, l'unité armée de Scotland Yard, approuvèrent l'opération, le jour était levé, l'équipe constituée et briefée. Annie et Brooke rejoignirent les tireurs d'élite à l'extérieur de la maison, près de King's Cross, dans les ruelles adjacentes à Wharfdale Road. Cette maison faisait partie d'un ensemble et le chef s'était procuré un jeu de plans. Des voisins avaient remarqué les allées et venues de jeunes femmes, parfois avec des hommes, à toute heure. L'équipe se composait de huit policiers, tous pourvus de casques et de gilets pare-balles. Ils avaient des Glock au poing ainsi que des mitraillettes MP5 Heckler et Koch. Chacun était informé sur la partie de la maison qu'il devrait sécuriser. Trois hommes surveillaient l'arrière.

Aux yeux d'Annie, c'était une vision sinistre, et légèrement irréelle. Quelques curieux s'étaient rassemblés au coin des rues, refoulés par des agents. Il y avait de l'humidité dans l'air et une brume légère stagnait. Peu de voitures circulaient dans les environs immédiats, mais on entendait klaxonner et des bruits de moteur au loin. La cité s'éveillait.

Hélas, Banks n'avait pas pu prendre part à l'action ; elle aurait aimé l'avoir à son côté. Mais ces opérations étaient strictement réglementées et on n'aurait jamais laissé le frère de Roy s'en mêler. Elle lui avait parlé la veille au soir, et il lui avait raconté sa visite à l'Albion Club. En échange, elle lui avait relaté ce que le D^r Lukas lui avait dit sur les filles et Carmen Pétri.

Au signal convenu, le groupe défonça la porte d'entrée et s'engouffra dans la maison. Annie et Brooke, qui n'avaient pas d'armes, avaient reçu l'ordre d'attendre dehors jusqu'à la fin de l'intervention, après quoi ils pourraient interroger suspects et témoins. Brooke était d'un calme surprenant. Elle-même se crispa en entendant les bruits – cris, sommations, un hurlement de femme, quelque chose tombant par terre.

Mais aucun coup de feu n'avait été tiré, ce qui était de bon augure.

Elle n'aurait pas su dire combien de temps cela avait duré, mais le chef finit par sortir pour annoncer que la maison était sécurisée. Ils n'avaient trouvé qu'un homme, armé d'une batte de base-ball et trois autres, sans rien pour se défendre, ceux-là. Les autres occupants

étaient des jeunes femmes.

— Allez donc voir..., leur dit-il en secouant la tête avec incrédulité.

Annie entra avec Brooke. C'était un endroit minable, délabré. Le papier peint était taché et décollé, et il y avait un lino crasseux au sol, pas de tapis dans l'escalier. Une odeur de sperme rance et de tabac imprégnait l'atmosphère. Comme peu de lumière pénétrait par les fenêtres, les policiers avaient allumé partout où c'était possible et les ampoules nues, loin de flatter la scène, en soulignaient au contraire le caractère sordide.

Les sept filles étaient toutes dans une petite pièce à l'étage. Il y en avait sans doute plus, mais elles devaient être en train de faire le trottoir dans King's Cross. Il fallait que les affaires marchent... le quartier avait mauvaise réputation depuis des années et Annie se rappela que les prostituées étaient naguère surnommées les « Enfants de Maggie » parce qu'elles venaient en train du nord du pays où les emplois avaient tous été supprimés. Aujourd'hui, on aurait pu les appeler les enfants de Poutine, Iliescu ou Terzic.

Les policiers fouillèrent les lieux, tandis que Brooke et Annie montaient voir les filles. La pièce chichement meublée empestait la sueur et le parfum bon marché. Elles étaient toutes en tenue légère – shorts, minijupes, cuissardes, hauts transparents – et maquillées de façon criarde. Certaines avaient l'air drogué ; aucune ne paraissait avoir plus de quinze ans. Derrière les expressions apeurées, on devinait la résignation et le désespoir. C'était bien la génération perdue décrite par le D^r Lukas. Annie mourait d'envie de les emmener chez elle pour les décrasser et leur donner à manger. La plupart étaient maigres et certaines avaient des écorchures aux lèvres. Plusieurs fumaient, ce qui ajoutait à l'atmosphère écœurante.

Dans les autres pièces il y avait des lits et des lavabos, mais celle-ci paraissait faire office de salon. Les quatre hommes découverts sur place avaient été menottés et poussés dans le fourgon. On avait regardé si les filles avaient des armes, par acquit de conscience, avant de les laisser seules, avec un garde en faction.

— Madame ?

L'un des membres du commando se présenta sur le seuil et lui fit signe.

— Vous devriez voir ça...

Il la mena vers une sorte de cagibi. Là, se trouvait une jeune fille, toute nue sous le mince drap qu'un policier enveloppait autour d'elle. Elle était d'une maigreur affreuse et avait saigné du nez. Elle était en vie, mais ses yeux semblaient ne pas voir. Il n'y avait dans la pièce qu'un seau, et l'odeur était abominable.

— Appelez une ambulance, dit Annie.

Elle l'aida à se mettre debout tout en maintenant le drap et la

ramena lentement auprès des autres. L'une d'elles se précipita pour la prendre dans ses bras, marmonnant des paroles rassurantes et l'aidant à s'asseoir dans un fauteuil avant de se pencher elle-même sur l'accoudoir.

— Vous parlez anglais ? lui demanda Annie.

L'autre acquiesça.

— Un peu.

— Que s'est-il passé ?

— Elle est nouvelle, dit-elle avec un fort accent. Elle n'a pas voulu faire ce qu'ils voulaient, alors ils l'ont enfermée et battue. Elle n'a pas mangé depuis trois jours.

Brooke s'efforçait de parler aux autres, mais elles ne semblaient pas parler anglais. De plus, elles paraissaient avoir peur de lui. La plupart n'osaient *même* pas le regarder. Annie croyait savoir pourquoi. Elle le prit à part.

— Écoute, Dave, dit-elle en le voyant dépité. Ce n'est pas ta faute, mais elles n'ont pas compris qui tu es. Elles n'ont jamais connu que des salauds. Tu ferais mieux de redescendre pour questionner les types.

Il opina.

— Ça ira, toi ?

— Je me débrouillerai, dit Annie.

Elle le toucha doucement à l'épaule et il s'en alla.

— Qu'allons-nous devenir ? demanda la fille sur l'accoudoir, qui semblait avoir de l'ascendant sur les autres.

Elle avait de longs cheveux noirs qui lui arrivaient aux épaules, des bras fins et la peau très blanche.

C'était une bonne question et Annie n'était pas certaine de connaître la réponse. Le but de l'opération avait été de cueillir Mazuryk et, avec un peu de chance, de trouver Carmen Pétri. Annie ne savait pas si Mazuryk se trouvait parmi les quatre hommes arrêtés, même si, d'après ce qu'elle avait vu en passant, aucun ne correspondait au signalement.

— On va prendre soin de vous, dit-elle. Comment t'appelles-tu ?

— Veronika.

— Veronika, j'aimerais te poser quelques questions.

— Je ne peux rien dire. Il me tuerait.

— Mais non, on va le mettre en prison.

— Vous ne comprenez pas ! Il n'était pas là... seulement, son stupide garde... Les autres étaient là pour...

Elle eut un mouvement obscène des hanches.

— Où est Hadeon Mazuryk ?

Elle tressaillit en entendant ce nom.

— Je ne sais pas.

— Et Carmen ? Tu la connais ?

Elle regarda les gamines effarouchées.

— Est-elle ici ?

Toutes secouèrent la tête. L'une d'elles se mit à pleurer. Annie se tourna de nouveau vers Veronika.

— Tu la connais ?

Elle fit signe que oui.

— Où est-elle ?

— Pas ici. Carmen est une privilégiée, elle n'est pas obligée d'aller dans la rue. Les hommes viennent la voir. Ils paient plus...

— Comment cela ?

— Elle est très belle. Elle parle très bien anglais. Elle n'a pas à aller dans la rue. Les hommes viennent à elle. Ils paient plus...

C'était ce qu'avait dit le D^r Lukas. Néanmoins, Annie ne pouvait s'empêcher de se demander si cette jeune fille n'avait pas été tuée.

— Tu sais où elle est ? Il faut absolument que je lui parle.

Veronika se tourna vers la jeune fille au drap et lui caressa les cheveux, puis elle reporta son attention sur Annie, l'air grave.

— Il y a une autre maison, dit-elle. J'ai parlé à Carmen. Elle m'a dit... Elle est là-bas...

Banks ne regrettait pas trop d'avoir été exclu de l'opération-commando. Il avait déjà participé à ce genre d'action et trouvait l'aspect paramilitaire assez ennuyeux. Cependant, il tenait à en connaître le résultat, raison pour laquelle il s'était installé de bonne heure dans la cuisine, devant un café et un journal, le mobile sous la main.

Il en était toujours à se demander ce qui s'était passé entre Roy et Lambert à l'Albion Club, ce vendredi-là, et la seule réponse possible, c'était que Lambert avait proposé quelque chose que Roy avait désapprouvé, et qu'il avait eu peur d'être trahi. Leur amitié remontait à leurs années d'étudiants, et ils avaient pas mal magouillé ensemble. Mais ils s'étaient perdus de vue et Lambert ignorait que Roy avait changé.

Si Lambert lui avait proposé de tremper dans des affaires d'esclavage sexuel, comme Annie l'avait suggéré, alors Roy avait dû hésiter. Au cas où il n'aurait pas su de quoi il retournait exactement, il avait dû en être informé par Jennifer, qui avait parlé avec Carmen Pétri. Il était peut-être sur le point de dire oui quand il avait découvert la vérité sur ce trafic humain, après quoi Lambert avait essayé pendant plusieurs jours de le convaincre que tout était OK. Puis quelque chose avait dû faire pencher le fléau de la balance, quelque chose que Roy avait appris le jour de sa disparition...

Lorsque Roy avait quitté le bar pour le casino, Lambert avait dû aller aux toilettes et téléphoner à quelqu'un – Max Broda ? – pour lui annoncer que la situation était critique. Ensuite Broda s'était chargé de tout, envoyant quelqu'un chercher Roy en voiture pour le conduire à l'usine désaffectée. L'homme à la queue-de-cheval et son comparse devaient également être à la solde de Broda ; on les avait chargés de surveiller Jennifer. Banks imaginait les échanges téléphoniques entre la Mondeo suivant Jennifer et l'usine, où Roy avait été emmené, culminant dans l'ordre de la tuer. Peut-être Roy avait-il l'intention d'aller dans le Yorkshire lui aussi quand il avait réalisé le danger que lui-même courait, mais il n'en avait pas eu la possibilité. On l'avait cueilli à la sortie...

Tandis qu'il réfléchissait, nombre de choses lui passèrent par la tête. Annie lui avait dit que, d'après le D^r Lukas, le bébé allait être adopté par un M. Garrett. Garrett... ou Gareth ? Était-ce cela, le fait nouveau que Roy avait découvert ? Lambert avait-il l'intention d'adopter l'enfant de Carmen, de l'acheter, et était-ce la raison pour laquelle il tenait tant à ce que Roy ne dise rien ? Il y avait une seule façon de le savoir, une seule personne à interroger...

Il entra dans le bureau de Roy, où il croyait avoir vu un atlas. Il le sortit et découvrit que Quainton était dans le Buckinghamshire, non loin d'Aylesbury.

C'était une belle journée pour aller à la campagne, et ce serait intéressant de rencontrer la mystérieuse M^{me} Lambert... Saisissant sa veste et son mobile, il se dirigea vers sa voiture.

La seconde maison n'était qu'à deux kilomètres, mais à des années-lumière en termes de confort. C'était un pavillon avec jardinet, aux rideaux tirés. Si le chef de l'unité d'élite n'avait pas vérifié qu'elle appartenait à M. Mazuryk, Annie aurait pu croire que c'était le foyer d'une famille ordinaire, avec deux gosses, un chien et un monospace.

Le groupe avait dû s'y rendre rapidement, avant que Mazuryk n'apprenne ce qui s'était passé dans l'autre maison, et une réunion-éclair avait eu lieu dans le fourgon. La disposition intérieure de la maison était classique dans le quartier et les policiers furent en mesure de dresser entre eux un plan probable du rez-de-chaussée. Puis ils firent évacuer discrètement les maisons voisines et condamnèrent la rue des deux côtés.

Restée dans la voiture avec Brooke, qui n'avait rien trouvé en parlant aux types arrêtés, Annie attendit. On entendait de la musique filtrer d'une pièce au rez-de-chaussée, un genre de pop qu'elle n'identifia pas. Puis un homme toussa et quelqu'un rit.

— Tu ne dis rien, Dave... ? dit-elle en se tournant vers lui, qui

regardait dans la rue.

— On m’a intimidé...

— Quoi ?

— On m’a intimidé, Annie.

Cette fois, il la regarda dans les yeux, la mine dégoûtée.

— Les ordres venaient d’en haut. Lambert faisait partie d’une enquête d’envergure internationale. Si la police lui était tombée dessus, les gros bonnets se seraient évanouis dans la nature. C’est ce qu’on m’a dit. Si je tenais à ma promotion... tu peux compléter. Oliver Drummond et William Gilmore étaient des pistes meilleures...

— Oh, Dave, je suis désolée, dit-elle, gênée pour lui. Tu n’as fait qu’obéir aux ordres.

Il lui adressa un regard ironique.

— Ce n’est pas ce que disaient les nazis pour se justifier, au procès de Nuremberg ?

— C’est différent. Que pouvais-tu faire ?

Il haussa les épaules.

— Je me le demande. Je me sens mal, c’est tout. Je ne crois pas que ton pote, Banks, se serait laissé faire aussi facilement.

Elle sourit.

— Lui, il n’en fait qu’à sa tête ! En partie parce qu’il ne croit pas avoir quelque chose à perdre. Ce n’est pas forcément une position à envier...

Elle désigna les policiers d’élite dans la rue.

— Bref, pour le meilleur ou pour le pire, on va passer à l’action, à présent...

— C’est allé trop loin. Même les huiles ne pouvaient justifier de laisser plus longtemps des mineures en esclavage... D’ailleurs, nous ne savons toujours pas si – et de quelle façon – Lambert est dans le coup. C’est peut-être quelque chose de tout différent.

— De toute façon, on va le savoir bientôt. Ça commence...

La moitié du groupe contourna la maison tandis que les autres se préparaient à entrer par la porte principale. Annie retint son souffle quand on défonça la porte à coups de bélier, faisant éclater le bois. De l’autre côté de la maison, on entendait les mêmes bruits.

Cette fois, en plus des cris et sommations, elle entendit des coups de feu. Tout comme les voisins qui se montrèrent alors aux portes et fenêtres, pour être refoulés par les forces de l’ordre. Après un éprouvant silence, le chef des unités spéciales sortit et leur fit signe de venir.

— Tout le monde est OK ? s’enquit Annie.

— Oui. Eddie a pris une balle dans la poitrine, mais le gilet pare-balles l’a amortie. Il est un peu sonné, c’est tout. On attend l’ambulance et les grosses légumes. Vous savez ce que c’est, quand on

tire des coups de feu... Des formulaires en triple exemplaire. Des questions à n'en plus finir. On vous traite plus comme une fripouille que comme un flic...

Annie et Brooke suivirent le policier bougonnant jusque dans la pièce principale. Quatre hommes avaient été surpris, alors qu'ils *jouaient aux cartes* autour d'une table pliante. Deux d'entre eux étaient menottés ; les autres étaient effondrés contre le mur, des trous dans la poitrine, en sang. Les murs et la moquette en étaient arrosés. Annie sentit son estomac se soulever. Elle n'avait pas vu beaucoup de gens tués par balles et n'était pas préparée à l'odeur de poudre et de sang frais.

L'un des morts ressemblait au signalement de Hadeon Mazuryk, « Harry », tandis que l'autre avait un physique de culturiste, de longs cheveux grasseyés noués en queue-de-cheval et une grosse chaîne en or au cou. L'une des balles devait avoir sectionné la chaîne car elle courait sur sa poitrine ensanglantée en un seul morceau.

Annie ne reconnut pas les deux autres. Ils avaient l'air maussade, menottés et surveillés par des policiers prêts à utiliser leur Heckler et Koch. L'un d'eux pouvait être le chauffeur de la Mondeo, mais tous les signalements qu'elle avait eus étaient vagues. Plus elle regardait l'autre, plus il lui semblait familier : les cheveux hérissés, le bouc. Elle se rappela : la photo que Banks lui avait montrée, celle que son frère semblait avoir prise deux jours avant sa mort. C'était le type installé avec Lambert à la terrasse du café. Maintenant, le lien était établi.

Une ambulance arriva et la pièce se remplit. Annie et Brooke suivirent un policier à l'étage. Il y avait trois chambres, toutes occupées par des belles jeunes filles, qui étaient plus qu'un peu émues par la fusillade. Les policiers s'occupaient des deux premières, et Brooke resta en retrait tandis qu'Annie allait voir la jeune femme enceinte, allongée sur le lit, qui la regardait d'un air effrayé.

— Carmen ? Carmen Pétri ?

L'autre opina, apparemment surprise. Elle avait l'air plus âgée que ses camarades de la maison de King's Cross – elle avait la vingtaine – et était nettement moins maquillée. Il était difficile de juger de sa silhouette car elle était enceinte d'environ six mois, mais elle avait un très beau visage : des lèvres pleines à la Bardot, un nez parfaitement proportionné, un teint sans défaut – hormis un grain de beauté au coin de la bouche – et des yeux d'un bleu profond, mouillés de larmes. Son expression était indéchiffrable et Annie en déduisit que la jeune fille avait appris à dissimuler ses sentiments comme ses pensées, à des fins d'autoprotection.

— Que s'est-il passé ?

— Je vous expliquerai plus tard. Je suis heureuse de vous trouver enfin ! Je m'appelle Annie Cabbot. Vous voulez bien répondre à

quelques questions ?

— Où est Hadeon ?

— Mort.

— Bien. Et Artyom ?

— Qui est-ce ?

— Le grand. La queue-de-cheval.

— Mort, lui aussi.

— Tant mieux, dit-elle en bougeant légèrement.

Annie vit une expression d'inconfort traverser son visage. Le bébé devait lui donner des coups de pied.

— Comment êtes-vous arrivée ici ?

— C'est une longue histoire. J'ai été enlevée dans la rue quand j'étais toute jeune.

— À quel âge ?

— Seize ans.

— Par qui ?

Elle soupira.

— Un homme.

— Où ?

— Un village de Roumanie. Vous ne connaissez pas.

— Vous êtes allée voir le D^r Lukas au Centre Berger-Lennox ?

— Oui. Elle a été bonne avec moi.

Carmen chercha une cigarette.

— Elle voulait que je cesse de fumer, mais je lui ai dit qu'il fallait bien avoir un vice... Je ne bois pas, et je ne me drogue pas.

Son anglais était remarquable, songea Annie, et en effet, c'était une fille très belle. Très mûre pour son âge, elle avait cette classe qu'on n'attribue pas, en général, aux prostituées.

Annie se demanda comment elle avait pu supporter cette vie sans tenter de fuir, mais qui était-elle pour juger ?

— Vous vous souvenez de Jennifer ?

— Oui, elle travaille avec le D^r Lukas.

— Elle est morte aussi, Carmen. On l'a tuée.

Elle parut effarée.

— Pourquoi ?

— Nous l'ignorons. On pense que ce pourrait être en rapport avec quelque chose qu'elle vous aurait dit. Jennifer et son fiancé semblaient savoir quelque chose sur ce centre. Lui avez-vous donné un renseignement spécial, quand vous avez parlé ensemble, la semaine dernière ?

Carmen baissa les yeux sur son ventre.

— Le docteur croyait qu'on faisait cela pour le plaisir. Je lui ai dit qu'elle ne savait rien, qu'aucune de nous n'avait choisi... Je l'ai dit à Jennifer, aussi. J'ai raconté certaines choses. Je n'aurais pas dû, mais

je crois que j'ai osé le faire parce qu'elles m'avaient bien traitée...

— Quand... ?

— La dernière fois où je suis allée là-bas. Lundi, je crois...

— Artyom l'a su ?

— Il m'a ramenée en voiture et a parlé à Hadeon. Ils ne pouvaient pas me faire de mal, mais...

— Je crois savoir : ils ont menacé de s'en prendre à vos parents, au pays... ?

— Oui, chuchota Carmen.

— Alors vous avez parlé...

— Oui.

— Bon... Cette maison de King's Cross. On en vient... Ces filles vivaient dans d'horribles conditions. Je n'ai jamais vu une chose pareille.

— J'y suis allée. Hadeon m'a dit que j'avais eu beaucoup de chance. Pour moi, les hommes payaient très cher la nuit. Les autres devaient avoir plus d'hommes pour rapporter autant. Il les faisait travailler très dur. Il m'a dit que si je ne donnais pas satisfaction, il m'enverrait là-bas. Je suis contente qu'il soit mort.

— Croyez-vous qu'il aurait fait tuer ceux qui auraient découvert ses agissements ?

Elle hocha la tête.

— Une fois, Harry a tué lui-même une fille qui refusait de coucher avec lui.

— Artyom travaillait pour lui ?

— Oui. Comme Boris.

— Celui aux cheveux blonds en brosse ?

— C'est lui.

Le chauffeur, songea Annie.

— Il y avait un autre homme au rez-de-chaussée. (Annie le décrivit.) Vous savez qui c'est ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il s'appelle Max et qu'il amène des nouvelles à Harry. Il n'est pas toujours là. Je ne lui ai jamais parlé.

Selon Annie, quand Mazuryk avait appris que Carmen avait parlé, lui ou Max avaient fait intervenir Lambert, et c'était ce qui avait dû se passer pendant la semaine. Mazuryk avait également chargé Artyom et le chauffeur de surveiller Jennifer. Peut-être Lambert avait-il parlé à Roy afin de s'assurer que personne n'alerterait la police, mais les négociations avaient été tendues. Puis quelque chose était survenu, qui avait tout changé.

— Connaissez-vous un dénommé Lambert ?

— Non.

Annie désigna son ventre.

— Qu'allez-vous devenir ?

— Je vais avoir mon enfant. Ils m'ont bien traitée à cause de lui. J'ai eu assez à manger et on me laissait en paix. Parfois, je m'ennuyais. Les seuls moments où je sortais, c'était pour voir le D^r Lukas, et ensuite Artyom me ramenait. Mais c'était mieux qu'avant...

— Savez-vous qui est le père ?

Carmen lui adressa un regard furieux.

— Et l'enfant ? Le D^r Lukas m'a dit qu'il allait être adopté.

— Ils voulaient le vendre à un riche. Il ira dans une bonne famille, aura une bonne vie. C'est pourquoi ils me traitent bien, pour avoir un bébé sain. Harry blaguait toujours en me voyant ; il disait qu'il fallait bien me traiter pour M. Garrett.

Une pointe d'anxiété perça dans sa voix.

— Mais Harry est mort. Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Je ne sais pas, dit Annie. Vraiment, je ne sais pas.

Au moment de sortir, Banks se rappela quelque chose et ouvrit la porte du garage. La Porsche était toujours là, rutilante et immaculée. Il ouvrit la portière et s'installa à l'intérieur, cherchant dans la poche latérale l'atlas routier. Le volume était resté ouvert à la même page, et cette fois il localisa Quainton en haut à droite. Bon, ça ne prouvait rien, mais c'était quand même une coïncidence. Peut-être Roy y avait-il fait une étape avant de revenir chez lui, téléphoner à son frère et se rendre à l'Albion Club en compagnie de Lambert. Qu'avait-il découvert là-bas de si perturbant ?

Prenant l'atlas, il ferma à clé garage et maison et se dirigea vers Quainton par l'autoroute, après avoir accompli un certain nombre de manœuvres destinées à faire diversion. Apparemment, il n'était pas suivi. Son mobile était posé à côté de lui et, juste après Berkhamsted, Annie le contacta pour lui parler des descentes, de la mort de Hadeon Mazuryk et Artyom, et de son entretien avec Carmen. Cela mit certaines choses en perspective et le persuada qu'il était sur la bonne voie.

Une heure et demie plus tard, il était arrivé.

Quainton était au pied d'une colline – quelques maisons éparpillées autour d'une placette. Banks se gara près du pub. Il prit le temps d'admirer le moulin en briques au sommet de la colline, puis entra dans l'établissement. Ganz ne lui avait pas donné d'adresse, juste le nom du village, mais c'était une toute petite localité et on devait connaître Lambert et son épouse espagnole.

C'était apparemment un endroit où l'on pouvait bien manger. Le tableau noir proposait du steak et une tourte au fromage, du poulet fermier et un curry thaï. Il reviendrait peut-être, après avoir parlé à

Lambert et son épouse. Le barman les connaissait et déclara qu'ils habitaient une grosse baraque sur la route de Denham – on ne pouvait pas la rater. Banks le remercia et s'en alla.

Il trouva la maison assez facilement à la sortie du village. En raison de ses ajouts successifs – combles aménagés, une aile supplémentaire, un garage –, il était difficile de déterminer la date de sa construction. Banks s'engagea sur l'allée de gravier, se gara devant la maison et alla sonner.

Aussitôt, une jeune femme se présenta et lui demanda avec le sourire ce qu'il désirait. Ne voulant pas l'inquiéter, il lui montra sa carte mais précisa qu'il était le frère de Roy Banks.

La femme prit un air compatissant.

— Ce pauvre M. Banks... Donnez-vous donc la peine d'entrer. Gareth est encore à Londres pour le moment, mais vous prendrez bien une tasse de thé avec moi. Je sais que vous autres, Anglais, adorez le thé. Je suis Mercedes...

Elle lui tendit la main.

Son accent était assorti à son physique aguichant et on pouvait effectivement croire qu'elle avait été actrice et pin-up. Elle avait conservé une taille fine, avantagée par son short et son haut vert sans manches. Sa peau olivâtre était tendue sur un squelette parfaitement proportionné et ses longs cheveux châtons tombaient avec souplesse sur ses épaules.

Elle le conduisit dans un living assez vaste pour contenir un piano à queue ainsi qu'un canapé et deux fauteuils aux dimensions voluptueuses. En bonne maîtresse de maison, elle fit venir la bonne pour lui demander de servir le thé. Banks aurait dû deviner qu'elle ne pouvait pas tenir une maison pareille toute seule. Il se demanda si elle ne s'ennuyait pas à la campagne et si elle venait souvent occuper l'appartement de Londres avec son mari. Elle avait l'air nettement plus jeune que lui, mais pas autant que Corinne ou Jennifer. Il lui donnait entre trente-cinq et quarante ans.

— Ainsi, vous avez été actrice en Espagne ? dit-il en s'installant dans un fauteuil aux accoudoirs sculptés.

Elle rougit.

— Pas très bonne. J'ai fait... comment appelez-vous ces films où des monstres vous courent après... ?

— Des films d'épouvante ?

— Oui, c'est ça.

Elle haussa les épaules.

— Ça ne me manque pas...

Évidemment, songea Banks en regardant autour de lui. Les portes-fenêtres ouvraient sur un patio, derrière le piano, et on voyait miroiter la surface d'une piscine comme dans un tableau de David Hockney.

— Vous connaissiez bien Roy ?

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois, la semaine dernière, quand il est venu ici. Mais Gareth m'a dit ce qui s'est passé. C'est horrible.

— Quand l'avez-vous rencontré ?

— Je crois que c'était vendredi dernier. (Elle sourit.) Il est vrai que pour moi, tous les jours ont tendance à se ressembler...

— Que voulait-il ?

À ce moment-là, la bonne arriva avec son plateau qu'elle déposa sur la table, entre eux. Ayant ajouté le lait et servi, elle s'éclipsa sans faire plus de bruit. En général, Banks ne prenait pas de lait, mais cela ne le dérangea pas.

Mercedes se rembrunit.

— Je ne sais pas vraiment pourquoi il est venu. Il voulait me parler d'une dénommée Carmen et de son bébé, mais je ne la connaissais pas. C'est un nom typiquement espagnol, Carmen, mais qu'on retrouve aussi dans d'autres pays...

— Et ensuite ?

— Il m'a dit que cette Carmen était enceinte et il croyait qu'elle nous avait vendu son bébé. Gareth lui avait dit cela...

— Vous allez acheter ce bébé, madame Lambert ?

— Non, bien sûr que non ! C'est ce que votre frère m'a demandé. Je ne vois pas pourquoi il pouvait croire une, chose pareille...

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, comme je l'ai dit à votre frère, puis il s'est passé une chose étrange...

— Laquelle ?

— Ma Nina s'est mise à pleurer, alors je la lui ai montré et j'ai tout dit sur elle. M. Banks s'est alors excusé, disant qu'il s'était trompé, et il est parti très vite.

— Pardon, je ne comprends pas. Qui est Nina ?

Là, il entendit lui-même. Les pleurs d'une enfant à l'étage. Mercedes sourit. Quelques instants plus tard, une nounou amena l'enfant – qui n'avait pas plus de trois mois – et la mère prit ce petit paquet, les larmes aux yeux.

— Elle est malade... c'est ce que j'ai dit à votre frère. Son cœur... C'est... comment dites-vous ? Cong...

— Congénital ?

— Oui, congénital. Et si elle n'en a pas un autre très bientôt, elle va mourir.

Là, son regard s'illumina.

— Mais Gareth m'a dit qu'on était prioritaire. Il s'est arrangé avec une clinique suisse – la meilleure du monde – pour qu'ils soient prêts au moment où... Alors ma Nina va peut-être s'en sortir...

— Êtes-vous sûre que vous n'avez pas l'intention d'adopter un autre

bébé ? demanda Banks, sentant son sang se glacer.

Mercedes sourit.

— Non, bien sûr que non ! Notre Nina va avoir un cœur tout neuf et être forte. Je le sais. N'est-ce pas que j'ai raison ?

Banks regarda cette pauvre femme, l'espoir farouche qui se lisait sur sa figure, puis le petit visage pâle enfoui dans ses langes.

— Oui, dit-il. Je vous le souhaite...

Le trajet en train lui fit du bien, et quand elle fut de retour à Eastvale sur les coups de midi, Annie se sentait moins déprimée qu'après les descentes de police. Avant de partir, elle s'était efforcée de consoler Brooke qui se traitait de « lavette », mais en définitive elle savait que c'était une question qu'il aurait à régler lui-même. Pour des raisons connues d'elles seules, les autorités avaient, peut-être par l'intermédiaire de Burgess, entravé l'enquête officielle et encouragé Banks à approfondir la sienne, sans doute dans l'espoir de forcer d'autres individus à se montrer à découvert au lieu de s'évanouir dans la nature. Et personne ne s'était soucié du fait que Banks aurait pu perdre la vie dans cette affaire.

Gristhorpe, Stefan, Winsome et Rickerd étaient tous les quatre au commissariat où flottait comme un air de victoire. C'était justifié. Après tout, l'assassin de Jennifer était mort, son boss aussi, et leurs complices étaient sous les verrous. Affaire résolue.

— J'ai entendu dire que vous aviez fait la guerre ? dit Gristhorpe en la voyant entrer.

Annie s'installa à son bureau et alluma machinalement l'ordinateur.

— Je me suis surtout contentée de compter les morts. Brooke et les tireurs d'élite ont la situation bien en main. Mon boulot est terminé, là-bas.

— Félicitations.

— Quoi de neuf, Stefan ? dit-elle.

— Je disais justement au commissaire qu'on sait qui a laissé ses empreintes digitales sur la porte de l'inspecteur Banks : Artyom Charkov. Il n'a pas de casier, mais les empreintes correspondent à celles de son cadavre ; c'est l'un des types tués ce matin, lors de la seconde descente. Et elles correspondent aussi à celles partielles, relevées sur la portière de Jennifer. D'après Londres, on a trouvé une arme sur lui, un. 22. Ça a été vérifié.

— C'est ce qui lui a été fatal : ouvrir le feu sur un policier armé...

— Moi, j'aurais utilisé un truc plus costaud qu'un. 22.

— C'est tant mieux pour le policier concerné. D'ailleurs, à quoi bon ergoter, puisqu'il est mort ?

Stefan parut désappointé.

— Oh, pardon ! Je ne voulais pas déprécier vos efforts. Il y a toujours l'autre, Boris, le chauffeur.

— Ses empreintes ont été trouvées sur la Mondeo accidentée, dit Stefan, réprimant un sourire. À l'intérieur de la boîte à gants.

— Parfait ! C'était donc bien ce qu'on pensait.

— Comment va Alan ? demanda Gristhorpe.

— Bien, je crois... Il retourne à Peterborough aujourd'hui pour se consacrer à ses parents et les aider pour les obsèques. Au moins, il pourra leur annoncer que justice a été faite.

La porte s'ouvrit dans son dos et elle vit Gristhorpe se lever avec un grand sourire.

— Eh bien, serait-ce Susan Gay ? dit-il en s'avançant vers la femme un peu trapue, aux cheveux blonds et frisés, qui se tenait sur le seuil.

Derrière, Templeton affichait un sourire radieux.

— On l'a ! dit-elle. Copley. Il est en détention pour le meurtre de Claire Potter. On a tout fait comme il faut. On a fait un prélèvement d'ADN, qui va être analysé à Derby. On a aussi chargé trois agents de montrer sa photo dans toutes les stations-service de l'autoroute, mais l'ADN suffira.

Annie remarqua que Templeton était aux anges.

— Félicitations, Kev ! lui dit-elle. Bravo...

— Merci, madame...

— Bon, dit Gristhorpe, puisqu'on a deux raisons de se réjouir, qui va chercher la bière ?

En revenant de Quainton, Banks avait beau avoir compris une partie des choses, il avait encore quelques questions. Il alla chercher Lambert à son agence, laissant sa Renault dans la rue. Lambert parut surpris et plus qu'un peu fâché d'être malmené dans la rue, sous les yeux de son personnel bouche bée, mais il n'opposa aucune résistance.

Banks ouvrit la portière et le poussa à l'intérieur.

— Mettez votre ceinture..., dit-il.

— Où allons-nous ?

— J'ai quelque chose à vous montrer.

Se faufilant à travers la circulation le long de Hyde Park, il atteignit Chelsea Bridge, emprunta le pont et longea le fleuve jusqu'à la fonderie. Si Lambert comprit où ils allaient, il n'en laissa rien voir.

Banks se rangea sur le ciment craquelé devant l'entrée et descendit. Il ouvrit la portière de Lambert qu'il traîna pratiquement dehors. Lambert était le plus lourd, mais il n'avait pas la forme, et la poigne vigoureuse de Banks suffit à le propulser vers l'entrée de la fabrique.

— Qu'est-ce que vous faites ? Pas la peine de me brutaliser ! Je vais porter plainte !

Banks le poussa à l'intérieur. Des oiseaux s'envolèrent à travers les trous du toit. La police ayant fini son travail, le siège et les cordes avaient disparu, mais les taches de sang au sol restaient visibles. Le sang de Roy, le labo l'avait confirmé. Banks s'arrêta et le poussa brutalement sur une pile de palettes brisées et de débris rouillés et tordus de métal. Lambert gémit, quelque chose de pointu s'étant fiché dans son dos.

— Je vous ferai virer ! glapit-il, tout rouge, en s'efforçant de se relever.

Banks mit le pied sur sa poitrine et le repoussa.

— Restez là ! Et écoutez-moi... C'est là qu'ils l'ont amené. On peut toujours voir les taches de sang... (Il les désigna du doigt.) Regardez, Gareth ! C'est le sang de mon frère...

— Ça ne me regarde pas, dit l'autre en se redressant et se massant le dos. Je ne suis jamais venu ici. Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Vous bluffez...

Il essaya de se mettre debout, mais Banks le repoussa de nouveau.

— Elle est bien bonne ! Je vais être clair : après avoir causé avec Roy au club, vous avez téléphoné à Mazuryk ou Max Broda pour demander de l'aide. Je parie que les relevés de vos communications téléphoniques le prouveront. Vous aviez besoin de vous débarrasser de lui. Mazuryk est venu en personne, ou a envoyé quelqu'un, qui l'a fait monter en voiture pour l'amener *ici*. On l'a torturé pour apprendre ce qu'il savait, connaître mon adresse et ce qu'il m'avait dit. Peut-être a-t-il donné également le numéro de nos parents, parce qu'ils ont aussi lancé des menaces dans cette direction. Il était ligoté sur une chaise juste ici, en sang, sachant qu'il allait mourir, au bout du compte.

Banks se sentait sur le point de verser des larmes de rage et il fit le maximum pour ne pas le rouer de coups. Il trouva une barre de fer par terre, la ramassa et la soupesa dans sa paume.

Lambert se *fit* tout petit.

— Je vous l'ai dit : je ne suis pas en cause ! Pourquoi aurais-je fait ça ? La fille et votre frère représentaient une menace pour Mazuryk, pas pour moi.

— Mais vous étiez liés à Mazuryk. Vous lui envoyiez des filles, que Broda avait achetées au marché, dans les Balkans.

— Vous n'en avez pas de preuves.

— Aucune importance. Car ce n'est pas le problème. Au début, j'ai cru qu'il s'agissait des filles que vous et Broda destiniez à Mazuryk. Des filles attirées par de fallacieuses promesses de travail ou enlevées dans la rue. Vous vouliez impliquer Roy, comme au bon vieux temps, et lui en parliez depuis quelque temps, des mois. Roy ne savait pas tout, et il a même pu se montrer intéressé, s'il y avait assez de fric en jeu. Je sais que ce n'était pas un saint...

« Puis Carmen Pétri a fait comprendre à la fiancée de mon frère que ces filles n'étaient pas consentantes. Jennifer l'a dit à Roy, et cela a tout changé pour lui. Je crois qu'à ce moment-là, il ne voulait plus s'engager là-dedans. Mais il a dû accepter de vous écouter, en souvenir du bon vieux temps. Je crois que mardi, jour où Carmen a parlé à Jennifer, Roy a déjeuné avec vous et Broda, et vous avez dû tenter tous les deux de le convaincre que l'affaire était saine. Mais il ne vous a pas crus. C'est alors qu'il vous a photographiés ensemble. Il a bien quitté le café le premier ?

Lambert garda le silence.

— Il ne vous aurait pas dénoncé à la police, malgré son écœurement. Je doute que mon frère ait eu la police à la bonne, vu son passé. Mais il y avait sa fiancée... qui était encore plus scandalisée, en tant que femme. Roy a dû vous dire ce mardi-là, au cours du déjeuner, qu'il l'avait persuadée de ne rien dire, de ne pas contacter la police, et qu'il était inutile de lui faire du mal. Mais Mazuryk a tout de même chargé Boris et Artyom de la surveiller, par mesure de précaution. Si elle avait alerté la police, cette dernière ne se serait pas contentée d'une voix anonyme au téléphone ; on serait allé la voir, ou on l'aurait priée de venir au commissariat. C'est ce qu'ils guettaient. Puis quand la rupture a été consommée ce vendredi-là, au club, et que Roy l'a priée de prendre sa voiture pour aller chez moi, ils l'ont suivie et liquidée sur une petite route de campagne.

— C'est ridicule ! dit Lambert, avec un sourire suffisant. Si seulement vous vous entendiez ! Vous ne pouvez rien prouver. Quand je serai sorti d'ici, je...

Banks lui flanqua un coup de pied. Lambert gémit et roula sur lui-même, se tenant le ventre et crachant.

— Fumier !

Banks brandit la barre de fer et le frappa à l'épaule. Lambert poussa un cri.

— Mais ce n'était pas les filles, hein ? Ça, c'était seulement au début. Oh, je suis sûr que vous avez tenté de le convaincre qu'elles vivaient mieux ici, loin de leur pays ravagé par la guerre, loin de la pauvreté, des épidémies et de la mort. Il a peut-être même eu envie de vous croire. Puis, pour forcer sa sympathie, vous lui avez dit que vous adoptiez l'enfant de Carmen Pétri. Vous lui avez sans doute servi une histoire à pleurer, comme quoi votre femme ne pouvait pas avoir d'enfant... vous avez dit que cet enfant aurait une vie bien meilleure que celle qu'il aurait menée en Roumanie, ou comme enfant de prostituée à Londres. C'était censé être l'argument irréfutable. Quelle gentillesse de votre part ! Il n'allait pas empêcher son vieux pote d'adopter un enfant, n'est-ce pas ? Ce n'était pas tout à fait légal, mais la pratique est courante, pas vrai ? Comment offrir de l'espoir à un

enfant pourrait-il être un crime ? Même Roy était bien forcé de voir que cet enfant bénéficierait de plus d'avantages que la plupart. Des avantages financiers, veux-je dire...

— Et alors ? Quel problème si j'adoptais son enfant ? C'est vrai. L'enfant aurait eu une vie meilleure avec nous. N'importe quel imbécile le comprendrait.

— Peut-être, mais ce n'était pas votre intention réelle, n'est-ce pas ?

— Comment cela ?

— Je sais pourquoi mon frère est mort...

— De quoi parlez-vous ?

La voix de Lambert n'était plus qu'un murmure.

— Il était allé chez vous ce jour-là, avant votre visite. Il a découvert la vérité.

— Je ne comprends pas.

— J'en viens. Quainton.

Lambert ne dit plus rien. Il paraissait se ratatiner.

— Roy est allé voir votre femme pour l'interroger sur cette adoption. Ils ne se connaissaient pas. Si ç'avait été la vérité, il aurait sans doute accepté de se taire et de faire taire Jennifer. Mais il a découvert ce que j'ai découvert : que vous et votre femme avez une petite fille qui a besoin d'une transplantation cardiaque. Et le seul cœur possible est celui d'un autre nourrisson. Vous saviez combien étaient faibles vos chances d'en avoir un par la procédure régulière ; aussi, quand vous avez découvert qu'une des prostituées était enceinte – pas n'importe laquelle en plus, mais Carmen, l'intelligente et splendide Carmen – vous avez conclu un marché. Vous avez proposé à Mazuryk d'acheter l'enfant. Mais ce n'était pas pour l'élever. C'était son cœur que vous achetiez. J'ignore si Mazuryk était au courant, mais dès que l'enfant serait né, il aurait été amené en Suisse, où vous l'auriez tué vous-même... Ou auriez-vous payé un docteur marron pour cela ?

— Quel tissu d'absurdités...

— Ah oui ? Je tendrais à penser que vous aviez prévu quelqu'un, un médecin véreux. Vous n'auriez pas eu le cran d'agir vous-même. Et puis, il y avait la clinique suisse, toute prête à intervenir sans poser de questions. Vous aviez pensé à tout, hein ?

Lambert se tordait comme un crapaud sur le bois brisé et le métal tordu. Il s'était fendu la lèvre qui saigna quand il reprit la parole.

— Vous z'êtes pas bien, vous ! Laissez-moi partir et je ne dirai rien à personne...

De nouveau il fit mine de se redresser, mais Banks lui donna un coup de pied et brandit la barre juste au-dessus de sa tête.

— Restez où vous êtes ! Vous ne comprenez pas que c'est fini ? Pensez-vous que votre épouse aura envie de vous revoir, après cela ?

— Elle ne sait rien. Si jamais vous avez...

— Non, pas encore. Dites-moi la vérité, Gareth : comment pouviez-vous être sûr que la greffe serait acceptée par l'organisme ? Qui a procédé aux analyses ?

— Quelles analyses ?

— Allons, Gareth. Soyez gentil. Dites-le-moi...

Lambert garda le silence un moment.

— Les groupes sanguins concordait. C'est ce qu'il y a de mieux pour des nouveau-nés, et même cela n'est pas très important. Vous croyez que je ne me suis pas renseigné ? Le cœur ne survit que six heures en dehors du corps, alors il faut d'abord faire la transplantation et poser les questions après... Une chance... c'est tout ce que je demandais.

Bien qu'ayant compris tout cela après avoir vu Mercedes, Banks n'en croyait pas ses oreilles. Dire que cet homme avait acheté de sang-froid un enfant pour lui prendre son cœur et sauver ainsi sa fille...

— Vous réalisez la portée de votre acte ?

— Quelle chance avait-il avec une mère pareille, hein ? Dites-moi ! Une vulgaire prostituée. Une putain. Au moins, cet enfant servait à quelque chose. Ces gens font des gosses dans les champs sans se soucier de rien. Vous ne les avez pas vus, Banks. Vous n'êtes pas allé là-bas. Moi, si. Je les connais. J'ai vécu chez eux. Des brutes. Leurs enfants crasseux errent dans les rues, mendient et volent pour devenir en grandissant des criminels et des putains, tout comme leurs parents. Les orphelinats sont pleins d'enfants abandonnés, dont aucun n'a la moindre chance de s'en tirer. Ma petite aura une chance. Elle pourra réussir sa vie...

Banks secoua la tête, dégoûté.

— Je me demandais où Roy avait fixé ses limites. Maintenant, je sais. Il aurait fermé les yeux sur bien des choses au nom du fric et d'une vieille amitié. Les filles, l'adoption illégale. Mais pas ça, pas le meurtre d'un petit innocent. Qu'avez-vous fait, à l'Albion Club ? Vous lui avez offert du pognon pour qu'il se taise, ou avez-vous essayé de le convaincre que tout était bien... ?

— On en parlait depuis des semaines... mais quand il a vu Mercedes et découvert... ç'a été le bouquet, pour lui.

— Pourquoi n'est-il pas allé à la police ? Pourquoi a-t-il pris la peine de vous revoir ?

— Il ne voulait pas le dire à la police. Il voulait vous le dire à vous...

— Quoi ? Mais c'est la même chose...

— Vous ne comprenez pas... vous étiez son frère aîné. Il comptait sur vous.

Banks en fut estomaqué. Il n'avait pas compris que Roy avait fait

appel au frère plutôt qu'au policier, au frère qui le défendait contre les brutes. Cela faisait une différence. Roy s'était toujours défié de la police et avait compté sur lui pour régler officiellement l'affaire. Banks ignorait s'il aurait pu le faire, même si Roy et Jennifer n'avaient pas été tués. Les choses étaient sans doute allées trop loin...

— Alors, que s'est-il passé au club ?

— Il m'a dit qu'il me donnait une heure pour réfléchir, au nom de notre amitié. Il serait au casino, si j'avais à lui parler. Il a ajouté qu'il avait déjà envoyé quelqu'un chez vous, mais qu'il pouvait rappeler cette personne, si je laissais tomber mes projets...

— Qu'avez-vous dit au bout de ce délai ?

— Rien.

— Vous auriez pu mentir, feindre de renoncer.

— Il aurait vérifié.

— Sans doute. Donc, vous l'avez envoyé à la mort ?

— J'étais forcé ! Quel choix avais-je ? Je ne pouvais pas abandonner Nina. Il allait tout compromettre : les affaires de Mazuryk, la vie de mon enfant, celle de ma femme. Tout. Comprenez-vous ? Je ne pouvais pas renoncer. Sans une greffe, ma fille va mourir...

Le sang dégoulinait de sa lèvre et moussait. Banks avait envie de le frapper encore, mais s'il commençait, il ne pourrait peut-être pas s'arrêter.

— Alors, vous l'avez tué...

— Pas moi ! Mazuryk.

— Mazuryk savait ce que vous comptiez faire de l'enfant ?

— Vous êtes fou ? Personne ne savait, à part moi et le médecin que je payais. Et ce docteur me devait bien ça. Je l'avais aidé à se tirer d'un mauvais pas, un jour... Je nierai tout. Je dirai que vous m'avez roué de coups et forcé à avouer des choses que je n'ai pas faites. Regardez, je suis en sang...

— Pas assez... Vous avez appelé Mazuryk au club et ce dernier est venu lui-même, ou bien il a chargé Broda de cueillir Roy sur le trottoir pour l'amener ici.

— Je lui ai dit que Roy menaçait de tout révéler. Mazuryk ne pensait qu'aux filles et aux bénéfices qu'il en tirait.

— Donc Mazuryk a protégé ses intérêts, et vous les vôtres... ?

— Avais-je le *choix* ? Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Banks préférait ne pas y réfléchir.

— Pourquoi sont-ils revenus pour prendre son ordinateur ? Qui a fait ça ? Il ne pouvait rien contenir sur l'enfant, puisque Roy venait de voir Mercedes quand vous êtes arrivés...

— Les hommes de Mazuryk. Pas Artyom ni Boris. D'autres. Pas très malins. On pensait qu'il pouvait avoir conservé des renseignements sur moi, les affaires de Mazuryk, les filles. On avait beaucoup bavardé,

durant cette semaine. Je le croyais intéressé, à ce moment-là. Je lui avais dit des choses. Roy se servait beaucoup de son ordinateur.

Et ils n'avaient pas pris son mobile parce qu'ils n'étaient pas allés dans la cuisine... D'ailleurs, cela n'avait pas d'importance. Roy et Lambert avaient eu la prudence de ne pas se parler par téléphone. Ils connaissaient l'usage que la police peut faire de ces engins. Voilà pourquoi la plupart des criminels emploient des téléphones volés. Et Roy n'avait sûrement jamais été en contact téléphonique avec Mazuryk ou Broda. Plus tard, bien sûr, Broda s'était servi de son mobile pour envoyer l'image, une plaisanterie douteuse.

— Qu'est-ce qui a changé la donne, à l'origine ?

— Si cette stupide pute n'avait pas dit à la copine de Roy que certaines filles avaient été enlevées et maltraitées, je ne crois pas que ça serait arrivé. Votre frère et moi aurions été associés. J'ai passé toute une semaine à tenter de le convaincre, mais il n'aimait pas l'idée qu'elles bossaient contre leur volonté. C'est alors que je lui ai parlé de l'adoption. Je croyais l'attendrir...

— Et ça a marché ?

— Il n'a pas été convaincu, manifestement. Mais ça l'a déstabilisé. Jusqu'à sa visite à Mercedes.

Roy – proxénète ? Difficile à imaginer. Il se serait sans doute décrit comme un « investisseur » dans une agence de mannequins, ou bien un consultant en voyages. Au moins, sa conversion spirituelle n'avait-elle pas entamé son désir de faire de l'argent avec n'importe quoi – excepté des organes humains.

— L'idée de menacer mes parents était de qui ?

— De Mazuryk. La photo numérique qu'ils vous ont envoyée ne vous ayant pas découragé, ils ont dû prendre d'autres mesures. Ils auraient pu vous tuer, mais je leur ai dit que c'était une très mauvaise idée, que ça pourrait leur valoir de très gros ennuis. Je leur ai dit cela, Banks : j'ai sauvé votre peau. Ces gens ne sont pas toujours raisonnables, mais j'ai passé du temps avec eux. Je peux leur parler. Ils vous ont suivi jusqu'à chez vos parents pour vous intimider.

— On ne m'intimide pas facilement. Et Jennifer ?

— Ils étaient déjà inquiets. Au début, elle était contente d'aider le D^r Lukas, et puis elle est devenue trop curieuse et Mazuryk a craint qu'elle finisse par en savoir trop. Ils trouvaient que Carmen devenait un peu trop effrontée, et quand Artyom l'a vue parler avec Jennifer, il s'est méfié et l'a dit à Mazuryk. Ils ont forcé Carmen à leur avouer ce qu'elle avait dit. Sans la blesser physiquement, vous comprenez. Ils ne pouvaient pas courir le risque de nuire au bébé...

— Ils ont donc menacé de s'en prendre à ses parents ?

— Possible. Mais Artyom et Boris avaient Jennifer à l'œil depuis plusieurs jours. Alors, quand elle a pris la fuite au moment même où

je disais à Mazuryk que Roy devenait incontrôlable... Écoutez, je n'étais pas là. Je ne sais pas exactement comment ça s'est passé. Mais ce n'était pas moi.

— Mais vous savez ce qui s'est passé. C'est vous qui avez tout déclenché...

— Max m'a tout dit, après... Ils ont découvert où elle allait. Roy l'a avoué sous les coups à Mazuryk qui a joint Artyom dans la voiture. Dès qu'il a trouvé un coin tranquille, il l'a abattue. Artyom voulait vous tuer, vous aussi, mais vous n'étiez pas là. Il n'est pas très malin.

— Dommage... Parce que aujourd'hui Mazuryk est mort, Artyom aussi, et les autres vont aller en taule. Quant à vous...

— Moi ?

— J'hésite entre vous tuer et vous livrer...

Et c'était vrai. Jamais encore il n'avait été aussi près de tuer quelqu'un. S'il avait eu une arme, il aurait pu le faire. Soupesant la barre de fer, il en frappa de nouveau sa paume. Cela suffirait. Un coup bref. Son crâne se fracasserait comme une coquille d'œuf. Lambert levait les yeux sur lui, effrayé.

— Non ! dit-il en faisant mine de se protéger le visage. Non ! Ne me tuez pas...

Ce n'était pas seulement le désir de vengeance, mais aussi parce qu'il n'avait jamais croisé un type assez répugnant pour agir comme il l'avait fait et, en plus, se justifier... Lui-même, s'il n'était allé voir Mercedes Lambert, comme Roy, n'aurait pu imaginer cela. Mercedes ne devait pas connaître les horribles projets de son mari. Le dégoût qu'il ressentait devenait physique et la vue de cet homme lui devint insupportable.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous allez me faire du mal ? pleurnichait l'autre.

Banks lança la barre. Elle atterrit dans les bouts de métal, à quelques centimètres de la tête de Lambert. Puis il s'en alla, se plia en deux et vomit par terre. Ensuite, il respira à fond, les mains sur les genoux, s'essuya la bouche d'un revers de la main et sortit son mobile.

Quelques jours plus tard, un soir, il empruntait le vieux pont au bout de la grand-rue de Helmthorpe et longeait la rivière. C'était une promenade agréable. On marchait sur du plat, entre les arbres et l'eau, sans avoir à gravir des collines, et on se retrouvait dans le village, à choisir entre trois pubs.

Tout en marchant, il songeait aux récents événements, qui avaient commencé le soir où il avait vu Penny Cartwright chanter *Strange Affair*. Il pensait à Roy, Jennifer, Carmen Pétri, Dieter Ganz et les autres.

Et à Gareth Lambert.

C'était terminé. Artyom et Mazuryk étaient morts.

Lambert en détention, avec Boris et Max Broda, et ils encouraient de très lourdes peines de prison. Les démarches de Banks lui avaient forcé la main, mais Dieter Ganz semblait croire que son équipe avait assez de preuves pour les faire condamner. Hélas, des rafles similaires à Paris, Berlin et Rome n'avaient pas permis de capturer les principaux responsables, car la nouvelle de l'opération londonienne s'était rapidement ébruitée. Dans les Balkans, des guides, chauffeurs, kidnappeurs et marchands s'étaient éparpillés dans la nature. Ils allaient revenir, d'après Dieter, et on les attendrait.

Lambert serait-il accusé de participation au double meurtre de Roy et Jennifer ? Difficile à savoir. Ses motivations ultimes ne pouvaient être prouvées. Ainsi qu'il l'avait dit, seuls lui et le médecin savaient quel sort était réservé au bébé de Carmen, et ni l'un ni l'autre ne parlerait. Banks avait reçu un blâme pour ce qu'il avait fait à Lambert dans l'usine désaffectée, ce qui tendrait à discréditer son propre témoignage. Toutefois, on pouvait prévoir que Max Broda le mouillerait dans l'histoire, plutôt que de tomber tout seul. Et les relevés téléphoniques de Lambert pour ce vendredi-là, au club, montraient un appel au numéro de Mazuryk vers onze heures du soir.

Quant au reste, Banks se demandait ce qui arriverait. Les prostituées seraient renvoyées chez elles, mais qui allait réparer le tort qu'on leur avait fait ? Certaines pourraient peut-être s'en sortir, mais d'autres retomberaient dans la même ornière. D'après Annie, Carmen Pétri avait retrouvé ses parents en Roumanie où, contrairement à ce que pensait Gareth Lambert, son bébé pourrait éventuellement connaître une vie décente. La jeune femme ayant été enlevée trois ans plus tôt, ses parents avaient perdu l'espoir de la revoir en vie.

La plus mal lotie, peut-être, était Mercedes, et Banks la plaignait de tout son cœur. Non seulement son mari allait se retrouver pour longtemps en prison, mais – à moins d'un miracle – son enfant était condamné. La police l'ayant interrogée, elle était à présent au courant des desseins de son époux. Cela devait la déchirer et hanterait ses nuits pendant longtemps. Songer à ce qui aurait pu être... Le bien d'une anonyme prostituée comparée à la vie de sa propre fille...

Son esprit se concentra sur d'autres pensées. Il revenait des obsèques de Roy à Peterborough. Évidemment, cela avait été triste, mais au moins il avait pu passer du temps avec ses enfants, qui étaient venus pour l'occasion, et cela avait donné à ses propres parents le sentiment que c'était fini et bien fini. Lui-même ne le ressentait pas ainsi. Pour lui, rien n'était fini.

La bonne nouvelle était que sa mère avait obtenu des résultats rapides de ses examens. Son cancer du côlon était opérable et ses

chances d'une complète guérison excellentes. Elle paraissait également mieux supporter le deuil de son fils, mais Banks savait que sa vie ne serait plus jamais la même.

Des libellules stagnaient au-dessus de l'eau, et des nuées de moucherons et de moustiques flottaient sur le chemin. Le soleil était presque couché et l'eau d'un bleu foncé, tandis que le ciel était strié de traînées orangées ; on entendait des oiseaux dans les arbres et des petites bêtes détalant dans les fourrés. Sur la rive opposée, on voyait l'arrière des boutiques et des maisons de la grand-rue. Des gens étaient assis à la terrasse du pub et on entendait les bruits étouffés des conversations et de la musique de juke-box. Cela aurait dû être *Nuit d'été sur la rivière*, de Delius, mais ce n'était même pas *Strange Affair* ; c'était du Elvis Costello.

Il s'arrêta pour allumer une cigarette et vit une silhouette avancer vers lui. Ce n'était qu'une forme vague, mais quand elle se rapprocha, il constata que c'était Penny Cartwright. Il s'effaça pour la laisser passer. Les feuillages lui balayèrent la nuque et le firent frissonner, comme si une araignée s'était glissée sous son col.

Sur son passage, Banks hocha la tête poliment et lui dit bonjour, prêt à hâter le pas, mais il entendit sa voix dans son dos.

— Une minute...

Il se retourna.

— Oui ?

— Vous avez du feu ?

Comme il lui tendait son briquet, elle se pencha, cigarette aux lèvres, et le dévisagea tout en inhalant.

— Merci. Sympa... Bonne nuit...

— Non, restez. Une seconde. OK ?

Elle parut nerveuse. Banks se demanda pourquoi. Ils restèrent face à face sur le petit sentier. Des profondeurs du bois, un hibou ulula. Elvis continuait à chanter. Il faisait tout à fait sombre à présent. On ne voyait plus que quelques traînées violettes et cramoisies dans le ciel, comme de grandes toges divines.

— Mes condoléances pour votre frère, dit-elle.

— Merci.

Elle désigna la terrasse.

— Vous vous rappelez cette nuit-là ? Il y a des années...

Banks se rappelait. Il s'était assis là avec son épouse, Sandra, Penny et le petit ami de cette dernière, Jack Barker, pour expliquer le meurtre d'Harry Steadman. C'était une belle soirée d'été, juste comme aujourd'hui.

— Comment va Jack ? dit-il.

Penny sourit. Elle n'était pas femme à sourire aisément, mais ça valait le coup.

— Sûrement très bien. Je ne l'ai pas vu depuis une éternité. Il est parti vivre à Los Angeles. Il écrit pour la télévision. Vous avez dû voir son nom à l'écran...

— Je croyais que vous étiez... ?

— En effet, mais c'était il y a longtemps. Les temps changent. Vous devriez le savoir.

— C'est vrai...

— Kath, au bar, m'a appris l'incendie de votre cottage, après votre départ. Je suis vraiment désolée.

— C'est déjà de l'histoire ancienne. D'ailleurs, je le fais restaurer.

— Quand même. Bref..., dit-elle sans le regarder. J'ai été très impolie ce soir-là, et je le regrette. Voilà, c'est dit.

— Pourquoi avoir agi ainsi ?

— Ce n'était pas délibéré, si vous voulez le savoir.

— Pourquoi, alors ?

Elle observa un silence et contempla la rivière.

— Vraiment, vous ne le savez pas ? Jadis, quand vous m'avez interrogée... Je me suis sentie... C'était comme un viol. Je sais que vous m'avez sauvé la vie et je devrais vous en remercier, mais vous m'avez traitée comme une criminelle. Vous avez vraiment cru que j'avais tué mon meilleur ami.

À un moment donné, c'était sûrement le cas, songea Banks. Il n'avait fait que son boulot sans jamais réfléchir à ce qu'elle avait dû éprouver. Tout le monde souffrait, dans une histoire de meurtre. Roy avait fait appel au grand frère, pas au flic. Mais où était la frontière ?

— Et puis, voilà que vous m'invitez à dîner, comme si de rien n'était... !

— Les gens ne sont pas toujours ce qu'ils prétendent. Quand la police vient poser des questions, ils mentent. Chacun a quelque chose à cacher.

— Alors, vous soupçonnez tout le monde ?

— Plus ou moins. Tous ceux qui auraient un mobile, des moyens et l'opportunité.

— Comme moi ?

— Comme vous.

— Mais Harry était mon ami !

— C'est ce que vous nous aviez dit.

— J'aurais pu mentir ?

— Si ma mémoire est bonne, les mensonges abondaient dans cette affaire.

Penny prit une dernière bouffée et jeta son mégot dans la rivière.

— Oups ! Je n'aurais pas dû... La police fluviale va me poursuivre.

— Ne vous en faites pas. Je leur glisserai un mot...

Elle le gratifia d'un nouveau sourire.

— Je me sauve. Il se fait tard.

— Bon...

Elle fit mine de s'en aller, s'arrêta et se retourna.

— Bonne nuit, monsieur le policier. Et excusez-moi d'avoir eu une réaction aussi négative. Je voulais seulement vous dire pourquoi.

— Bonne nuit, dit Banks.

Il sentit sa poitrine se contracter, mais c'était maintenant ou jamais.

— Écoutez, peut-être est-ce encore un manque de tact, mais pensez-vous que ce serait dans les limites du possible si... vous savez, ce que je vous ai demandé l'autre jour ? Est-ce qu'on pourrait, nous deux... dîner un soir ensemble ?

— Je ne crois pas, dit-elle en secouant la tête. Vous ne pigez toujours pas, hein ?

Et elle s'enfonça dans la nuit.